

DOCTEUR PHILIPPE ENCAUSSE

LE MAITRE PHILIPPE, DE LYON

Thaumaturge et "Homme de Dieu"
ses prodiges, ses guérisons, ses enseignements

Dixième édition

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE
DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
PAR LA SOCIÉTÉ
DES GENS DE LETTRES DE FRANCE
ET EN MAI 1982 PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



ÉDITIONS TRADITIONNELLES
11, Quai Saint-Michel - PARIS V^e
1988



AUTRES OUVRAGES DU MEME AUTEUR

1. *Papus, sa vie, son œuvre*. Editions Pythagore, Paris, 1932. (Epuisé).
2. *Sciences occultes et déséquilibre mental*. Editions Pythagore, Paris, 1935. (Thèse de doctorat en médecine). (Epuisé).
3. *Education physique et sous-alimentation* (couronné par l'Académie de Médecine). Numéro spécial de la revue « Education générale et Sports », n° 6, 1943. (Epuisé).
4. *Sciences occultes et déséquilibre mental* (couronné par l'Académie de Médecine). Payot, éditeur, Paris, 1943, 2^e édition revue et considérablement augmentée. In-8 raisin de 316 pages. (Epuisé). 3^e édition. H. Dangles, Paris, 1958.
5. *Influence de l'éducation physique et sportive sur la jeunesse en fonction de l'alimentation actuelle*. Dangles, éditeur, Paris, 1944. (Epuisé).
6. *Le contrôle médical sportif. Organisation administrative et technique*. Ministère de l'Education nationale, Imprimerie nationale, Paris, 1946. (Epuisé).
7. *L'organisation du contrôle médico-physiologique et médico-sportif et la création soit du carnet de santé, soit d'une fiche médicale permettant de suivre l'état physique des Français*. Rapport présenté au Congrès national du sport et du plein air. (Commission des sports du Conseil national de la Résistance). Watelet-Arbelot, imprimeurs, Paris, 1946. (Epuisé).
8. *Influence des activités physiques et sportives sur l'organisme*. Ministère de l'Education nationale (Secrétariat d'Etat à l'Enseignement technique, à la Jeunesse et aux Sports). Imprimerie nationale, Paris, 1949. (Couronné par l'Académie nationale de Médecine, 1950). (Epuisé).
9. *Sciences occultes ou vingt-cinq années d'occultisme occidental*. Papus, sa vie, son œuvre. In-8 raisin de 552 pages. (Prix littéraire Victor-Emile MICHELET, 1949). Editions Ocia, Paris, 1949. (Epuisé).
10. *Sport et Santé*. In-8 raisin de 224 pages (couronné par l'Académie nationale de Médecine). A. Legrand, Editeur. Paris, 1952.
11. *Influence des activités physiques et sportives sur le développement intellectuel et physique en milieu scolaire*. (Ministère de l'Education Nationale, Paris, 1953). (Epuisé). Nouvelle édition revue et augmentée (1957). (Couronnée par l'Académie Nationale de Médecine. Décembre 1957).
12. *Sport et Santé*. In-8 raisin de 312 pages (couronné par la Faculté de Médecine de Paris en 1965). J. B. Baillièrre et fils. Paris, 1962.
13. *Papus* (Dr Gérard Encausse) *Le « Balzac de l'Occultisme »*. *Vingt-cinq années d'occultisme occidental*. (Préface de Robert Amadou). Un volume de 256 pages, avec illustrations et portraits. Editions Pierre Belfond, Paris, octobre 1979.

Je ne vous demande pas de me croire. Imaginez-vous seulement que ces choses sont peut-être possibles ; cela me suffit. L'acceptation de cette hypothèse vous rendra plus tard sensibles à la Lumière et mon but sera atteint ; car je ne parle pas pour rendre justice à un être qui ne se souciait pas de la justice terrestre ; c'est pour vous seulement que je parle, pour votre avenir, pour que vous trouviez le courage, dans vos minutes d'épuisement, d'avancer quand même encore un peu.

Paul SEDIR.

**LE MAITRE PHILIPPE
de LYON**

**Thaumaturge et
“Homme de Dieu“**



INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES
SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DU LUNDI 6 DÉCEMBRE 1954

Présidée par M. OLIVIER MOREAU-NÉRET,
Président de l'Académie

PROGRAMME DE LA SÉANCE

- 1° Discours de M. le Président ;
- 2° Lecture par M. le Vice-président de la liste des prix et récompenses décernés en 1954 ;
- 3° Eloge du Général John J. Pershing, membre de l'Académie, par M. François Albert-Buisson, Secrétaire perpétuel.

CONCOURS – PRIX DÉCERNÉS
SECTION DE PHILOSOPHIE

PRIX VICTOR COUSIN. – Sujet proposé : *La tradition platonicienne chez Plutarque.* – Aucun manuscrit n'a été déposé.

PRIX DAGNAN-BOUVERET, annuel, destiné à *favoriser les études de psychologie.* – L'Académie n'a accordé ni prix ni récompense.

PRIX VICTOR DELBOS, destiné à récompenser des *publications propres à faire connaître et à promouvoir la vie spirituelle et la philosophie religieuse.* – Ce prix biennal a été décerné au *Dr Philippe Encausse*, pour son ouvrage : *Le Maître Philippe, thaumaturge et homme de Dieu.*

PRIX GEGNER, destiné à *un écrivain philosophe, sans fortune.*
– Ce prix annuel a été reporté.

PRIX CHARLES LAMBERT, triennal, destiné à *l'auteur de la meilleure étude sur l'avenir du spiritualisme.* – L'Académie n'a décerné ni prix ni récompense.

PRIX CHARLES LEVEQUE, destiné à récompenser *un ouvrage de métaphysique.* – Ce prix quadriennal a été reporté.

SECTION DE MORALE

PRIX ADRIEN DUVAND, biennal, destiné à *l'auteur du meilleur ouvrage sur l'éducation civique et morale dans une démocratie.*
– L'Académie n'a décerné ni prix ni récompense.

PRIX JOSEPH SAILLET, annuel, destiné à *l'auteur du meilleur ouvrage sur un sujet de morale rationaliste.* – L'Académie n'a décerné ni prix ni récompense.

SECTION DE LÉGISLATION, DROIT PUBLIC
ET JURISPRUDENCE

PRIX DU BUDGET. – Sujet proposé : *La réforme du régime matrimonial légal en droit français.* – Aucun manuscrit n'a été déposé.

PRIX BERRIAT SAINT-PRIX, destiné à un ouvrage *sur la législation du divorce, étudiée au point de vue de la restriction en France du nombre des divorces*. – Ce prix quinquennal a été reporté.

Reproduction de la première page du programme de la séance solennelle de l'Académie des Sciences morales et politiques au cours de laquelle il a été fait état de l'attribution du Prix Victor Delbos, pour l'année 1954, à l'ouvrage consacré au Maître Philippe.

DOCTEUR PHILIPPE ENCAUSSE

**LE MAITRE PHILIPPE
DE LYON**

Thaumaturge et “Homme de Dieu“
ses prodiges, ses guérisons, ses enseignements,

Dixième édition

Ouvrage couronné par l'académie
Des sciences morales et politiques,
Par la société des gens de lettres de france,
Et en mai 1982 par l'académie française

ÉDITIONS TRADITIONNELLES
11, Quai Saint-Michel PARIS V.

NOTE DE L'ÉDITEUR

La dixième édition du “Maître PHILIPPE, de Lyon” va sortir presque un an après la disparition de son auteur, le Docteur Philippe ENCAUSSE qui en effet a quitté ce monde en Juillet 1984.

Cet ouvrage avant d'être édité par les éditions Traditionnelles en 1966, avait été publié par notre confrère Marcel JORDAN (La Diffusion Scientifique).

En 1982, ultime consécration pour le fils de Papus, qui n'avait ménagé ni son temps ni sa peine pour présenter la biographie la plus élaborée possible de son parrain le Maître PHILIPPE, son livre fut couronné par l'académie française.

Aujourd'hui, nous le présentons sans modification notable, nous avons seulement essayé de tirer le meilleur parti possible de certains documents dégradés par les années.

Mai 1985

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction
réservés pour tous pays.*

AVANT – PROPOS

***A ceux qui, fatigués d'apprendre,
désirent enfin savoir.***

PAPUS

Les premières éditions de ce livre pieusement consacré à la mémoire de M. Philippe, de Lyon, qui fut pour Gérard Encausse (« Papus ») le Maître vénéré entre tous, se sont succédé à une cadence qui, pour beaucoup, fut une surprise. Il y eut même, au Brésil, une traduction (208 pages) publiée, en 1958, par mon cher et regretté ami Sri Sevananda Swami, qui retint l'attention de milliers de lecteurs d'Amérique du Sud. Et voici la neuvième édition publiée, elle, par M. André Villain (« Les Editions Traditionnelles ») successeur de mes amis Louis et Paul Chacornac décédés respectivement en 1955 (65 ans) et 1964 (79 ans) pour lesquels Papus avait une profonde estime et qui, jusqu'à leur dernier jour, se consacrèrent à leur noble tâche d'éditeurs.

Je tiens donc à remercier M. André Villain d'avoir bien voulu accepter la responsabilité de la publication de la nouvelle édition et des suivantes.

Je me fais un devoir de remercier également ici les précédents éditeurs – les regrettés M. et M^{me} Jordan et M^{re} Jordan (« La Diffusion scientifique », 156, rue Lamarck 75018 Paris) – qui réservèrent un accueil si chaleureux à mon premier manuscrit et qui, pour rendre hommage au Maître Philippe, firent un maximum d'efforts pour présenter dans les meilleures conditions et sans s'occuper de leurs intérêts personnels l'édition n° 1 de 1954 et les suivantes.

Cette neuvième édition reproduit les deux précédentes, plus complètes que celles du début parce que comportant un certain nombre de documents INEDITS. En effet, quelques jours après le décès (14 avril 1965) de ce bon et fidèle compagnon de Papus que fut Louis Marchand ^[1], qui était âgé de 84 ans, son fils Jean et sa veuve voulurent bien me remettre – compte tenu du désir exprimé par Louis Marchand – une documentation particulière et riche de quelque 800 pages de machine à écrire. Ces documents avaient été confiés à Louis Marchand après la mort de Paul Sdir, l'un des disciples aimés de M. Philippe et dont il est fait état à diverses reprises dans le présent ouvrage.

Un certain nombre de livres ont été consacrés, depuis quelques années, à M. Philippe, parmi lesquels il convient de citer plus spécialement celui du cher Alfred Haehl – qui avait bien connu le Maître – livre illustré et riche de documents inédits, publié chez le regretté Paul Derain, à Lyon, en 1959 et en vente par la suite aux Editions Dervy à Paris. Son titre : Vie et Paroles du Maître Philippe (358 pages).

J'avais eu l'honneur et la joie de faire la connaissance d'Alfred Haehl il y a 23 ans et, dans l'une de ses dernières lettres, il me précisait : « Pour le moment, étant un peu las, je ne reçois pas. J'attends que le Maître m'appelle, à moins qu'il ne veuille encore une fois prolonger mon bail. » Hélas ! Alfred Haehl nous a quittés le 7-12-1957, à l'âge de 87 ans. Quel chagrin pour tous !

Autre ouvrage récent à signaler particulièrement : La Réincarnation d'après le Maître Philippe (258 pages. – Editions Rosicruciennes. – Pierre Genillard à Lausanne Suisse). Son auteur : le docteur Edmond Bertholet mondialement connu par ses travaux et ses écrits et qui, lui aussi, a quitté (13 mai 1965) notre plan physique. Il était âgé de 82 ans ^[2].

Je souhaite, en terminant, que cette neuvième édition, si bien présentée par M. André Villain, touche un nouveau public compte tenu de l'extraordinaire et attachante personnalité du Maître Philippe et de l'émouvante portée de ses enseignements inspirés par l'amour du prochain.

Paris, Janvier 1980

Docteur Philippe ENCAUSSE

Lassus

le 28 octobre

Cher Ami

Je vous félicite d'être à la cinquième
édition de votre liste si intéressante et
sous les points de vue :

Je serais très mal venu de vouloir
critiquer ce que vous avez écrit, car tout
a reçu l'approbation de Maître Philippe
(je le sais).

.....
Ce que je sais ^{à cet} que vous avez été un
vieux travailleur du Maître.

.....
Pour le moment, étant un peu laid,
je ne reçois pas, j'attends que le Maître
m'appelle, à moins qu'il ne veuille
encore une fois, prolonger mon bail.

Bien cordialement à vous,

Alfred Haebl

Extraits (fac-similé) de la lettre envoyée à Philippe ENCAUSSE, en octobre 1957, par Alfred HAEHL le si regretté et si fidèle disciple du Maître PHILIPPE. (Document inédit).



Le Maître PHILIPPE en 1900

**MONSIEUR PHILIPPE,
LE « MAÎTRE INCONNU »**

A celui qui est justement appelé
par la Vox Populi « *le Père des
pauvres et des prisonniers.* »

(Dédicace de Papus en tête de
son livre sur *L'Âme humaine.*)

Certains des auteurs de livres ou d'articles traitant du problème des « guérisseurs » ne manquent pas de citer, au nombre des guérisseurs les plus étonnants, M. Philippe, de Lyon, cet être extraordinaire qui fut, pour le docteur en médecine Gérard Encausse-Papus, un « Maître » dans toute l'acception du terme ^[3]. Il modifia totalement, en effet, l'orientation finale de celui qu'on appelait le « Balzac de l'occultisme ». St-Yves d'Alveydre avait été, pour Papus, un Maître intellectuel particulièrement estimé ; M. Philippe, lui, fut le *Maître spirituel*, celui qui lui permit de parfaire vraiment son évolution en lui faisant comprendre mieux encore l'émouvante leçon d'Amour enseignée par N. S. le Christ Jésus...

Je ne suis rien, absolument rien, avait coutume de dire le Maître Philippe. Mais il avait la FOI, cette Foi qui soulève les montagnes ; et les miracles florissaient sous ses pas.

Qu'il me soit permis de faire, dès maintenant, une nécessaire mise au point : C'est qu'on ne peut vraiment pas comparer le Maître Philippe aux guérisseurs modernes, même les plus illustres. Ce serait, en effet, faire fausse route, se méprendre, car il était autre qu'un simple guérisseur. Il était un envoyé, un « missionné », un représentant de la divine Providence.

*
* *

C'est à la suite de sa rencontre avec M. Philippe que Papus, qui avait été matérialiste, spiritualiste et occultiste, auteur de savants traités de magie pratique et autres (quelque 160 volumes et brochures), fut amené au mysticisme pur, à ce mysticisme chrétien qui devait ensoleiller les dernières années de son trop court passage – il est mort à 51 ans, en 1916 – sur notre planète.

A propos de cette providentielle rencontre entre Papus et M. Philippe, il convient de préciser qu'elle fut due spécialement à deux personnes qui avaient attiré son attention sur le Maître. Il y eut d'abord le masseur-magnétiseur André Robert ^[4] (qui mourut le 28 juin 1895), technicien de valeur que Papus estimait particulièrement et avec lequel il avait de solides liens d'amitié. Il y eut ensuite une jeune veuve (née Inard d'Argence et petite fille de la Comtesse de Waldner de Freundstein) qui, avec sa mère, avait séjourné à l'Arbresle et y avait lié connaissance avec la famille Philippe. Mathilde Inard d'Argence, veuve Theuriel (1891) devait, ultérieurement (le 23 février 1895), devenir la première compagne de Gérard Encausse ainsi que cela avait d'ailleurs été formellement prédit par le Maître Philippe. Barlet (de son vrai nom Albert Faucheux, 1838-1921), l'un des plus savants et des plus connus des occultistes de la grande époque, fut l'un des témoins de Papus.

Ma bien-aimée amie

Permettez-moi de faire une 9^e part de mes
souvenirs

Celui qui vient de partir n'est pas loin de
ses amis. En vérité j. vous le vois Robertott
parmi les heureux.

Robert, a payé au fil de ses lettres.

Dans la nuit s. jeudi a voulu vers 2 h³/₄ du matin
il a été touché de son âme la plus satisfaisante
et il mourra sans trop de heures. Samedi
pour vous ma chère amie, et obtenir ce qui
me manquait pendant sa vie matérielle.

Encore une fois consultation et consolation
vous remercie amicalement.

Notre amie Philippe

Fac-similé de la lettre envoyée par M. PHILIPPE
à la compagne d'André Robert
au lendemain du décès de celui-ci.

Admiratrice du Maître, ayant assisté à certains faits relevant du miracle, devenue une amie de la famille, Mathilde Theuriet ne tarissait pas d'éloges – et on la comprend ! – sur M. Philippe et engageait vivement Papus, encore célibataire, à l'aller voir... Mais, ici, je laisse la « parole » à Louis Marchand (1881-1965), l'un des fidèles et dévoués compagnons de Papus (auquel il fut présenté en 1897) et qui m'a donné connaissance de la curieuse anecdote suivante connue seulement d'une minorité de disciples de Papus et telle qu'elle lui fut relatée par Paul Sédir lui-même :

« Gérard Encausse montra tout d'abord de la méfiance vis-à-vis de M. Philippe, cet inconnu mystérieux dont sa fiancée lui parlait sans cesse ! Saturé d'Eliphas Levi ¹⁵¹, tout plein des conceptions magiques, des rites, des sociétés initiatiques, des sombres intrigues jésuitiques ou extrême-orientales, très fier de tenir en échec la Société Théosophique adolescente, il avait une certaine crainte de devenir le sous-ordre de quelqu'un. Gérard Encausse avait installé, dans sa mansarde de la rue de Strasbourg (près de la gare de l'Est),

un cabinet magique poussiéreux et de bric et de broc, écrit Sédir. Un réflecteur d'occasion lui servait de miroir magique, et une vieille « cuiller à pot » (c'est le nom que l'on donnait au sabre d'abordage autrefois) était son épée magique. Il employait la magie des Bohémiens. Il se croyait donc en butte à des suggestions télépathiques de la part du Maître de sa fiancée ; cette opinion, ajoute Sédir, prouve combien il se méprenait sur le compte de cet ami de Dieu...

D'une volonté forte, avec des dons de magnétiseur, Encausse avait déjà obtenu en magie des phénomènes remarquables.

Il se propose donc de chasser l'inconnu et de le soumettre. Il trace son cercle, brûle le parfum, prend un de ces supports en bois blanc qu'on emploie pour soutenir des planches, le baptise à la bohémienne aux noms et prénoms de la personne en question, chante la conjuration et saisit son sabre pour, en brisant le morceau de bois, vaincre son soi-disant envoûteur. Encausse était à cette époque-là dans toute sa force, un véritable athlète... Il lève le bras, et son sabre lui est arraché du poing tandis qu'il s'écroule en pleurant. C'est, ajoute Paul Sédir, ce qu'il me raconta lorsque j'arrivai une demi-heure plus tard, comme à mon habitude. Depuis, et jusqu'en 1897, il fut silencieux sur M. Philippe. »

Paris le 11 Janvier 1846

Monsieur l'abbé

Depuis plus de trois mois je
cherche votre adresse. Si j'ai
enfin en l'ouvrage de la
trouver je vous supplie de me
répondre -

Je désire vivement finir votre
commission d'abord parce que
vous êtes connu un homme que
j'admire profondément et dont je
fais actuellement une biographie
de Louis Lucas, ensuite parce que
jeune de vos ouvrages j'en ai pu faire
un grand pas dans la étude que
je poursuis depuis long temps déjà.

Si vraiment la lumière est vraie ne
s'en a pas trompé et n'est-elle
faux et vous répondrez moi? Je vous
écrirai alors des expériences que il
est impossible & vous s'entendrez
dans une lettre que pourrais ne pas
mon papier -

Cher, monseigneur l'abbé,
Avec la salutation d'un & vos
plus fervents admirateurs en attendant
que il devienne un & vos disciples

Gérard Encausse
Auteur de l'opinion
14 Rue de Strasbourg
Paris

Fac-similé de la lettre du jeune Gérard Encausse
à l'Abbé A. Louis Constant.

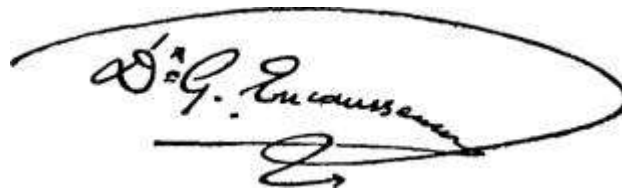
M. Philippe, qui prêchait la charité, la bonté la foi en N. S. Jésus-Christ, devint donc un Maître vénéré pour Papus [\[6\]](#). Témoin cette lettre adressée à M. Philippe en 1904, soit un an avant sa « mort » :

Cher et bon Maître,

J'ai reçu votre lettre et vous en remercie, car c'est toujours une joie de voir votre écriture si désirée. Ce que vous me dites est trop juste pour que je ne vous assure pas de mon obéissance immédiate. Je vous en ai parlé lors de notre entrevue à Lyon et vous ne m'avez pas fait d'objections à ce moment. Vous m'avez fait connaître et aimer le Christ. De cela je vous suis éternellement reconnaissant et je n'ai pu m'empêcher de prononcer le nom de l'Ami en parlant du Grand Berger. Si j'ai fait ainsi appel à votre autorité, c'est que depuis plusieurs années et en ce moment encore nous nous battons contre un mouvement anti-chrétien très solidement organisé. Ce mouvement se fait par des revues et par des livres et c'est sur ce même terrain que je m'efforce de combattre, bien qu'étant très certainement plus pécheur et plus orgueilleux que mes frères qui attaquent le Christ. Mais du moins, je m'efforce de faire aimer les évangiles et leur auteur.

Le ciel m'est témoin qu'en Russie, je vous ai fait aimer sans vous nommer et que c'est l'indiscrétion d'un Martiniste qui a fait connaître votre nom aux puissants de là-bas. Ils l'ont chèrement payé puisque les petits ont perdu votre visite et qu'ils ne vous ont plus jamais vu du jour où vous avez été appelé par le palais. Chaque fois que je suis passé quelque part, on vous a aimé et honoré ; chaque fois qu'on est venu vers vous à la suite de mon enthousiasme, on vous a un peu compris et plus aimé. Je ne cacherai pas que, chaque fois aussi, on s'est détourné de moi et on m'a mis en accusation. Que m'importe puisque votre amitié me reste. Je viens encore à vous, cher maître, et je vous demande de ne pas laisser ceux qui se battent pour les idées que vous leur avez appris à aimer. Ne nous abandonnez pas si nous sommes pécheurs ou orgueilleux et soyez toujours notre bon Philippe, comme je voudrais être toujours.

Votre bien dévoué petit fermier.

A facsimile of a handwritten signature in black ink. The signature is written in a cursive style and is enclosed within a large, horizontal oval shape. The signature itself appears to read 'G. Encausse'.

(Fac-similé de la signature du Dr Gérard Encausse qui se trouvait au bas de la lettre reproduite ci-dessus).

Un autre disciple aimé du Maître, M. Jean Chapas, lui adressa en février 1902 une lettre particulièrement émouvante, elle aussi, et qui donne bien une idée du respect, de la confiance, de la gratitude et de l'amour qu'il inspirait à ses proches, à ceux qui, simplement, en toute humilité, faisant abstraction de leur puissante et incontestable personnalité « laissaient parler leur cœur » illuminé par Son exemple et Sa présence... :

Je reconnais parfaitement que de tous les maux que j'ai je mériterais beaucoup plus.

Je voudrais mieux faire ; chaque fois que je me suis promis cela, je n'ai pas tenu. Je vous demande, mon cher Maître, votre aide et votre protection pour que je puisse améliorer ce mal qui est en moi. C'est l'orgueil, la paresse, la gourmandise ainsi que les autres péchés capitaux.

Je voudrais faire ce que vous nous demandez. Cher Maître ayez pitié de ma faiblesse.

S'il me faut des adversités pour que mon cœur soit meilleur, ne m'épargnez pas car je voudrais, si c'est possible, être au nombre de vos soldats... Je me reconnais indigne de tout cela, même de vous demander, car je me rends compte que tout en moi ne vaut rien. Je me fais honte tellement je reconnais que je vauds peu de chose.

J'espère, mon cher Maître, que vous exaucerez mes demandes dans la mesure du possible. – Votre serviteur...

Quel bel exemple Papus et cet autre « Soldat du Christ » donnent ainsi, avec les lettres reproduites ci-dessus, à toutes ces fausses gloires, à tous ces personnages qui, chacun, sont persuadés être quelqu'un alors qu'ils ne sont même pas quelque chose !

*

* *

Papus avait consacré l'une de ses célèbres « conférences ésotériques », salle des Sociétés savantes, à la définition du « Maître » en général et du « Maître spirituel » en particulier.

D'après lui, nous sommes guidés pas à pas dans notre évolution, et les guides qui nous sont envoyés par l'invisible viennent de différents plans (en langage mystique « appartements ») selon le genre de faculté qu'ils doivent évoluer. Ce sont là des *Maîtres* mais il importe de donner à ce terme sa véritable signification. Le Maître est un guide et il peut se dévouer à l'évolution de trois genres de facultés humaines. Papus distingue donc :

a) Le Maître qui dirige l'évolution du courage, du travail manuel ou des forces physiques et qui agit sur la *partie physique* des facultés humaines. C'est le cas du « Conquérant » qui fait évoluer l'humanité comme la fièvre fait évoluer les cellules humaines, c'est-à-dire dans la bataille, la terreur, le sacrifice et la tuerie dans tous les plans ;

b) Le Maître dont l'action vise l'évolution du *plan mental humain*, ce genre de maîtrise étant dominé par un envoyé du plan invisible et qui est caractérisé par les lumières qu'il projette dans tous les plans d'instruction. C'est celui que Papus appelle le *Maître intellectuel*, ce qui était le cas de Saint-Yves d'Alveydre ;

c) Le Maître proprement dit, celui qui, seul, a véritablement droit à ce titre celui qui est chargé d'évoluer les facultés spirituelles de l'humanité, qui fait appel à des forces que bien peu comprennent et dont la puissance est extraordinaire. C'est le *Maître spirituel*, selon l'expression même de Papus, celui qui a été nommé le *Maître inconnu* par Marc Haven dans son très bel ouvrage consacré à « Cagliostro » [\[7\]](#) et *L'Homme libre* par Paul Sédir dans ses émouvants commentaires sur l'Evangile. C'est de lui que Sédir a dit dans une de ses conférences : *Mais lorsque le Maître paraît, c'est comme un soleil qui se lève dans le cœur du disciple ; tous les nuages s'évanouissent ; toutes les gangues se désagrègent ; une clarté nouvelle s'épand, semble-t-il, sur le monde ; l'on oublie amertumes désespoirs et anxiétés ; le pauvre cœur si las s'élance vers les radieux paysages entrevus, sur lesquels la paisible splendeur de l'éternité déploie ses gloires ; plus rien de terne n'assombrit la nature ; tout enfin s'accorde dans l'admiration, l'adoration et l'amour.*

D'où vient donc ce nom de « Maître » ? C'est ce que Papus a expliqué dans sa conférence [\[8\]](#) sur la définition du Maître. « En France a-t-il dit, ce nom vient du latin magister qui, décomposé dans ses racines nous donne :

« **MAG**, fixation dans une matrice (intellectuelle ou spirituelle) du principe A par la science G ;

« **IS**, domination du serpent (S) par la science divine (I), caractéristique du nom d'ISIS ;

« **TER**, protection par le dévouement de toute expansion (R).

« Si, laissant de côté les clés hébraïques et le tarot dont nous venons de nous servir, nous nous adressons au sanscrit nous obtenons deux mots : *MaGa*, qui veut dire « bonheur et sacrifice », avec son dérivé « Magoni », « l'aurore » et : is Ta, qui veut dire « le corps du sacrifice », l'offrande.

« Le Maître, le Maga Ista ou le Magisto, le Mage, est donc celui qui vient se sacrifier, qui donne son être en offrande pour le bonheur de ses disciples et, maintenant, on comprendra le symbole maçonnique du Pélican et la loi mystérieuse : *L'initié tuera l'initiateur.* »

M. Philippe était le Maître spirituel dans toute l'acception du terme et il fut, pour Papus, le flambeau qui illumina ses « dernières » années sur cette terre...

*

* *

Né de parents français – Joseph PHILIPPE (1819-1898) et Marie née Vachod (1823-1899) – Nizier Anthelme PHILIPPE vint au monde, en 1849 [\[9\]](#), au lieu dit « les Rubatiers » hameau d'un petit village de la Savoie, nommé « Loisiej », près de Yenne, à la limite du département de l'Ain. Cette naissance eut lieu dans une humble maison de paysans pauvres. (Voir

photographie page 114). Pendant toute la durée de l'accouchement proprement dit Marie Philippe qui, antérieurement, avait rendu visite au saint Curé d'Ars, pleine d'allégresse, chanta doucement ; elle ne ressentait aucune douleur ⁽¹⁰⁾. Le curé d'Ars lui avait d'ailleurs annoncé que son fils – car il avait parlé d'un fils et non d'une fille – serait un être très élevé.

M. et M^{me} PHILIPPE eurent cinq enfants : Nizier (M. Philippe), Benoît, Joséphine, Auguste, Clotilde.

*
* * *

Le jeune Philippe fit sa première communion, à Loisieux le 31 mai 1862. A l'âge de 14 ans il quitta, pieds-nus, son petit village pour se rendre à Lyon où il habita chez l'un de ses oncles, établi comme boucher et qu'il aida en effectuant des livraisons chez les clients. Il fit ses études à l'Institution Sainte-Barbe, à Lyon, où l'un des Pères s'attacha profondément à lui. Il obtint par la suite le « certificat de grammaire ».

Déjà, certains pouvoirs s'étaient manifestés en lui. C'est ce qu'a précisé M. Schewoebel dans l'article consacré au « Mage Philippe » par le *Mercur de France* du 16 juin 1918 où il a rapporté les paroles suivantes de M. Philippe : « J'ignore tout de moi, je n'ai jamais compris ni cherché à m'expliquer mon mystère. J'avais six ans à peine et déjà le curé de mon village s'inquiétait de certaines manifestations, dont je n'avais pas conscience... J'obtenais des guérisons dès l'âge de 13 ans, alors que j'étais encore incapable de me rendre compte des choses étranges qui s'opéraient en moi ».

M. Philippe résolut d'étudier la médecine et, à cet effet, il prit quatre inscriptions d'officiat de santé à la Faculté de Médecine de Lyon, de novembre 1874 à juillet 1875. A L'Hôtel-Dieu, il fréquenta divers services dont la Salle Saint-Roch, où il suivait assidûment les cliniques du professeur B. Teissier. « Il montrait une grande intelligence », a écrit à ce sujet le Dr Louis Maniguet dans sa thèse, soutenue sous le n° 107, le 11 février 1920 et intitulée : *Un empirique lyonnais : Philippe. – Contribution à l'étude de l'influence des empiriques sur les malades. Etude médico-sociale*. Cette thèse de quatre-vingt-six pages avait été inspirée à l'auteur par le professeur Etienne Martin, professeur de médecine légale à la Faculté de Lyon. La documentation en fut complétée par les professeurs Teissier, Lévy, Schneider et Policard, MM. Fleury Ravarin, Maître Clozel, les docteurs Cusset, Sahuc, Albert, Michel, Commandeur, Bollier, Masson, Carry Gros, Locard, M. Bricaud. A dire vrai, on a l'impression en lisant cet ouvrage que l'auteur a pris grand soin de ne pas indisposer éventuellement le jury devant lequel il devait soutenir sa thèse de doctorat...

C'est ainsi qu'il n'a pas hésité, par exemple, à laisser entendre à propos de M. Philippe, que sa mort, à l'âge de 56 ans, pouvait en partie s'expliquer par certains excès d'ordre alimentaire – alcoolisme entre autres (!) – donnant lieu à des crises qui troublèrent les dernières années de sa vie. Ce passage, qui est inspiré par une évidente partialité, ne fait vraiment pas honneur au docteur Maniguet. Celui-ci aurait tout de même pu et dû se mieux documenter sur la personnalité réelle de M. Philippe qu'il traite, par ailleurs d'« hystéro-névropathe » (!) tout en reconnaissant, cependant, qu'il avait « une intelligence naturelle très développée beaucoup de mémoire, un esprit curieux et observateur ».

Une telle attitude est indigne d'un esprit scientifique, qui se doit de ne rien affirmer sans une sérieuse et impartiale documentation de base. D'aucuns auraient sans nul doute préféré que je ne fisse pas mention des assertions calomnieuses du docteur Maniguet ? C'eût été une erreur que de ne les point citer, car elles n'atteignent que leur auteur...

On retrouve d'ailleurs une semblable partialité et un pareil manque de documentation sérieuse dans l'ouvrage romancé publié, il y a quelques années, par le Dr Léon Weber-Bauler, de Genève, sur *Philippe, guérisseur de Lyon, à la Cour de Nicolas II*. L'auteur y a, en effet, tant pour M. Philippe que pour Papus, donné une importance inadmissible à certains ragots intéressés, à des calomnies, à des inexactitudes qui nuisent gravement à son œuvre. Mais ces deux auteurs sont presque des « anges » comparativement à un certain publiciste auquel je ne ferai d'ailleurs pas l'honneur de le nommer et qui, dans un ouvrage consacré aux « Guérisseurs », ouvrage de combat contre ceux-ci, fait montre d'une partialité révoltante, d'un manque de compréhension et d'une méchanceté qui ne cadrent aucunement avec les airs de bon apôtre, d'esprit supérieur, de technicien, de pur défenseur de l'humanité souffrante abusée par les charlatans que ce personnage voulait se donner vis-à-vis d'un public parfois bien crédule en effet... Entre autres, le Maître Philippe a été traîné dans la boue par cet auteur. Il est vrai que, dans son infinie bonté, le Maître lui aura sans doute pardonné les crachats posthumes dont il a ainsi gratifié sa mémoire.

Les chiens aboient, la caravane passe, a-t-on coutume de dire en Orient. Eh bien ! Cette formule imagée peut s'appliquer parfois à certains occidentaux...

D'autres articles ont été consacrés, ces dernières années, au Maître, mais, là encore il est des auteurs qui ont péché par insuffisance de documentation vraiment complète, ce qui est beaucoup moins grave que l'évident parti-pris et que la hargne, la grogne et la rogne qui caractérisent les commentaires du « journaliste » dont il a été fait état ci-dessus. A citer entre autres : les numéros spéciaux du *Crapouillot* sur les « Sciences Occultes » et sur « Amour et Magie » ainsi qu'un article publié dans le grand journal belge *Le Soir* en décembre 1953, une étude (« La dynastie des Romanof ») publiée dans le *Miroir de l'histoire* en avril 1950, un résumé historique (« Le roman vrai des 80 ans que nous avons hérités ») dans le quotidien du soir *Paris-Presse* en octobre 1956, un « reportage » de Paul Chappel dans le *Progrès de Lyon* des 1^{er} et 2 août 1955 à l'occasion du cinquantenaire de la « mort » du Maître, etc. Doit-on également faire état de cette série d'articles (« Le Tsar vous appelle ») consacrés aux souvenirs du chirurgien russe Fédorov dans un hebdomadaire belge, il y a quelques années ? Je ne le pense pas car, là aussi, le parti-pris est évident. Paix aux cendres du Dr Fédorov, mais je ne partage absolument pas sa façon de penser au sujet de Papus et de M. Philippe et de leur action à la Cour de Russie...

Je dois préciser que, sur ma demande, une mise au point rédigée par mes soins fut publiée dans le N° du 11 janvier 1959 dudit hebdomadaire dont le nom était *Bonnes Soirées*.

Pour la documentation des lecteurs je citerai également le mensuel *La Libre Santé* (Juin 1954) ; *Bien-Etre* (N° 16 de 1955) ; *Tout Savoir* où un bel article fut consacré à M. Philippe, en décembre 1955, sous le titre : « L'Homme aux prodiges » ; *Paris-Presse-l'Intransigeant* (24 octobre 1956) : « Le Mage Philippe commande aux tempêtes » ; l'hebdomadaire illustré parisien *Point-de-Vue Images du Monde* qui, dans ses numéros des 26 septembre et 3 octobre 1958 a publié un émouvant article consacré à l'« Extraordinaire Monsieur Philippe » par le talentueux et regretté homme de lettres et journaliste Marius Richard ; *Astral* (N° 82 – Octobre 1958) ; *Le Journal du Dimanche* (France-Soir) où une intéressante mise au point fut faite dans le N° du 7 septembre 1958 ; *Le Lotus Bleu* (La Revue Théosophique) dont le N° de Mai-Juin 1959 comporte quelque 25 pages consacrées au Maître Philippe ; *Ici-Paris* (14-20 janvier 1959 : « Le Maître Philippe, le plus grand visionnaire depuis Nostradamus » ; *Dernière Heure Lyonnaise* (Février 1960) ; *Le Tout Lyon et le Moniteur Judiciaire Réunis* (10 mars 1960) ; *L'Echo-Liberté* du 24 février 1960 où il est rendu compte d'une conférence faite, sur M. Philippe, devant l'Académie de Lyon, par le Professeur Maurice Patel ; *Noir et Blanc* (23 février 1962) ; *Le Progrès de Lyon* (Dimanche 8 avril 1962) ; de nouveau *Point-de-Vue Images du Monde* qui consacre deux beaux articles au Maître Philippe, de Lyon (25 septembre et 2 octobre 1964). *Tonus* (1965).

Depuis, d'autres articles illustrés ou non – entre autres est celui de R. Chaussier dans le « Journal des voyages » (15 février 1965. – Bruxelles) intitulé : « Papus, Philippe et Raspoutine chez Alexandra » – des chroniques à la radio, des livres, des conférences ont été consacrés au Maître Philippe avec, en général, une objectivité à laquelle il convient de rendre hommage [\[11\]](#).

Dans ses très intéressants *Souvenirs sur le Maître Philippe*, le regretté André Lalande [\[12\]](#), membre de l'Institut, a fait également état du passage de M. Philippe dans les services hospitaliers lyonnais : « Il fréquenta les hôpitaux de Lyon, très aimé des uns et détesté des autres. Il consolait les malades et souvent demandait aux médecins de ne pas les opérer. Parfois les malades se trouvaient guéris avant la date fixée pour l'opération. Allant voir les affligés et les malades, distribuant aux pauvres tout ce qu'il pouvait recevoir, M. Philippe retournait de temps en temps en Savoie voir sa famille sans que celle-ci pût se rendre compte de l'étendue de ses pouvoirs ».

Monsieur l'inspecteur général,

Je suis très peiné de voir avec contentement, de la part de
mes collègues de médecine et des membres de notre société, de voir que vous en
avez, de traverser tout le monde pour venir à Lyon. Je suis bien
entendu, par la France elle-même. Mais je pourrais vous offrir, je suis toujours prêt
à vous offrir, pour un projet de loi, de la plus intelligente de nos
Kendry après, Monsieur l'inspecteur général, l'expression de nos sentiments
distingués

E. Locard



Monsieur le Docteur Philippe Evreux

Inspecteur général au Ministère de l'Éducation Nationale

84 rue de la République

Paris 12

Fac-similé d'une lettre de M. le Professeur E. LOCARD, de Lyon. Cet hommage rendu, en 1958, à M. PHILIPPE, par l'illustre savant (décédé à Lyon le 4 mai 1966, à l'âge de 88 ans) retiendra l'attention de tous. Il est une émouvante réponse aux imputations calomnieuses de certains des contempteurs du Maître. (Ph. E.).

Mais on apprit un jour, à l'Hôtel-Dieu qu'il était guérisseur alors qu'il n'avait pas encore obtenu l'officiel parchemin ! Quel sacrilège aux yeux des tenants de la science académique ! C'est pourquoi, sur l'intervention de l'interne Albert, M. Philippe fut écarté du service du professeur Bénédicte Teissier et se vit refuser sa cinquième inscription comme « faisant de la médecine occulte et étant un véritable charlatan... » Ce geste inélégant et stupide n'empêcha heureusement pas le Maître de continuer à se pencher sur la souffrance des autres et de leur apporter le réconfort et la guérison.

Il épousa le 6 octobre 1877, à la mairie et en l'église de l'Arbresle, Mademoiselle Landar, d'une importante famille industrielle de Lyon qui, a écrit M. André Lalande, déjà cité précédemment, « lui apporta plus qu'une large aisance : plusieurs maisons en ville et, sur les hauteurs de l'Arbresle, le domaine de Collonges, le « Clos Landar », dont le château, la vaste terrasse et les beaux platanes dominant l'entrée du tunnel où passe l'ancienne ligne du Bourbonnais. De cette fortune, ajoute M. André Lalande, M. Philippe usait surtout pour les autres, faisant remettre discrètement ou portant lui-même à ses malades pauvres des secours ou des médicaments ». Il m'a été dit récemment à Lyon que c'est comme consultante que M^{me} Landar avait fait la connaissance du Maître, alors qu'on désespérait de la sauver ; qu'elle fut effectivement guérie par lui et l'épousa peu après [43](#).

Deux enfants naquirent de cette union : une fille, Victoire et un fils, Albert. Celui-ci fut emporté à l'âge de quelques mois au cours de l'épidémie de petite vérole [14](#) et pendant que M. Philippe, âgé de 32 ans, était en Tunisie où il avait été appelé à l'occasion d'une épidémie qui faisait des ravages parmi les soldats du corps expéditionnaire. Il rendit la santé à nombre d'entre eux, et reçut des félicitations officielles.

A propos du séjour du Maître en Tunisie, Alfred Haehl signale, dans son beau livre pieusement consacré au « Maître Philippe », que le Bey de Tunis eut recours à son intervention pour venir à bout de souffrances que de précédents thérapeutes n'avaient pu faire cesser ou même atténuer. C'est en reconnaissance des soins prodigués et, surtout, de leurs résultats pratiques et rapides que M. Philippe fut nommé Officier du Nicham Iftikhar (précise Alfred Haehl) Ordre institué en 1837 par Ahmed bey. Victoire, qui était née le 11 novembre 1878, se maria le 2 septembre 1897 avec le docteur Emmanuel Marc Henry Lalande « Marc Haven » [15](#) et mourut prématurément en 1904. Le docteur Lalande se remaria par la suite (1^{er} mars 1913), comme M. Philippe le lui avait annoncé, avec une amie dévouée des Philippe et des Lalande, M^{me} Veuve Olga Marshall née Chestakoff, qui fut, elle aussi, une compagne admirable pour lui. M^{me} Lalande vécut à l'Arbresle (Clos Landar), dans le culte de tous ces grands et chers disparus et y mourut. Elle publia, à Lyon dans l'année 1948, une brochure (tirée à 1 000 exemplaires) intitulée *Lumière blanche. – Evocation d'un passé*, et qui est consacrée au Maître.

« Je ne voulais pas écrire ce livre, précise M^{me} Lalande, sachant bien qu'il est impossible de rendre la personnalité de M. Philippe telle qu'elle était. Et pourtant je sais depuis de longues années (depuis la parution de *Cagliostro le Maître Inconnu*) [16](#) que je dois, que je vais le faire.

« Actuellement, après la répercussion que vient d'avoir un livre tout à fait erroné (*Philippe, Guérisseur de Lyon. – Dr L. Weber-Bauler*), je vais essayer de l'écrire.

« J'ai vainement essayé de m'entendre avec l'auteur du livre mentionné, de lui faire voir la possibilité de réparer, d'atténuer du moins le mal qu'il a fait à ses lecteurs et à lui-même, et je n'ai plus rien à attendre de ce côté-là ».

Tous les admirateurs du Maître ne manqueront pas de se réjouir de cette « mise au point » de M^{me} Lalande, dont la particulière compétence ne peut être mise en doute. *Lumière blanche* constitue donc un document des plus précieux et qui a été publié à son heure...

M^{me} Lalande s'est éteinte le samedi 27 décembre 1952, dans cette propriété de l'Arbresle où le Maître avait passé de si longues heures de sa plus récente existence terrestre [17](#). Or, j'écris ces lignes un an, jour pour jour après le départ de la disciple fidèle du Maître. Qu'il me soit permis de lui adresser, dans l'Au-delà, une pensée d'affectueuse et fraternelle amitié et l'expression de ma gratitude [18](#).

Ce fut en 1885, que M. Philippe après avoir habité (entre autres lieux) Bld. du Nord, vint se fixer dans un petit hôtel particulier, sis au 35 de la rue Tête-d'Or, à Lyon également. Actuellement, cet hôtel est la propriété d'une confrérie religieuse. Il s'agit de sœurs cloîtrées (des Franciscaines). Les portes d'accès donnant sur la rue Tête-d'or ont été obturées ; l'entrée se fait maintenant par le 85 de la rue Tronchet où se trouve également un dispensaire tenu par les Religieuses.

C'est dans ce petit hôtel, comportant plusieurs étages, séparé de la rue par un jardinet et un mur élevé que le Maître devait donner ses consultations les plus retentissantes et obtenir certaines de ses guérisons les plus troublantes.

Je crois utile de mentionner ici quelques-unes de ces guérisons telles qu'elles ont été contées par divers témoins dont les docteurs Encausse ou Lalande pour certaines d'entre elles. Elles paraîtront invraisemblables à certains lecteurs de cette biographie, mais, personnellement, je ne mets pas en doute les faits rapportés, si étranges puissent-ils sembler ; et j'estime qu'il est de mon devoir d'en faire état...

— Le vendredi 21 mai 1897, une petite fille de dix ans est amenée par sa maman. L'enfant se traînait sur son séant, ne pouvant faire aucun mouvement de ses jambes et présentant une déviation marquée de la colonne vertébrale. La mère explique que cette enfant, qui est l'aînée de quatre autres se portant bien, est dans cet état depuis sept ans et que les médecins n'ont obtenu aucune amélioration. M. Philippe lui demande alors si elle veut payer ce qu'on va lui demander. Elle se met à pleurer, croyant qu'il s'agit d'une somme d'argent. « Ce n'est pas une fortune matérielle que je demande, lui explique M. Philippe, mais seulement la promesse de ne jamais médire de personne jusqu'à ce que votre fille ait vingt ans. Le promettez-vous ? » Sur la réponse affirmative, on le comprend, de la mère éplorée M. Philippe fait mettre l'enfant à terre et dit : « Examinez votre enfant et voyez s'il y a de l'amélioration ». C'était exact. Alors, s'adressant à la fillette : « Lève-toi toute seule, sans t'appuyer sur le banc ». Après quelques efforts, l'enfant se leva devant toute l'assemblée dont l'émotion était à son comble.

— Le mardi 30 août 1898, plusieurs guérisons sont obtenues dont celle d'une femme relevant de couches et venant de l'Hospice de la Charité. Cette femme était infirme d'une jambe et ne pouvait marcher. Un appareil avait été fixé pour soutenir sa jambe. M. Philippe affirme à la malade qu'elle va pouvoir se passer de son appareil. Il demande d'abord au docteur Encausse de passer dans une chambre voisine avec la malade, pour examiner cliniquement la jambe atteinte. Après l'examen ils reviennent dans la salle commune. La femme n'a plus son appareil (enlevé par le Dr Encausse), elle déclare souffrir beaucoup moins et avoir plus de force.

— C'est ensuite au tour d'un petit garçon de cinq ans conduit par sa mère et ne pouvant marcher sans être soutenu. Lui aussi était abandonné par les médecins. M. Philippe déclare qu'il est guéri et, de fait, l'enfant revient tout seul de la pièce voisine tandis que sa mère pleure de joie.

— A une autre séance, un malade âgé d'une cinquantaine d'années se présente. Il déclare avoir reçu plusieurs coups de pied de cheval sur un tibia, s'être refusé à une intervention chirurgicale et, depuis cette époque, ne pas être à même de bouger le pied ni d'étendre la jambe. M. Philippe fait magnétiser la jambe intéressée par un assistant et ce, pendant trois minutes. Après cette intervention, le sujet affirme ne plus ressentir aucune douleur ni raideur.

« Ce n'est pas tout, dit M. Philippe, il reste maintenant à faire une bonne suture de ce tibia ».

Les assistants (dont le regretté J. Bricaud [191](#) qui rapporte cette anecdote) remarquent alors plusieurs rugosités assez volumineuses sur le tibia.

« Nous allons opérer par un massage peu ordinaire », ajoute M. Philippe. Il prend aussitôt l'une des béquilles de l'estropié, la porte à l'extrémité de la salle et demande à un élève de bien vouloir faire de légères frictions sur cette béquille... Au même instant, le « malade » déclare ressentir l'effet de ce massage depuis la cuisse jusqu'au pied. Et les assistants de

constater avec surprise que les rugosités ont sensiblement diminué, tandis que l'intéressé signale qu'il a beaucoup plus de force dans toute la jambe et qu'il est amélioré.

J. Bricaud précise dans son livre sur *le Maître Philippe* ^[20] : « J'ai assisté là à de bien étranges séances de magnétisme occulte. Les guérisons opérées par le Maître semblaient vraiment tenir du miracle. Ses facultés de clairvoyance et de clairaudience, sa perception des maladies à distance étonnaient toujours, même ses élèves, qui en pouvaient voir cependant de fréquents exemples ».

Papus, de son côté, a signalé deux cas de guérison dont il fut le témoin :

— « A l'une des séances vient une pauvre femme du peuple, tenant dans ses bras un enfant rachitique âgé de 18 mois. Cet enfant est examiné par deux docteurs en médecine et par dix témoins. On constate une déviation en arc de cercle des tibias telle qu'il est impossible à l'enfant de rester une seconde droit sur ses petites jambes.

Comme cette femme est très riche ^[21], dit M. Philippe, nous allons demander à Dieu la guérison de son enfant. En dix secondes c'est fait ; les deux médecins et les dix témoins constatent le redressement des tibias et voient l'enfant se tenir droit sur les jambes, tandis que la mère s'effondre en larmes.

— « Le lendemain arrive une autre maman dont l'extérieur dénote une certaine aisance. Son enfant, une petite fille de dix mois, est atteinte d'une bronchite tuberculeuse compliquée de tuberculose intestinale. Le médecin de la famille vient, en consultation avec un professeur, de déclarer l'enfant irrémédiablement perdue.

« Madame dit M. Philippe, vous n'êtes pas assez riche pour nous payer. Vous pouvez avoir de la richesse matérielle, mais vous dites tant de mal des uns et des autres, et vous avez si peu partagé votre avoir avec les pauvres, que vous n'avez que bien peu de cette monnaie d'épreuves, de souffrance et de dévouement, la seule que le Ciel connaisse, la seule que, dans son insigne faveur, il nous ait autorisé, bien que nous en soyons indigne, à escompter. La monnaie de César n'a pas cours ici, seule la monnaie du Christ y est respectée. Et cependant vous venez à nous pour que le Ciel guérisse votre enfant ?

« On devine la réponse de la mère.

« Eh bien ! Nous allons demander aux personnes ici présentes de se cotiser pour guérir votre enfant.

« Mesdames, Messieurs, voulez-vous que cette enfant soit guérie ?

« *Voix unanimes* : Oui !

« Alors, promettez-moi tous de ne pas dire de mal de votre prochain hors de sa présence pendant trois jours. Est-ce promis ?

« Oui.

« Madame me promettez-vous, et faites attention que la vie de votre enfant en dépend, de ne plus calomnier vos amis ?

« Oh ! Je le promets de tout mon cœur et pour toujours.

« Je vous demande seulement trois mois d'efforts. Allez votre enfant est guéri ».

« Nous avons pu constater, ajoute Papus, le maintien intégral de la guérison. Ces deux exemples montreront la vérité de cette parole : *Enrichissez-vous*.

« Il suffit simplement de savoir de quelle richesse il s'agit ».

*

* *

J. Bricaud a donné quelques détails intéressants sur l'organisation habituelle des séances : « Elles étaient bi-quotidiennes. Dès l'arrivée des malades, M. Philippe opérant deux sélections, leur demandait s'ils venaient pour la première fois ou s'ils avaient déjà suivi le « traitement » ; puis il renvoyait les personnes susceptibles de troubler l'atmosphère fluide. Les assistants étaient placés sur des rangées de chaises et sur des bancs, comme à l'église, et il était recommandé de se recueillir pendant que lui-même se retirait dans une pièce voisine. Lorsqu'il faisait son entrée définitive, il disait ordinairement : « Levez-vous ! » Puis il prescrivait le recueillement pendant quelques minutes et une invocation à Dieu. Pendant ce temps, il regardait tour à tour et fixement les assistants. Il les faisait asseoir et les mains derrière le dos, appliqué à tout voir, il se promenait dans la travée centrale. Puis, brusquement, il s'arrêtait devant un malade, le touchait et, le regardant fixement, il lui intimait l'ordre de guérir. Il poursuivait le tour de l'assemblée accordait à chacun quelques minutes d'attention et, posant bien souvent la main sur l'épaule, il disait : « Allons ! Allons, ça ira », parlant avec assurance de la guérison. Il faisait des passes magnétiques sur certains malades, recommandait à d'autres de prier dans des conditions déterminées ». (*Le Maître Philippe.*)

Le considérant comme un vulgaire charlatan, bien qu'il ne réclamât jamais d'honoraires, et déplorant qu'il leur enlevât une bonne partie de leur clientèle, les médecins de la ville le firent traduire plusieurs fois devant le tribunal correctionnel pour « exercice illégal de la médecine ». Il fut condamné le 3 novembre 1887 à une amende de 15 francs, conformément à l'article 35 de la loi du 19 ventôse, an XI. En 1890 il fut à nouveau poursuivi et condamné à 46 amendes de 16 francs « attendu que les faits incriminés constituaient le délit prévu et puni par l'art. 35 de la loi du 19 Ventôse An XI », puis, en 1892, il fut traduit deux fois devant le Tribunal correctionnel, acquitté la première fois, et condamné la deuxième fois à 29 amendes de 15 francs. Ses défenseurs habituels, précise J. Bricaud, étaient M. Clozel, avocat à la Cour d'Appel, et M. Fleury-Ravarin, ancien député. Un Procureur de la République, témoin de ses guérisons et sachant tout le bien qu'il faisait, le préserva pendant plusieurs années. Finalement les médecins lyonnais se lassèrent de poursuivre M. Philippe. Il y en eut même qui lui envoyèrent ceux de leurs clients dont les cas étaient les plus embarrassants.

Au sujet du « doctorat en médecine » ^[22] de M. Philippe, les avis sont assez partagés. C'est ainsi que la regrettée M^{me} Lalande fait état, dans *Lumière blanche*, d'une thèse pour le doctorat en médecine présentée le 23 octobre 1884 devant l'Université américaine de Cincinnati, thèse intitulée : « Principes d'hygiène à appliquer dans la grossesse, l'accouchement et la durée des couches ». J'ai, de mon côté retrouvé dans les papiers de Papus, une carte imprimée au nom de « Nizier Philippe, docteur en médecine de la Faculté de Wisconsin (U. S. A.). » Je crois cependant que c'est bien en Russie que le Maître a passé des examens *pratiques et cliniques* qui, seuls, représentent une certaine valeur aux yeux des médecins. Ce fut d'ailleurs à la suite desdits examens que le Tsar lui confia une mission importante dans le domaine de l'Inspection sanitaire des ports et ce, avec rang de général dans l'armée russe. (Il existe des documents photographiques représentant le Maître en uniforme de général russe). On ne peut, en toute impartialité, attacher autant d'importance au « doctorat » américain de 1884, qui semble bien être la résultante de simples travaux manuscrits. Un doctorat ainsi obtenu – et ce doit être le cas – « par correspondance » ne présente vraiment pas un très grand intérêt en ce qui concerne la pratique médicale proprement dite, quelle que soit la valeur de la thèse elle-même. Cette thèse est d'ailleurs fort intéressante à lire mais ne constitue pas, en ce qui concerne M. Philippe, un événement capital. J'estime, pour ma part, ne pas desservir la mémoire du Maître Philippe, *au contraire*, en faisant cette mise au point.

Dans le remarquable livre consacré par le regretté Alfred Haehl à M. Philippe : *Vie et paroles du Maître Philippe* (Paul Derain, Editeur à Lyon) il y a une reproduction

(photographie) du diplôme de docteur en médecine délivré par l'Académie impériale de *Saint-Petersbourg* le 8 novembre 1901. Egalement un cliché du diplôme de docteur honoraire délivré par l'Académie royale de médecine de *Rome* le 12 mai 1886.

*
* *

Mais M. Philippe n'était pas seulement un thérapeute digne de ce nom il avait encore d'autres pouvoirs, tel celui de *commander aux éléments*. C'est ainsi qu'en présence de Papus il appela la foudre qui vint tomber à leurs pieds dans la cour de l'immeuble qu'il occupait 35, rue Tête-d'Or, à Lyon. Papus en fut ému pour toute sa vie. (Anecdote citée par M^{me} Lalande et qui m'avait été confirmée de son vivant par mon regretté père). [\[23\]](#)

« Une autre fois, écrit M^{me} Lalande, M. Philippe était en visite chez nous avec toute sa famille. Nous étions à la campagne, par une chaude après-midi d'été, il y avait là d'autres invités et plusieurs personnes impressionnables ou nerveuses qui craignaient les éclats d'un orage jusqu'à l'épouvante. Ma mère dit alors en s'adressant à M. Philippe, devant l'amoncellement des nuages, qu'il y aurait beaucoup de malaises et des malades si l'orage venait à éclater. Il regarda le ciel et répondit avec le sourire si plein de bonté qui le caractérisait : « Eh bien, il n'y aura pas d'orage aujourd'hui » et, à notre grande satisfaction nous vîmes les nuages se disperser *immédiatement* et le ciel redevenir serein et calme ». (*Mes souvenirs du Maître Philippe*).

Alors que sa fille était inquiète à l'idée de traverser sans lui la Manche et d'y rencontrer une éventuelle tempête, M. Philippe lui conseilla de s'embarquer sans crainte et, si la tempête se levait, de dire : « Mon papa a dit que le vent s'arrête ». Victoire Lalande prit donc le bateau et la tempête redoutée faisant son apparition au milieu de la traversée, prononça les paroles prescrites... Le vent tomba aussitôt et tout rentra dans l'ordre. (Anecdote citée par M^{me} Lalande).

Dans ses souvenirs, M^{me} Lalande rappelle qu'elle avait déploré une fois, en présence de M. Philippe, que les bosquets nouvellement plantés autour de sa propriété ne fussent pas fréquentés par les oiseaux elle qui aimait tant le chant des oiseaux. Il la regarda avec compassion et lui dit : « Tu aimes cela ? » en parlant du chant des tourterelles. Elle répondit que leurs voix lui donnaient l'impression d'un monde différent de celui de la terre et qu'elle aimerait avoir leur compagnie. Alors, M. Philippe regarda un groupe de jeunes pins plantés non loin de là et dit : « Eh bien ! Dorénavant, elles viendront chanter devant ta maison... » Quel ne fut pas le ravissement de la future M^{me} Lalande, quand, le lendemain matin, en ouvrant ses fenêtres qui donnaient précisément de ce côté-là du jardin, elle entendit chanter une tourterelle dans le bosquet d'en face ! Et des tourterelles revinrent fidèlement à cet endroit aussi longtemps que leur « hôtesse » habita le chalet des Grand-Vignes.

« Pour commander ainsi au vent de décroître et aux oiseaux du ciel de changer de gîte ne faut-il pas, conclut à juste titre M^{me} Lalande, être en communion directe avec le principe de vie ? Car c'est ici la maîtrise et non plus l'intercession. » [*Biographie de Marc Haven* [\[24\]](#).]

Je sais bien que nombreux seront les lecteurs qui, à l'énoncé de tous ces faits, souriront parleront de simples coïncidences et n'y attacheront pas l'importance que tous les parents, disciples ou amis sincères de M. Philippe leur attribuent. Il ne m'appartient pas de les vouloir convaincre malgré eux, chacun étant et devant rester libre de son jugement propre.

*
* *

J'ai retrouvé dans les archives de Papus deux lettres manuscrites de M. Philippe (où il est question d'une intervention psychique demandée par Papus à M. Philippe pour secourir le Sultan de Turquie) et où le Maître donne de bien curieuses et intéressantes précisions :

« Mon cher docteur et ami, j'ai demandé une protection pour le Sultan de Turquie. Il y a beaucoup à faire ; la situation est très tendue et grave car ce pays descend et est appelé à beaucoup descendre. Enfin je vais m'en occuper très sérieusement... Pour la Turquie, je vous le déclare nous avons fait ce que certainement un mortel ne saurait croire et, lorsque les bêtes fauves voudront dévorer vos protégés, étendez sur ce peuple votre main et les animaux prendront la frousse. Vous savez bien, mon digne ami, que Dieu nous a remis plein pouvoir et qu'il arme notre main du vent, de la grêle, du feu, de la foudre, de la mort et de la vie. Qui peut nous faire trembler ? Rien à mon avis. » (Voir fac-similé page suivante)

« Il est sur la terre, a écrit Papus, des êtres exceptionnels qui viennent ici comme le Sauveur est descendu aux enfers, c'est-à-dire librement et sans n'avoir plus rien à payer : ce sont des envoyés.

« Pendant le cours de notre existence terrestre, nous avons eu le bonheur de connaître un de ces êtres et de le faire connaître à quelques-uns de nos amis. Tous ceux qui l'ont approché ont été frappés du rayonnement merveilleux qui s'échappait de lui et l'on trouvera dans notre *Traité élémentaire de science occulte* [\[25\]](#) une faible description de cet homme, sous les traits de notre maître spirituel. Il a, hélas ! Quitté la terre il y a quelques années et ne communique plus avec ses pauvres amis et élèves qu'à travers les voiles de l'au-delà [\[26\]](#).

Mais avons fait ce que certainement un mortel ne
aurait croire et lorsque les bêtes fauves voudront
dévorer vos protégés étendez sur ce peuple votre main
et les animaux prendront la frousse. Vous savez bien
mon digne ami, que Dieu nous a remis
plein pouvoir. et qu'il arme notre main. Du vent
de la grêle, du feu, de la foudre, de la mort
et de la vie. Qui peut nous faire trembler ?
Rien à mon avis.
J. mais au télégraphe vous faire part de la tendance
d'aujourd'hui, demain et mercredi
sur ceux toujours à la feuille
et sur vos amis
Philippe
P.P. hier nos amis en son pays de J. J. J.
d'aujourd'hui - d'aujourd'hui de monogamie à distance

(Fac-similé d'une partie de la lettre dont il est fait état ci-dessus).

« Or, cet homme, lorsqu'il donnait des leçons, le faisait toujours avec un tact parfait et sans blesser la conscience de qui que ce soit, en évitant toujours le scandale physique ou mental.

« J'avais suivi une famille bourgeoise, riche, considérée et ayant un peu la prétention de respectabilité que recherchent tant les familles bourgeoises de province. Le père était mort ; la mère restait seule avec sa mère à elle et deux enfants de 10 à 12 ans. J'ai vu la misère entrer peu à peu dans cette famille, alors que la mère faisait tous ses efforts, courageusement, et se tuait de travail pour sauver la nichée. Mais la misère impitoyable augmentait : il fallut vendre les meubles, se restreindre et, bientôt, ce fut tout juste et par charité que la famille put manger, réfugiée dans une mansarde. J'en étais arrivé presque à accuser le Ciel, ainsi que le faisait cette mère de famille.

« C'est alors qu'ayant exprimé mes doléances devant le Maître, un jour que nous étions enfermés ensemble dans une toute petite chambre attenante à la salle où il faisait ses guérisons miraculeuses, par la prière, un spectacle étrange s'offrit à mes yeux. Le Maître m'avait dit : « Tu vas avoir une réponse à ta question : c'est un grand bonheur pour toi, mais c'est aussi une grande responsabilité. Avant cette réponse, tu étais ignorant et tu avais le salaire des ignorants ; maintenant tu seras averti et tu auras le salaire de ceux qui savent. Tu comprendras plus tard ce que cela veut dire. Nous allons demander à l'Ami de lever pour toi les rideaux qui séparent les plans.

« A cet instant il me semble que le mur de cette petite chambre s'ouvre. Est-ce création de mon imagination ? Est-ce réalité ? Est-ce simplement illumination d'un cliché, par la parole du Maître ? Qu'importe !

« Le Maître dit : *Ces femmes ont jadis laissé mourir de faim une parente dont elles voulaient hériter...* Et je vois le vieux château féodal ; je reconnais la mère et la grand' mère malgré la différence des costumes et je vois une jeune fille enfermée dans un réduit obscur, suppliant ces femmes de ne pas la laisser mourir et de lui donner du pain. *Elles furent impitoyables*, ajoute le Maître. *Elles sont revenues sur terre après avoir accepté le paiement de leurs fautes et avoir consenti à mourir de faim, comme elles avaient fait mourir l'autre. Mais la Vierge pitoyable ⁽²⁷⁾, une prière des ancêtres ont changé le destin et il a été permis qu'elles pussent manger et qu'après avoir été humiliées elles revivent une vie normale. Ce qui arriva en effet.*

« La mère et la grand'mère furent sauvées par le travail des enfants, deux grands esprits incarnés par le Ciel dans cette famille de démons féminins pour la sauver.

« Cette histoire n'a d'autre valeur que celle donnée pour mon instruction personnelle. Qu'on la prenne comme une légende ou comme une réalité, peu importe ! La parcelle d'or que renferme cette gangue est assez brillante pour éclairer les cœurs capables de comprendre.

« Il existe sur terre, d'après une tradition secrète, toujours trois de ces envoyés du Père : soit qu'ils soient incarnés ensemble, soit qu'ils agissent chacun dans un plan différent, peu importe. Chacun de ces envoyés a un caractère spécial. Celui que notre cœur regrette toujours pour les paroles vivantes qu'il nous enseigna s'appelait « le plus vieil esprit de la terre » ; il avait pouvoir spécialement sur la foudre, qui obéissait à ses demandes, et il agissait également sur l'air et l'eau. Ce qui est intéressant pour nos lecteurs, c'est qu'il avait une notion complète de la vie présente dans tous ses détails, de tous les êtres terrestres avec lesquels il se trouvait en rapport ; il vous disait : *Tel jour, vous avez voulu vous suicider dans telle et telle condition, vous aviez tout préparé pour que l'on crût à un accident et au dernier*

moment, si vous ne vous êtes pas jeté du haut de la falaise, c'est parce que j'étais, invisible, à côté de vous.

« Il faudrait des pages et des pages pour dire tout ce que fait un envoyé du Père sur la terre. C'est un peu de soleil dans l'ombre infernale, c'est beaucoup de pitié parmi les cœurs de pierre, c'est un rayon de lumière dans l'égoïsme et la cruauté qui nous environnent et cela fait un peu aimer la vie. »

« Tels sont ceux qui sont revenus volontairement, ceux qui se souviennent véritablement et, parce qu'ils se souviennent, ceux qui ne disent jamais qu'ils ont été tel ou tel grand personnage, n'évoquant même pas tout ce qu'ils ont pu faire dans les existences antérieures ». (*La Réincarnation*) ^{28}.

Papus avait consacré l'une des conférences qu'il faisait chaque mois (dans la grande salle des « Sociétés Savantes » à Paris) à la question des guérisons mystiques et des « Envoyés divins ». Il convient donc, dans ce chapitre particulier, de lui laisser la parole cette parole qui était toujours vivante et simple et qui permettait à tant de dévoués disciples ou de profanes de s'« enrichir » vraiment :

« Il ne faut pas oublier que, sur terre, a donc précisé Papus, nous sommes tous des démons. Aussi quand un homme fait un peu de bien autour de lui, le Ciel lui en est très reconnaissant et il se met à son entière disposition. Demandez sincèrement la guérison des êtres malheureux et vous l'obtiendrez. *C'est ce que font les Martinistes* ^{29}. Il y a des loges martinistes dites mystiques où l'on se réunit pour demander le soulagement et la guérison des malades.

« De tout temps, certains hommes se sont groupés pour demander l'assistance du Plan divin pour des cas désespérés. Et ils ont été presque toujours exaucés. Vous trouverez facilement des faits de ce genre dans toutes les religions. C'est ainsi qu'à Lourdes, il s'effectue souvent des cures admirables. J'ai vu, moi-même, une tuberculeuse, condamnée par les médecins et qui ne pouvait plus marcher, guérie à Lourdes en dix minutes par une influence céleste agissant sur un égrégoire très puissant.

« J'ai observé d'autres guérisons très intéressantes. Je vous en citerai quelques-unes. Elles ont été opérées par un « homme » que je considère comme un Maître véritable. Il s'agit de *Philippe, de Lyon* :

— J'étais là, avec deux autres médecins, quand une maman de vingt à vingt-deux ans est arrivée, portant dans ses bras un petit enfant de cinq ans, la tête ballante et les yeux vitreux. Elle dit à *Philippe* : « Mon enfant doit mourir ; et comme vous m'avez sauvée il y a dix ans, je viens vous demander de guérir mon enfant ». Nous sommes trois médecins qui l'examinons et nous découvrons un cas de méningite tuberculeuse très prononcée. L'enfant semblait condamné, en effet. Il faut que je vous dise, maintenant, comment *Philippe* opérait. Il y avait toujours là près de 80 à 100 personnes. *Philippe* n'était pas du tout « poseur ». D'un caractère bon enfant, il faisait toujours rire les malades. Alors, devant tout le monde il dit en voyant le pauvre petit que nous avons examiné : « On peut guérir cet enfant. Voulez-vous vous engager tous à ne pas dire de mal des absents pendant trois mois ? » Tout le monde bondit et répondit que ce n'était pas possible. En marchandant, on est arrivé à deux heures. Moi, je n'ai jamais pu rester deux heures sans dire du mal des absents ! Eh bien ! *Philippe* a dit : « C'est entendu ! Vous allez essayer de ne pas dire de mal des autres durant deux heures ». L'enfant était dans une pièce à côté. Au bout de deux heures, je suis allé le chercher. Je l'ai pris par la main et il a fait avec moi le tour de la salle ; *il était guéri*.

— « J'ai vu d'autres cas, notamment un malade qui souffrait beaucoup de l'estomac. Personne ne pouvait savoir ce qu'il avait. Or, *Philippe* dont je vous parle était très modeste, très gentil, et il s'effaçait toujours. Ce n'est pas lui qui prétendait savoir quelque chose ! Alors il nous dit : « Docteurs, examinez donc ce malade ». Moi, je ne vois pas du tout ce qu'il a. Mes confrères non plus. On examine son estomac ; il n'est pas dilaté. Enfin, nous ne trouvons rien. Alors *Philippe* nous dit gentiment : « Est-ce que vous avez bien observé s'il avait son *appendice xiphoïde* ? » (C'est un tout petit os placé au bas du sternum). On ramène alors le malade et on constate que le sternum s'arrêtait net à l'appendice xiphoïde. *Philippe* nous dit : « Je crois qu'il a l'appendice xiphoïde tourné en dedans ». Ce déplacement produit une pression sur l'estomac et provoque de la gastralgie. Nous avons alors la main sur la partie malade et pendant que nous pressions très peu, voilà l'appendice xiphoïde qui reprend sa place normale, sans que *Philippe* ait touché le malade. C'est une action à distance.

« Je vous citerai encore un autre fait. Il ne fallait pas du tout parler de ses guérisons. Il a passé des examens en médecine. Mais il n'a pas été reçu docteur en France parce qu'il avait eu l'audace de pratiquer et de guérir alors qu'il n'était qu'étudiant de première année. On ne lui a plus permis de prendre des inscriptions. Or, il était fils de paysans pauvres. Ce qu'il savait, il le possédait de naissance. Néanmoins, il lui fallait passer par les Facultés et apprendre les choses terrestres. Etant très pauvre et ne voulant rien demander aux autres, *Philippe* s'était mis au service d'un parent, boucher de son état, et il portait de la viande à domicile. Il recevait quelques pourboires et le boucher lui donnait trente francs par mois et le nourrissait.

C'est avec cet argent qu'il faisait ses études l'après-midi, car son patron ne l'employait que le matin. Cela l'a suivi toute la vie. Quand il passait dans la rue, on se disait en le montrant du doigt : « *Tiens ! Voilà Philippe le boucher* », comme on disait : « Voilà Jésus le charpentier ».

« Il faisait du magnétisme et il fut invité à la Cour de Russie. En Russie il passa quelques examens pratiques de médecine.

— Un jour il eut cinq malades à examiner. Je vous dirai une chose curieuse, c'est que les médecins de là-bas ont remarqué que tout malade visité par *Philippe* était aussitôt guéri. Donc, il était en « clinique externe » [{30}](#) ; on lui montre un malade et on le prie de dire ce qu'il a. *Philippe* répond qu'il a un abcès du rocher ou de l'oreille. Les médecins ne sont pas d'accord sur ce diagnostic ; ils croient à un rhumatisme. Or, pendant qu'on discutait ce diagnostic, l'abcès s'ouvre et tout le pus s'écoule à l'extérieur de l'oreille. Le malade était guéri et les médecins n'en revenaient pas.

« Eh bien ! Cet homme très modeste est mort ; mais il n'a pas cessé de s'occuper de la Terre. Et il s'est passé un fait très curieux dont je pourrais vous dire un mot, en laissant de côté toute communication spirite.

« Il y a des gens qui ont dit beaucoup de mal de *Philippe*. Tant qu'il était sur Terre, on courbait la tête, car il n'avait qu'à regarder quelqu'un pour connaître et réciter aussitôt toute sa vie passée. Un jour il vint à Paris pour le baptême du fils Durville [{31}](#). Il s'était donc dérangé de Lyon et, en arrivant, il dit à Hector Durville : « Vous ne croyez à rien aujourd'hui ; mais vous croirez plus tard ».

« Ainsi *Philippe* était à Paris. Et à la porte de l'église St-Merri, où se faisait le baptême du fils Durville, il y avait un vieux mendiant, délicieux comme type, couvert de guenilles, avec une barbe à moitié rasée. Alors *Philippe* va se placer à côté de lui et, comme s'il se parlait à lui-même, il dit à l'oreille du mendigot : « J'ai 10 000 francs en or et puis 5 000 francs en billets de banque ». L'autre le regardait avec épouvante. Et *Philippe* continua de parler et lui

indiqua l'endroit où était caché le magot. Le brave mendiant se leva d'un bond et s'en fut aussitôt retrouver son trésor.

« Je vais vous raconter une autre histoire. Un monsieur vient assister à l'une des séances de Philippe et demande à parler au Maître. On lui pose cette question : « Est-ce pour vous ? » « Pour moi ? répond-il. Vous me croyez donc aussi bête que tous ces gens qui sont là. Non, je ne viens pas pour moi. Je suis tout simplement chargé de faire une commission et quant à moi je n'ai rien à demander ». *Philippe* le regarde et lui dit : « Monsieur, voulez-vous venir dans la petite chambre d'à-côté ? » Il faut vous dire que c'était un très grand honneur que d'aller parler seul à *Philippe*. Le monsieur passe donc dans la petite pièce et *Philippe* lui dit :

« Savez-vous ce que vous faisiez le 28 juillet 1884, à trois heures du soir ?... Vous étrangliez une femme. Ne craignez rien, moi seul vous ai vu, et la police ne va pas tarder à vous découvrir. Mais ne craignez rien. Si vous voulez demander pardon au Ciel tout de suite, on ne vous trouvera pas ». Eh bien ! Cet homme, qui voulait faire l'esprit fort, est tombé à genoux et a imploré le pardon du Ciel.

« Je vous citerai autre chose encore. Depuis sa mort on a dit tant de mal de lui que ceux qui l'on connu et aimé sont devenus enragés à le défendre ^[32]. Laissons de côté ces adversaires acharnés de *Philippe* et pardonnons-leur comme il leur a pardonné. Après sa mort, il nous a ordonné de les aider et de les éclairer. Ne soyez donc pas plus papistes que le Pape.

*
* *

« Il m'a appris à essayer d'être bon ; il m'a enseigné la tolérance envers tous et pour les défauts d'autrui ; la nécessité de ne pas dire du mal, la confiance absolue en le Père, la pitié pour la douleur des autres ; enfin, il nous a montré qu'on ne pouvait évoluer qu'en partageant les souffrances des autres et non en s'enfermant dans une tour d'ivoire de crainte de perdre sa pureté et sa sagesse.

« Voilà pourquoi j'essaie de remuer un peu l'Humanité, de répandre autour de moi quelques idées qui ne proviennent pas de mon cerveau et de propager les deux grandes vertus qui nous viennent du Ciel : la Bonté et la Tolérance ^[33] »

Marc Haven, M^{me} Lalande, J. Bricaud ont consacré, eux aussi dans certains de leurs écrits, de précieux commentaires au Maître Philippe, de même « Phaneg » (Georges Descormiers, 1866 – 1945) et surtout Sédir (Yvon Le Loup, 1871 – 1926) ^[34], mais, eux, sans le désigner nommément. Marc Haven a également parlé du Maître, sans le nommer cette fois, dans cet ouvrage remarquable, si riche d'enseignements de toutes sortes qu'il a publié sur *Cagliostro, le Maître inconnu* et qu'il convient de lire « entre les lignes ». Dans une lettre du 10 décembre 1925, si affectueuse pour moi, où il voulait bien me donner de précieux conseils pour l'orientation de mon existence, le docteur Lalande (Marc Haven) qui fut, je le rappelle, un ami dévoué grâce auquel je pus mener à bonne fin mes études secondaires, a tenu à attirer mon attention sur cette particularité : *Vous avez lu Le Maître inconnu. Avez-vous compris ? Le Maître, votre mère vous en parlera. J'ai pris un personnage – Cagliostro – qui lui ressemblait pour parler de lui. Les amis seuls auront compris ^[35].*

Dans une autre lettre envoyée, elle, le 20 décembre, mon bienfaiteur me fit l'honneur de me dire : « Oui mon enfant et mon ami, j'ai eu un Maître et un Père – M. Philippe – et Papus a été, avec moi, son disciple et ami dévoué préféré. Là est la vérité et la route, la force et la paix. Saint-Yves d'Alveydre a pu « intéresser » votre père, comme d'autres, mais ne vous

laissez pas aller de ce côté. Aimez M. Philippe. Pensez-y et prenez-le comme maître et directeur de vos pensées, de jour et de nuit. Votre mère vous dira que ce n'était pas un homme, mais le vrai Maître, le seul qui avait des pouvoirs et donnait – quand il le voulait – des preuves de tout ce qu'il disait. Comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, il a vécu, souffert ouvert des âmes, consolé, ressuscité des morts *et il n'a rien écrit*. Songez à cela. Mais Papus venait chez nous, à Lyon, à l'Arbresle et il venait y puiser la Vie et la Lumière, lui dont l'esprit était si ouvert, si vif à comprendre et *dont le cœur était comme de l'or pur*. Je suis et je resterai votre grand ami. Courage, travail, succès... Quant à vous *expliquer* M. Philippe, cher ami, il faudrait des semaines de communion mentale avant d'en arriver à pouvoir vous donner une lueur. Relisez mon *Maître inconnu*, vous y trouverez beaucoup de traits de lui et citez-le à l'occasion à ceux dont le cœur est sincèrement épris de vérité » [436](#).



Le 24, c'est Noël - et
mon anniversaire
naissant - songez à moi
dans votre cœur.

Lo. XII 1928

Mon cher Philippe,

Je suis très heureux et très touché de votre lettre;
vous êtes bien le digne fils de mon cher Papius

Oui, mon enfant et mon ami - j'ai eu un
maître et un Père - M. Philippe - et Papius a
été, avec moi, son disciple et ami dévoué
préféré. Là est la Vérité et la Route - la
force et la paix.

Ami M. Philippe - Pensez-y - j'envisage
comme maître et directeur de vos pensées, de
jour et de nuit. Votre mère vous dira que
ce n'était pas un homme, mais le vrai Maître,
le seul qui avait des pouvoirs et donnait -
quand il le voulait - des preuves de tout ce
qu'il disait. - Comme N. S. J. Christ, il a
vu, souffert, aimé des amis, consolés, ressuscité
des morts et il n'a rien écrit. -

Songes à cela - Mais l'apôtre venant à Lyon,
à Lyon, à l'Arbuste et il venait y pénétrer
la Vie et la Lumière, lui, d'ont l'esprit était
si ouvert, si vif à comprendre, et dont le cœur
était comme de l'or pur -

Je suis et resterais toujours votre grand
ami - Courage, travail, succès - ne
perdez pas de temps ni de force inutilement -

En traitant mes papiers, je tâcherais de vous
envoyer des choses - notes ou documents - qui
pourront vous servir. Quant à vous expliquer
M Philippe, cher ami, il faudrait des
semaines de communion mentale carant d'en
avoir à pouvoir vous donner une leçon -
Relisez mon "Maître Inconnu", vous y
trouverez beaucoup de traits de Lui - et c'est le
à l'occasion à ceux dont le cœur est sincèrement
épris de vérité

Quels progrès spirituels
vous avez faits? Mes
félicitations sincères; mais par l'orgueil, cela vous
arriverait



(Fac-similé d'une lettre adressée à Philippe Encausse - alors âgé de 19 ans - par le docteur E.
Lalande (Marc Haven), gendre de M. PHILIPPE).

Il faut croire que ceux dont le cœur est sincèrement épris de vérité sont tout de même
assez nombreux si l'on en juge par le succès de librairie du beau livre de Marc Haven dont la
deuxième édition est déjà épuisée [37](#).

J. Bricaud a, lui aussi, fourni d'intéressants détails sur le Maître, qu'il a eu l'honneur de
connaître à Lyon même. « Je fus présenté au Maître Philippe, a-t-il écrit, au cours d'une des
séances de la rue Tête-d'Or, par son gendre le Dr Lalande. Il voulut bien m'accepter au
nombre de ses élèves.



« Au premier abord, rien dans le Maître ne frappait. Petit, carré d'épaules, de corpulence assez forte et légèrement bedonnant, d'aspect jovial, on l'eût volontiers pris pour un petit rentier débonnaire. Des cheveux bruns, abondants, partagés au milieu, bordaient un front haut et découvert. Un pli assez marqué séparait les yeux qui, par contraste, étaient bleus ^[38], sous des paupières tombantes, indice de prédisposition à la clairvoyance. Il portait une forte moustache, à moitié tombante. Un cou ramassé supportait cet ensemble physionomique.

« Il avait gardé de son origine paysanne une allure bonhomme et des goûts simples.

« Telle était l'impression qu'il produisait à première vue.

« C'est seulement après un entretien que l'étonnante douceur de son regard, jointe à sa pénétration peu commune, que le son de sa voix, la mesure de ses propos, son sourire possédaient. Il était au suprême degré un persuasif, servi par de merveilleuses qualités psychiques.

« Avec son charme et le torrent d'effluves magnétiques qu'il projetait hors de lui, il pouvait tenter sur des sujets accessibles tous les redressements de volonté, imposer les plus sévères disciplines, morigéner ou absoudre avec une autorité que nul autre homme n'aurait été à même d'acquiescer. Il était de la race des Cagliostro et des Vintras, de ceux qui engendrent la foi, la foi qui soulève les montagnes ! » (*Le Maître Philippe*). ^[39]

*
* *

« M. Philippe était très accueillant d'esprit. Il avait des cheveux noirs très fins portés un peu longs et rejetés en arrière. Ses yeux étaient d'un brun assez clair et remplis de paillettes dorées. Quelque chose d'extrêmement libre se dégageait de lui et son autorité absolue se traduisait sans aucun effort ni mise en scène. Souvent en venant près de lui il vous disait en deux mots quelque chose qui vous préoccupait, depuis longtemps, et que vous ne saviez pas comment lui dire convenablement. D'autres fois, il précisait à l'une des personnes présentes un fait quelconque de sa vie, connu de cette personne seule, ou bien encore une parole dite par elle en secret. Et surtout il donnait la force morale pour supporter les épreuves... Philippe était d'une vivacité extrême et souvent lorsqu'on le voyait encore en train de parler à quelqu'un à un bout de la salle, il était déjà ailleurs, s'étant approché d'une personne de l'assistance avant son tour régulier. C'est ainsi que furent opérées nombre de guérisons à distance. Voyant la peine dans le cœur de quelqu'un il venait accorder le soulagement, ou parfois faisait une observation inattendue à l'un des habitués qui, pendant l'intervalle de ses venues aux séances, n'avait pas tenu une promesse faite pour obtenir une amélioration ou bien avait mal agi d'une façon qu'il croyait ignorée de tout le monde. Celui qui se trouvait ainsi percé, restait confondu et ne savait où se mettre... Philippe estimait que la pratique valait bien plus que la théorie, mais la pratique enseignée par lui s'adressait presque toujours à un auditoire composé d'êtres simples et le plus souvent sans culture. Il ne faudrait pas en conclure que Philippe ne parlait jamais autrement que de cette façon-là, car il répondait à chacun selon ses connaissances et ses capacités ». (Marie Lalande : *Mes souvenirs de Maître Philippe*).

*
* *

« M. Philippe n'était pas seulement un guérisseur-né comme il s'en trouve de temps en temps et qui, grâce à une faculté psychologique encore inexplicée par la médecine moderne, réalisent des cures aussi réelles que surprenantes. Il les dépassait infiniment par son profond sentiment des forces inconnues, de la présence de Dieu et de son inspiration, en même temps que par son autorité morale sur son entourage et sur les malades qui venaient le consulter en foule. Le spectacle de cette action faisait comprendre à ceux qui y assistaient, fût-ce en simples observateurs, ce que purent être les Prophètes entourés de leurs disciples, il faudrait presque dire le Christ au milieu de ses Apôtres ». (André Lalande, Membre de l'Institut, frère de « Marc Haven ») [140](#).

« Il était, Lui, tellement différent de nous, tellement grand en connaissance, si libre, que nulles de nos mesures ne s'adaptèrent à Lui. Logique, morale, sentiment de la famille, tout cela n'était pas pour Lui ce que c'est pour nous, puisque la vie entière se présentait à Lui avec le passé et l'avenir liés ensemble en un seul tout spirituel dont Il savait la nature, l'essence, les raisons, les lois ; dont Il possédait les rouages. Parler de Lui ? Mais il faudrait déjà avoir pu pendant des jours parler avec celui à qui on voudrait exprimer sa pensée, de tout ce qui nous entoure, matière et force, pensée et sensation, et être arrivé à une conception parfaite, identique, tous deux, de tout l'Univers et de nous. Après, il faudrait que celui qui écoute, arrivât à se représenter, à sentir surtout – car le centre de tout en nous, c'est le *cœur* et non pas la raison – la réalité, la vérité d'un être tel que Lui, non comme possible, mais comme nécessaire. Et alors celui qui parlerait de Lui pourrait être compris, peut-être ! » (Docteur Lalande : *Marc Haven*).

*
* *

« ... Et puis je vous l'ai dit aussi, l'enseignement de M. Philippe se résumait à peu, bien peu de choses. Un seul point d'où tout dépend : la modification de soi-même, la forge, le modelage, la trempe du moi, jusqu'à ce qu'il ne soit plus que néant comme égoïsme, qu'amour, qu'acte de bonté pour autrui. Parce que sans cela tout est nécessairement faux, appelé à la mort, science comme vertus, actes comme théories ou pensées, vie ou bonheur, tout ! Et qu'avec cela tout est donné, progrès, harmonie, pouvoir, bonheur et possibilité de faire des heureux, et connaissance progressive de tout, du monde, des hommes et de Dieu.

« Je vous jure que c'est tout et que M. Philippe n'a enseigné ni pratiqué rien d'autre. Mais comme Lui était déjà haut sur cette route, si haut que nous ne pouvons pas dire s'il était aux trois-quarts du sommet ou par-delà le sommet, puisque nous sommes en bas. Il avait, Lui, cette connaissance, ce pouvoir dont je vous parle plus haut et dont notre désir rêve, et il donnait par ses bienfaits, cures morales et physiques, actes de science ou de miracle (c'est-à-dire sur-science pour nous) des preuves que son enseignement était vrai. (Docteur Lalande : *Marc Haven*).

« Voici une des paroles de Philippe : « Pour construire une maison, il faut commencer par la base, car si on commence par le haut, tout s'écroulera. Il faudrait avoir des matériaux ; ces matériaux sont *d'aimer son prochain comme soi-même* ». Ce qui nous manque à nous le plus souvent, ce sont ces matériaux-là » (M^{me} Marie Lalande : *Mes souvenirs de Maître Philippe*).



J'espère que les documents publiés ci-dessus auront permis aux lecteurs de cette biographie de faire plus ample connaissance avec le *Maître Spirituel* de Papus. Mais il convient de fournir encore d'autres précisions, d'autres détails présentant, eux aussi, de l'intérêt, comme, par exemple, cette mise au point envoyée par Papus à Pierre Mille (qui avait critiqué M. Philippe dans un précédent article [ici](#)), et qui donna lieu à la réponse suivante de Pierre Mille dans *Le Temps* du jeudi 8 décembre 1904 :

A propos d'un article que j'ai publié il y a quelques jours sur Philippe de Lyon, M. Papus m'a écrit que lui, qui est docteur en médecine, tenait Philippe pour un très grand médecin, et qu'il avait d'ailleurs passé des examens devant la Faculté de Saint-Pétersbourg, dont il a étonné le jury par la précision de son diagnostic ; que si Philippe a été condamné pour exercice illégal de la médecine, ces condamnations ont été, par les moyens réguliers, effacées de son casier judiciaire, à tel point qu'il est aujourd'hui capitaine des pompiers ; que si Philippe joue à la Bourse, c'est pour les pauvres, auxquels il donne tout le fruit de ses spéculations – quand il y en a je suppose ! – que la femme qu'il a épousée, après lui avoir sauvé la vie, lui ayant apporté de la fortune, il soigne les malades, gratuitement, et que c'est à ses frais qu'il voyage à l'étranger : que Philippe possède, de naissance, des pouvoirs psychiques extraordinaires...

J'enregistre bien volontiers ces communications du Dr Papus. Et j'ajoute même, de mon cru, que Voltaire aurait sans doute été moins désintéressé.

J'ai reçu une autre lettre, que je cite avec plaisir car elle est fort spirituelle :

Dans vos dernières Esquisses d'après nature, vous convenez avoir « fait injure au patriotisme local » des Lyonnais en plaçant leur Philippe au-dessous de votre Papus ; mais

le ton de votre article permet de supposer que vous ne vous rendez pas un compte bien exact de l'étendue de vos torts.

Mes compatriotes, en effet, n'ont pu qu'être choqués de la désinvolture avec laquelle vous parlez du plus illustre enfant de leur cité, cette cité que vous qualifiez d'âpre, je ne sais pourquoi.

Il est bien prouvé, cependant, que Philippe de Lyon fréquente les Cours, tout comme Philippe d'Orléans et que, de plus, il y fait des miracles, ce qui établit une différence marquée entre lui et son homonyme.

Quant à savoir si réellement le mage lyonnais a été garçon boucher et s'il s'exprime dans un français de débardeur, ainsi que vous le prétendez, ce sont là des détails de peu d'importance. Un des devanciers de Philippe, comme lui thaumaturge fameux, passe pour avoir été compagnon charpentier, et pourtant sa doctrine a eu un prodigieux succès, bien qu'il l'ait exposée dans un araméen dépourvu d'élégance.

Veillez, etc...

A. Lambert.

Pierre MILLE.

Le Gil Blas du 25 novembre 1904 a consacré, lui aussi, un article à M. Philippe, article dont voici un extrait :

« Il y a, en France, un homme qui est à la fois médecin, condamné pour exercice illégal de la médecine, général, capitaine des pompiers, ami d'un grand souverain, bienfaisant comme une bonne fée, désintéressé comme un apôtre, admiré et adoré de la moitié de ses concitoyens, honni et vilipendé par l'autre moitié, suivi comme un saint par ses malades et ses disciples et filé comme un malfaiteur par la police. Je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'un tel homme est sorcier. Il s'appelle Philippe et habite Lyon. Depuis quelques temps on s'occupe beaucoup de lui. De grands organes très graves lui ont consacré de longs articles et sa réputation, après s'être répandue jusqu'en Russie, a fini par pénétrer jusqu'à Paris... »

Dans *Le Petit Parisien* (17 juillet 1906). Papus a écrit :

« Philippe avait été mon maître (spirituel) ; il était devenu mon ami.

« Sans être riche, Philippe jouissait d'une certaine fortune. Très jaloux de son indépendance, il n'aimait pas devoir quelque chose à quelqu'un, fût-ce à un grand de la terre. Il le prouva en refusant systématiquement tout ce que le Tsar voulut lui offrir : charges permanentes, honneurs, croix, pensions, il déclina tout.

« Nicolas II redoubla d'estime pour cet homme qui ne lui demandait rien. Au palais Peterhof, les personnages de la Cour ne pouvant demander au Tsar ce qu'il avait dit à Philippe, ils le demandaient à Philippe lui-même, qui s'abstenait de leur répondre.

« Dès lors, cet homme devint suspect et, avec lui, ceux qui le fréquentaient. Comme j'étais de ces derniers, on nous signala tous les deux à une certaine police ; elle ne put rien apprendre de bien intéressant, elle imagina que nous devions être, Philippe et moi, deux mauvais génies qui avaient pris de l'ascendant sur l'esprit du Tsar en faisant parler les morts ».

Ces quelques lignes de Papus ont trait à l'action de M. Philippe et à la sienne propre en Russie, dans l'empire des tsars, où ils jouèrent, en effet, un rôle des plus importants dont il

est fait état dans le chapitre suivant. Mais, auparavant, il y a lieu de donner ici quelques dernières précisions sur M. Philippe lui-même.

En novembre 1895, sur la proposition de Papus (qui avait été émerveillé par la puissance du Maître), une école secondaire de magnétisme et de massage fut établie à Lyon ^[42]. M. Philippe fut pressenti pour en prendre la direction et il accepta. Il fut alors nommé professeur titulaire de la chaire de clinique magnétique tandis que, sur sa proposition, M. Jean Chapas était nommé maître de conférences chargé des cours d'histoire du magnétisme.

A l'occasion de la création de l'école secondaire ainsi due à l'initiative de Papus, le Maître écrivit la lettre suivante dont j'ai retrouvé l'original dans les papiers personnels de mon cher père :

*M. le docteur Encausse, Villa Montmorency,
10, Avenue des Peupliers, Auteuil, Paris.*

Mon cher Docteur et Ami,

Demain dimanche, vers deux heures et demie, je vais annoncer aux auditeurs lyonnais l'ouverture des cours ou plutôt la distribution des inscriptions, car, pour les cours d'anatomie et de physiologie, j'attends que ces messieurs dont vous m'avez parlé soient venus ici ou bien que vous me disiez une époque à laquelle ils pourront les faire. Quant aux cours de psychologie, je ne me départirai pas de ma manière de voir au point de vue religieux (nous serons obligés de ne blesser que le moins possible les idées de chacun des élèves, c'est-à-dire de ne donner à leur estomac que ce qui pourra être digéré). L'existence assurée et la preuve de cette existence ; son immortalité et la preuve de celle-ci ; ses rapports avec la matière, voilà ce que je ferai comprendre en quelques leçons. Mais vous savez, mon cher ami, je ne puis aller bien loin car ils s'égareraient et ne voudraient plus vivre. En effet, si nos malheureux mortels connaissaient le pays qui est de l'autre côté du rideau, certainement ils demanderaient le néant où ne point exister car ils n'ont pas d'yeux et pas d'oreilles pour voir et entendre ; je leur montrerai seulement que lorsque l'état embryonnaire aura vieilli leur être ils seront alors transformés.

L'anatomie aussi servira vite et beaucoup au développement de leur intelligence. Ils reconnaîtront bien vite que le hasard doit être banni de leur cerveau. Enfin, j'espère que Dieu bénira celui qui a mis le tout en mouvement ainsi que notre chère école.

Recevez, mon cher Docteur et Ami, les salutations et remerciements de votre serviteur et ami.

PHILIPPE.

Ainsi dirigée, cette école obtint rapidement un grand et légitime succès.



Ecole de magnétisme de Lyon

Fac-similé du papier à en-tête de l'Ecole

Le document instituant cette succursale lyonnaise de l'Ecole pratique de magnétisme et de massage de Paris fut signé le 1^{er} octobre 1895. Il était rédigé comme suit :

« La Société Magnétique de France a décidé d'ouvrir à Lyon une succursale de l'Ecole pratique de magnétisme et de massage de Paris.

« Le Président de la Société Magnétique de France délégué spécialement à Lyon a organisé l'Ecole qui fonctionnera à dater d'octobre 1895.

« L'Ecole de Lyon étant une succursale de celle de Paris a les mêmes statuts et les mêmes règlements que l'Ecole-Mère.

« M. Philippe (Nizier) est nommé directeur de la succursale de Lyon de l'Ecole pratique de magnétisme et de massage.

« Cette Ecole comprendra un seul poste de Professeur et plusieurs postes de chargés de cours et de maîtres de conférences nommés directement par le Directeur après approbation de la Direction Générale de Paris.

« M. Philippe, directeur de l'Ecole de Lyon, est nommé Professeur de clinique magnétique.

« Sur sa proposition et après avis conforme de la Direction de Paris, M. Chapas est nommé Maître de conférences, chargé du cours d'Histoire du Magnétisme.

« Les cours de Physiologie et d'Anatomie seront ultérieurement pourvus de titulaires par les soins du directeur de l'Ecole de Lyon.

« Le directeur de l'Ecole de Lyon tiendra un registre d'inscription des élèves et délivrera à chaque élève une carte spéciale.

Société Magnétique de France.
 Ecole Pratique de Magnétisme et Massage.
 Succursale de Lyon.

Le Président de la Société Magnétique de France a décidé d'ouvrir
 à Lyon une succursale de l'Ecole Pratique de Magnétisme et Massage
 Magnétique et Massage de Paris.

Le Président de la Société Magnétique de France
 a également décidé d'ouvrir à Lyon une succursale de l'Ecole
 Pratique de Magnétisme et Massage de Paris.

L'Ecole de Lyon est une succursale de celle de
 Paris et la même est établie à Lyon uniquement
 par l'Ecole de Paris.

M. Philippe (Nogent) est nommé directeur de la
 succursale de Lyon et l'Ecole Pratique de Magnétisme
 et Massage de Paris.

Cette Ecole comprendra un seul poste de 25 places
 et plusieurs postes de chargés de cours de massage et
 de gymnastique - nommés d'après les décisions prises
 par le Comité central de Paris.

M. Philippe directeur de l'Ecole de Lyon est
 nommé Professeur de Chirurgie Magnétique.

Fac-similé de la première partie du document manuscrit rédigé par Papus lui-même

« Le Président de la Société Magnétique de France remercie, au nom de la Société, M. Philippe du superbe local qu'il met à la disposition de l'Ecole de Lyon pour les cours théoriques et pratiques.

« A la fin de chaque année, les examens des élèves qui désirent obtenir le diplôme de magnétiseur-masseur praticien seront faits par une commission de trois membres comprenant deux professeurs venus de Paris et le professeur local, directeur de l'Ecole de Lyon, M. Philippe ».

*
* *

A l'occasion de l'inauguration solennelle de cette Ecole de Lyon, Papus prononça l'émouvante allocution reproduite ci-après, allocution qui lui permit de rendre un vibrant et public hommage au Maître Philippe :

« C'est pour moi un grand honneur que d'inaugurer, à Lyon, l'Ecole de magnétisme fondée par la Société magnétique de France comme succursale de l'Ecole pratique de

magnétisme et de massage qui a été inscrite par l'Université de France comme Etablissement d'instruction supérieure libre.

« Délégué à Lyon à l'effet de constituer le Corps enseignant de la nouvelle Ecole, j'ai eu la joie de constater que votre belle ville comptait assez de praticiens dévoués et instruits pour constituer non pas une mais trois Ecoles de magnétisme s'il le fallait.

« C'est alors que je me suis adressé à la voix du peuple, à cette voix puissante dont les échos retentissent à travers les siècles, alors que la voix des Académies ne s'entend guère après quelques mois. Et les remerciements des pauvres et des humbles, et la bénédiction des mères à qui l'on a rendu leurs enfants condamnés par la science officielle se sont élevés à la gloire d'un nom simple pour ceux qui l'ignorent et cependant bien grand pour ceux qui savent comprendre le mystère de ses œuvres : celui de PHILIPPE.

« Je suis allé trouver cet homme étrange qui réalise, simplement, de si grandes choses ; et je lui ai demandé : « . Mais qui êtes-vous donc vous qui possédez de tels pouvoirs ? »

« Et il me répondit : « Je vous assure que je suis moins qu'une pierre et que tout le mérite revient à Dieu qui daigne parfois écouter les prières du dernier de ses enfants car, je vous le dis en vérité, *je ne suis rien, je suis moins que rien* ».

« *J'ai connu beaucoup d'hommes ; j'ai vécu au milieu de bien des égoïsmes et de bien des ambitions et, toujours, j'ai entendu dire autour de moi : « Moi, je suis ceci, moi je suis cela... » Et, pour la première fois de ma vie, j'entendais ces paroles étranges : « Moi ? Je ne suis rien ; pourquoi vous adressez-vous à moi puisque bien d'autres sont plus savants que moi ? »*

« J'avais trouvé mon MAITRE car, depuis longtemps, je cherchais celui qui n'était rien au milieu de tous ceux qui étaient si grands. Et, cependant, j'eus bien de la peine à faire accepter à la modestie de M. Philippe ce titre officiel de professeur de clinique magnétique auquel il avait si justement droit.

« Car, autour de lui comme autour de tous ceux qui défendent la Vérité par l'exemple, se sont levés des ennemis d'autant plus puissants qu'ils étaient plus ignorants de la grandeur de l'œuvre qu'ils attaquaient.

« On osa accuser d'amour du lucre celui qui sort de chez lui avec un bon pardessus en hiver et qui rentre en veston car il a trouvé, en route, un malheureux qui grelottait. On voulut chercher quelque prétexte pour asseoir cette calomnie, et la voix du peuple répondit en quelques mots plus grands que beaucoup de belles phrases :

« M. Philippe c'est le père des pauvres ! »

« On voulut accuser d'exercice illégal de la médecine cet homme qui guérissait les malades incurables en priant Dieu pour eux ; et il fallut la nouvelle loi sur l'exercice de la médecine et le jugement de la Cour d'Appel d'Angers pour montrer aux médecins du corps qu'il existe une médecine de l'âme, que cette médecine est à la disposition de tout cœur pur et n'a rien à voir avec les formules pharmaceutiques. Je suis docteur en médecine, c'est-à-dire que je puis peut-être dire de quoi un malade est atteint : mais, dans dix ans, s'il plaît à Dieu, je serai assez conscient des pratiques de la haute théurgie pour guérir ce malade que je ne puis le plus souvent que soulager un peu en ce moment. Et je viens de vous livrer le secret de l'avancement en ces études : moi aussi j'ai cru être quelque chose et même quelqu'un ! Et j'apprends maintenant comment on arrive, *par le sacrifice*, à n'être rien ! ^[43].

« Car ces guérisons, ces assistances dans le désespoir et ces interventions dans la douleur se payent dans le monde invisible comme nous payons nos achats dans le monde visible.

« Mais, ici, nous payons nos médecins en argent et en or, en monnaie de César. Là-bas, les médecins de l'invisible se payent en monnaie de Jésus-Christ, et l'or s'appelle « charité » et « pardon des injures », et l'argent se nomme « souffrance personnelle » et « humiliation »...

« Pardonnez à vos ennemis de tout votre cœur ; vous jetez une poignée d'or qu'on vous rendra en puissance et en santé ; faites du bien à votre ennemi, sans qu'il le sache, sauvez-le de la misère et de la mort ; alors c'est une grosse traite que vous tirez sur Dieu, et Dieu fait toujours honneur à sa parole.

« Mais si vous supportez les persécutions et les calomnies sans vous plaindre, et si vous consacrez vos souffrances au soulagement de vos semblables qui sont malheureux, alors vous devenez un représentant réel de l'invisible sur la Terre ; quoique vous demandiez le Ciel l'accorde à une condition cependant : c'est que *vous demanderez pour les autres et non pour vous...*

« Un jour un homme [144](#) est traîné devant les tribunaux ; on l'accuse de guérir ses semblables sans posséder de diplômes. L'envie et la calomnie se donnent libre cours, chargeant cet homme de tous les péchés imaginaires et évoquant devant les juges les images les plus injurieuses pour un cœur pur et pour une conscience fière de ses actes. Détail pénible : la femme et la fille du malheureux, voyant leur honneur ainsi attaqué, sachant qu'un geste peut réduire les accusateurs au silence, qu'une simple parole peut arrêter ces odieux mensonges, supplient l'accusé de faire ce geste, de dire cette parole ! Il pleure mais reste silencieux. Il offre ses souffrances qui sont cruelles en expiation des torts que pourraient avoir ses accusateurs envers la Vérité et envers le Ciel.

« Cet acte dépasse l'humanité !

« Et qu'on ne croie pas qu'il s'agit là d'impuissance car, cet effort que cet homme n'avait pas voulu tenter pour lui et faute duquel il avait été condamné, cet effort, il le fit une semaine après en se déplaçant à Villefranche pour défendre un pauvre magnétiseur... Et l'on vit le spectacle étrange d'un malheureux Tribunal *ne trouvant plus les pièces du procès* et de témoins *devenus subitement aphones*, ce qui valut un acquittement haut la main à l'accusé.

« Je pourrais mettre des noms et des dates à ces deux anecdotes, mais vous les connaissez, vous connaissez leurs auteurs. Je n'insisterai donc pas. Vous savez maintenant ce que veut dire : « Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu », car vous connaissez la monnaie de l'invisible autant que celle du monde visible.

« Aussi, vous comprendrez pourquoi je considère comme un honneur de nommer, au nom de M. Durville, directeur de l'Ecole de Paris, au nom de la Société magnétique de France et des professeurs mes collègues de nommer, dis-je, M. PHILIPPE professeur de clinique magnétique à l'Ecole pratique de magnétisme et de massage de Paris, chargé de diriger l'Ecole de Lyon.

« C'est là un titre que M. PHILIPPE, est digne de porter et, cependant, j'ai la nette impression que ce titre ne pèse bien peu auprès de celui que le peuple de Lyon lui a décerné :

« LE PERE DES PAUVRES »



**PAPUS ET M. PHILIPPE
A LA COUR DE RUSSIE**

(1900–1901–1902–1905–1906)

J'aborde ici un chapitre des plus importants, car il y est question du rôle joué, dans le domaine international proprement dit, par Papus et par M. Philippe. Ils ont, en effet, exercé l'un et l'autre une influence indiscutable sur Nicolas II et sur l'Impératrice. Ils ont, l'un et l'autre, défendu les intérêts de la France. Il est vraiment regrettable que les dirigeants de notre diplomatie n'aient pas su comprendre, à l'époque, l'intérêt national qui s'attachait à la présence de Papus et de M. Philippe à la Cour du Tsar...

« Le fond de la conscience russe est fait de mysticisme », a rappelé à juste titre J. Bricaud dans sa brochure *Le Mysticisme à la Cour de Russie*. « L'âme russe, depuis celle des moujiks jusqu'à celle des plus puissants personnages est malade de mysticisme ». Et cela est si vrai que nombreux furent les mystiques et autres spiritualistes, étrangers ou non, admis dans l'entourage immédiat des Tsars. Ce fut le cas, entre autres, de M^{me} de Krüdener auprès d'Alexandre I^{er}, au commencement du XIX^e siècle ; puis de M^{me} Bouche, née Thérin des Isnards, connue sous le nom de « Sœur Salomé ». Wronski fut reçu pendant un certain temps à la Cour de Nicolas I^{er} qui succéda en 1825 à Alexandre I^{er}. Le fils de Nicolas I^{er}, Alexandre II (1855-1881), s'intéressa aux arts divinatoires, à l'astrologie.

Il fut même, précise J. Bricaud, affilié aux principales sociétés Symboliques d'Europe et noua des relations avec de nombreux occultistes et rosicruciens. Le Grand-Duc Constantin lui avait présenté, en 1880, un médium allemand, le baron de Langsdorff, dont les services furent également appréciés Par son successeur (1881) le Tsar Alexandre III (1881-1894) qui était un fervent du spiritisme. « Pendant trois années consécutives, rapporte J. Bricaud, le médium resta à la Cour, logé dans le Palais impérial. Les évocations spirites étaient presque quotidiennes et se prolongeaient trois et quatre heures durant. A ce régime, la santé du médium s'altéra et, en 1886, il dut se retirer et rentrer dans sa famille ».

Au baron de Langsdorff succéda un prêtre nommé Jean Hitch plus connu sous le nom de *Jean de Cronstadt*, qui mourut en 1908 à l'Age de 80 ans et qui, après avoir été écarté une première fois de la Cour y avait été rappelé, en 1894, au chevet d'Alexandre III mourant.

« Dès l'avènement de Nicolas II, ajoute J. Bricaud, ce ne fut à la Cour de Russie qu'un long défilé de mystiques, de prophètes, d'illuminés, qui ne furent parfois que de dociles instruments entre les mains des ministres ou de certaines coterie influentes qui entouraient l'Impératrice ». Quant au Père Jean de Cronstadt, il fut encore mandé plusieurs fois à la Cour, mais sans y demeurer. Quand il mourut, plus de 15.000 personnes attendaient son corps à la gare de Pétrograd pour lui rendre un dernier hommage.

*

* *

A l'occasion de la venue en France de l'Empereur et de l'Impératrice, en 1896, Papus adressa à S. M. I. Nicolas II, Empereur de Russie, un « Message des spiritualistes français » ainsi rédigé :

Sire,

Nous venons, au nom des Revues et des Ecoles spiritualistes françaises soussignées, saluer respectueusement Votre Majesté à son arrivée dans notre patrie.

Au-dessus de toutes les discussions politiques, en dehors de toute communion religieuse (bien que nous les respectons toutes), nous poursuivons, Silencieux et Inconnus ¹⁴⁵¹, nos recherches qui ont pour but d'illuminer la Science par la Foi, et de déterminer la Foi par la Science ; et c'est à la Science régénérée que nous demandons des preuves positives de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme humaine.

Représentants d'une des plus antiques traditions de l'Humanité, nous recevons, grâce aux fraternités initiatiques, les hauts enseignements des générations passées et nous transmettons aux générations futures le faible appoint de nos modestes contributions à ces hauts enseignements.

Or, la grande loi secrète de l'Histoire a été révélée par un de nos maîtres Fabre d'Olivet dans son Histoire philosophique du Genre Humain et développée par un autre de nos maîtres, Saint-Yves d'Alveydre dans ses Missions. Cette loi, connue des initiés égyptiens 1600 ans avant notre ère, nous enseigne que trois grands Principes dirigent la marche de tout événement. Ce sont : la Providence divine, la Volonté humaine et le Destin.

La Providence divine servie par la Volonté humaine est seule capable de faire durer les Empires. Elle se réalise surtout par des actes et l'arbitrage faisant place à l'arbitraire, le droit primant la force, la clémence et la justice réelle tempérant la Rigueur dans le Gouvernement, réalisent sur la Terre ce principe du Ciel.

L'Empire qui prend comme ligne de conduite la maxime « la Force prime le Droit » chasse de ce fait toute influence providentielle, se voue au Destin, demande à la terreur, à la force et aux ruses diplomatiques un respect que Dieu seul pourrait lui donner, et s'écroule en peu de temps, dévoré par ses propres fautes.

C'est parce que votre Majesté règne sur l'Empire d'Occident le plus réellement religieux et le plus proche des Voies providentielles que nous nous permettons de La saluer à son arrivée sur la Terre de France qui, entre autres interventions de la Divine Providence, a mérité Charles Martel, qui commença l'œuvre que la Sainte Russie est appelée à terminer, et Jeanne d'Arc qui rétablit la Patrie au nom du Ciel.

Que votre Majesté daigne recevoir avec bienveillance notre salut et qu'Elle immortalise son Empire par l'union totale avec la Providence divine ; tel est le vœu le plus cher de ceux qui prient votre Majesté d'agréer l'hommage de leur plus profond respect.



Le Directeur de l'Initiation
Gérard Encausse (Papus).

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Président du Groupe Indépendant d'études ésotériques, Président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, Délégué Général de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix.

Ont adhéré à ce Message (par ordre d'arrivée des adhésions) : *l'Initiation ; le Voile d'Isis ; la Paix universelle ; l'Hyperchimie ; Le Journal du Magnétisme ; La Chaîne d'études ésotériques ; L'Ordre Martiniste ; L'École secondaire de Massage de Lyon.*

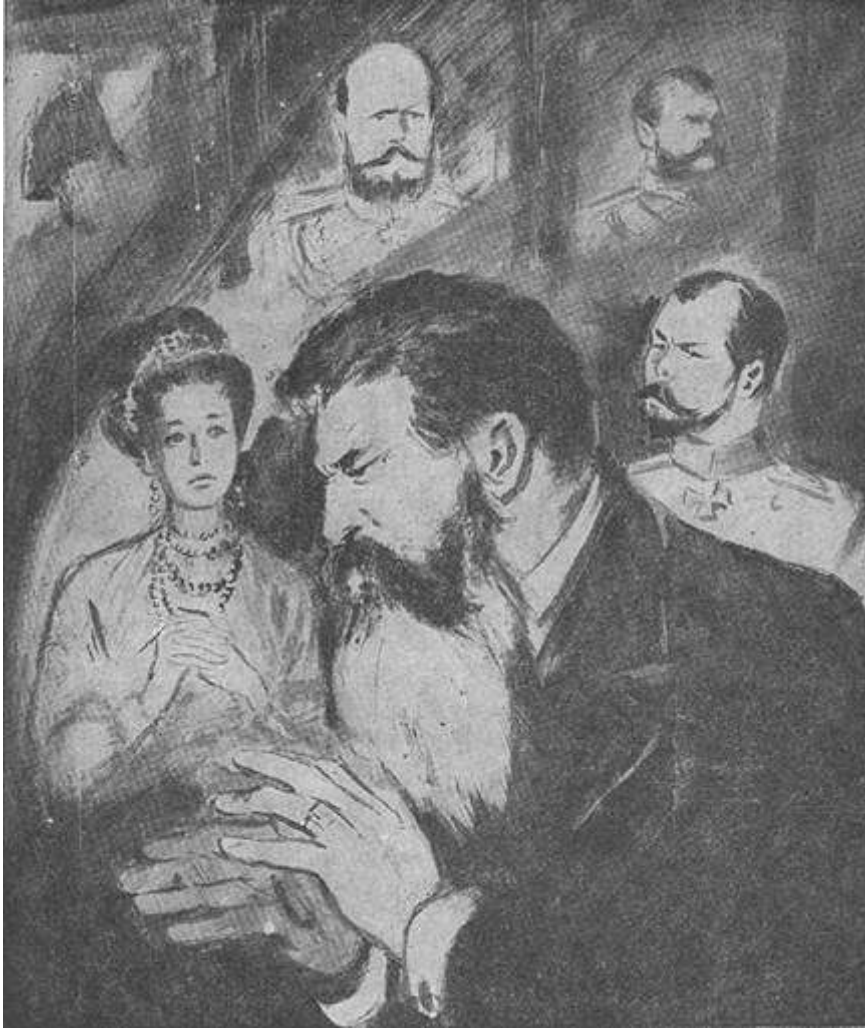
C'était là, de la part de Papus, une initiative hardie ; mais elle porta ses fruits...

J'ai d'ailleurs retrouvé dans les papiers de Papus une lettre au chiffre de l'ambassade impériale de Russie à Paris, lettre datée du 30 novembre 1896, signée par M. de Morvenheim et où il est dit :

Leurs Majestés Impériales ont été très sensibles à l'expression des hommages de bienvenue de M. Gérard Encausse.

Ne peut-on penser que l'influence de certains Martinistes russes, disciples de Papus, avait contribué à faciliter l'action directe du Grand Maître de l'Ordre auprès des souverains et à les disposer favorablement envers lui ?

Papus fut présenté à Nicolas II, en 1901, par le Grand-Duc Nicolas lui-même (dont j'ai retrouvé un portrait signé) ^{46} avec lequel mon père était en excellents termes. Papus fit trois voyages en Russie : en 1901, 1905 et 1906. Il resta jusqu'à sa mort en relation avec la famille impériale et la Cour. Président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste il fonda, à Saint-Pétersbourg, une loge dont le Tsar était dit-on (je ne puis l'affirmer) « le Président S. I. (« Supérieur Inconnu »). De très hautes personnalités faisaient partie de cette Loge ^{47}. Au sujet de l'influence martiniste en Russie, Victor-Emile Michelet, qui fut lui-même un fervent Martiniste, a écrit dans ses *Compagnons de la Hiérophanie* ^{48} : « Pendant son séjour à St-Pétersbourg, de 1802 à 1816, Joseph de Maistre y avait créé un Centre Martiniste dont l'influence s'exerçait encore un siècle plus tard. (Remarquons la naïveté avec laquelle Ste-Beuve croit découvrir que les clairvoyantes *Considérations sur la Révolution française* de Joseph de Maistre ont été précédées par les sûrs aperçus de Louis-Claude de Saint-Martin)... Le dernier tsar des Russes fut aussi, comme son aïeul Alexandre I^{er}, initié au Martinisme. D'aucuns savent que là est une des raisons qui le maintinrent fidèle à l'alliance française en dépit des pressions exercées sur lui pour l'en détacher. Martinistes aussi étaient, en 1914, la plupart des princes balkaniques. Les gouvernants français, complètement ignorants des fraternités initiatiques, ne surent pas profiter de cet avantage. Pourtant, nombre d'entre eux étaient affiliés à des Loges, sortes de sentines électorales, n'ayant de maçonnique que le nom ».



*Fac-similé de l'illustration publiée dans le Journal des Voyages, de Bruxelles, du 15 février 1965.
Elle tend à représenter Papus faisant une évocation – le père, décédé, du Tsar – à la cour de
Nicolas II. Voir pages 75 et 76 (Ph. E.).*

Introduit à la Cour de Russie, Papus fut très estimé par les membres de la famille impériale. On le combla de cadeaux ; on fit même éditer une traduction russe de son magistral *Traité élémentaire de Science occulte* [\[49\]](#).

A l'occasion de son premier voyage au pays des Tsars, Papus bénéficia de la lettre de recommandation suivante que j'ai retrouvée en mars 1949 dans un paquet de vieilles archives :

MINISTERE DES
AFFAIRES ETRANGERES
REPUBLIQUE FRANÇAISE
Cabinet du Ministre

Paris, le 26 janvier 1901.

Monsieur, cette lettre vous sera présentée par M. le docteur Encausse qui se rend en Russie accompagné par le Comte Mouraviev, cousin germain du défunt ministre.

M. Encausse se propose d'organiser en Russie des écoles de psycho-physiologie et je vous serais obligé de lui réserver un bon accueil. Veuillez aussi, le cas échéant, lui accorder l'appui de vos bons offices dans la mesure de vos attributions.

Agréez, Monsieur, les assurances de ma considération la plus distinguée.

*Pour le ministre et par autorisation,
Le Chef du Cabinet,
Delavaud.*

MM. les Agents diplomatiques et consulaires de France en Russie.

*
* *

Le regretté Maurice Paléologue, de l'Académie Française, qui a publié ses souvenirs d'Ambassadeur de France au pays des Tsars, a relaté une scène impressionnante qui se déroula devant Nicolas II et la tsarine. Papus (et non le Maître Philippe contrairement à ce qu'ont affirmé certains auteurs dont J. Bricaud qui a commis là, une grave erreur) en fut l'évocat :

« La pratique des sciences occultes a toujours été en faveur parmi les Russes ; depuis Swedenborg et la baronne de Krüdener, tous les spirites et tous les illuminés, tous les magnétiseurs et tous les devins, tous les pontifes de l'ésotérisme et de la thaumaturgie ont trouvé, sur les bords de la Neva, un accueil sympathique.

En l'année 1901, le rénovateur de l'hermétisme français, le mage Papus, qui s'appelait de son vrai nom le Dr Encausse, était venu à Saint-Pétersbourg, où il s'était bientôt créé une clientèle fervente. On l'y avait reçu à plusieurs reprises, les années suivantes, pendant le séjour de son ami, le thérapeute Philippe, de Lyon ; l'Empereur et L'impératrice l'honoraient de toute leur confiance ; sa dernière visite datait de février 1906.

« Or, les journaux qui nous sont récemment arrivés de France à travers les pays Scandinaves, annoncent que Papus est mort le 25 octobre.

« J'avoue que la nouvelle n'avait pas fixé un instant mon attention ; mais elle a consterné, me dit-on, les personnes qui ont jadis connu le Maître spirituel » ^[50], comme ses disciples enthousiastes le nommaient entre eux.

« M^{me} R..., qui est à la fois une adepte du spiritisme et une dévote de Raspoutine, m'explique cette consternation par une prophétie étrange, qui vaut la peine d'être notée : la mort de Papus ne présageait rien moins que la ruine prochaine du tsarisme. Et voici comment.

« Au début d'octobre 1905, Papus fut mandé à Saint-Pétersbourg par quelques-uns de ses fidèles, haut placés, qui avaient grand besoin de ses lumières dans la crise redoutable que la Russie traversait alors. Les désastres de Mandchourie avaient provoqué, sur tous les points de l'Empire, des troubles révolutionnaires, des grèves sanglantes, des scènes de pillage, de massacre et d'incendie. L'Empereur vivait dans une anxiété cruelle, ne pouvant se résoudre à choisir entre les avis contradictoires et passionnés, dont sa famille, ses ministres, ses dignitaires, ses généraux, toute sa cour le harcelaient quotidiennement. Les uns lui démontraient qu'il n'avait pas le droit de renoncer à l'autocratie ancestrale et l'exhortaient à ne pas faiblir devant les rigueurs nécessaires d'une implacable réaction ; les autres

l'adjuraient de faire la part aux exigences des temps modernes et d'inaugurer loyalement le régime constitutionnel.

« Le jour même où Papus débarquait à St-Petersbourg, une émeute répandait la terreur à Moscou, tandis qu'un syndicat mystérieux proclamait la grève générale des chemins de fer.

« Le mage fut immédiatement appelé à Tsarskoïe-Sélo. Après une conversation rapide avec l'Empereur et l'Impératrice, il organisa pour le lendemain un grand rituel d'incantation et de nécromancie. En dehors des souverains, une seule personne assistait à cette liturgie secrète, un jeune aide de camp de Sa Majesté, le capitaine Mandhyka, qui est aujourd'hui général-major et gouverneur de Tiflis. Par une condensation intense de sa volonté, par une exaltation prodigieuse de son dynamisme fluidique, le « Maître spirituel » réussit à évoquer le fantôme du très pieux Tsar Alexandre III ; des signes indubitables attestèrent la présence du spectre invisible.

Malgré l'angoisse qui lui étreignait le cœur, Nicolas II demanda posément à son père s'il devait ou non réagir contre le courant de libéralisme qui menaçait d'entraîner la Russie. Le fantôme répondit :

Tu dois, coûte que coûte, écraser la Révolution qui commence ; mais elle renaîtra un jour, et sera d'autant plus violente que la répression d'aujourd'hui aura dû être plus rigoureuse. N'importe ! Courage, mon fils ! Ne cesse pas de lutter !

« Tandis que les souverains méditaient avec stupeur cette prédiction accablante, Papus affirma que son pouvoir magique lui permettait de conjurer la catastrophe prédite, mais que l'efficiencé de sa conjuration cesserait aussitôt que lui-même ne serait plus « sur le plan physique ». Puis, solennellement, il exécuta les rites conjuratoires.

« Or, depuis le 25 octobre dernier, le mage Papus n'est plus « sur le plan physique » ; l'efficiencé de sa conjuration est abolie. Donc, la Révolution est proche... » [\[51\]](#).

*
* *

« Après avoir quitté M^m R..., ajoute M. Maurice Paléologue, je rentre à l'Ambassade et j'ouvre mon *Odyssée* au XI^e chant à l'épisode fameux de la *Nékina*. Sous l'influence du récit que je viens d'entendre, cette magnifique scène d'humanité primitive, cette fantasmagorie ténébreuse et barbare m'apparaît aussi naturelle aussi vraie que si elle s'était passée hier. Je vois Ulysse dans le pays brumeux des Cimmériens, offrant le sacrifice aux morts, creusant la terre avec son épée, faisant des libations de vin et de lait, puis égorgeant au bord de la fosse un bélier noir. Et la foule des ombres surgissent de l'Erèbe, se précipitent pour boire le sang qui ruisselle. Mais le roi d'Ithaque les repousse violemment ; car la seule âme qu'il ait souci de voir paraître est celle de sa mère, la vénérable Anticlée, afin qu'elle lui découvre l'avenir par l'entremise du devin Tirésias... Et je songe que, d'Ulysse à Nicolas II, du devin Tirésias au mage Papus, il ne s'est écoulé que trente siècles ! » (*L'Effondrement du Tsarisme*).

*
* *

Au cours d'une conférence ésotérique, Papus parla, sans le nommer, de son « Maître spirituel » ne cachant pas, au contraire, l'admiration qu'il avait pour lui... On fut avide de connaître un tel personnage et *l'indiscrétion d'un Martiniste russe révéla son identité* [\[52\]](#).

Deux dames russes de la Cour, de passage à Lyon, vinrent consulter le Maître Philippe et firent ensuite les plus grands éloges sur son compte. Le Grand-Duc Wladimir fit alors sa connaissance, à *Lyon*, et, de retour en Russie, le fit appeler. M. Philippe se rendit à l'invitation le 29 décembre 1900. Le départ eut lieu à la gare de l'Est où, m'a précisé récemment un témoin oculaire, « les Encausse, les Filliol, Férard, Bardy et les Sédir étaient venus saluer le « Maître ». Il resta environ deux mois en Russie où il gagna l'estime de tous ceux qui l'approchèrent et eurent le privilège de l'entendre.

Après son retour en France, il fut l'objet de commentaires si élogieux que les souverains voulurent connaître cet « homme » qui avait fait et laissé une telle impression sur tous. A l'occasion de leur voyage en France ils lui firent savoir par la duchesse Militza qu'il leur plairait de s'entretenir avec lui à Compiègne. Le policier russe Manouilow, qui était en mission à Paris, au service de *l'Okhrana* et qui fut chargé de prendre contact avec M. Philippe à son arrivée à Compiègne, dit ultérieurement à Maurice Paléologue (qui rapporte ces paroles dans son livre : *La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre*) : « Je vis entrer un gros bonhomme, avec une grosse moustache, habillé de noir, l'air modeste et sérieux, l'air d'un instituteur endimanché ; son costume était aussi ordinaire que possible, mais d'une impeccable propreté. Il n'y avait de remarquable en lui que ses yeux : deux yeux bleus, à demi cachés par de lourdes paupières, mais qui avaient par instant un éclat et une douceur étranges... Il portait au cou un petit sachet triangulaire de soie noire. Je lui demandai ce que c'était. Il s'excusa de ne pouvoir me répondre. Plus tard, je lui ai toujours vu cette « amulette » sur la poitrine.

Un soir, comme j'étais seul en wagon avec lui et qu'il dormait profondément, j'ai essayé de lui enlever le sachet pour voir ce qu'il y avait dedans ; mais à peine l'avais-je touché qu'il s'éveilla en sursaut ».

Ce fut au palais de Compiègne, le 20 septembre 1901, que M. Philippe fut introduit auprès de l'Empereur Nicolas II et de l'Impératrice Alexandra, précise Henri Rollin dans cet ouvrage remarquable (et interdit bien entendu par les Nazis au temps de l'occupation) qu'il a consacré à *l'Apocalypse de notre Temps. – Les dessous de la propagande allemande d'après les documents inédits*). La présentation de M. Philippe eut lieu par l'intermédiaire de la Grande-Duchesse Militza, épouse du Grand-Duc Pierre Nicolaïevitch, et de sa sœur la princesse Anastasie Romanowsky, duchesse de Leuchtenberg, qui devait épouser le Grand-Duc Nicolas Nicolaïevitch en 1907 [{53}](#), [{54}](#).

Cette première entrevue fut concluante. Les souverains demandèrent au Maître de bien vouloir revenir en Russie où une maison lui fut préparée à Tsarskoi-Sélo, la résidence impériale.

L'influence de M. Philippe sur les souverains fut beaucoup plus importante que celle de Papus, ce qui est normal étant donné les pouvoirs vraiment extraordinaires du Maître. Très rapidement, M. Philippe eut sur Nicolas II et sur l'Impératrice un ascendant tel qu'aucune décision importante n'était prise sans qu'il fût consulté au préalable. On a prétendu de différents côtés que c'était grâce à la nécromancie et aux pratiques spirites que M. Philippe avait acquis un tel prestige ! C'est là une erreur car *le Maître était résolument hostile à toutes ces pratiques*. En 1902, à une époque où le chef de la police russe à Paris s'efforçait de discréditer le « guérisseur lyonnais » dans la presse française, Papus, en fidèle serviteur de son Maître spirituel, publiait la mise au point suivante dans *l'Eclair* : « Philippe est un homme admirable qui n'est rien de ce que l'on dit. Il ne magnétise ni n'envoûte ; il n'hypnotise ni se suggestionne. Il parle et tout le secret de son immense pouvoir est dans sa parole... M. Philippe a vu le Tsar Nicolas, a conversé avec lui ; ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il n'y a là ni sortilège, ni magie noire, ni spiritisme, ni pratiques occultes d'aucune sorte, pas

même du magnétisme le plus anodin. Et c'est une atroce calomnie que d'écrire qu'il est intervenu, à je ne sais quelles fins, auprès de l'Impératrice ».

Le général Spiridovitch, ancien chef de la Sûreté personnelle de l'Empereur, a confirmé, en 1928, le témoignage de Papus. Le guérisseur était un homme « bon, très pieux, et capable de guérir par la prière, un grand nombre de maladies ». (*Les dernières années de la Cour de Tsarskoïe-Sélo*).

L'ascendant de M. Philippe sur les souverains se trouva ultérieurement encore plus marqué à la suite de la réalisation d'une prophétie qu'il leur avait faite. Elle ne se réalisa qu'après le retour en France de son auteur, mais elle les combla de joie. Il s'agissait de la naissance d'un tsarévitch. Jusqu'alors l'Impératrice n'avait eu que des filles au grand désespoir de Nicolas II qui désirait la venue d'un héritier. Précédemment, le professeur Schenk, de Vienne, accoucheur réputé, qui avait soumis l'Impératrice à un régime spécial et très compliqué destiné à amener la naissance d'un garçon, avait été désavoué par la Nature. De son côté, le Père Jean de Cronstadt, rappelé à la Cour par Nicolas II, n'avait pas vu ses prières mieux exaucées. M. Philippe, consulté par le couple impérial, avait affirmé que la première naissance à venir serait celle d'un garçon. Ce fut ce qui se produisit en 1904 après une « fausse... alerte » ¹⁵⁵ qui eut lieu, elle dans le courant de l'année 1902 et dont les ennemis de M. Philippe s'efforcèrent, mais en vain, de faire état pour lui nuire.

Pendant son séjour à la Cour, M. Philippe obtint des guérisons qui firent sensation, guérisons dues, bien entendu, à la seule prière et non à la pharmacopée. Enfin, il étonna les médecins russes les plus réputés, par la précision et la sûreté de ses diagnostics.

Les souverains auraient bien voulu que M. Philippe fût titulaire du diplôme français de docteur en Médecine. A ce sujet Henri Rollin a fourni dans son *Apocalypse de notre temps*, les précisions suivantes étayées sur l'intéressant ouvrage d'Abel Combarieu : *Sept ans à l'Elysée avec le Président Emile Loubet*, publié en 1932 : « L'impression que Philippe avait produite sur Nicolas II et l'Impératrice, dès leur première rencontre, avait été telle qu'ils l'invitèrent à venir à Tsarskoïe-Sélo. Il était délicat de l'y accueillir officiellement sans qu'il fût pourvu d'un titre médical. Le Tsar, à Compiègne même, demanda avec insistance à M. Delcassé que le gouvernement français accordât à M. Philippe le diplôme de médecin. Cette demande insolite ne pouvait qu'indisposer nos dirigeants à l'égard de M. Philippe. Ils ne pouvaient évidemment se douter qu'il serait remplacé par Grégory Raspoutine... On ne vit en le guérisseur lyonnais qu'un aventurier dont on pouvait craindre qu'il ne devînt gênant. En tout cas son crédit à la Cour mettait, dès le début, notre bureaucratie en face de questions embarrassantes... Le ministre des Affaires Etrangères, M. Delcassé, était obligé de venir entretenir le Président de la République de la demande que l'Empereur de Russie lui avait faite à Compiègne. Soucieux de répondre à ce désir, M. Delcassé avait consulté le ministre de l'Instruction publique M. Leygues, ainsi que M. Liard.

La réponse avait été formelle. Les lois et règlements s'opposaient à cette prétention illégale et insoutenable. On savait bien, à l'Elysée, qu'à Compiègne le Tsar avait passé en tête à tête avec M. Philippe une bonne partie de la soirée que laissait libre le programme des fêtes. Mais on se demandait comment Nicolas II pouvait porter un tel intérêt à ce « triste personnage », à ce « grossier magnétiseur », à ce « charlatan », pour employer les expressions du secrétaire général de la présidence ? On conseilla à M. Delcassé de s'adresser au préfet du Rhône pour qu'il recueillît des renseignements sur M. Philippe et suggérât quelque « solution élégante ». Entre temps, le Grand-Duc Pierre vint de nouveau et toujours « avec insistance » rappeler au Président Loubet la requête de l'Empereur. Il n'eut pas plus de succès et, quelques jours plus tard, on apprit à l'Elysée que le Tsar, sans plus attendre venait de faire nommer ce « magnétiseur » médecin de l'armée russe et conseiller d'Etat avec rang de général ».

A la suite des démarches ainsi faites par le Tsar pour obtenir à M. Philippe le titre de « docteur en médecine » – ce qui ne pouvait vraiment pas être accordé compte tenu de la législation –, le professeur Brouardel avait été envoyé à Lyon et il était venu assister à une séance rue Tête-d'Or. Une pauvre femme s'y trouvait, souffrant atrocement de tout le corps. M. Philippe pria le professeur de vouloir bien examiner cette malade dans la salle voisine, en présence de quelques élèves qu'il désigna. Il les rejoignit à la fin de la consultation. – Eh bien ! dit-il à l'éminent médecin, que pensez-vous de cette femme ? – Celui-ci déclara qu'elle était hydropique au dernier degré et qu'elle n'avait probablement que quelques heures à vivre.

Rentrés dans la salle de séances où les avait précédés la femme, littéralement traînée par les élèves, M. Philippe et les médecins allèrent vers elle... Alors M. Philippe lui ordonna assez rudement de marcher. – -Je ne peux pas. – Viens ! – Elle fit en gémissant quelques pas, puis, au bout d'un moment, elle se mit à marcher normalement. Tout à coup, elle s'écria : « Maintenant, je vais danser ». Ce qu'elle fit, retenant ses vêtements devenus subitement beaucoup trop grands. *Elle était guérie*. Le professeur l'examina. L'enflure monstrueuse avait disparu et *il n'y avait sur le plancher, aucune trace de liquide*. Il dit alors à M. Philippe : « Ce qui vient de se passer est inexplicable par les lois scientifiques actuellement connues ; je ne puis que m'incliner ». Et, saluant M. Philippe et les personnes présentes il se retira ^[56].

J'ai retrouvé un article très documenté consacré à *Philippe le Sorcier lyonnais*, par M. Louis Peltier, dans le *Gil Blas* du vendredi 25 novembre 1904. Il s'agit d'une interview demandée par l'auteur, à Papus, au sujet de M. Philippe. Dans cette interview et en réponse à la question reproduite ci-après, Papus fait état des fonctions officielles du Maître en Russie :

– *Si je ne me trompe, il est, paraît-il général russe ? (Louis Peltier dixit).*

– *En effet. Vous savez qu'en Russie, les fonctions publiques ont une assimilation militaire. Ne pouvant prendre ses grades médicaux en France, M. Philippe les a pris en Russie, non pas, comme on l'a dit par la seule volonté du Tsar, dont la puissance ne va pas jusqu'à faire un médecin, mais en subissant des examens. Et, à ce propos, il s'est passé un incident curieux. Il avait comme dernier examen, à établir un diagnostic sur le cas de six malades dans un hôpital. Non seulement il l'établit, mais il guérit les six malades. C'est lui, en outre qui a prédit à la Tsarine que son dernier enfant serait un fils. Bref, le Tsar l'honore d'une amitié particulière.*

Lors de sa dernière visite en France, le souverain fit avec lui, dans la forêt de Compiègne, au grand étonnement du protocole, une promenade en tête à tête qui dura deux heures. Pour en revenir au grade de M. Philippe, il est, en Russie, président d'une Commission d'inspection sanitaire, fonction qui est assimilée au grade de général.

« *Remarquez, continua Papus, que Philippe se déplace toujours à ses frais. Par son mariage avec une personne guérie par lui il possède une certaine fortune et, s'il accepte parfois une offrande de ceux qu'il guérit, c'est pour la transmettre immédiatement à de moins fortunés* ».

– *Et son pouvoir s'arrête-t-il à cette étrange faculté de guérir ?*

– *Non, il va plus loin. M. Philippe possède une influence sur la nature elle-même. Ainsi, il m'a annoncé, à moi qu'il ferait tomber le tonnerre à un endroit déterminé et le tonnerre y est tombé ! (Voir photographie page 367).*

Ainsi parla Papus. Il est évident que nul ne peut se permettre de délimiter les forces de la nature, pas plus dans leurs sources que dans leurs manifestations. Mais, tout de même, je suis sorti de cet entretien le visage émerveillé !

Cette mise au point relative au grade de « général » du Maître Philippe, en Russie, était nécessaire.

Cette anecdote est une preuve, entre autres, de l'estime et de la confiance que les Souverains témoignaient à M. Philippe.

Mais, en Russie comme en France, ce n'était pas le cas de tout le monde. Les curieux, les ignorants, les « esprits forts » et les politiciens s'agitaient. On put lire dans le journal d'opposition *Osvoboždení* publié à Stuttgart, un article contre M. Philippe et la Cour, où il était précisé : « Le fait est indéniable : Nicolas, pour les choses concernant sa famille comme pour celles concernant la politique étrangère et l'administration intérieure ne prend aucune décision sans avoir, au préalable, consulté le sieur Philippe ! Que penser d'un régime confiant sans contrôle les destinées de la Russie au premier charlatan venu ! »

« L'affaire Philippe, prétendait le 1^{er} juin 1902, le rédacteur de *l'Osvoboždení*, a soulevé la risée de l'Europe ! »

D'autres journaux firent état à l'étranger, du « cas Philippe ». Parmi eux la *Stampa* de Milan publia le 28 novembre 1902 un article remarquable par la documentation et par l'impartialité. Ce long article fit quelque bruit... Il avait été signalé spécialement à Papus par un Martiniste italien dont j'ai retrouvé la lettre dans les papiers de mon père. Il y était écrit entre autres :

M. Philippe est un personnage extraordinaire, mystérieux, qui soulève dans l'entourage de l'Empereur et de l'Impératrice une grande rumeur. Qui est-il ? D'où vient-il ? Nul ne le sait ! D'aucuns disent qu'il est Français, lyonnais ; mais d'autres croient qu'il est Monténégrin... Rien n'est décidé à la Cour sans son avis ou contre son avis... Il est doué d'une clairvoyance miraculeuse, indéfectible. C'est un Maître qui lit les pensées des autres même les plus cachées et pétrit et moule les âmes même les plus fortes... En quelques mois, en imposant avec grâce, bonté aux plus incrédules, servant les autres et observant leurs âmes, M. Philippe conquiert un règne dans la capitale de l'Empire russe. Instruit, prudent, psychologue, médecin clairvoyant, l'étranger devint presque un oracle. Il est resté un mystère impénétrable... Solitaire, scrutateur, méditatif, Il n'a pas besoin d'interroger pour saisir les choses, il n'a pas besoin d'écouter pour entendre les voix d'autrui. Il lit les pensées, devine les faits non encore advenus... Il a une nature psychique d'une valeur extraordinaire, une mentalité de sagesse et de philosophie, une connaissance profonde des hommes, une capacité de clairvoyance sans égale... C'est un investigateur d'âmes. Il est en tout cas une puissance humaine de la même espèce de puissance qui animait les prophètes antiques.

Ainsi que l'a si bien fait remarquer Gabriel Gobron dans son livre sur *Raspoutine et l'Orgie Russe*, « l'Eglise russe ne voyait pas sans grand déplaisir la Cour impériale s'entourer de faiseurs de miracles. Raspoutine lui-même, dès qu'il eut accès à Tsarkoïe-Sélo, supporta difficilement l'intrusion d'autres « hommes prodigieux ». Aussi la majorité des Russes ont-ils considéré tous ces conseillers de la Tsarine et ces sauveurs du Grand-Duc héritier, comme une bande d'aventuriers, de charlatans, d'imposteurs sans foi ni loi ; le *Règne de Raspoutine* est le chef-d'œuvre du genre. Il contient d'odieux mensonges sur Papus et sur Philippe, que nous avons appris à mieux connaître ».

Ce beau témoignage en faveur de Papus et de M. Philippe fait honneur à Gabriel Gobron dont le décès a été douloureusement ressenti par de nombreux spiritualistes. Je précise ici que quand j'ai eu connaissance du livre de M. Rodzianko : *Le Règne de Raspoutine*, j'ai écrit à l'héritier de l'ex-Président de la Douma d'Empire pour protester énergiquement contre ces calomnies. M. Rodzianko fils s'est engagé par écrit (lettre en date du 30 septembre 1930) à donner suite, dans les nouveaux tirages, à ma demande de suppression des passages incriminés.

Mais laissons encore la parole au regretté Gabriel Gobron :

« Vers 1900, vint à Pétrograd Papus (le Dr Encausse), de Paris, savant praticien et occultiste qui jouit d'une grande autorité morale dans les milieux où l'on étudie les « côtés nocturnes » de l'âme. Ses ouvrages comptent parmi les plus beaux monuments de haute sagesse. Papus resta après ce premier séjour en relation avec la famille impériale (qui le rappela en 1905 et 1906) jusqu'à la mort... Jusqu'en 1916, Papus demeura en relations suivies avec la Cour, et c'est lui qui aurait même, d'après M. Fulop-Miller, présenté Philippe au Tsar en 1900. Le savant occultiste connut Raspoutine et son « roman ». Si ce dernier exérait tous les « Hommes de Dieu » qui tentaient d'usurper à son préjudice une partie de la direction spirituelle des souverains de Russie, s'il paraît même avoir été l'ennemi des séances spirites, Papus ne se faisait pas du saint Staretz une idée avantageuse... »

Ensuite, Gabriel Gobron nous parle de M. Philippe :

« Après Papus, M. Philippe apparut à Tsarskoïe-Sélo. Après le Parisien, le Lyonnais. Les calomnies de la bonne Eglise russe et de la chevaleresque aristocratie russe n'ont pas manqué de se déverser sur la tête du nouveau « ténébreux »... Les lignes que M. Rodzianko consacre au mystique lyonnais sont un tissu de ragots et de perfidie sans fondement... J'ignore si Philippe a ou non rendu des services au Tsar et à la Russie, mais ce que je n'ignore pas, et ce que je me dois de crier, c'est que, pas plus que Papus, il ne fut un aventurier comme l'écrivit Rodzianko... Mais l'Eglise orthodoxe travailla activement, et sans désespérer, pour faire éloigner les occultistes étrangers : le Viennois Schenck, le Parisien Papus, le Lyonnais Philippe... »

Si M. Gabriel Gobron a fait preuve de l'impartialité la plus stricte, il est regrettable de constater au contraire qu'il n'en a pas été toujours ainsi de la part de certains auteurs. C'est le cas par exemple de M. Michel de Lézinier qui, dans un ouvrage publié il y a quelques lustres, dédie à M. Paul Heuzé un chapitre consacré aux occultistes de la belle époque. Dans ces quelques pages M. de Lézinier nous donne sur Papus des détails vraiment extraordinaires par les erreurs monumentales dont ils sont entachés ! Certes, il y a de bonnes choses, mais il est certains passages où le parti-pris et l'ignorance vont de pair avec l'imagination ou la crédulité...

Le mouvement occultiste est jugé très sévèrement par ce grave censeur. D'après lui, c'était « une entreprise anglo-allemande, où les juifs tenaient la direction et la caisse... C'était aussi une affaire politique de lancer sur une piste sans issue tout un peuple qui, pendant qu'il ferait parler les tables, évoquerait le diable ou les élémentals, se soucierait peu de sa marine, de son armée, de ses finances, de ses colonies et de ses écoles... L'Etat d'ailleurs soutenait cette gigantesque duperie, qui lui apportait un toxique nouveau ?... Ce fut une époque bien amusante, il fallait trouver pour achever la Patrie, des débitants d'occulte, comme on avait trouvé des Picon et des Pernod » (sic).

Et l'auteur prend soin de stigmatiser avec ardeur les « abominables bêtises de l'occultisme, les risibles stupidités de la Kabbale, les pauvres divagations de l'alchimie, les ordures de la magie, les infamies du spiritisme » (. sic).

Sans commentaire !

*
* *

Mais revenons-en à la Cour impériale et au prestige de M. Philippe. Dans son Apocalypse de notre temps [157](#), Henri Rollin s'est efforcé de trouver une explication rationnelle à ce prestige, à cette influence :

L'aspect de Philippe était fruste et jovial, front découvert, yeux bleus, teint frais, une forte moustache tombante, des épaules carrées, une corpulence assez forte. Toutefois, tous ceux qui l'approchaient s'accordaient à lui reconnaître une autorité surprenante. A un regard impressionnant d'une extraordinaire douceur, il joignait une pénétration rare. Le son de sa voix, la bonté ferme de son sourire, « reflet de secrètes lueurs », la nature de ses propos, l'enveloppement de ses gestes les plus simples en un mot son charme irrésistible, mettait ses interlocuteurs à sa merci. Nul mieux que lui ne savait convaincre, consoler, parer l'avenir des espoirs les plus apaisants. Au suprême degré un persuasif, servi par de merveilleuses qualités psychiques, un fascinateur capable d'imposer aux natures faibles, aux volontés chancelantes les plus sévères disciplines, les redressements les plus énergiques, un être exceptionnel dont l'autorité était faite de douceur, de bonté et aussi d'une faculté surprenante, selon M. Schervaebe, de « coordonner d'insaisissables causalités pour en tirer les aboutissements logiques », ce par quoi il s'apparentait à Papus dont l'intuition pouvait passer pour un don de seconde vue.

Mieux encore que celle de Papus, l'influence de M. Philippe sur Nicolas II et l'impératrice Alexandra s'explique fort bien. Il domine par sa puissance de suggestion cet autocrate qui n'ose regarder en face ses ministres et cette malheureuse femme plus menacée par les intrigues de Cour que par les complots des révolutionnaires, cette impératrice qui ne peut assurer la continuation de la dynastie, qui connaît la faiblesse de son époux tout en se sentant impuissante à lui inspirer l'énergie dont elle comprend l'impérieuse, la tragique nécessité.

Ecrasé par son pouvoir et la solitude, le Tsar sent inconsciemment que, s'il est l'oint du Seigneur, l'étincelle divine ne vient pas cependant éclairer sa pensée dans les circonstances graves et, sous l'effet d'un doute, peut-être inavoué, il cherche un intermédiaire entre Dieu et lui. Le prêtre ne peut suffire. N'est-il pas le chef de l'Eglise orthodoxe, donc au-dessus du prêtre ? Il lui faut un autre intermédiaire, exceptionnel celui-là, étranger aux intrigues de Cour, parlant un autre langage que tout cet entourage servile prêt à toutes les trahisons. D'où l'ascendant d'un Philippe, d'un Raspoutine, l'un et l'autre des fascinateurs il est vrai, mais aussi des hommes simples, de bon sens, que ne paralyse pas la majesté impériale et dont l'un Raspoutine, quoi qu'on en ait dit, fait entendre au Tsar la vraie voix du moujik tel qu'il est, non tel que le représentent fonctionnaires ou intellectuels qui prétendent exprimer sa pensée.

*
* *

Parmi les nombreux adversaires russes de M. Philippe et de Papus, il convient de citer tout particulièrement le nommé Ratchkowsky, chef de la police russe à l'étranger et dont le

poste de commandement se trouvait à Paris même. C'est que, dans une série d'articles publiés par un certain NIET, dans *L'Echo de Paris*, quelques semaines à peine après le séjour de Nicolas II à Compiègne, l'on pouvait trouver des révélations des plus inquiétantes non seulement sur l'empire des tsars en général, mais aussi sur la police russe en particulier. L'action néfaste du chef de la police russe à l'étranger y était dénoncée ! « NIET » se proposait de dévoiler l'action, en Russie même, des agents d'un *grand syndicat financier international* ayant un triple but bien déterminé : *Affaiblir la France. – Affaiblir la Russie. – Séparer la Russie de la France.* Et « NIET » voulait, en quelque sorte, ruiner l'influence pernicieuse de ces agents en les dénonçant publiquement.

Le premier article parut le 24 octobre 1901. *L'Echo de Paris* le fit précéder de la note suivante : « Nous commençons aujourd'hui le premier article d'une enquête approfondie que vient de mener un haut personnage autorisé par sa situation à pénétrer dans les plus intimes secrets de nos alliés.

« Cette enquête, conduite avec une complète impartialité, sans haine ni violence, ni complaisance fera connaître par des observations directes les ressorts cachés de l'immense empire russe. Nos lecteurs vivront, en quelque sorte, tantôt dans les bureaux de l'administration, tantôt dans le mécanisme compliqué de la police, tantôt à la Cour, jusque dans l'entourage de l'empereur. Ils verront ainsi dans ses défauts et dans ses qualités, la véritable Russie actuelle sur laquelle nous ne possédons que de vagues aperçus malgré tout l'intérêt que nous avons à connaître la vérité ».

Pour « NIET », c'était dans les seuls détours du palais qu'une révolution était à tenter en Russie... Les paysans ne se lèveraient que lorsqu'ils verraient autour d'eux la puissance impériale bouleversée. *Tant qu'elle subsistera, intégrale et prestigieuse, ils ne broncheront pas*, affirmait « NIET ». Il se proposait de révéler l'action néfaste dans l'Etat-Major, les finances, la police, l'administration du syndicat international dénoncé par lui. « Nicolas II ignore tout cela, tenu dans une illusion perpétuelle par des conseillers qui vivent tout près de lui. *Sans qu'il sache encore pourquoi, ses projets les plus généreux sont réduits à néant par les agissements de son ministre des Finances et de son Etat-Major. C'est donc une bonne œuvre que de rendre à notre alliée, la Russie, le service de lui signaler la trahison qui s'opère chez elle contre notre alliance et contre sa propre prospérité.*

Le ministre des Finances Witte, particulièrement visé par les courageuses critiques de « NIET », s'efforça de percer le mystère de son identité. Les agents russes de Paris se mirent en campagne. De son côté, M. Delcassé, alors ministre des Affaires étrangères, chargea l'un de ses informateurs, M. Hansen, de découvrir la véritable identité de M. « NIET ». M. Hansen acquit bientôt la conviction que ledit NIET N'ETAIT AUTRE QUE LE MAGE PAPUS ! Il reçut par la suite une somme de 12.000 francs [158](#) envoyée par le ministère russe des Finances à son représentant à Paris « pour couvrir les frais des services rendus aux intérêts russes dans la presse française ».

Les articles de « NIET » furent réunis et publiés en un volume sous le même titre de *La Russie d'aujourd'hui* (in-8° de 310 pages, chez Félix Juven 122, rue Réaumur, à Paris) [159](#). Sur la page de garde de l'exemplaire d'auteur que j'ai en ma possession figure la note manuscrite suivante de Papus :

Ce volume a d'abord été publié en articles séparés dans L'Echo de Paris.

Il est l'œuvre :

1° De Papus pour la documentation.

2° De Jean Carrère pour la rédaction.

3° De M^{me} Jean Carrère pour le traité et la vente du volume.

L'édition a été achetée par le Japon avant la guerre russo-japonaise [\[60\]](#).

Il est devenu très rare.

Comme le constate Henri Rollin qui a consacré une place importante à « NIET » dans son livre déjà cité, « Ratchkovsky n'était pas homme à s'en tenir là. Du fait de la personnalité de Papus, de l'influence qu'il exerçait avec M. Philippe, sur l'empereur et l'impératrice ainsi que sur leur entourage le plus proche, l'affaire prenait une gravité exceptionnelle. Il était à craindre que toutes les révélations de « NIET » et sans doute quelques autres encore ne parvinssent un jour ou l'autre aux oreilles du Tsar. Si certaines personnalités visées par les révélations de « NIET » comptaient sur le génie policier de Ratchkovsky pour les débarrasser de l'« histrion » gênant qu'il venait de démasquer, le chef de la police secrète à l'étranger n'était pas le moins désireux d'en finir avec Papus et Philippe ».

Rapports partiels, fausses dénonciations, calomnies de toutes sortes se succédèrent contre Papus et contre son maître. M. Philippe était d'ailleurs encore plus basement attaqué que Papus parce qu'ayant plus d'influence que lui sur les souverains. A la réception d'un ultime dossier particulièrement odieux contre M. Philippe, Nicolas II fit venir le Maître, lui montra le dossier et lui demanda ce qu'il en pensait. « Sire répondit M. Philippe, si Votre Majesté a le moindre doute je garde le dossier, je le remets entre les mains de la justice et je demande la preuve de tout ce qui y est contenu ». Le Tsar répondit alors en souriant : « Que voulez-vous, c'est de la méchanceté ! Si j'en avais cru un seul mot, je ne vous aurais pas convoqué ! »

Peu après, Nicolas II retira sa confiance au... dénonciateur lui-même, le déloyal Ratchkovsky, qui dut cesser ses fonctions de chef de la police russe à l'étranger et revenir en Russie. C'était là une nouvelle preuve de l'estime et de l'amitié dont le Tsar honorait M. Philippe (Ratchkovsky fut définitivement mis à la retraite le 13 juillet 1903 et mourut en 1910).

A propos des séjours de M. Philippe en Russie voici quelques anecdotes qui ne manqueront pas d'intéresser les lecteurs n'en ayant pas encore eu connaissance :

— Pendant que le Tsar était allé faire une promenade en yacht et qu'une tempête s'était élevée le docteur Lalande – qui accompagnait le Maître – le vit calmer le vent et la tempête et ce, à la demande du Tsar lui-même.

— A la même époque un grand vent allait gâter une revue militaire passée par le Tsar. Il répondit au Dr Lalande que le vent ne pouvait, cette fois, être supprimé mais on remarqua qu'il ne touchait pas le sol, de sorte qu'il n'y eut pas de poussière !

— Le second voyage en Russie se fit en été 1902 avec le Dr Lalande. Là ils allèrent en Crimée (à Dubler), propriété du Grand-Duc Pierre. On venait toujours les chercher pour accomplir ces voyages ; ils étaient escortés d'aides de camp des Grands-Ducs et entourés de tous les égards et de toutes les prévenances possibles. J'ai revu, précise M^{me} Lalande, M^{me} Olga Pouchkine plusieurs fois après et ce fut elle qui me raconta qu'en voiture avec les Souverains M. Philippe promit un fils à l'Impératrice et ce fut la Souveraine qui, cette fois, baisa la main du Maître. Olga M. P. en avait les larmes aux yeux. Cette promesse se réalisa plus tard, en 1904

— Un ouragan de sable gênait une revue à Tsarskoïe-Sélo ; et un Grand-Duc s'en plaignait. Sur un geste de M. Philippe le vent cessa instantanément et on pu voir durant quelques secondes, a rapporté le Dr Lalande, témoin oculaire, les arbres restés courbés par le vent qui venait de cesser.

— Un grand-Duc raconta qu'à une revue où il commandait une partie des troupes, il lui semble apercevoir, dans la calèche de l'Impératrice, quelqu'un en civil assis à côté d'elle ! Surpris au dernier point il s'avança au galop et, à quelque distance, il vit la Tsarine seule. Il retourna à sa place et, de là, il aperçut à nouveau l'inconnu en civil ! Trois fois il retourna près de la voiture impériale et, les trois fois, il constata que l'Impératrice était toujours seule. En réalité l'inconnu était M. Philippe et la Tsarine l'avait autorisé à être auprès d'elle.

— M^m de Constantinovich a prétendu que le mariage du Grand-Duc Nicolas de Russie avec la duchesse de Leuchtenberg avait été fait par M. Philippe (documentation Paul Sédir).

— Il avait recommandé au Tsar Nicolas II qui, disait-il, était le seul souverain d'Europe juste et bon, d'adoucir les lois de son pays et d'« envoyer moins de monde en Sibérie » ajoutant que, s'il pensait toujours à lui, s'il interdisait l'accès des fonctions publiques aux Juifs et aux Allemands, il ne lui arriverait rien (documentation Paul Sédir).

M. Philippe revint en France où tous les siens, ses amis, ses disciples, ses protégés et ses malades attendaient impatiemment son retour. Les souverains lui avaient fait présent d'une superbe automobile cadeau somptueux pour l'époque.

Dans l'article déjà cité *Esquisse d'après nature* consacré à *Philippe de Lyon* par Pierre Mille dans *Le Temps* du 21 novembre 1904, il est question, entre autres de cette fameuse automobile ⁽⁶¹⁾ donnée à M. Philippe par le Tsar. Pierre Mille rapporte l'interview suivante d'un ami lyonnais :

— « ... Le Tsar a nommé M. Philippe inspecteur des services sanitaires des ports. Ces fonctions donnent le titre de médecin et les « galons » de général.

A ce moment, précise Pierre Mille, je dois l'avouer, je ne pus m'empêcher de prononcer quelques mots fort vifs. Je déclarai que ce n'était que dans les *Mille et une Nuits* que les portefaix devenaient subitement grands vizirs et que, le dernier volume de la traduction de Mardrus venant de paraître, il était trop tard pour y ajouter des interpolations. Mon ami me laissa dire, puis continua placidement :

— Vous êtes libre de ne pas me croire, mais il est un fait certain : c'est que le souverain dont je vous parle a donné une automobile, une Serpollet magnifique, à M. Philippe, pour le remercier de ses services. Vous pouvez aller la voir. Elle est chez Christy, à la remise des automobiles.

Je demeurais encore incrédule. Cependant je courus chez Christy. Et je mentis. C'est très mal ; je me donnai comme un riche amateur qui voulait acheter une automobile d'occasion. On m'en montra plusieurs. Mais je suis un chauffeur très difficile. Je faisais la petite bouche. Enfin, je demandai :

— Mais il y a la voiture de M. Philippe. Je voudrais la voir.

— Elle n'est plus ici malheureusement, me répliqua le mécanicien. Il l'a emmenée chez lui, à la campagne. Mais elle ne pourrait pas vous convenir, monsieur.

— Et pour quelles raisons ? Fis-je.

— Elle est trop extraordinaire, monsieur, elle est trop luxueuse, monsieur : c'est un landau présidentiel !

(Voir page 385).

*
* *

Contrairement à ce que certains esprits chagrins ou mal informés ont prétendu, ni Papus, ni M. Philippe ne furent l'objet d'un décret d'expulsion. C'est ce que confirme d'ailleurs Henri Rollin dont la documentation sur la Russie des tsars est des plus complètes.

« Cette légende écrit-il, vaut celle qui présentait M. Philippe comme se livrant devant le couple impérial à des incantations ou à l'évocation des esprits ».

En ce qui concerne M. Philippe et les attaques variées dont il fut l'objet en Russie même, Henri Rollin précise : « Pendant ses séjours en Russie, soit chez le Grand-Duc Pierre Nicolaïevitch soit à Tsarskoïe-Sélo, Philippe ne voyait personne en dehors de l'entourage immédiat de ses hôtes et ce mystère, selon le général Spiridovitch, intriguait fort la haute société de Saint-Pétersbourg. Faute de pouvoir le percer à jour et pour ne pas paraître tout en ignorer, on inventait potins sur potins, fable sur fable, que colportaient avec joie les ennemis de l'impératrice et Dieu sait si le nombre était grand de ceux qui la détestaient pour sa simplicité, cette apparence hautaine, cette froideur, ce mutisme qui n'étaient que les manifestations d'une insurmontable timidité accentuée par ses angoisses de mère et d'épouse.

« Sous la pression de l'Eglise orthodoxe et en particulier du confesseur de l'impératrice, Mgr Théophane, *le même qui allait introduire Raspoutine à la Cour*, le couple impérial renonça à faire revenir Philippe au palais après le deuxième voyage qu'il fit en Russie en 1902 » [\[62\]](#).

De retour en France, le Maître échangea jusqu'à sa « mort » (en 1905) une correspondance suivie avec les notabilités russes. A ce sujet, J. Bricaud rapporte qu'il a eu en main et qu'il possédait des « documents fort curieux » : tantôt c'était de Tsarskoïe-Sélo, le colonel K..., de la Maison Impériale qui demandait à M. Philippe comment rompre une liaison d'un de ses officiers dont la conduite faisait le désespoir de sa mère, ou au moyen de quelles prières enrayer une épidémie de diphtérie qui décimait la population d'une de ses terres.

C'était un autre officier qui, de Pétrograd, implorait des prières pour son gérant d'affaires tuberculeux, pour la femme d'un de ses amis opérée et dont les chirurgiens désespéraient, pour son chef d'Etat-Major atteint d'une dangereuse bronchite. De Peterhof. Le Grand-Duc Nicolas et la Grande Duchesse de Leuchtenberg demandaient son intervention spirituelle dans les cas graves les intéressant eux ou l'un des membres de leur famille. On le tenait soigneusement au courant de l'état des malades dont on lui envoyait le signalement et une mèche de cheveux. Et M. Philippe répondait à toutes ces demandes.

Il était également en rapport avec le Tsar lui-même et l'impératrice et ce, à la grande inquiétude des autorités françaises ! On le suspectait d'autant plus qu'à côté de sa collection de photographies, dédicacées, de plusieurs souverains dont bien entendu celle du Tsar et de

la Tsarine si heureux d'avoir eu un fils comme il l'avait prédit, il possédait une lettre d'audience signée : *Wilhelm, Kaiser* ^{63}.

Son courrier était décacheté ; ses télégrammes étaient communiqués à l'autorité administrative ; les messages chiffrés succédaient aux messages chiffrés ; il était surveillé dans ses moindres déplacements ; la tenancière d'un bureau de tabac situé en face de sa maison avait mission de renseigner la police sur les visiteurs, si nombreux, qui se présentaient ; la préfecture du Rhône faisait prendre copie des lettres qu'il recevait ; une lettre dans laquelle le souverain sollicitait de M. Philippe les conseils que Dieu lui inspirait et la réponse du Maître à cette demande furent décachetées elles aussi ! Cet espionnage perpétuel, indigne de lui, indigne de sa sincérité, de sa loyauté et de son amour pour la France était odieux à M. Philippe et il en fut très affecté. On le comprend. Certains prétendent même que sa fin en fut hâtée.

Bien qu'il ne fut plus retourné en Russie le Maître devait conserver de par la tombe un tel ascendant sur les souverains qu'en pleine guerre, à l'approche de la catastrophe, la Tsarine écrivait à Nicolas II : « *Rappelle-toi que M. Philippe lui-même* disait qu'on ne peut accorder la Constitution car ce serait ta perte et celle de la Russie ». (C'était à l'époque où certains Grands-Ducs pressaient le Tsar de recourir à la monarchie constitutionnelle).

« Tous ces ministres qui se querellent entre eux, alors qu'en un pareil moment tous devraient travailler de concert, oublier leurs dissentiments personnels et n'avoir pour but que le bien de leur empereur et du pays, cela me met en rage, écrivait également l'impératrice le 10 juin 1915. C'est tout simplement une trahison, car le peuple sait tout cela. Si seulement tu pouvais être sévère, mon chéri, c'est si nécessaire !

« Parfois un mot doux porte loin mais dans une période comme celle que nous traversons, il est nécessaire que ta voix fasse entendre hautement des reproches quand ils continuent à ne pas obéir à tes ordres ou sont lents à les exécuter. Ils doivent apprendre à trembler devant toi. *Rappelle-toi M. Philippe*. Grégory ^{64} dit la même chose ».

Dans une autre lettre, écrite elle aussi en 1915, elle disait : Grégory l'a toujours dit et *M. Philippe aussi le disait* : je pourrais le prévenir à temps si j'étais au courant des affaires ». C'est au sujet de cette lettre que Henri Rollin conclut à juste titre :

« Si M. Philippe lui avait conseillé de jouer ce rôle d'ange gardien qui fut sa constante préoccupation, c'est que le thaumaturge lyonnais avait jugé à leur juste valeur les milieux dirigeants russes et qu'il avait partagé l'opinion de son ami Papus sur les dangers des intrigues ou des égoïsmes des uns, de l'incapacité des autres, qui menaçaient le trône de Russie et, par contre-coup, la France alliée ».

*
* *

Papus (comme M. Philippe d'ailleurs) contribua dans toute la mesure de ses moyens à servir la cause française auprès des souverains et il y réussit.

Je me souviens fort bien de cette remarque de Papus quelques jours avant son décès brutal, en 1916, quand il eut pris connaissance des nouvelles de Russie. Il dit s'adressant devant moi, à ma chère maman : *Heureusement que je suis assuré de la fidélité du Tsar à notre alliance. M. Philippe et moi avons fait du bon travail là-bas* ^{65}.

Il est regrettable qu'on se soit refusé chez nous, en haut lieu, à prendre en considération, comme elle le méritait pourtant bien, l'action exercée par le Grand Maître de l'Ordre Martiniste et par M. Philippe.

« Les efforts conjugués de l'Eglise russe, de la Cour et de la diplomatie française finirent par obtenir le départ de M. Philippe. Le couple impérial s'y résigna bien à contrecœur.

« Mais il y avait déjà quelque part dans l'ombre, un personnage qui guettait l'heure de prendre la place de M. Philippe à la Cour de Saint-Petersbourg, le staretz Raspoutine », a écrit Victor-Emile Michelet.

Et, en effet, tout le drame est là. Le successeur de M. Philippe et de Papus ne fut autre que Grégory Efimovitch Raspoutine, ce paysan sibérien illettré (il était né en 1872 à Pokrovskoïe), dont les Allemands, mieux avisés que les gouvernants français à l'égard de Papus et de M. Philippe s'empressèrent de faire leur instrument peut-être même à son insu ?

L'Eclair, de Montpellier, a publié le 31 octobre 1939 un articulet signé « Le prisonnier du Castillet », où cet auteur anonyme laisse entendre que Papus, ayant été en étroite relation avec les Loges maçonniques allemandes, pourrait fort bien avoir préparé la révolution russe pour le compte de l'Allemagne ! Le « prisonnier du Castillet » eût été mieux inspiré en étudiant le cas Raspoutine au lieu de s'occuper de Papus.

C'est en 1906 que le parti aristocrate parvint, après une intrigue qui fit éloigner Héliodore de la Cour, à introduire auprès de la Tsarine Grégory Raspoutine... Après des alternatives diverses, il prit un ascendant de plus en plus marqué sur Nicolas II et surtout sur la Tsarine, toujours si inquiète au sujet de la santé de son fils (atteint d'hémophilie). Il est de fait qu'à diverses reprises l'intervention rapide (et à distance ou non) de Raspoutine coïncida nettement avec une amélioration de l'état de santé du jeune tsarévitch et ce, à la grande surprise du corps médical...

Cette emprise d'un aventurier avait d'ailleurs été pressentie de longue date par Papus comme en témoignent les souvenirs suivants publiés par P. Corneille, sous le titre « analogie » dans *Le Mellois* du 13 mars 1943 :

« Les révolutions, en quelques pays qu'elles se produisent, ont toujours la même origine : transformation progressive, inéluctable des conditions sociales et incapacité du Pouvoir à en assurer lui-même la transformation... L'exemple de la France de 1789 n'a pas profité à la Russie. Les événements se sont déroulés à Saint-Petersbourg tout comme chez nous, pour les mêmes causes, avec la même implacable fatalité. Des circonstances particulières ont fait que j'ai eu des renseignements de première main sur certains faits qui ont été la cause, sinon profonde, du moins déterminante du désastre moscovite. J'étais tout particulièrement lié avec un homme qui fut, à son heure, une célébrité je dirais même une lumière dans les milieux de l'occultisme, si ces milieux n'avaient pas pour caractéristique une atmosphère de ténèbres : c'était le docteur Encausse.

Ses nombreux ouvrages, publiés sous le pseudonyme de Papus, avaient été lus à Tsarskoïe-Sélo où, comme on sait, le spiritisme et la magie étaient fort en faveur. Encausse, qui était alors mon voisin, arriva chez moi tout guilleret pour m'annoncer sa bonne fortune : il était appelé à la Cour de Russie ! Il devait y demeurer six mois. A son retour, je trouvai un homme dont les idées s'étaient profondément modifiées. Malgré son engouement pour la magie plus ou moins modernisée, le docteur Encausse était loin d'être un imbécile. Il s'était plu à l'étude de certains phénomènes naturels dont la science n'a pas encore percé complètement le secret et que nous connaissons un jour sans doute prochain, comme nous

connaissons déjà celui des *ondes*, mais il ne se serait jamais imaginé, avant d'en être le témoin, qu'à la Cour d'un monarque absolu ayant entre ses mains le destin de 150 000 000 d'hommes, on s'en remettait à *l'esprit* (?) d'un guéridon pour trancher les plus graves questions de la politique et de l'administration.

C'était pourtant ainsi que se passaient les choses là-bas. Epouvanté des folies dont il avait été témoin, Encausse, sinon mage, du moins excellent prophète me déclara : ***Ces gens là sont fous ; Ils sont à la merci de la première canaille qui saura flatter leur manie ; ils glissent vers l'abîme.***

*
* *

Papus et Raspoutine ne sympathisaient aucunement, au contraire ! A plusieurs reprises, Papus avait essayé de démasquer le staretz aux yeux des souverains. L'ambassadeur de France, M. Paléologue, signale dans ses souvenirs à la date du 28 janvier 1917 : « M^{me} T..., qui fut parmi les zélatrices de Raspoutine et qui s'adonne aux sciences occultes, me parla des relations qui ont existé, depuis 1900, entre les souverains russes et le célèbre mage français Papus : j'ai noté, au mois de novembre dernier, dans ce journal, une scène de nécromancie que ce thaumaturge présida en 1905, à Tsarskoïe-Sélo. – Depuis une dizaine d'années, me dit M^{me} T..., Papus n'est plus venu en Russie ; mais il a continué de correspondre avec les Majestés. Il a plusieurs fois essayé de leur démontrer que l'influence de Raspoutine leur était funeste parce qu'elle lui venait du diable... aussi le Père Grégory détestait Papus et, quand les Majestés lui en parlaient, il éclatait violemment :

« Pourquoi l'écoutez-vous, cet esbroufeur ? Et de quoi se mêle-t-il ?... Si ce n'était pas un intrigant, il aurait bien assez de travail avec tous les impies et tous les Phariséens qui l'entourent. Nulle part, il n'y a autant de péchés que là-bas, dans l'Ouest ; nulle part, Jésus crucifié ne subit autant d'outrages... Que de fois je vous l'ai dit ! Tout ce qui vient des Europes est criminel et pernicieux...

« M^{me} T... m'assure en outre avoir vu, dans les mains de M^{me} Golivine, la favorite du *staretz*, une lettre que l'impératrice a reçue de Papus, il y a une quinzaine de mois et qui se termine ainsi :

« Au point de vue cabalistique, Raspoutine est un vase pareil à la boîte de Pandore et qui renferme tous les vices, tous les crimes, toutes les souillures du peuple russe. Que ce vase vienne à se briser et l'on verra son effroyable contenu se répandre aussitôt sur la Russie...

« L'impératrice avait lu cette lettre à Raspoutine, qui lui a simplement répondu : « Mais cela aussi je te l'ai dit bien des fois. Quand je mourrai la Russie périra ». [166](#)

Raspoutine n'était d'ailleurs pas dépourvu de pouvoirs véritables, de certains dons grâce auxquels il obtint d'indiscutables résultats. Papus lui-même, qui avait eu l'occasion de le connaître, affirmait qu'il était un « grand médium ». Il est, cependant, vraisemblable qu'il était plus qu'un médium, fut-il « grand » ! Raspoutine *commandait directement* à certaines « forces »...

D'aucuns se sont efforcés de disculper le staretz « dont la venue, précisent-ils, avait d'ailleurs été annoncée au couple impérial par M. Philippe lui-même », *ce qui est absolument exact*. Ils en déduisent que le Maître ne jugeait donc pas sévèrement celui qui était appelé à lui succéder. Ils font état des touchants témoignages que l'on doit à la fille de Raspoutine qui

– et c'est tout à son honneur – a tenu à réhabiliter la mémoire de son père aux yeux des foules ⁴⁶⁷. Ils citent, entre autres, ce passage d'une lettre envoyée à Nicolas II par Raspoutine avant la déclaration de guerre (1914) : « Cher Ami, encore une fois je dirai : Un orage menace la Russie ; beaucoup de malheur et de chagrin... Il fait nuit ; pas d'éclaircie ; une mer de larmes sans bornes. Combien de sang ? Que dirai-je ? Les paroles manquent, l'horreur indescriptible ? Je sais que tous te demandent la guerre, même les fidèles, sans savoir que c'est la fin de tout. Perdre la raison ; c'est une terrible punition de Dieu ! C'est le commencement de la fin. Toi, O Père du peuple, ne permets pas aux fous de triompher, de se perdre et de perdre le peuple. Eh bien ! On vaincra l'Allemagne, mais la Russie ? Si on y réfléchit, en vérité, jamais on n'a vu une plus grande martyre. Elle se noie dans le sang. Grand est le danger, sans bornes la tristesse. »

Grégory.

Le problème est très délicat et je n'ai pas qualité pour exprimer un avis définitif. Je crois, cependant, que Papus avait sans doute vu juste en alertant l'Impératrice sur le possible danger que représentait, à ses yeux, Raspoutine...

Quant à la simple et troublante prédiction de M. Philippe sur la venue ultérieure d'une personne douée de certains pouvoirs, elle ne correspond nullement, à mon humble avis, à un « brevet de moralité » et à un agrément enthousiaste de la part de cet Etre de Lumière, de pureté et de bonté qu'était le « Maître spirituel ». Il doit donc s'agir vraisemblablement et tout simplement de l'annonce et de la constatation, par M. Philippe, de ce qu'un certain « instrument » de la divine Volonté serait utilisé ultérieurement pour l'accomplissement de la destinée du couple impérial et de l'immense Russie... ⁴⁶⁸

Philippe qui, quinze ans avant Raspoutine, fut
le maître de toutes les Russies, et qui aurait pu rendre
à la France des services immenses s'il n'eût été entravé
par la bêtise du gouvernement français Talley, ne
fut certainement pas un personnage ordinaire. Je ne l'ai
pas connu, mais ^{ses circonstances me témoignent} j'ai l'occasion personnelle de
constater l'action de ses incalculables pouvoirs.

Victor-Emile Michelet

23 octobre 1930

Fac-similé d'une note manuscrite du regretté Victor-Emile MICHELET ⁴⁶⁹ où il est question du Maître PHILIPPE.



LA FAMILLE IMPERIALE

PAPUS ET M. PHILIPPE A LA COUR DE RUSSIE



Papus en Russie





PAPUS en Russie



LE GRAND DUC NICOLAS



En mars 1954, j'ai retrouvé dans un lot de documents provenant de la bibliothèque de Papus pillée en 1942 par la Gestapo des occupants germaniques et « récupérés » par la suite, un texte manuscrit ayant pour titre « Le Maître inconnu » et traitant de l'action de M. Philippe en Russie... Nul doute que ces quelques lignes, écrites en 1904, ne retiennent, elles aussi, l'attention des lecteurs soucieux de parfaire leur documentation sur le « Maître spirituel » de Papus.

EN PLEIN MYSTICISME, LE MAITRE INCONNU

« J'ai tenté de faire voir que, près du tsar dans le petit monde qui l'entoure, formant un contraste complet avec les Grands-Ducs dont les actes honteux et cruels ont indigné l'Europe, se trouvent quelques douces et sympathiques figures de jeunes princes du sang, inconnus encore du public, car leur vie est discrète et silencieuse. J'ai signalé entre autres la Grande-Duchesse Marie ou « Militza », et son mari le Grand-Duc Pierre. Tous deux sont des « mystiques » sincères comme la majeure partie des Slaves.

En effet, pour comprendre quelque chose aux soulèvements qui agitent en ce moment l'Empire Russe, et pour voir un peu clair dans l'histoire de Russie, il ne faut jamais oublier que le mysticisme est le fondement même de l'âme moscovite. Ce sont des « Popes » qui conduisent les émeutes ; ce sont les membres du St-Synode qui deviennent conseillers du gouvernement. Tous sont des mystiques, depuis le Tsar jusqu'au dernier Moujik, depuis Tolstoï jusqu'au plus ardent des nihilistes. Le Tsar, lui, ce souverain énigmatique et fataliste est un mystique au suprême degré.

« Quand le Seigneur voudra me rappeler à lui, dit-il parfois, fut-ce par la main des assassins, je bénirai sa Divine Volonté. » ^[70].

Combien de fois, le soir, à la fin de ces longues journées dont chaque minute a été consacrée à l'Etat, le Tsar, rentré dans ses appartements privés, donne cours à l'élan pieux de son âme et, prosterné, prie en sanglotant devant les Saintes Icônes... Cette prière ardente, mêlée de larmes, par laquelle le Maître de millions d'hommes supplie le Christ de l'assister dans son pénible labeur, est un des étonnements de l'Impératrice qui, née protestante, ne peut comprendre ces élans du mysticisme orthodoxe.

Parmi les tendances mystiques qui se manifestèrent de temps en temps à la Cour de Russie, et qui auraient pu avoir d'heureuses conséquences pour l'Empire et l'Empereur, il en est une particulièrement curieuse, à peine connue en Russie, presque ignorée en Europe, c'est l'action d'un homme mystérieux, volontairement modeste qu'on appelle « le Maître Inconnu ».

Il y a trois ans, au moment du voyage en France du Tsar et de la Tsarine lors de leur court séjour à Compiègne, sous le ministère Waldeck-Rousseau il y eut une après-midi de repos pendant laquelle les invités restèrent au château. L'Empereur et l'Impératrice, officiellement, devaient faire une promenade dans le vaste parc, sans suite, sans escorte, sous la surveillance d'un très petit nombre d'agents.

En réalité, pendant cette promenade le Tsar recevait dans un coin du parc un personnage dont les vêtements presque plébéiens et la simplicité durent grandement étonner les fonctionnaires chargés de l'introduire auprès de Sa Majesté. C'était un homme d'environ cinquante ans, de taille moyenne, vêtu très modestement et coiffé d'un chapeau mou. De fortes moustaches et un visage énergique aux traits accentués lui donnaient l'aspect d'un capitaine en retraite. Mais si les fonctionnaires avaient bien regardé cet énigmatique personnage, ils auraient été frappés par l'expression de ses yeux pleins d'une bonté souriante, et dans lesquels passaient par moment des éclairs de génie. Leur surprise fut extrême en voyant le Tsar aller à la rencontre de ce bourgeois endimanché, lui prendre la main, lui parler affectueusement, presque avec déférence et l'emmener familièrement. Puis, lorsque la conversation fut terminée, au bout d'un temps assez long, pendant lequel les fonctionnaires

attendaient discrètement à l'écart, le Tsar et la Tsarine reconduisirent l'étranger à la porte du parc le saluèrent chaleureusement et le confièrent aux introducteurs.

Ceux-ci accompagnèrent l'étrange visiteur jusqu'à la gare où il monta tranquillement dans un compartiment de troisième classe.

C'était le « Maître Inconnu ».

*
* *

Le Maître Inconnu est un thaumaturge ; tantôt il habite un faubourg populaire d'une grande ville de France où il soigne avec une charité très grande les pauvres qui l'adorent ; tantôt il va se reposer dans un village voisin où il prend part familièrement à la vie de la population rurale et exerce les modestes fonctions honoraires de Capitaine des Pompiers.

Comment le médecin des pauvres, ce tranquille capitaine de pompiers est-il parvenu à être reçu par le Tsar et à s'entretenir avec lui plus longtemps que les ministres ? C'est parce que *le Maître Inconnu passe pour être le chef, l'initiateur, l'apôtre presque invisible mais ardent d'un grand mouvement mystique ^[71] qui, au-dessus des religions officielles et malgré leurs dogmes, circule en ce moment parmi les nations occidentales.*

Le Maître Inconnu malgré l'obscurité dans laquelle il se réfugie et se cache aux yeux du monde a, depuis quelques années, en France, en Italie, en Allemagne, dans la Scandinavie, mais surtout en Angleterre et en Amérique, de nombreux disciples, savants distingués qui ont pour lui l'admiration la plus respectueuse et la plus enthousiaste.

Je sais, par exemple, qu'il vient souvent en Italie où il compte des amitiés illustres et naturellement aussi beaucoup d'amis. Bien qu'il évite toute manifestation, qu'il se cache, se fasse voir à peine à ses plus fervents disciples, le *Maître Inconnu* n'a pu dissimuler son influence et a été souvent attaqué. On l'accuse d'être un charlatan et de vivre aux dépens de la crédulité publique ; mais lui, laisse passer les attaques et demande que personne ne le défende. Par contre, les hommes du peuple, les simples et les pauvres qui sont allés à lui, qu'il a soignés, secourus, encouragés l'aiment comme un père, le vénèrent comme un saint et se feraient tuer pour le défendre. Le *Maître Inconnu* a provoqué à la fois des haines féroces et des dévouements exaltés.

L'existence d'un tel être si impérieusement puissant, d'une vie si mystique ne pouvait rester ignorée dans un pays dont le mysticisme est la force suprême.

Plusieurs mystiques slaves entendirent parler du *Maître Inconnu* et quelques-uns voulurent le connaître ; parmi ces derniers se trouvaient des hommes de l'entourage du Tsar et quelques-uns des jeunes Grands-Ducs dont j'ai parlé. Le faubourg populaire où habite le Maître et le village où il demeure pendant l'été virent avec étonnement de très-hauts personnages se rendre en somptueux équipages chez l'humble « guérisseur ».

A ce propos il se passa un curieux incident : le *Maître Inconnu* pria les Grands-Ducs qui désiraient le venir voir de se rendre auprès de lui sans le moindre appareil, absolument incognito et ceux-ci décidèrent d'y aller en tramway. Les cousins de l'Empereur n'ont guère l'habitude de ce genre de locomotion. On vit les princes en jaquette et les princesses en robe tailleur se perdre dans la foule. Le Grand-Duc R... et le Gd. Maréchal de la Cour furent stupéfaits de recevoir la monnaie de l'argent qu'ils avaient donné pour leur place ; ils finirent par s'égarer complètement et durent demander l'aide d'une brave femme. On parla sans

doute beaucoup à Pétersbourg du *Maître Inconnu* car le Tsar voulant le connaître il fut invité à se rendre à la Cour. On l'accueillit avec grande politesse et plusieurs fois il séjourna dans cette ville. Seulement, le contraire de ce qui était arrivé en France se passa en Russie : de même qu'il avait prié les Grands-Ducs de le visiter sans pompes, de même ceux-ci le prièrent de renoncer à son apparence démocratique pour ne pas attirer l'attention.

On lui donna un poste honorifique comme il y en a tant à la Cour qui lui permettrait de porter l'uniforme de général : le plus sûr moyen de passer inaperçu. Il accepta, en souriant, les galons et se laissa conduire par les équipages mêmes de l'Empereur. Inutile de dire qu'en Russie comme en France, il suscita des jalousies et des attaques, d'autant plus que les questions d'étiquette ont dans la ville Impériale une extrême importance et qu'on ne pourrait voir traiter comme un prince du sang un médecin de village, qui d'ailleurs, était loin de demander tant d'honneurs.

De plus, l'influence que le *Maître Inconnu* semblait prendre sur l'âme mystique du Tsar inquiétait beaucoup un parti puissant à la Cour. Celui qui préparait prudemment la guerre et voulait maintenir le Tsarisme à outrance. En quoi consistait exactement cette influence du *Maître Inconnu* ?

Si j'en juge par la colère des ennemis de l'humble et mystérieux conseiller du Tsar, je pourrais supposer que cette influence cherchait à s'exercer en faveur de la paix extérieure et intérieure. J'ai aussi entendu dire qu'elle avait été pour beaucoup dans l'organisation du congrès pour la paix. Pur chrétien, imprégné des idées évangéliques du Nazaréen, le Maître Inconnu travaillait de toute son âme à l'union des peuples et à la concorde sociale. Il pensa dit-on que si un puissant souverain comme Nicolas II voulait se consacrer à cette œuvre, il pouvait lui donner une vie plus réelle que tous les philosophes et tous les moralistes. Et il demanda avec insistance au Tsar de devenir l'Empereur de la paix ; il trouva en lui le terrain préparé ; en effet, le mysticisme naturel à un souverain russe le poussait à désirer la paix. Nicolas II a une instinctive répugnance pour la guerre et considère les rois comme seuls responsables du sang versé par leur faute. Dire cela en ce moment semble une grande ironie et on pourrait se demander pourquoi une terrible guerre extérieure, une sanglante guerre civile ont éclaté pendant le règne de ce souverain doux, pacifique, humain.

Et c'est cela, en effet que beaucoup, en Russie, dans le petit monde qui vit auprès du Tsar sans haine et sans parti-pris reprochent au *Maître Inconnu* dont ils déclarent l'influence désastreuse. Ils soutiennent que l'influence d'un mystique sur une âme rêveuse comme celle de l'Empereur est aussi dangereuse que celle de Tolstoï sur les Russes intellectuels en ce sens, qu'elle lutte contre la destinée de la Russie. En prêchant la paix au Tsar et au peuple russe les mystiques rendaient difficile la préparation à des guerres inévitables.

En est-il réellement ainsi ? Faut-il accuser le mysticisme d'avoir été une cause de faiblesse ? C'est un problème que je ne chercherai pas à résoudre.

Peut-être Nicolas II n'a-t-il pas eu assez d'énergie et, tout en voulant sincèrement la paix, n'a-t-il pas su l'imposer à son entourage ? Peut-être même ne le pouvait-il pas ? Il y a parfois dans la destinée des peuples un lien mystérieux entre les circonstances qui rend inévitables certains événements... »

*
* *

D'aucuns se sont demandé comment Papis et M. Philippe avaient pu être reçus relativement facilement dans certaines familles royales ou impériales, notamment en Russie.

En ce qui concerne M. Philippe lui-même j'ai déjà eu l'occasion de préciser que ce fut sur la recommandation de Papus, Grand-Maître de l'Ordre Martiniste, ce qui lui ouvrait bien des portes... Mais il est une explication complémentaire dont il y a lieu de faire état ici ^{72}. Papus s'était lié d'une fervente amitié avec une éminente personnalité qui devait, par la suite, devenir son « Maître intellectuel » : le marquis A. Saint-Yves d'Alveydre. Saint-Yves avait épousé la comtesse de Keller, qui appartenait à une famille apparentée aux milieux les plus aristocratiques de l'Europe, et qui avait ses entrées dans plusieurs Cours royales, la Cour de Danemark entre autres où la reine, née princesse de Hesse, réserva aux époux un accueil des plus amicaux. On appelait la reine « la grand'mère de l'Europe », parce que sa nombreuse progéniture était « bien mariée ». En effet, une fille avait épousé l'empereur Alexandre III de Russie ; une autre, le roi Othon de Grèce ; une troisième, le prince de Galles, le futur Edouard VII. C'est par la Cour de Danemark et, dans une certaine mesure, par celle de Russie, que Saint-Yves pénétra dans la haute société internationale ^{73}. Il est permis de supposer que, de son côté, Saint-Yves d'Alveydre facilita ultérieurement la tâche, la mission secrète de son élève et ami Papus.

A propos du premier voyage de Papus en Russie, j'ai retrouvé une lettre manuscrite qu'il avait adressée à Saint-Yves d'Alveydre peu avant son départ et qui constitue, elle aussi, un document intéressant :

Cher Maître,

Je pars définitivement pour Pétersbourg le 27 janvier.

On m'organise trois semaines de conférences, dont plusieurs à la Cour devant les Grands-Ducs. Or, je voudrais bien en faire quelques-unes sur l'« Archéomètre » et sur votre œuvre. C'est une occasion que je n'aurai pas de longtemps et je suis à votre disposition si vous voulez m'armer à cet effet. S. M. le Tsar s'intéresse énormément à l'ésotérisme chrétien, et je crois que l'« Archéomètre » peut l'illuminer.

Si vous croyez pouvoir me documenter, je consacrerai un ou deux jeudis à cela, car je vais faire des démarches pour obtenir une mission du gouvernement.

En hâte, cher Maître, et bien de cœur à vous.

Gérard Encausse.

Il convient de noter que le Grand-Duc Pierre avait très vraisemblablement fait la connaissance de Saint-Yves d'Alveydre avant le départ de Papus pour la Russie. J'ai retrouvé en effet, le télégramme suivant adressé au « docteur Encausse, 87, boulevard Montmorency », par le baron Staël, le 15 septembre 1900 :

Grand-Duc Pierre me charge vous prévenir qu'il désire aller à Versailles jeudi dans l'après-midi et vous prie d'arranger le voyage et de prévenir la personne qu'il faut. Je vous prie me faire savoir si le voyage est possible et à quelle heure jeudi départ de Paris ?

L'on sait que Saint-Yves d'Alveydre habitait à Versailles. Je suppose donc que « la personne » dont il est fait état dans ce télégramme était bien le marquis ?

*

* *

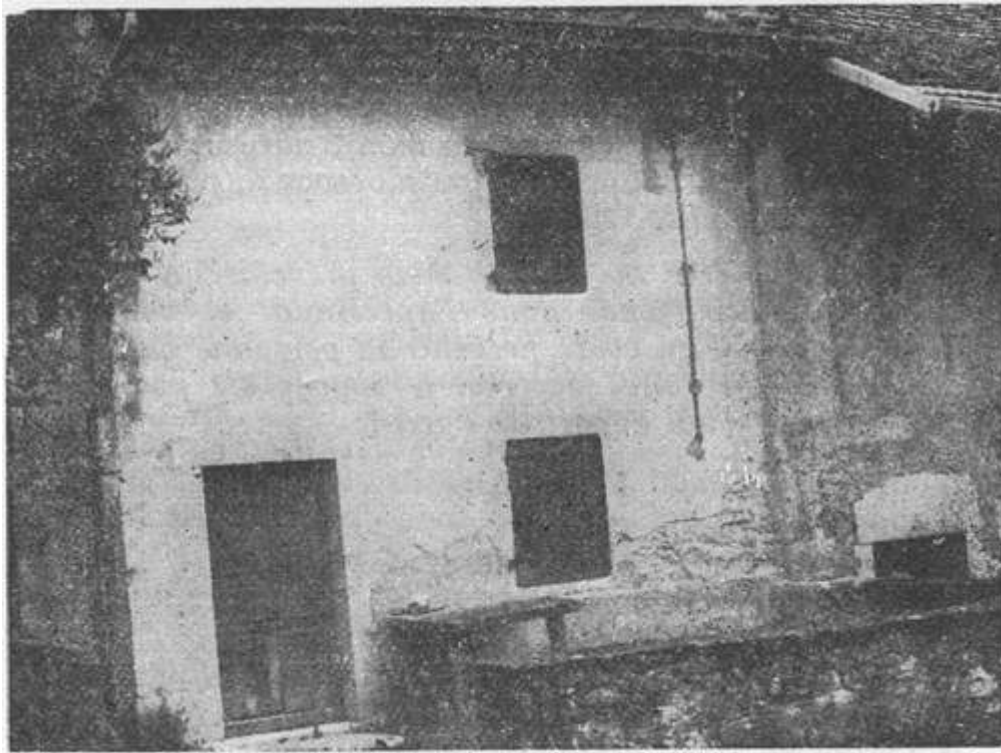
A l'issue de cette première visite en Russie, Papus fut comblé de cadeaux, entre autres un service en émail, marqué à son chiffre, et dont une coupe porte, gravée en français, la mention suivante :

Souvenir affectueux de vos frères russes qui souhaitent que cette coupe soit toujours pleine de joie, force et santé.

Puisse ce vœu des Martinistes russes, Frères de Papus, se réaliser pleinement. Puissent les hommes cesser de se détruire, de faire régner la violence, l'égoïsme, l'injustice !

Puissions-nous connaître bientôt la paix du cœur et des âmes ; puissent les enseignements du Maître Philippe être mis plus complètement en pratique dans notre moderne, inquiétant et vertigineux monde atomique, ces enseignements inspirés de l'émouvant et divin précepte de Celui dont Il fut le fidèle servent : « *Aimez-vous les uns les autres* ».





*L'humble maison natale de M. PHILIPPE, à Loisieux (Savoie), photographée en août 1957 par un martiniste alsacien, admirateur du Maître.
(La naissance eut lieu dans la toute petite pièce du 1- étage)*



Le Maître PHILIPPE avec l'un des deux lévriers offerts par le Tsar.

LA « MORT » DU MAITRE

M. Philippe se dépensa sans compter pour venir en aide à tous ceux, ouvriers, paysans ou grands de la terre, qui souffraient et qui faisaient appel à lui. Mais, s'il avait des amis dévoués jusqu'à la mort, il y avait aussi des envieux, des jaloux, des sectaires ou des esprits forts qui s'efforçaient de lui nuire. Ses deux voyages et ses interventions en Russie, ses relations avec d'autres souverains et non des moindres dont l'Empereur d'Allemagne Guillaume II, lui valurent de nouvelles attaques, de nouveaux tourments où une certaine police se distingua, tout particulièrement.



Voici au sujet de l'action policière concernant M. Philippe, un document qui ne laissera pas de retenir l'attention des lecteurs :

NOTES DE POLICE SUR NIZIER PHILIPPE
par Joseph SCHENACBET
11, Avenue de Suffren, Paris (7^e)

Cabinet du Lyon, le...
Préfet du Rhône Paris, le 5 novembre 1902.

Mon cher Faivre,

Monsieur le Préfet du Rhône a dû vous charger de surveiller de près un M. PHILIPPE Nizier qui habite Lyon le plus souvent.

M. Cassard attache une importance toute particulière à cette affaire : il désirerait vous donner personnellement quelques renseignements et vous préciser les points sur lesquels doit porter plus spécialement votre enquête.

Demandez donc à M. le Préfet de la part de M. Cassard l'autorisation de venir à Paris le plus tôt possible.

En attendant faites-nous certifier, par télégramme chiffré, si Philippe est actuellement à Lyon ?

Croyez à mes sentiments les meilleurs.

Philibert.

*
* *

Lyon 8 novembre 1902.
NOTE CONFIDENTIELLE.

Je sais que Philippe doit séjourner à Paris jusqu'à mardi et qu'il se rendra à Bruxelles, tandis que M^{me} Lalande sa fille rentrera à Lyon, mais je ne sais encore à quel hôtel le sus nommé descend à Paris.

On m'assure que de Bruxelles le même se rendra en Russie où il fit déjà un voyage l'an passé en compagnie du docteur Lalande, son gendre.

Afin de faciliter la surveillance de Philippe au départ de la gare du Nord pour Bruxelles le 11 courant, je vous sou mets son signalement :

Agé de 53 ans, taille 1 m 65 environ, corpulence assez forte, cheveux bruns assez longs et sourcils bruns ; moustache brune assez fournie avec quelques poils blancs ; front découvert ; yeux bleu foncé, nez et bouche moyens, menton rond, visage ovale, teint frais, regard vif.

Vêtu d'un costume couleur foncée, pardessus noir et chapeau mou feutre noir (genre niçois). Est porteur d'une sacoche en cuir jaune fauve et d'un sac de voyage à peu près de même nuance, ainsi que d'une couverture de voyage grise à raies noires dans laquelle se trouvent son parapluie et sa canne.

La dame Lalande, fille de Philippe, est âgée de 25 à 26 ans, taille petite 1 m 55 à peu près, cheveux blonds, front large, yeux bleus, nez allongé, bouche moyenne, menton plutôt pointu, visage ovale et teint pâle.

Vêtue d'une robe noire et d'un grand collet de couleur foncée, elle est coiffée d'un chapeau en feutre beige garni d'un large velours et d'une plume, le tout assorti à la nuance du feutre.

MINISTERE DE L'INTERIEUR
Direction de la Sûreté Générale
Commissariat Principal
Paris, le 12 novembre 1902

Mon cher Faivre,

Il y a erreur dans la personne.

L'individu que M. Paoli nous a désigné comme étant Philippe est un nommé Carman, habitant actuellement, 113, rue Caulaincourt, et précédemment au 22 de la même rue, compositeur de musique, fils d'un ancien Directeur du Conservatoire de Liège.

La femme qui l'a accompagné à la gare est une nommée Tissot, habitant au 112, me Caulaincourt, elle est la maîtresse de Carman et demeure en face de chez lui.

Je viens de rappeler mon agent de Liège.

Je ne dois pas vous cacher que le directeur est mécontent, vous ferez bien de laver un peu la tête à Paoli. Je sais bien qu'erreur n'est pas compte, mais en l'espèce c'est nous qui sommes obligés de régler ce compte.

Amicalement à vous.

J'ai fait des recherches aux Wagons-Lits et n'ai trouvé jusqu'ici aucun compartiment retenu au nom de Philippe ou de son gendre.

*
* *

RAPPORT DE POLICE

Lyon, 15 janvier 1903

Note : Ce soir, je suis allé à mon poste chez Philippe, néanmoins j'ai été immédiatement reçu par un : « Ah, greudin te voilà ! Assieds-toi. » [{74}](#).

J'ai assisté à la séance. Le malade (kyste) d'hier y était, heureux comme un roi. Il a donné cent francs que Philippe ne voulait pas accepter mais que néanmoins il a mis dans sa poche en disant que ce serait pour les malheureux.

J'ai vu encore deux cas surprenants : celui d'un homme âgé venant de Montpellier atteint d'une ankylose de la hanche, parti complètement guéri et ne ressentant aucune gêne ni douleur ; et le cas d'une vieille baronne qui depuis 3 ans marchait avec des béquilles. Philippe l'a fait marcher au pas, au trot, au petit galop, et lui a dit de plier ses béquilles dans des journaux et de les porter à Fourvière en ex-voto dès demain, car a-t-il ajouté : « Ce n'est pas moi qui vous ai guérie, car je ne suis qu'un pécheur, je vauds moins que toi et tu ne vauds déjà pas cher ; celle qui t'a guérie c'est la mère du Christ en qui tu as toujours eu confiance. »

Maintenant voilà le plus intéressant :

La séance terminée, je monte au bureau. Je m'installe attendant des ordres. Le Maître, la tête dans la main tourne dans le bureau comme un fauve en cage sans prononcer une parole. J'ai été sur le point de me demander s'il devenait subitement fou.

Puis, tout à coup, il prend une chaise et s'assied en face de moi. Voici à peu près textuellement ce qu'il m'a dit.

« Mon ami, je m'attends à tout moment à des ennuis. Depuis mon voyage en Russie, je suis l'objet d'une surveillance ridicule mais qui me pèse. Jour et nuit je vois autour de ma demeure des gens d'allure mystérieuse qui guettent mes moindres démarches, il en est qui, à divers moments, se sont introduits jusque chez moi. Ne sachant au juste que me reprocher, ne pouvant m'atteindre pour exercice illégal de la médecine, ils inventent des histoires à dormir debout ; on m'accuse de tout, de rien, d'avortement, de meurtre, de je ne sais quelles fadaïses encore. Pour un peu, ils affirmeraient, preuves en mains, que c'est moi qui ai assassiné Carnot. Toutes ces histoires ne serviront qu'à faire éclater ma scrupuleuse honnêteté, mais peut-être à me faire arrêter momentanément. Mais, qu'ils y prennent garde... si on m'arrête, ne fut-ce que pour deux heures, il éclatera entre la Russie et notre malheureux pays un conflit qui sera d'une gravité exceptionnelle, je vous l'affirme.

C'est dégoûtant, ma correspondance est violée journallement, mes dépêches sont expédiées en double exemplaire à la Sûreté et à la Préfecture. Ainsi, ces jours-ci, le Tsar m'a écrit lui-même pour me demander quelques conseils. Sa lettre m'est arrivée avec du retard et après avoir été ouverte, j'en suis sûr. J'ai répondu ; ma réponse est arrivée au Tsar après avoir été décachetée et avec un jour de retard ; j'en suis sûr ; un télégramme chiffré qui m'est

parvenu par voie indirecte me l'a annoncé. Comme cet espionnage est gênant, je vais aller moi-même porter à l'illustre souverain les conseils que Dieu me suggérera. Pendant mon absence, vous qui avez fait du journalisme, qui êtes habitué à suivre une piste, je voudrais que vous vous appliquiez à dévoiler toutes ces faces qui m'entouraient, à recevoir indirectement et à réexpédier indirectement la partie de ma correspondance qui, toujours d'une scrupuleuse honnêteté, ne doit pas être dépouillée par de malpropres policiers. A cet effet, je ferai imprimer des enveloppes format commercial avec l'en-tête d'un commerce quelconque. Je vous verrai demain à 2 h 30. »

Et là-dessus, il se lève brusquement, ouvre la porte et sort sans refermer la porte que pourtant il ferme toujours très prudemment. Il monte les escaliers qui vont dans une petite soupenote où il a un petit débarras et je ne vis plus rien.

J'ai remarqué beaucoup de chuchotements parmi les fidèles, mais n'ai pu y comprendre un mot.

Je reviendrai ce soir si possible. Je voudrais bien savoir si M. Blanc sait que Lalande est rasé.

*
* *

Note : 27 janvier 1903.

Ce matin à 11 h 50, j'ai vu Philippe près de la passerelle du collège, côté ville. L'air très ennuyé, très soucieux, il me fit traverser, sans mot dire, le Rhône, puis de l'autre côté nous nous mîmes à faire les cent pas sur le quai entre la passerelle du collège et le pont Lafayette.

Après un assez long silence très pénible pour moi, il me dit : « Qu'est-ce qu'ils veulent après tout ? »

Mais qui donc ?

« La police, parbleu ! »

Nouveau silence aussi pénible que le premier.

« Ah, je vous assure que si jamais les policiers avaient la mauvaise idée de me mettre la main dessus, je ne serais pas long à être relaxé. Le Tsar, le roi d'Italie, l'empereur d'Autriche et Guillaume II auraient vite fait de me débarrasser de tous ces gens qui pour moi sont à la solde d'un policier russe qui a été disgracié. Cet animal avait envoyé à Nicolas II un dossier ignoble contre moi. Nicolas me fit appeler et me donna le dossier en me disant d'en prendre connaissance. Ce que je fis. Je n'eus pas plutôt pris connaissance de cet amas d'immondices que je haussai les épaules et je dis au Tsar : « Sire, si Votre Majesté a le moindre doute au sujet de ces révélations, je garde le dossier, le remets entre les mains de la Justice et demande la preuve de tout ce qui y est contenu sur ce qui se serait passé tant à Paris qu'à Lyon. Le Tsar me dit en souriant : Que voulez-vous, c'est de la méchanceté. Si j'en avais cru un mot, un seul mot, je ne vous aurais pas montré ce dossier. »

L'incident fut clos.

Edouard VII qui a vu Philippe alors qu'il n'était encore que prince de Galles a fait prier Philippe de le venir voir en Angleterre dès que ce dernier le pourrait.

Cette commission a été faite par un Lord qui de Londres allait à Cannes, il s'est arrêté quelques heures à Lyon vers novembre dernier.

Il m'a dit le nom, mais je ne l'ai pas bien saisi, c'est quelque chose comme : Buckingham.

Il m'a raconté qu'il avait soigné à *distance* et guéri la princesse Anita de Russie, il a guéri de rhumatismes articulaires un officier supérieur de la maison impériale le Général Komopatchine, C. Jeaas, etc.

A midi vingt, Philippe m'a quitté brusquement sans un mot d'adieu. Quand il a eu fait vingt mètres, il m'a rappelé ; m'a donné et fait un gracieux salut. Tout cela montre combien son cerveau est en ébullition.

A mon humble avis, il est un homme, non pas à se suicider, mais à disparaître dans un moment d'ennui, a tout abandonner, famille, patrie, fortune, tout en un mot.

*
* *

Note : Lyon 27 janvier 1903.

Ainsi que je vous l'avais dit, je suis allé voir Philippe hier au soir à 7 h 30.

Immédiatement reçu. Philippe qui sans doute avait un pénible besoin de se décharger la conscience se mit à me faire des confidences. Il me raconta sa vie, « un long chapelet d'ennuis » me dit-il.

Depuis 30 ans je suis en butte à toutes les tracasseries, à toutes les méchancetés possibles, et ai décidé d'en finir (...). On m'accuse de vouloir faire le mal, mais jamais il n'est entré dans mon idée de faire du mal à qui que ce soit, même à mon plus mortel ennemi.

Ainsi je vous cite ce fait : Un ambassadeur qui m'a fait toutes les misères possibles, qui s'est acharné après moi, qui m'a traîné dans la boue espérant me salir dans l'esprit du Tsar, a été disgracié, rappelé. Cet individu s'est mis dans la tête que j'étais pour quelque chose dans sa disgrâce. Or, je vous jure sur tout ce que j'ai de plus cher, que jamais je n'ai songé à nuire à cette personne. Jamais je ne me suis plaint de lui et jamais je n'ai prononcé son nom.

(...) Quand, me dit-il, la duchesse de Leuchtenberg est venue ici, elle est descendue chez moi, comme d'ailleurs elle l'a fait d'autres fois, parce qu'elle s'y trouve mieux qu'à l'hôtel. Elle cause avec M^{me} Philippe et ma fille, et, dit-elle, passe très agréablement son temps. Eh bien ! Nous avons été pistés, de tous côtés, à l'arrivée, pendant, au départ et après. Qu'a-t-on vu ? Rien... Et l'on ne pouvait rien voir puisqu'il n'y avait rien. Elle était venue me voir pour une maladie que son fils a à la jambe et qui nécessite une opération. Je lui ai conseillé de l'amener à Lyon auprès d'un des chirurgiens de notre Hôtel-Dieu, et elle a accepté. Le Duc de Leuchtenberg et son fils viendront donc dans le courant de la semaine prochaine à Lyon. Ils descendront chez moi, et nul doute qu'ils ne soient encore pistés. Il faut croire que les policiers ont bien le temps. Ils ne craignent ni froid ni brouillard, pauvres gens... (...)

On s'étonne de mes relations, mais plus fort que cela, venez je vais vous montrer que je serai reçu bientôt par Guillaume II. A ce moment-là Philippe tire de son portefeuille une lettre. L'enveloppe est blanche, très coquette, elle porte d'un côté quelques mots et à l'envers

un gros cachet de cire noire sur lequel se détache l'aigle impérial. Il en tire un papier et me montre la signature (...)

Comme je lui faisais observer qu'il n'avait pas reçu cette lettre par la poste, qu'elle n'était pas timbrée, il me répondit : Ah, non, elle aurait été arrêtée, je l'ai reçue par un gros négociant de Lyon qui fait beaucoup d'affaires en Allemagne et qui est ami intime de Guillaume II.

Eh bien, cette lettre m'invite à passer à Berlin et j'irai. Oh, allez ce n'est pas pour trahir, j'aime trop mon pays.

Et si un jour la guerre était déclarée entre la France et la Russie, je n'irai pas me battre dans le rang des Russes, je resterais à mon pays, mais s'il me fallait trahir la peau des Russes, eh bien, non, je demanderais à faire autre chose, je servirai ma patrie en soignant les blessés.

Dans une précédente conversation Philippe m'avait dit : On me prévient de Paris que je puis être arrêté d'un moment à l'autre comme dangereux au point de vue des relations internationales. Si on le fait on s'en repentira car mon arrestation causera bien des désagréments.

Hier soir il a renouvelé ses menaces.

J'ai appris d'une façon indirecte que Philippe avait chargé un nommé Colaub, homme d'affaires, de vendre sa propriété de l'Arbresle. Cela aurait besoin d'être vérifié, car je ne puis pas l'affirmer.

Au cours de notre conversation d'hier soir Philippe m'a montré de nombreuses photographies de hauts personnages de Russie, notamment une du Tsar et une de la Tsarine. Presque toutes portaient quelques mots de dédicace.

Depuis quelques jours Philippe brûle sa correspondance dès qu'il en a pris connaissance.

*
* *

Dossier n° 123 786 de la Sûreté de Lyon.

PHILIPPE Nizier Anthelme
né à Loisieux, Savoie, le 25 avril 1849
de Joseph et Marie Vaschod.

Exploite un cabinet de consultations 35, rue Tête-d'Or, depuis 1872.

— La mort de sa fille, mariée au Dr Lalande l'affecta profondément. Il se retira dans sa propriété de l'Arbresle (Rhône).

Son successeur fut M. Jean Chappas [\(75\)](#).

Donnait des consultations tous les jours. Samedis et fêtes exceptés de 2 à 4 heures.

On acceptait ce que les clients voulaient donner. Pas de médicaments. Les malades devaient être guéris par le Spiritisme.

Dr Lalande avait son cabinet rue Tronchet, 11.

Philippe avait épousé à L'Arbresle une demoiselle Jeanne Landar.

A Lyon depuis son jeune âge a été garçon boucher chez un de ses oncles. A fréquenté l'institution Sainte-Barbe tenue par l'Abbé Chevalier.

Son cabinet, boulevard du Nord, n° 5, puis rue Masséna, enfin 35, rue Tête-d'Or.

D'abord cabinet gratuit, plus tard droit d'entrée de 3 francs.

D'abord s'adjoignit le Dr Rodier, ensuite le Dr Shatzky.

Condamné 3 fois pour exercice illégal de la médecine : 1887-1890-1892.

Le 3 février 1892 a été acquitté. »

*

* *

M. Philippe n'avait plus longtemps à vivre... Son état de santé s'altéra. Puis ce fut le grand chagrin de sa vie : la mort prématurée, en août 1904, de sa fille bien-aimée la douce et jeune Victoire Lalande, pour laquelle il estima n'avoir pas le droit d'intervenir, lui qui guérissait les étrangers, les inconnus et aurait même ressuscité des morts ^[76]. *Tu vois ce qui nous arrive*, dit-il à l'amie de la famille, à celle qui plus tard devait devenir la nouvelle compagne du docteur Lalande. Et son visage était empreint d'une indicible émotion. Mais il fut stoïque et s'inclina humblement devant la divine volonté ^[77]. J'ai retrouvé une petite note manuscrite du Maître écrite le 13 juillet 1896, 19 h 15 : *Mon Dieu, nous acceptons les conséquences de notre demande et nous promettons de supporter avec résignation toutes les épreuves qu'il vous plaira de nous envoyer*. Eh bien ! M. Philippe s'efforça de se résigner devant cette cruelle épreuve, conformément à ce qu'il avait écrit et enseigné, mais le choc n'en fut pas moins très sensible...

Après la mort de sa fille ^[78], M. Philippe devint de plus en plus souffrant. Il passait souvent des semaines entières à Paris, rendant visite ou fixant des rendez-vous à Papus ^[79] et à ses autres disciples parisiens dont Paul Sédir. Il leur annonça son prochain « départ »... Il retourna au Clos Landar, à l'Arbresle (Rhône) qu'il ne devait plus quitter, son oppression croissante lui interdisant bientôt toute activité physique marquée.

Dans ses notes personnelles Paul Sédir relate : *Le mardi 13 décembre 1904 à 4 heures de l'après-midi, nous t'avons vu, Alice ^[80] et moi, au Grand Pousset. Il avait du thé devant lui qu'il n'avait pas touché. Il était triste malade, le nez enflé soi-disant par une brûlure de phosphore. En sortant il s'est éloigné près d'un arbre, une seconde. On est remonté à la place Pigalle dans l'omnibus. Il avait promis à Alice d'aller voir Filliol mourant (...). Il y alla le jeudi 15, malade, obligé de s'arrêter à chaque étage ; il se plaignait du cœur.*

Les jeudi 18 et samedi 20 mai 1905, Alice et moi nous l'avons vu à l'Arbresle, pour la dernière fois. Il ne sortait plus depuis trois mois, ne pouvant plus se coucher ni s'alimenter ; passant dans un fauteuil toutes les nuits, sans dormir ; ne prenant plus que du bouillon et souffrant d'étouffements et de douleurs aiguës du cœur (...). Il s'est levé à grand peine, à notre rencontre, voûté, le teint terreux, la barbe longue. Il a plaisanté son vieux loup ^[81] et embrassé à plusieurs reprises les mains d'Alice (...). M. Philippe était malade depuis sept mois, gardant presque continuellement la chambre. Personne ou presque personne n'était admis auprès de lui. Il a supporté pendant tout ce temps des souffrances atroces auprès desquelles les autres souffrances ne sont rien (...). Enfin, le 2 août, pendant qu'on lui préparait un potage, on entendit un cri immense déchirant l'espace. Quand M^{me} Landar, sa belle-mère fut montée en hâte elle le trouva sur le sol, ayant glissé de son fauteuil et rendant le sang par le nez et les oreilles. Tout était fini.

Ce fut le 2 août 1905, à 56 ans, à 11 h 30 du matin, que ce grand esprit, ce guide qui était tout amour, ce puissant thérapeute des âmes et des corps quitta notre plan physique ^[82] où il avait accompli si fidèlement sa mission et où il avait toujours mis en pratique l'émouvante leçon d'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ son Maître et son Ami... ^[83].

Les funérailles eurent lieu, le 5 août, à l'Arbresle, Saint-Paul et le cimetière de Loyasse, au milieu d'une énorme affluence ; la place de l'église Saint-Paul était noire de monde ; la « Ficelle » (c'est-à-dire le funiculaire) débordée.

*
* *

CHE GÉNÉRALE DES POMPES FUNÉBRES Administrations MALET et DELORAS réunies Succursale : 76, rue Vendôme, 76



Madame PHILIPPE,
Monsieur Auguste PHILIPPE et Madame Auguste PHILIPPE,
Monsieur Anthelme PHILIPPE Madame Anthelme PHILIPPE et leurs enfants,
Madame LANDAR, le Docteur LALANDE,
Les familles PHILIPPE, VACHOD, LALANDE, FANTET, MICHALLET et
BURRIEN.

Ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver
en la personne de

Monsieur Nizier Anthelme PHILIPPE

leur époux, frère, beau-frère, gendre, beau-père et allié, décédé le 2 Août 1905,
dans sa 56^e année, muni des sacrements de l'Eglise.

Ils vous prient de vouloir bien assister à ses funérailles qui auront lieu le
samedi 5 courant, à 9 heures 3/4.

Le convoi partira du domicile mortuaire, à l'Arbresle (Rhône), lieu dit
Collonges, pour se rendre à l'église paroissiale et, de là, le corps sera transporté à
Lyon, où aura lieu une cérémonie religieuse le même jour à 3 heures, en l'église
St-Paul, et ensuite l'inhumation au cimetière de Loyasse.

QUE LA VOLONTÉ DE DIEU SOIT FAITE

Lyon le 3 Août 1905.

Fac-similé du faire-part de la « mort » de M. Philippe



La tombe du maître et des siens au cimetière de Loyasse (Clichés pris en 2013)



La dépouille mortelle du Maître se trouve sur le côté et à main droite (en regardant le cliché – 2013) donc en dehors du monument proprement dit.

Quelques jours avant sa « mort », il avait écrit à son fidèle disciple Papus que sa fin était proche. Mais le docteur Gérard Encausse (Papus), pourtant très inquiet, ne voulait cependant pas croire à une disparition aussi rapide, et ce fut à Paris qu'il apprit la triste nouvelle par le télégramme suivant envoyé par le Dr Lalande : *Mon pauvre ami, pleurez avec moi ! Il nous a quittés ce matin. Obsèques samedi matin 10 heures. Prévenez tous amis de Paris.*

*
* *

J'ai retrouvé, en 1956, une lettre manuscrite envoyée par Papus à cet autre disciple du Maître qu'était le souriant et bon « Phaneg » (Georges Descormiers, décédé en 1946). Il y est précisé entre autres : « La nouvelle m'a violemment frappé mais, hélas ! Pas trop surpris car, ainsi que je vous l'avais dit, je l'avais vu trop malade physiquement pour avoir beaucoup d'espoir. *Il avait de si gros chagrins sans en jamais rien laisser paraître* que son cœur s'était effondré depuis deux ans et que les valvules ne fonctionnaient plus.

« Enfin, il faut que les Maîtres partent en avant pour préparer le chemin aux élèves. La séparation terrestre est une dure épreuve mais elle est atténuée par la certitude qu'il vit, de l'autre côté, d'une manière aussi active que de celui-ci ».

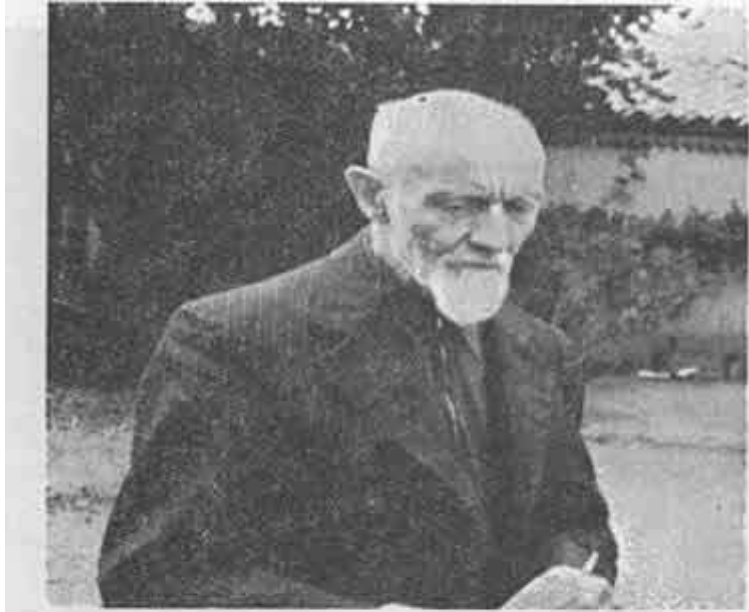
M. Philippe avait annoncé ma naissance à mes parents (alors que ma chère et jeune maman ignorait qu'elle était enceinte) leur donnant même des précisions sur mes « nombreuses » vies antérieures et faisant état d'un passage dans le Soleil (M. Philippe *dixit*) et sur mon existence à venir. Il leur avait demandé de ne me donner qu'un seul prénom.

« Philippe ». Il désirait, en effet, être mon parrain spirituel. C'est avec une émotion profonde, une douce joie, un pieux sentiment que je lui rends donc ici ce modeste témoignage de ma reconnaissance et de mon affection [\[84\]](#).

J'ai déjà signalé, dans un précédent ouvrage sur *Papus, sa vie, son œuvre* (Editions Ocia, Paris, 1949 ; nouvelle édition chez Pierre Belfond, Paris, 1979) le chapitre consacré au Maître Philippe, mais sans le nommer, par Paul Sédir, dans son livre sur *Quelques amis de Dieu*. Ce sont ces pages, si captivantes à plus d'un titre, que l'on retrouvera reproduites ci-après en mémoire du « Maître spirituel » de Papus et en complément de la documentation publiée précédemment. Elles sont, de plus, une vivante démonstration de l'élévation de pensée et des qualités d'écrivain de ce pur disciple de Papus puis de M. Philippe que fut le regretté Paul Sédir qui, lui aussi, a été enlevé beaucoup trop tôt à l'affection de ses proches, de ses amis et de ses élèves qui de nos jours, sont groupés au sein des « Amitiés spirituelles » [\[85\]](#). Au nombre des fidèles les plus éminents de Paul Sédir, il convient de signaler le si regretté Albert Legrand, homme de cœur et d'action qui fut pour Papus et pour moi, un Ami dans toute la noble acception de ce terme, et qui s'est désincarné en avril 1950 ; Max Camis, Emile Besson (décédé en 1975), Marcel Renébon dont les qualités de cœur et de dévouement sont, elles aussi, connues de tous.



*L'une des dernières photographies du Maître PHILIPPE
(à comparer avec le portrait reproduit page 216).*



*Emile BESSON, photographié à l'Arbresle en 1965 soit dix ans avant son décès survenu dans sa 91. année (Ph. E.).
N. D. L. R. (photo du bas, à ses côtés, le docteur Philippe ENCAUSSE)*



PAUL SÉDIR ^[86]

(1871-1926)

Dans son bel ouvrage intitulé « Quelques Amis de Dieu » ^[87] Paul Sédir ^[88] a réservé de bien émouvantes et passionnantes pages à celui qui fut et resta son Maître bien-aimé : M. Philippe. Ce sont quelques-unes d'entre elles qui sont reproduites ci-après. Je dois dire que, personnellement, c'est à la lecture de Sédir que j'ai reçu le « choc », que, brusquement, j'ai ressenti la présence du Maître et que je me suis donné pour tâche de lui consacrer un livre bien imparfait, certes, mais qui est un modeste témoignage de ma déférente gratitude et de ma respectueuse affection envers le Maître qu'il fut pour Papus. Mais laissons la parole à Paul Sédir :

« UN INCONNU »

Pour sublimes qu'elles soient, les figures que nous venons de contempler ensemble peuvent ne pas satisfaire tout à fait certains amateurs d'Absolu ^[89]. De celle-ci le langage peut-être un peu sec et l'attitude un peu rigide déçoivent les amis d'une grâce plus proche de la commune faiblesse ; celle-là, fixant ses regards sur une cime, devient aveugle aux éblouissements des sommets voisins ; une autre se retire trop à l'écart de cette foule piétinante et pitoyable où nous vivons ; ou bien l'atmosphère enivrante de certaines altitudes l'a mise hors d'elle-même et, lorsqu'elle redescend vers nous, son exaltation nous déconcerte.

Le pain des Anges serait-il un trop riche aliment et l'eau des fontaines éternelles un breuvage trop fort ? Non ; à l'encontre de l'opinion générale, je suis certain qu'il est possible de se maintenir dans l'aisance intérieure la plus harmonieuse, tout en s'imposant le plus rigoureux ascétisme. Je voudrais vous présenter ce soir la preuve de ce paradoxe que je me permets d'affirmer parce que j'ai eu, durant une longue période, le bonheur de voir vivre un homme qui, sans effort apparent, réalisait la perfection de l'Évangile. C'est une entreprise ardue que de peindre une personnalité aussi rare et aussi complexe ; je resterai certainement au-dessous de ma tâche ; mais, je l'espère, ce même désir de joindre la beauté spirituelle, qui m'ordonne une entière franchise et qui nous anime tous, vous comme moi, suppléera aux lacunes et aux maladresses de mon récit.

Echappant aux curieux, refusant les polémiques, muet sous les calomnies, imposant silence aux enthousiasmes de ses disciples, l'être admirable dont je voudrais vous rendre sensible l'émouvante lumière, prit toujours toutes sortes de précautions pour demeurer inconnu. Je croirais desservir ses desseins en dévoilant son identité. Les détails de biographie deviennent inutiles lorsqu'il s'agit d'un caractère à la formation duquel aucune des influences de race et de milieu ne paraissent avoir concouru. Jamais d'ailleurs je n'aurais entrepris la présente étude si je ne m'étais cru obligé d'offrir un témoignage véridique de la constance des promesses divines, dans une époque où toutes les chimères revêtent de si séduisantes couleurs. Peut-être quelques âmes inquiètes reprendront-elles courage si un de leurs compagnons leur affirme que les promesses du Christ sont réelles parce qu'il en a vu et touché les preuves expérimentales. Ce Christ notre Seigneur a dit un jour qu'il donnerait à ses Amis le pouvoir d'accomplir des miracles plus grands que les siens ; j'ai vu ces accomplissements ; le Christ a dit encore à ses Amis qu'il demeurerait avec eux jusqu'à la fin : j'ai vu cette présence cachée. La vie de mon Inconnu n'est qu'une suite de telles preuves ; par le peu que je puis vous en dire vous reconnaîtrez en lui, je l'espère, un de ces « frères » mystérieux du Seigneur, un des plus grands, le plus grand peut-être des hérauts de l'Absolu.

*
* *

Il fallait une observation attentive pour découvrir chez cet homme les privilèges divers des mystiques célèbres, tant sa personnalité les harmonisait avec mesure, tant ses manières étaient simples et comme oubliées des plus magnifiques prérogatives. La bonhomie toute patriarcale de son accueil et de son langage, même dans des minutes qui paraissaient graves au jugement commun, montrait combien à ses yeux les grandeurs humaines, les tragédies terrestres sont petites en face des œuvres de Dieu dont la splendeur immense et toujours nouvelle absorbait ses regards. En imaginant un être capable de se tenir en équilibre sur tous les points par où l'infini rentre dans le fini, on s'éclaircirait les contradictions que notre personnage accumulait comme à plaisir.

Familier avec la plupart, inaccessible à quelques-uns, téméraire et prudent, méticuleux ou hâtif, parlant en poète tour à tour et en homme d'affaires, connaissant une infinité de secrets et insoucieux de sa science, habile à tous les métiers, sensible aux choses de l'art, respectant les suprématies intellectuelles ou sociales tout en laissant sous-entendre qu'elles sont vaines en face du Crucifié ; d'une indulgence pour les autres et d'une rigueur pour lui-même également excessives ; se laissant tyranniser par les faibles, quoique sachant faire obéir les plus despotiques ; aussi bien à l'aise dans la mansarde et dans le palais, parlant à chacun son langage ; multiple enfin comme la vie dont il admirait toutes les richesses et constamment semblable à lui-même, comme son maître, le Christ, dont il s'estimait le plus indigne serviteur.

Fils de paysans fort pauvres, *ainé de cinq enfants* [\[90\]](#), on l'envoya très tôt à la ville prochaine où il sut, tout en gagnant sa vie, poursuivre assez loin ses études. Déjà, au village natal, il avait opéré des guérisons miraculeuses sans autre procédé visible que la prière ; dans le grand centre industriel où s'écoula presque toute son existence, les incurables, les miséreux, les désespérés connurent vite ce bienfaiteur discret dont la jeune sagesse leur rendait avec la santé, le courage et la résignation si nécessaires aux petites gens dont les fatigues obscures soutiennent tout l'édifice social.

On lui demandait toutes sortes de choses autres que guérir ; le succès d'une démarche, la réussite d'une entreprise, la sauvegarde d'un soldat, la solution de problèmes techniques, l'éclairement d'une crise d'âme ; souvent, en retour, il exigeait que le demandeur indemnisât en partie la justice divine par une aumône, par une réconciliation, l'abandon d'un procès, l'adoption d'orphelins. Et le miracle, la chose improbable et impossible, avait lieu sans bruit, sans que l'on pût démêler comment. Tout ce que les témoins purent jamais savoir, c'est que notre thaumaturge *condamnait les pratiques de l'esotérisme comme contraires à la loi divine, ne les employait sous aucune forme et n'en recommandait pas les théories* [\[91\]](#).

Sa doctrine était l'Évangile seul et il n'estimait les livres qu'en proportion de leur concordance avec cet enseignement. Il proclamait la divinité unique de Jésus. Sa souveraineté universelle et la perpétuité de Son œuvre rédemptrice. Il acceptait à la lettre les récits des apôtres, tenant pour superflues les exégèses modernes. « Si l'on s'efforce, disait-il d'aimer son prochain comme soi-même, le Ciel nous dévoile le sens vrai des textes ». Il donnait parfois de brefs commentaires aux Écritures, d'un tour neuf et vivant et qui offraient la propriété singulière de répondre d'un coup aux variantes des originaux et de concilier les divergences des traducteurs et des commentateurs. Malheureusement comme il jugeait ses contemporains trop épris d'intellectualisme, comme il croyait la pratique de la vertu seule capable de nous conduire à la perfection, il se montrait peu prodigue de discours ; il plaçait l'amour fraternel avant tout, avant la prière et même avant la foi. « C'est la charité, disait-il, qui engendre la vraie foi et qui nous enseigne la prière ; la prière sans la charité, c'est facile et la foi sans la charité, ce n'est pas la foi ».

Il conseillait l'obéissance à toutes les lois, civiles ou ecclésiastiques ¹⁹², aux règlements, aux coutumes, afin qu'en donnant de bonne grâce à « l'injuste Mammon » l'or ou les gênes qu'il exige, notre trésor dans le ciel se constituât en réserve. « Les débonnaires dont parle Jésus sont ceux qui se laissent tout prendre par le Prince de ce monde, même le salaire de leur travail, même leur vie. Et c'est en retour de ce dépouillement que, plus tard ils posséderont la terre ».

Il condamnait par-dessus tout l'orgueil et l'égoïsme ; ou plutôt, il ne condamnait pas ces défauts, il les signalait comme les plus grands obstacles à notre avancement. « Les orgueilleux, disait-il, le Ciel les ignore ». – « Si vous n'allez pas vers les pauvres et les petits, comment les Anges viendront-ils auprès de vous ? – « Il faut que l'on exerce la charité envers toutes les formes de la vie, envers ses semblables, envers les animaux, envers les plantes ; il faut être charitable envers l'adversité que notre voisin repousse, envers les découvertes et les inventions que vous devez répandre gratuitement puisque vous les avez reçues gratuitement, envers les lois qui vous frappent, croyez-vous, injustement, puisque, si vous les évitez, elles tomberont sur votre frère et que votre frère, c'est vous-même ».

A la suite des bonnes œuvres et de la discipline intérieure, ce grand praticien du mysticisme plaçait la PRIERE.

« Il faut prier sans cesse et remercier. On peut prier n'importe où, n'importe quand, parce que Dieu n'est jamais loin de nous, c'est nous qui nous tenons loin de Lui... Il suffit de demander du fond du cœur sans formules savantes, car chercherait-on partout, dans les millions de mondes et de soleils semés par la main du Père, jamais on ne trouvera mieux que l'Oraison dominicale ; et si vous n'osez pas vous adresser à ce Père si bon, priez la Vierge et elle présentera votre requête à son Fils qui l'acceptera. Cependant, ajoutait notre héros, pour que notre voix monte jusqu'au Ciel, il faut être tout petit ; le Ciel n'écoute que les faibles ».

Ces simples enseignements, si purs, si directs, cette parole forte et bonne, précise à la fois et palpitante de la poésie la plus grandiose, cachaient, à la grande surprise de quelques-uns, une science très concrète et pour ainsi dire universelle. *Cet homme, dépourvu de diplômes supérieurs, mettait en défaut les spécialistes de tout ordre.* Je l'ai entendu, par exemple, rappeler à des gens de loi tels arrêts oubliés, éclaircir un texte à des paléographes, fournir un dispositif à des physiciens, indiquer à des botanistes le lieu d'une plante rarissime. Des métaphysiciens le consultaient, comme des médecins ou des industriels engagés dans une affaire hasardeuse. Des hommes d'Etat, des financiers prenaient parfois ses directives. Lui-même composait des médicaments, inventait des appareils et des produits utiles, s'ingéniant sans cesse pour toutes sortes d'améliorations à la science appliquée.

*
* *

Or, ni ses connaissances théoriques, ni cette habileté technique ne paraissaient acquises par les méthodes ordinaires ; les deux ou trois familiers qu'il admettait dans ses laboratoires ¹⁹³ n'ont jamais raconté grand'chose de ses travaux. Mais certaines paroles permettent d'entrevoir les principes dont il s'inspirait. En voici quelques-unes recueillies à différentes époques. « Un enfant de Dieu, un être assez pur pour se sacrifier à n'importe lequel de ses frères et pour oublier aussitôt son sacrifice, connaît tout sans étude. Il interrogera n'importe quelle créature et elle lui répondra ; l'étoile lui révélera son secret, et la pierre de ce mur lui dira le nom de l'ouvrier par qui elle fut taillée ; les plantes lui expliqueront leurs vertus et il déchiffrera sur le visage des hommes leurs actions et leurs pensées. Dieu nous invite tous à recevoir ce privilège moyennant de la patience et l'amour du prochain ». – Et encore : « Tout

possède la pensée, la liberté, la responsabilité, en diverses mesures ; tout est vivant ; les idées, les choses, les inventions, les organes, tout cela, ce sont des créations individuelles, tout cela se touche, tout cela s'influence mutuellement ». Entre autres exemples, il donnait celui-ci :

Un philosophe poursuit une vérité métaphysique ; le vrai drame ne se joue pas dans son cerveau même, mais au delà ; c'est une rencontre, parfois une lutte, parfois un céleste dialogue entre quelqu'un de ces génies irrévélés dont nous parlent les poètes et l'esprit humain qui habite momentanément un corps terrestre, tout oppressé sous les effluves de la Présence inconnue. C'est le reflet cérébral de ces colloques inaudibles que l'on appelle intuition, inspiration, invention, hypothèse, imagination, et qui devient le noyau autour duquel s'organisent, par un pénible et patient effort, les éléments d'une formule, d'une machine, d'un art plus sublime, d'une doctrine plus profonde. Si nous sommes aveugles à ces spectacles c'est que nous ne les croyons pas possibles, par orgueil, par pusillanimité intellectuelle, et aussi parce que le Père ne veut pas compliquer notre besogne, ni nous charger de trop lourdes responsabilités.

Si toutes les branches du savoir moderne paraissaient familières à ce singulier chercheur, chose plus surprenante encore, quand il m'arriva de le questionner sur certaines de ces opinions antiques que l'on qualifie à notre époque de « superstitieuses », il me répondit abondamment et me fournit diverses preuves expérimentales de leur vérité. *Bien avant nos physiciens actuels, il enseignait la pesanteur de la lumière, les correspondances des couleurs et des sons, la chromothérapie, la relativité de l'espace et du temps et la multiplicité de leurs formes, la complexité des corps simples, l'existence des métaux inconnus* ^[94], d'autres particularités encore que je tais parce qu'elles sembleraient à l'heure actuelle un peu trop incroyables aux esprits positifs.

*
* *

Or, ce chrétien, ce philanthrope, ce savant était en outre le thaumaturge le plus extraordinaire. Toutes les merveilles opérées par des saints comme Vincent Ferrier, François de Paule, Joseph de Cupertino, le curé d'Ars, par des volontés entraîneuses de peuples comme Bernard de Clairvaux, François d'Assise ou Jeanne d'Arc, je les lui ai vu accomplir ; les miracles florissaient sous ses pas ; ils semblaient naturels, inmanquables, certains, et rien d'autre ne les provoquait que la prière.

Hypnotisme, pensera-t-on ? Un enfant atteint du croup à quarante lieues de la ville où habite le « guérisseur » est-il hypnotisable ? Suggestion ? Des tissus cancéreux, tuberculeux, peuvent-ils recevoir une suggestion ? Au reste, notre inconnu condamnait également l'hypnotisme, la sorcellerie campagnarde ou la savante magie : il déconseillait toujours l'emploi de la volonté, ou de la médiumnité ; quant aux pouvoirs mystérieux que certains sages conquièrent, nous dit-on, par le moyen des méthodes millénaires, il les réprouvait plus fortement encore, comme conduisant tout droit à l'Antéchrist.

Il ne s'agissait donc là que de simple prière telle que Jésus nous l'apprend. Mais tandis que, dans l'immense majorité des cas, les saints reçoivent le don des miracles à la suite de pénitences extraordinaires, d'oraisons et d'extases, tandis que leur corps devient le théâtre de phénomènes inexplicables à la physiologie, notre thaumaturge vivait de la façon la plus commune. Il recevait ses visiteurs n'importe où, n'importe quand, et, à peine la demande formulée, répondait quelques mots : « Le Ciel vous accordera telle chose », ou : « Rentrez chez vous, votre malade est guéri ». Sa parole se réalisait à l'instant même ; puis il se déroba à la gratitude de ses obligés.

Il exerçait le même pouvoir et sans plus d'apprêts sur les animaux, sur les plantes, sur les événements, sur les éléments. A plusieurs reprises, il se prêta au contrôle de médecins et de savants ; toutes ces épreuves réussirent, mais on peut fouiller les comptes rendus des académies et des sociétés scientifiques, jamais aucun expérimentateur n'osa signer le récit de faits aussi peu explicables ^[95].

Parlerai-je d'autres dons encore, toujours spontanés, inattendus et bienfaisants ? Le passé, l'avenir, l'espace lui étaient translucides. Il disait aussi bien à un consultant : Ton ami fait en ce moment telle chose en tel endroit, – qu'à un autre : Tel jour de telle année, tu as eu telle pensée. Au surplus, les anecdotes que je pourrais vous conter dépassent de si loin toute vraisemblance que je préfère m'en tenir là. Un prodige, en effet, vaut, spirituellement, ce que vaut son auteur. Certes, le don des miracles intéresse la foule et conduit vite à la célébrité, mais c'est l'âme du miracle qui bien plus que sa forme, passionne les esprits religieux ; je voudrais donc vous attacher uniquement à l'âme de mon héros, vous la faire voir telle qu'elle m'apparut dans ma jeunesse privilégiée, toute surhumaine, toute divine, comme une étoile enfin, fille de celle qui se leva sur les ténèbres terrestres, voilà vingt siècles. Si, en m'écoutant, vous cherchez autre chose que le Ciel, tout mon récit devient inutile et inopportun.

Etre témoin de miracles n'est pas très rare ; faire des miracles, de vrais miracles, n'est pas très difficile. Mais penser, aimer, sentir, peiner, s'enflammer, vouloir selon des lignes constamment concordantes avec les rayons éternels qui aboutissent au ministère du miracle, cela, c'est une tâche surhumaine. Dans ce sens, le miracle venu du Ciel constitue un signe, le Signe par excellence, et apparaît ici l'arbre de la Croix, encore mystérieux après vingt siècles d'études et d'adorations. Voyez-vous comment, chez l'homme dont je vous parle, guérir une typhoïde était aussi naturel que payer le loyer d'un pauvre ou donner la formule d'un réactif. Tout en lui était paternelle indulgence et native bonté. Tout de lui était exhortation ingénieuse et tendre, afin que les pauvres hommes et les pauvres femmes reprissent le courage d'un effort quand même et reçussent l'allégement d'une amélioration. Comme le peintre devant la nature regarde et comme le musicien écoute, lui vivait dans l'Amour et pour l'Amour, à cause de l'Amour et par l'Amour.

*
* *

Il ne parlait jamais de cette flamme admirable, il cachait son savoir et cette sorte de toute-puissance déconcertante sous les dehors d'une vie très bourgeoisement quelconque ; il dissimulait vertus et supériorités comme nous dissimulons nos vices, et il fallait le suivre tout le long de ses longues courses dans les faubourgs populeux pour découvrir l'excès de ses libéralités : mères de famille aux abois le guettant au coin des rues, ménages par dizaines dont il payait le loyer, orphelins qu'il entretenait, et de quelles attentions n'entourait-il pas les vieillards et les infirmes, avec quelle délicatesse il offrait son secours aux timides et aux humbles, combien il était patient avec les importuns, avec les demi-savants prétentieux, avec le triste troupeau des médiocres !

Et autant que notre cœur, à peine encore humain, peut pressentir les mobiles secrets d'un cœur si noblement surhumain, les innombrables gestes de sa bénévolence, de son inépuisable et toujours judicieuse bienfaisance jaillissaient d'un sentiment incompréhensible pour nous ; la conviction de sa propre inanité. Un jour, quelqu'un demandait une faveur spirituelle à ce personnage énigmatique, et il répondit, après avoir, la minute précédente, sauvé quelque incurable : Pourquoi me demandes-tu cela, à moi ? Tu sais bien que je ne vaudrais même pas ce pavé sur lequel nous marchons ». A tous les témoignages de reconnaissance ou d'admiration, il répondait de même : « Je ne suis rien, je ne puis rien, c'est le Ciel qui fait tout ici ».

Un jour, je le trouvai dans sa cuisine, debout, déjeunant d'un morceau de pain sec et d'un verre d'eau, et, comme je m'étonnais de sa frugalité, cet homme qui ne s'appartenait pas une minute, qui donnait tout ce qu'il possédait, qui passait ses jours et ses nuits à travailler, à souffrir pour les autres, me répondit bonnement : « Mais je déjeune très bien, et d'ailleurs, ce pain que le bon Dieu me donne, je ne l'ai pas gagné ». Il ne se départait jamais de cette attitude incroyablement humble. Dans notre vie moderne où règne le « chacun pour soi », il reculait toujours au dernier rang, subissant les passe-droits, les impatiences, les grossièretés, jouant le rôle de dupe volontaire et souriant comme s'il ne s'apercevait jamais de rien.

On lit dans de vieux livres que les sages, à force de s'abstraire aux sereines splendeurs de l'Absolu, ne daignent plus voir les incidents terrestres et méprisent les piquûres de la foule ; cependant, en fait, les philosophes sont rares qui laissent prendre leur tour à un guichet encombré, par exemple. Petites faiblesses, sans doute, mais la solide vertu exige davantage qu'un héroïsme accidentel. On rencontre des gens capables de beaux gestes isolés dont le fond moral reste un peu mesquin et, d'accord avec les maîtres de la vie intérieure, je crois que la perfection ne réside pas en quelques actes éclatants, mais plutôt en vertus patiemment exercées tout le long du jour et tout le long de l'existence. Ainsi, l'humble tenue de notre mystique doit nous découvrir la Lumière mieux que ses miracles ou ses enseignements. « Jugez l'arbre à ses fruits », est-il écrit.

Les sages dont j'ai parlé tout à l'heure ne m'apportent qu'un idéal lointain, toujours reculant derrière des précipices ou des falaises ; leurs systèmes présentent toujours des fissures ; leur élan, quelque beau qu'il soit, se perd dans l'abstraction, et leurs fortes mains laissent échapper la vie, comme le sable de la grève coule entre les doigts du petit enfant.

Tandis qu'avec cet homme si proche de nous tous, on embrassait du même regard l'idéal avec le réel, la théorie avec la pratique le divin s'insérant dans le terrestre, et tout cela ensemble dessinait la plus vivante image de ce que durent être autrefois les leçons vivantes de notre Seigneur le Christ. Aucune tare, aucun déséquilibre dans la personne morale de ce parfait Serviteur ; constamment homogène, solide et souple, il apparaissait unique par l'harmonie profonde de ses qualités les plus diverses.

L'histoire des saints nous montre des thaumaturges merveilleux, des intelligences gigantesques, des cœurs flamboyants ; mais chez les uns, le souci des pauvres, par exemple, gêne l'envol de la contemplation. Chez d'autres, le don des miracles empiète sur celui du savoir ; très rarement trouve-t-on toutes ces beautés réunies, comme chez notre héros ; encore plus rarement leur force éclate-t-elle avec une telle absence d'effort. Nous voyons les plus sublimes théologiens méditer, les plus puissants conducteurs d'âmes veiller, jeûner, pleurer. Mais lui, toujours semblable à tout le monde, guérissait, renseignait, secourait, consolait, à l'instant, de la même voix si calme, avec le même sourire si paternel.

Je ne puis appuyer toutes ces affirmations que de mon seul témoignage. D'autres ont assisté aux mêmes merveilles, mais ils ont des motifs pour se taire ; moi, j'en ai pour parler. Je ne vous demande cependant pas de me croire. Imaginez-vous seulement que ces choses sont peut-être possibles ; cela me suffit. L'acceptation de cette hypothèse vous rendra plus tard sensibles à la Lumière et mon but sera atteint ; car je ne parle pas pour rendre justice à un être qui ne se souciait pas de la justice terrestre ; c'est pour vous seulement que je parle, pour votre avenir, pour que vous trouviez le courage, dans vos minutes d'épuisement, d'avancer quand même encore un peu.

*

* *

Ce Français, si semblable à ses compatriotes et à la fois si différent, était de taille moyenne et de complexion athlétique. Rien dans son costume, ses manières, ni son langage, ne le distinguait de la foule. Il vivait comme tout le monde, sauf pour les heures du sommeil qu'il supprimait presque entièrement. Marié assez jeune, il avait eu un fils et une fille.

D'une activité incessante, ni son corps, ni son cerveau ne paraissaient connaître la fatigue. Tous ses moments étaient remplis ; recherches chimiques et mécaniques, fondations d'assistance que géraient des amis, réformes sociales qu'il faisait soumettre aux autorités, inventions qu'il donnait à quelques besogneux, sans cesse toutes sortes de bienfaits mais toujours en se cachant.

Il n'aimait pas les discours ; si compliqué que pût être le cas sur lequel on le consultait, il répondait en quelques mots définitifs. Il enseignait fort peu, sauf par de brefs aperçus qu'il donnait aux chercheurs humbles et sincères ; pas de corps doctrinal coordonné, mais à la longue, les lueurs sans lien apparent que l'un ou l'autre disciple recueillait avec patience finissaient par s'organiser en correspondance avec le tour d'esprit, les besoins, les travaux propres de chacun ; il instruisait les individus et leur donnait en somme tout le nécessaire pour qu'ils se construisent leur système personnel, mais il ne promulgua jamais une synthèse générale du Savoir. L'action le préoccupait beaucoup plus. « L'homme, disait-il, qui aimerait son prochain comme lui-même saurait tout ».

Un réalisme total où les abstractions même deviennent des faits, où toutes les minutes de la durée deviennent actuelles et toutes les distances présentes, voilà quelle figure prenait pour notre mystique le monde sensible et l'invisible. Affermi dans l'insondable mais vivante Unité dont les extases des saints nous rapportent quelques rapides éclairs, cet ami de Dieu distribuait sans cesse sur les choses et sur les créatures les semences régénératrices de l'Esprit.

Vous le savez, de siècle en siècle, la lampe éternelle se transmet par les mains pieuses des ouvriers secrets du Père, s'efforçant de parachever l'œuvre du Christ. Or, Celui-ci, possesseur de toute magnificence, seigneur de toute créature s'est placé au bas de toutes les grandeurs corporelles. Il a épousé toutes les formes de l'abjection ; pauvre de biens, pauvre de gloire, pauvre d'amis. Il donna aux hommes jusqu'à sa Mère et, du fond de ce dénuement parfait, partit à la conquête du monde. Chacun de ses disciples doit donc reproduire un des visages de la divine Pauvreté selon la ténèbre propre de l'époque où l'Esprit le suscite.

Or, en notre temps de progrès, où les infirmes ont leurs hôpitaux, les miséreux leur Assistance publique, les orphelins leurs asiles ; où, officiellement, il n'y a plus d'esclaves ; où, parce que personne n'est guère convaincu de rien, on ne persécute presque plus, le visage de la Pauvreté que revêtit mon héros anonyme fut de n'être rien. Rien : ni mendiant pitoyable, ni malade effrayant, ni philanthrope célèbre, ni chef d'école persécuté, ni hors-la-loi pourchassé, ni en haut de l'échelle sociale, ni en bas ; juste au milieu, au milieu de tout, au point neutre. Quelqu'un « semblable à l'un de nous », et qui réalise devant l'opinion la forme la plus incolore du dénuement : la médiocrité. Telle fut pour notre XIX^e siècle, l'invention admirable de la miséricorde divine puisque cette insipide médiocrité servira d'excuse au Dernier Jour à ceux qui n'ont pas aperçu la Lumière parce que la lampe était banale ; tel fut le subtil stratagème de la Sagesse divine, se déroband aux curiosités des pervers grâce à l'insignifiance de la forme humaine par qui elle opérait.

Un dernier mot enfin.

Jésus le Pauvre est Jésus le Patient. Il souffre, il subit, il se résigne, il persévère, il obéit et il se tait. Ses Amis, ses frères et ses héritiers, vivent donc sans éclat, perdus dans la multitude pour laquelle ils acceptent de souffrir et qui les ignore ; plus ils sont grands devant Dieu, plus

ils sont méconnus, plus ils restent inconnus. Ainsi notre siècle, où rien ne peut rester caché, ignore cependant l'homme dont je vous parle, qui tenait tout dans ses mains pour traîner la foule après soi. Ainsi notre siècle, par la voix de quelques-uns de ses grands, a bafoué, calomnié, vilipendé ce même homme, des fatigues secrètes duquel il profitait ; et ce sauveteur de tant de naufrages n'ouvrit jamais la bouche pour se défendre, ne permit jamais à ses fidèles de confondre les persécuteurs, gagnant ainsi le droit de redire la divine demande du Crucifié :

« Père, pardonne-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Et c'est parce que je trouve en cet Inconnu la ressemblance la plus parfaite avec le Christ, victime volontaire, qu'il m'a semblé utile de vous en esquisser la physionomie.

SEDIR.

*
* *

Paul Sédir a été de ceux qui, purs et fidèles élèves du Maître, ont contribué à soulager de multiples infortunes, à redonner du courage et de l'espoir à nombre de déshérités, à réchauffer le cœur de bien des malheureux, à faire encore mieux comprendre et mieux *aimer*, dans toute l'acception de ce noble terme, le divin Pasteur N. S. Jésus-Christ.

Sans doute, les lecteurs seront-ils intéressés par quelques détails complémentaires donnés (grâce à l'amitié d'Emile Besson) [\(96\)](#) sur ce mystique breton qui, initié primitivement par Papus, devint ensuite l'un des disciples les plus ardents et les plus qualifiés de Celui qui, « Au nom du Christ, fils de Dieu, vivant, fait en chair », apporta aux pauvres humains un peu de la divine lumière...

*
* *



Le docteur Gérard Encausse « PAPUS » à l'âge de 30 ans (1895)

Sédir est mort dans sa 56^e année, le 3 février 1926, après une vie tout entière vouée à la diffusion du plus pur mysticisme. C'est sous l'égide de Papus qu'il avait commencé d'étudier sérieusement l'occultisme et c'est dans le fameux Centre de la rue de Trévise qu'il avait fait sa connaissance. Mais je laisse la parole à Emile Besson :

... Chamuel, Papus, mais ce sont justement les deux hommes qu'aperçut d'abord Sédir lorsqu'il se présenta pour la première fois, âgé d'environ dix-neuf ans, dans le cercle d'hermétistes où il devait par la suite occuper une place de premier plan !

Il y avait à peu près trois ans que Sédir étudiait l'ésotérisme par ses propres moyens, sans autre guide que la lumière intérieure, sans autres adjuvants que son intelligence, sa faculté d'observation, sa puissance de travail et les livres que son budget, plus que modeste, lui permettait d'acquérir. C'est alors qu'il décida de se mettre en rapports avec ceux qui représentaient à Paris le courant d'idées dont il avait, seul, abordé l'étude.

Voici comment V. -E. Michelet raconte cette première entrevue :

« Je me trouvais, un soir, dans la fameuse boutique de la rue de Trévise où régnait le bon Chamuel [197](#), quand se présenta un jeune homme mince et lent qui déclara à brûle-pourpoint :

« — Voilà ! Je veux faire de l'occultisme.

« A l'aspect gauche et non dégrossi de l'arrivant, je ne pus m'empêcher de rire. La suite me montra combien j'avais tort. Papus, qui savait utiliser les hommes, ne rit pas. Il dit : « – C'est très bien, mon garçon. Venez chez moi dimanche matin.

« Et, ce dimanche-là, Papus confia au néophyte le soin de tenir en ordre la précieuse bibliothèque qu'il constituait.

« Ainsi débuta dans les hautes études le jeune gars breton qui se nommait Yvon Le Loup » [198](#).

Cette boutique du 29 de la rue de Trévisse où Chamuel avait dans ce temps-là sa maison d'édition, appelée « Librairie du Merveilleux », qu'il avait fondée avec Papus, était alors le rendez-vous de tous ceux qui s'intéressaient à l'hermétisme. Que d'échanges de vues, que de projets, d'organisations, que de discussions passionnées firent retentir ses murs paisibles ! Sédir y trouva, ce soir-là, ses deux premiers amis qui lui restèrent toujours fidèles.

*A cette époque, Papus – de six ans plus âgé que Sédir – avait déjà publié le *Traité élémentaire de science occulte* et il préparait son remarquable *Essai de physiologie synthétique*. Il avait fondé, en 1888, la revue *L'Initiation* et, en 1890, *Le Voile d'Isis*. Il avait également constitué un groupement d'étudiants occultistes qui se réunit plus tard, 4, rue de Savoie, d'abord sous le nom de « Groupe indépendant d'Etudes ésotériques », puis qui s'intitula « Université libre des Hautes Etudes », avec ce sous-titre « Faculté des sciences hermétiques ». Le jeune maître de la pléiade des occultistes d'alors s'était classé d'emblée comme un animateur hors de pair. Sa haute silhouette, sa carrure qu'une obésité précoce alourdissait un peu, sa face puissante et léonine, son regard incisif, lumineux et fin, voilé parfois de rêverie profonde ; son nez large aux narines mobiles, sa bouche où se lisait la bonté, son front vaste et d'un beau modelé faisaient de lui un type d'homme remarquable, taillé pour le combat.*

On a reproché au « vulgarisateur des sciences occultes » le décousu et l'inachevé de son œuvre. Certes, pour ceux qui l'examinent à la loupe, son travail sent le hâtif et l'ébauche. Encore faut-il se souvenir que ce travail fut accompli dans la hâte, dans des soucis matériels, dans des déchirements intérieurs dont ses intimes seuls connurent l'acuité. Examiner médicalement 60 à 80 personnes par jour, tant rue de Savoie que plus tard rue Rodier et à Tours, écrire, faire des cours, préparer des conférences, recevoir des amis et des chercheurs, comment réaliser dans ces conditions un travail impeccable ? Il lançait l'idée, mais s'en remettait, pour l'expression, à ses dons d'improvisateur.

On a critiqué son allure de tribun, on lui a reproché d'avoir exhibé dans ses conférences ou d'avoir laissé écrire dans ses revues des personnes sans relief dont cependant il vantait les talents et les facultés. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il n'était nullement leur dupe. Il les savait médiocres, mais leur misère souvent grande et qu'il soulageait secrètement le touchait et le tourmentait. Il essayait par ce moyen – à ses dépens, il le savait, et très conscient du tort qu'il se faisait – de les mettre en relations avec des gens susceptibles de les aider.

Sa charité était immense. Que de consultations il a pu donner gratuitement, que de médicaments glissés en surplus, que de pièces distribuées à l'armée des solliciteurs, que de malheureux utilisés au petit bonheur, pour avoir prétexte de payer leurs services ! Beaucoup d'argent a passé entre ses doigts ; mais il ne faisait que passer et jamais Papus n'a connu le souci des placements aléatoires [199](#).

Est-il besoin d'ajouter qu'il a souvent été récompensé par l'ingratitude ? Pour beaucoup il a été un initiateur, dans le sens littéral du mot, c'est-à-dire celui qui vous commence, qui vous met sur une voie. Et combien de commençants se sont ensuite éloignés, laissant derrière eux le cœur à l'abandon ^{100}. Mais Papus savait que sur la voie où ils les avaient placés ils trouveraient la lumière et la certitude et la paix intérieure – et cela lui suffisait. C'est pourquoi il demeure, parmi les brumes dorées de notre jeunesse, celui qui a su être bon sans défaillances ni illusions et souffrir sans plaintes.

En face de Papus bouillonnant, on voyait, dans cette retraite de la rue de Trévise où le jeune Sédir faisait son entrée, Lucien Chamuel calme, accueillant, mettant à la disposition de ces adolescents épris de science, grands remueurs d'idées, les conseils de son expérience de réalisateur, les trésors de ses connaissances théoriques et pratiques. Il savait canaliser les enthousiasmes de ceux qui voulaient se faire imprimer avant d'avoir vraiment quelque chose à dire ; fournissant lui-même un labeur acharné, il avait autorité pour mettre ses camarades en garde contre les improvisations et leur conseiller le travail en profondeur : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ». Erudit sans vanité, s'y connaissant en hommes, il pouvait suggérer à celui-ci une étude, redresser un point faible dans l'ouvrage de celui-là, orienter un autre vers le genre de travaux pour lequel il avait des aptitudes.

Chamuel témoigna immédiatement une grande amitié à Sédir. C'est lui, plus tard, lorsque sa maison d'édition fut transférée à ce 5, rue de Savoie où nous allons demeurer qui édita, de 1894 à 1898, les premiers articles, les tout premiers ouvrages de notre Ami. Dans son appartement personnel, au 4, rue de Savoie, il avait réservé une chambre pour Sédir et notre Ami avait, de plus, loué au rez-de-chaussée de cette même maison un cabinet où quelques rares intimes ont pénétré ^{101}.

Non seulement Papus ouvrit à Sédir les trésors de sa bibliothèque, mais il le mit en rapport avec les chefs du mouvement occultiste d'alors, notamment avec Stanislas de Guaita. Une intimité véritable se noua entre eux, et Sédir fut très vite un habitué des soirées que Guaita donnait dans son appartement de l'avenue Trudaine ^{102} et où se rencontrait l'élite des amateurs de hautes sciences. Guaita possédait une immense bibliothèque qu'il mit à la disposition de son jeune ami et Sédir, après ses journées de travail à la Banque de France, venait poursuivre ses études chez Guaita. Très souvent il passait la nuit entière dans la lecture et la méditation.

Sédir fut immédiatement un des collaborateurs de l'Initiation où il publia, en octobre 1890, sous la signature Yvon Le Loup, son premier article intitulé : « Expériences d'occultisme pratique ». C'est dans l'Initiation d'octobre 1891 que le nom de « Sédir » apparaît pour la première fois ; notre Ami l'avait trouvé dans le Crocodile de Louis-Claude de Saint-Martin. Puis il collabora au Voile d'Isis, aux Matinées espagnoles, à la Revue Blanche, à l'Hyperchimie, à Matines, à la Thérapeutique intégrale, à l'Initiateur, à bien d'autres revues. Dès 1892, Papus se l'adjoignit comme conférencier puis lui confia un cours à sa « Faculté des sciences hermétiques ».

Sédir était très rapidement devenu un maître dans le cénacle dont Papus était l'animateur. Membre du Suprême Conseil de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix rénové par Guaita, membre du Suprême Conseil de l'Ordre martiniste, membre de l'H. B. of L. (Hermetic Brotherhood of Louxor), membre de l'Eglise Gnostique, docteur en kabbale, etc. Mais, un jour, il délaissa tous ces titres ; il abandonna tous ces trésors de sagesse, il se retira d'au moins vingt fraternités plus ou moins secrètes pour ne plus faire désormais que suivre et servir le Christ ^{103}.

Cette évolution surprit ses plus anciens amis. Plusieurs d'entre eux ne la comprirent jamais. Assurément ce changement correspondait à ce qu'il y avait en Sédir de plus

profond ; on pourrait en donner une preuve dans ce « Cours de mystique » – professé en 1896 et publié en 1898 dans l'Initiation – et qui contient en germe ses travaux ultérieurs.

Mais il y eut dans sa vie une circonstance extérieure, un événement solennel et décisif qui lui fit toucher du doigt le néant des sciences et des sociétés secrètes et qui le plaça pour toujours dans la seule voie de l'Évangile ^[104].

Il ne nous appartient pas d'en dire davantage, encore que nous tenions de lui-même la date de cet événement. Nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à deux déclarations publiques faites par lui et qui donnent toutes les précisions désirables. Ce sont : une lettre qu'il écrivit en mai 1910 à l'Echo du Merveilleux et dont nous donnons ci-après le passage essentiel, et l'avant-propos de l'Enfance du Christ.

Mein proponie par Johann Rabik
pour l'obtention du Baccalauréat - en - Kabbale,
Travail ex allum comme érudition et comme
analyse ; si l'ordre établi par notre très respecté
Stanislav de Guaita ce devant être respecté, je
proposerais de décerner à l'auteur le diplôme de
licencié.

Paris, 6 juillet 06.

Sédir
R + N

Fac-similé d'une annotation de Sédir relative à une thèse présentée (par un martiniste tchèque) en vue d'obtenir le baccalauréat en Kabbale et intitulée :
Die Prüfungsarbeit (des Origines) S... I...

« Je ne suis qu'un étudiant isolé... J'ai touché à beaucoup de sujets depuis 1887, époque où ces études ont commencé de me passionner... Jamais je n'ai eu les commodités matérielles nécessaires à celui qui n'étudie que dans les livres ; et, si le destin m'a dédommagé, en mettant sur ma route les représentants les plus hauts des diverses traditions ésotériques, la simple discrétion, la reconnaissance, les convenances m'ont toujours interdit de raconter à tout le monde ce que ces hommes obscurs, mais extraordinaires, considéraient comme devant rester secret.

« ... Tous mes petits livres d'ésotérisme, tous mes articles dans des revues d'occultisme, tous mes cours à l'École hermétique furent forcément semés de lacunes et de réticences. Ces essais arides ont eu au moins le mérite d'attirer l'attention des chercheurs et de provoquer des travaux plus complets. Pour mon compte, avec quelques compagnons, j'ai fait le tour de tous les ésotérismes et exploré toutes les cryptes avec la plus fervente sincérité, avec le plus vif espoir de réussir. Mais aucune des certitudes enfin saisies ne m'a paru la Certitude.

« Des rabbins m'ont communiqué des manuscrits inconnus ; des alchimistes m'ont admis dans leur laboratoire : des soufis, des bouddhistes, des taoïstes m'ont emmené, pendant de longues veilles, dans les séjours de leurs dieux ; un brahmane m'a laissé copier ses tables de mantrams ; un yoghi m'a donné les secrets de contemplation. Mais un soir, après une certaine rencontre, tout ce que ces hommes admirables m'avaient appris est devenu pour moi comme la vapeur légère qui monte au crépuscule de la terre surchauffée ». (Bulletin des Amitiés Spirituelles, avril 1933).

La rencontre – dont il sera fait état plus loin – avec le Maître Philippe fut donc, pour Sédir, l'événement marquant de sa vie, le choc décisif, l'éclatante lumière qu'il recherchait depuis si longtemps...

Comme le disait son ami Besson, Sédir eut le privilège de rencontrer son idéal non pas dans le monde abstrait des idées, non pas comme une conquête de l'intelligence, mais dans une personne vivante, avec tout ce que cette réalité mystérieuse et auguste renferme d'insondable profondeur, de lumineuse douceur, d'invincible certitude. Sédir a d'ailleurs affirmé – nous précise M. Théophile Briant dans une attachante étude sur le mystique breton contemporain – avoir éprouvé un éblouissement comparable à celui qui dut s'emparer de certains disciples quand ils se trouvèrent en présence de la personne vivante de Jésus qui portait dans ses prunelles, dans le son de sa voix, dans tout son corps d'Agneau promis au supplice, la délégation divine de la rédemption.

*
* *

Dans le N° 17 (Janvier 1954) du *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, Max Camis a consacré un bel et bien émouvant article à « La Mort de Sédir ». En voici quelques extraits :

Le matin avait donné quelques inquiétudes et le téléphone marchait sans cesse ; les hôtes et deux amis épilogaient dans le salon, quand, vers 4 heures de l'après-midi l'infirmière nous engagea à monter ; la fin approchait. La chambre, au second étage, était plus silencieuse que jamais ; il planait là une impression de présence, celle de la grande Messagère venant accomplir sa tâche. A moitié tirés, les rideaux laissaient passer un jour gris ; le malade, couché au milieu de la chambre, surélevé par des oreillers, dominait encore la situation. Nos quatre ombres craintives d'émotion s'étaient glissées dans la pièce ; Sédir nous devinant plus qu'il ne nous voyait, eut un geste du bras gauche, côté de la fenêtre, comme pour nous attirer à lui. L'amie qui le recevait vint en larmes s'écrouler au pied du lit, alors que la longue main diaphane s'était mise à lui caresser affectueusement la tête ; puis, l'attirant doucement, il l'embrassa sur le front et son mari, qui la soutenait tendit également le sien.

Pas un mot ne fut prononcé, l'agonisant ne le pouvant, non plus que la gorge serrée des assistants. Seule la grande main parlait dans le silence. En un nouveau geste, il invita les deux autres amis à venir eux aussi recevoir le baiser de paix... le dernier. L'image du Christ, qui était accrochée dans l'alcôve vide, lui fut présentée et, dans un long regard adorant, celui de toute sa vie ! S'arrêta l'ultime effort... La tête, qui s'était soulevée, retomba, le souffle se ralentissant dura encore pour s'arrêter définitivement ici-bas à 18 h 45.

Quant aux sentiments de ceux qui le veillaient, alors qu'en plus de la douleur le désarroi du chef parti pouvait les justifier auprès du grand corps silencieux, succédait au contraire en eux une impression paisible, presque heureuse ; l'angoisse des jours mornes de la maladie, la gêne de la présence invisible du Génie de la mort venant accomplir l'ordre à la lettre cachetée que nous portons tous en venant au monde, laissaient place à la certitude que tout cela n'était qu'apparences. Le cher guide que le Ciel avait mis sur notre route demeurait. Cette impression se répéta encore les trois nuits de veille où d'autres amis vinrent se relayer auprès des deux flammes vacillantes et du bouquet de violettes de Parme qui étaient à côté de lui.

DIOCÈSE DE PARIS

PARIS, LE 28 Avril 1941

Paroisse

N.-D. de l'Assomption

25. RUE DE L'ASSOMPTION (16^e)

Extrait du registre des décès, 1926
page 178

N° 15 - L'an mil neufcent vingt six, le 6
Février à 12^h, a été présentée en cette église
le corps de Yvon Le Loup, Sédix, de cède
le 3 Février à l'âge de 55 ans,
rue Henri Heine n° 33.



Pour copie conforme:

J. L. Rey

curé de N. D. de l'Assomption de Passy

Paris 28 avril 1941.



Paul SEDIR
(Photo Allié)

Souvenirs heureux, conversations animées écourtèrent la nuit qu'une présence ailée suombrait.

Suivit un enterrement et un service religieux en l'église N. -D. de la Miséricorde, tout cela trop fastueux au goût de beaucoup mais qui était la manifestation d'une maison fortunée, qui voulait en Sédir voir bien plus qu'un membre de sa propre famille.

Le petit cimetière Saint-Vincent, à quelques pas de la rue Girardon [1051](#), se rouvrit pour lui et, proche de la tombe d'Alice Le Loup, de frêles planches de peuplier descendirent dans la terre ce qui restait de notre guide.

*
* *

On s'étonna tout d'abord de ne rien trouver dans ses papiers, aucune trace d'ordre ou de directives spéciales, aucun choix d'une tête de file pour le remplacer – qui aurait pu le remplacer du reste ? – aucune lettre aux directeurs qu'il avait choisis. Rien que le simple effacement du serviteur qui, une fois son œuvre accomplie, remet, comme son Maître l'avait fait sur la croix tout entre les mains du Père.

Mais, pour nous, son œuvre n'était-elle pas là, toute chargée d'un programme « pour de nombreuses existences », nous avait-il dit lui-même ? Il n'y avait donc qu'à continuer, seuls maintenant, mais pourtant avec, par et pour le Christ [\[106\]](#).



mes rencontres avec M^r (Sédiz) 1

Le 13 juillet 1897, Alice la vit à Autreménil chez le
D^r Encausse.
Je la rencontrai, la même jour à la gare de
Lyon. (à moins que ce n'ait été le 8^e 9^e 1897, il pleuvait)
En août 1898, visite de 15 jours avec le D^r Encausse.
Je passai l'examen de l'École secondaire de Magnatisme
de Lyon (où on ne fait jamais de magnétisme).
En Mars 1899 et juill. pour mon mariage, qui
eut lieu à Paris le 13 juin 1899. 2 semaines chaque.
En 1900, pas de voyage à cause de ma femme
Berthe Perrot. gentil, malade déjà, mourant
à Paris l'automne 1908
En 1901, en mars, pour sa fête, une semaine;
et en juil.
En 1902, du 21 au 26 Avril, du 3 au 10, 8^e.
En 1903, du 26 Avril au 2 mai. et en Octobre
le 22 8^e 1903 rue Fontaine, A. Millon
En 1904, à Paris, le 10 mai et le 13, 8^e, 5 juillet.
Le 13 8^e 1904, dismit partie pour Fridonay, Munich
Milan et Rome, en aout le 16 Aout, place
Pigalle, etc.
Ensuite (1-1-05) ordre de garder le silence -
En 1905, en Mai à l'Arbrele. (2.15 et 5 20 mai)

N. B. Les fac-similés du texte manuscrit reproduit pages 159, 160, 161, 163, 164 et 165 ont trait à un document rédigé par Louis Marchand qui avait tenu à recopier in-extenso des notes manuscrites de Paul Sédiz. Il ne s'agit donc pas de l'écriture de Paul Sédiz.

La première fois que j'entendis parler de lui, ce fut avant le mariage d'Encours vers 1895. Ce dernier devait épouser M^{me} V^{ie} Thauriet, née Mathilde Isnard d'Argence allée aux Waldner de Frensdorff, et dont le père occupait, depuis un divorce, une haute situation dans un ministère mexicain. M^{me} V^{ie} Thauriet avait deux enfants, Germaine et André.

Elle avait été élevée au couvent des Ursulines de l'Arbre, et sa mère, à la gare de ce petit bourg l'effraya ~~à la gare~~ un jour, alors que M. P. passait, en se jetant devant elle, pour que le « sorcier » ne la regardât point. La jeune fille n'eut naturellement point pas de plus vif désir que d'éviter en relations avec l'homme que tout le bourg calomniait ainsi.

Elle me raconta un jour, à ce propos, le trait suivant. Non seulement les Arbrois sur le pas de leurs portes disaient, au passage de M. P., des phrases malveillantes, mais ils accoutaient encore jusqu'à la grossièreté quand sa femme ou sa fille circulaient dans les rues. Lui ne répondait jamais rien. Mais un jour, le forgeron je crois, lança à ces deux femmes de véritables injures, et elles rentrèrent chez elles toutes honteuses. M. P. se serait alors adressé au Père lui demandant de protéger, non pas lui-même qui avait subi une œuvre tout prêt à en subir les contre-coups, —

44
mais sa femme et sa fille, non responsables et
sans défense. Et au dire de M^{me} Encausse, on
aurait trouvé le lendemain matin, le forgeron
mort dans son lit.



Le Maître PHILIPPE entouré de fidèles disciples. On reconnaît Papus (à main gauche) et, derrière M. PHILIPPE, Marc Haven (Dr Lalande et Paul Sédir. A main droite : Bardy. – Photographie prise sur la terrasse du « Clos Landar », à l'Arbresle (Rhône) où le Maître habitait.

*
* *

En juillet 1897 M. Philippe était venu à Paris avec son gendre le Dr Lalande, sa fille Victoire (toute nouvellement mariée) et sa femme née Jeanne Landar. C'était un dimanche après-midi ; j'étais chez Chamuel. On reçoit un pneumatique de Gérard Encausse nous disant de venir tout de suite pour courir la chance de rencontrer M. Philippe... Nous arrivons à Auteuil... Les enfants nous disent qu'il était parti mais qu'il prenait le train de 7 h. du soir à la Gare de Lyon. Persuadés qu'on nous servait une défaite nous allons à la gare et nous le trouvons avec sa famille et les Encausse.

Je vis un petit homme assez gros, le teint cuit, la moustache forte, vêtu proprement mais simplement. Sa femme et sa fille étaient aussi habillées sans recherche ; il fumait une scoufflaire ; il portait un sac noir pendu à l'épaule et une grosse canne commune. Il allait et venait sans hâte, causant comme un bon père de famille, mais aussi s'éloignant parfois de quelques pas pendant une demi-minute.

Il était extrêmement poli, tirant son chapeau jusqu'aux porteurs de bagages.

M^{me} Encausse me présenta, disant que les dispositions que je montrais éveilleraient certainement son intérêt. Il me tendit la main avec une grande cordialité, bien que son coup

d'œil m'eût semblé signifier clairement : *Il n'est pas si extraordinaire qu'on veut le dire...* Et il répliqua tout haut à M^{me} Encausse : « Alors, vous voulez que l'on s'occupe de ce jeune homme ? »

J'étais un peu muet ; il ne me souvient que de quelques phrases qu'il prononça en faveur de la réincarnation, affirmant cette théorie par les idées innées, les paramnésies et les enfants prodiges. Je fus surpris de l'entendre conclure sur un ton très sincère, déférent presque, et avec un sourire charmant, disant à Lalande : « N'est-ce pas votre avis, Dac ? » Il l'appelait toujours ainsi et Encausse souvent. Il tutoyait presque tout le monde, mais si paternellement et avec un tel tact que personne ne s'en formalisait. (...) Je note que, plus tard, comme je lui rappelais que c'était à M^{me} Encausse que je devais d'avoir fait sa connaissance, il me répondit : « Si ce n'avait été par elle, c'eût été par quelqu'un d'autre. »

De cette première et superficielle rencontre, je me me souviens plus que d'une sorte de frémissement électrique par tout le corps, d'une émotion physique comme d'effroi devant une force gigantesque et mystérieuse. Il me fit l'effet d'un personnage capital à qui arrivent sans cesse de tous les coins du monde des renseignements secrets, et qui répond aussi sans cesse par des oracles et des actes intérieurs. Au moral, ce fut une confiance spontanée, simple et naturelle.

Le 13 juillet 1897, chez les Encausse à Autueil, Alice le vit pour la première fois. C'était un grand dîner de la princesse Olga Chertakof née Gergaline, sa fille m^{me} Marshall (Zhora) qui devait plus tard épouser Lalonde, Jeanne Olivier, Pierre Hardy qui devait mourir à 40 ans, etc... M^{re} arrive à la petite porte, Alice qui va lui ouvrir le reconnaît, il l'embrasse. Au dîner, il a donné à chaque convive une des feuilles du lierre qui décorait la salle. Au dessert, il se verse un petit verre de cognac, en boit et fait boire le reste à Alice. A m^{me} B... qui lui dit en lui présentant Alice: « je n'ai jamais rencontré par là dérivement » il répond: « je le sais, il y a quinze ans que je la connais. » or elle avait fait, à cette date, sa première communion protestante avec beaucoup de serrement. A M^{me} Olivier, mercredi, il offre une feuille de lierre en lui disant: « j'aime beaucoup les jeunes »

II
A. Alice et a moi, il nous prirint que tout ne
serait pas rose dans le mariage, qu'il y aurait des
angles à arrondir; Alice demanda à prendre
la plus grosse part des ennies. Il nous écrit et nous
bient.

Le liser suivant, il revint chez les Encausse;
je fus chez eux avec Bandy; après dîner nous allâmes
avec Luc. et lui, chez l'arvime où il était descendu
avec sa famille; en prenant un bock à la brasserie
Encausse lui montra le petit carnet que je tenais
pour moi, imitant ainsi sans le savoir l'usage de
Loyola et Franklin. M^{rs} me regarda sans rien
répondre.

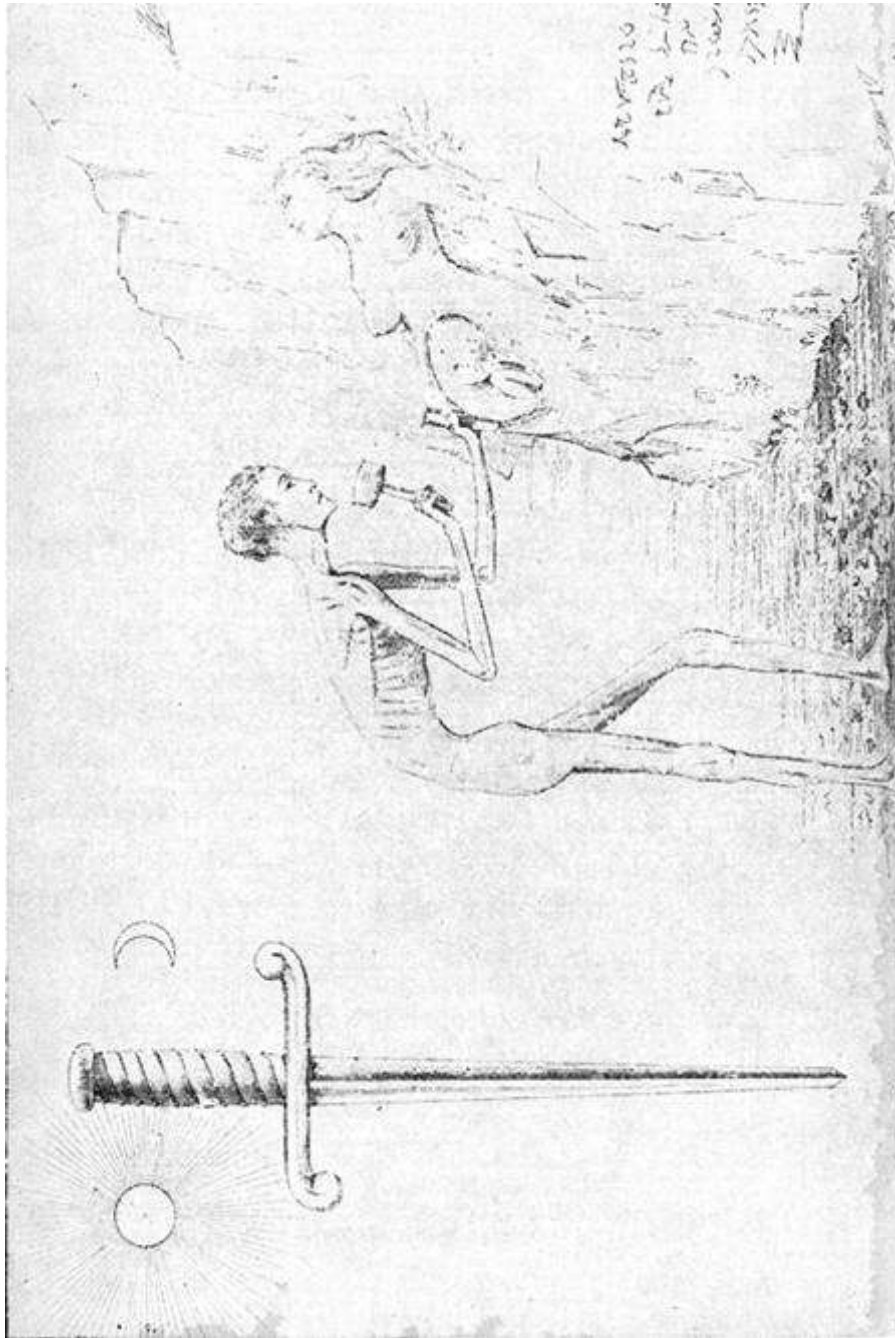
Lui et Luc prirent un fiacre, Bandy et moi
vîmes à pied chez Gharniel rue de Savoie

Celui-ci l'avait déjà consulté à Lyon chez
Lalande, pour ses affaires. M^{rs} lui avait
promis unediation à condition qu'il fournât
aux pauvres la dîme de l'argent, qui lui venait.
Gharniel n'avait pas observé ce contrat parait-il.
Bien que la commandite nécessaire lui fut
venue, et sa situation était redevenue précise.

Après avoir causé avec lui un instant,
M^{rs} monta à l'étage supérieur dans la salle
de l'École Hermitique. Encausse raigonna un peu
magiste, voulait, en ce temps là que M^{rs} lui
donne un pentacle pour le martinisme, et une
médaille.

Ce pentacle fut fait; Enc en conserve la ^{III}
desin par L. Deffore. C'est une sorte de quelcette
qui sculpte à même le roc une figure de femme
enceinte dont le fœtus est visible. Dans le Giel,
le soleil, la lune et une épée; en bas, deux lignes
d'une écriture secrète. J'ignorais avec la
La médaille, que devaient porter les dignitaires
du Martinisme, ne fut frappée, par les soins de
Bardy, qui a deux exemplaires, j'en vois. Encours
en porte une à sa chaîne de montre.
Bardy avait offert en outre à la loge
de Papyrus deux grandes épées, de 1^m 20 de long (1)
Ce soir-là Encours demanda à Mr de
mettre une force dans l'une de ces épées.
Mr asquosa se recueillit quelques secondes,
portant par deux fois la main en cornet à
l'oreille, en disant: Comment? comme s'il
avait mal entendu la parole d'un interlocuteur
invisible, et rendit l'épée. Encours dit qu'un
génie avait été attaché à cette arme symbolique
Baudet était présent à cette entrevue, mais
mal préparé par des récits divers, il ne
comprit rien et resta par la suite dans le
boudoir de Thion et dans Sarah.

(1) L'une se trouve actuellement en l'Oratoire où sont réunis un certain nombre d'objets ayant appartenu au Maître Philippe, à Papyrus et à divers compagnons de Papyrus (Ph. E.).



(Voir pages 164 et 165)

M. Philippe était d'allure placide ; presque petit et les jambes courtes pour sa taille, il marchait cependant par pas assez grands, en montagnard. Le pied petit, cambré, la main petite pleine, ferme chaude et sèche ; les doigts relevés du bout comme chez certaines vénusiennes bénéfiques. Son aspect était fort simple en apparence, mais, par intervalles, la bonté de son sourire, auquel participaient toutes les lignes d'une physionomie extrêmement expressive lui communiquaient un charme irrésistible ; ou bien l'acuité soudaine du regard surprenait... Son embonpoint variait surtout quant au visage et aux mains ; parfois son attitude était sombre, taciturne, ses traits michelangelesques ; parfois, il redressait la poitrine et la tête ; le teint et la couleur des yeux s'éclaircissaient ; il rayonnait tout entier comme le Séraphitus de Balzac, mais un Séraphitus vigoureux et bien vivant.

L'œil vif et mobile regardait souvent plus loin que la personne ou l'objet qu'il considérait ; mais il pouvait aussi devenir d'une fixité impérieuse. La grandeur et la couleur des yeux changeaient ; le plus souvent ils paraissaient petits et gris d'acier.

Il fumait beaucoup sans les manies précautionneuses des amateurs de pipe. Je lui ai vu, un soir une pipe blanche qui le lendemain, était toute noire d'un bout à l'autre tellement il avait fumé la nuit.

Très habile il savait roder, souder, polir ; Il pouvait construire lui-même tous ses ustensiles de laboratoire.

Très généreux il était impossible de payer en sa présence un repas, une voiture ou au café. Il prenait le temps de faire une partie, le soir, en famille ou à la brasserie, ou d'aller au théâtre ou au Casino ; il pratiquait parfois la plaisanterie la plus bonhomme, mais très en passant.

Il ne montra jamais aucun éloignement ni aucune préférence pour aucune classe sociale. Il causait avec la pierreuse comme au prince et avec l'ouvrier comme au riche avec la même simplicité et une mesure toujours juste de la politesse convenable.

Plusieurs des femmes qui lui furent le plus profondément attachées sortaient du peuple ; d'ailleurs, les intellectuels et les membres des classes dirigeantes que je sais l'avoir un peu connu l'ont peu compris et ne lui gardent pas une bien rigide fidélité.



Agrandissement photographique (avers et revers) de la médaille dont il ne fut frappé que quelques exemplaires et dont l'un fut porté jusqu'à sa mort par Papus. On remarquera sur le revers les six points du Martinisme. Maintenant la médaille (en simple argent) de Gérard Encausse (Papus) se trouve en l'oratoire cité précédemment avec d'autres souvenirs provenant de M. Philippe et de Papus (Ph. E.).



Gérard ENCAUSSE (PAPUS) en 1914

On remarque la médaille dont il est fait état à la page précédente. (Ph. E.).

*
* *

Le 26 mars 1901, nous étions à Lyon avec l'ami Sainte-Marie [107](#). C'était le jour de la fête de M. Philippe. Le petit hôtel de la rue Tête-d'Or était rempli d'une foule respectueuse chacun avec son bouquet. J'étais monté dans sa chambre avec Encausse. M. Philippe se promenait de long en large en fumant, l'air perplexe... Il nous disait : « Tous ces gens qui sont en bas, qu'est-ce que je vais leur dire ? Je n'ai rien fait pour eux ! » Descendu il dit aux visiteurs : « Une autre fois n'achetez pas tant de fleurs ; donnez m'en une et gardez l'argent pour les pauvres. » Il s'approcha d'un petit garçon, le hissa sur la table et lui fit réciter le PATER... Tout le monde pleurait ; les mères lui tendaient leurs enfants à bénir. On avait imprimé un petit compliment en vers : je lui avais apporté un dessin symbolique (un chien défendant son troupeau contre des serpents).

On donna une fleur à chaque assistant, après qu'il eût imposé les mains sur les bouquets. (...) Une autre fois le soir de sa fête, j'ai dîné chez Chapas avec lui et Encausse. J'étais à la droite de M^{me} Chapas, alors enceinte de sa première fille Martine. Tout à coup sa chaise fut comme retirée brusquement de dessous-elle, et elle tomba brutalement sur le plancher... M. Philippe se leva, m'écarta, lui fit 2 ou 3 passes le long du dos ; elle ne se ressentit de rien. Lui, était soucieux ce soir-là ; il mangea très peu et partit de bonne heure. (...) M. Philippe n'aimait pas le pseudonyme « Papus » et ne s'en servait jamais. Cela ressemble trop à

« pape » me dit-il un jour. Il disait donc « Encausse » en parlant de Gérard Encausse et « Mon cher docteur » quand il s'adressait à lui.

Il dit un jour, à l'Arbresle, à Encausse, en déjeunant : « Docteur, je n'ai pas gagné ce morceau de pain que je mange ! » (...) Le mercredi 8 juin 1904 Alice, ma femme le rencontre place Saint-Georges, à Paris, et à la fin du même mois au 60, bd de Clichy, sortant de chez M^{me} Robert. (...) En décembre 1900 nous l'avons vu à la gare de l'Est, le soir de son premier départ pour la Russie. Les Encausse, les Filliol, Férard, Bardy étaient présents. Ce dernier était en discussion pour un projet de mariage avec Germaine

Theuriet. Nous avons bu ensemble dans un petit café ; il était fatigué, le teint brouillé, des poches sous les yeux. Il m'a regardé tout à coup, en silence, droit au fond des yeux et avec une telle fixité que je pouvais à grand peine continuer à le regarder. Les autres étaient un peu surpris. (...) Un matin, chez lui, il me fit passer je ne sais plus à quel propos dans l'avant-bras gauche, un courant, avec une sensation extraordinaire de fraîcheur et de béatitude, dans ce membre seulement. (...)

Le jeudi 12 mai 1904 il me précisa : « J'ai les os durs comme du diamant ». Un jour de sa jeunesse, quand il était garçon boucher, en descendant la grande côte à Lyon, sur un sol recouvert de verglas et avec des kilos de viande sur le dos, les deux pieds lui manquèrent à la fois et, tombant sur le coude, la manche, la chemise et les chairs furent arrachées mais l'os humérus entra de 3 centimètres dans le pavé. Une autre fois un jeune homme lui donna un coup de poignard : la lame s'ébrécha sur les côtes, au-dessus du cœur ! Et je me souviens avoir entendu dire de lui par Encausse qu'il se laissa prendre le doigt dans le piston de sa voiturette et que l'os laissa sa marque sur le métal.

Une voiture lui passa, un jour, sur le corps sans lui faire le moindre mal. – Couper ses ongles le faisait souffrir. – Il avait constamment mal à l'index droit. (...) Il nous avait dit adieu en ces termes : « Vous ne me verrez plus ; je m'en vais où j'ai à faire. Quelques-uns d'entre vous me verront encore de temps en temps puis je disparaîtrai... » (...) Une délégation de la Franc-Maçonnerie vint le trouver en secret pour lui demander de s'affilier et de travailler en commun. Il refusa, disant qu'il voulait attendre que le Ciel lui en donnât l'ordre. (...)

M. Philippe ne dormait presque pas ; il ne s'accordait 6 ou 7 heures de sommeil que très rarement. Personne n'a pu savoir ce qu'il faisait la nuit. A l'Arbresle il passait la soirée en famille ; à Lyon on suppose qu'il allait à ses laboratoires, soit rue du Bœuf, soit à la Croix-Rousse. Il a toujours fumé beaucoup. Il mangeait très variablement en quantité comme en qualité. Il semblait craindre le froid. (...) Alice et moi nous habitons Neuilly, chez Misti le peintre, au moment de sa mort. Il y eut des craquements nombreux dans les meubles. Nous ne reçûmes le faire-part que le surlendemain et, cependant, le lendemain Alice, étant seule, au crépuscule, avait entendu des pas dans l'escalier et senti, derrière elle, quelqu'un la regarder. (...) Au moment de la catastrophe Golfin était dans la maison de l'Arbresle. C'est lui qui, avec Emmanuel Lalande lui rendit les derniers devoirs.

La première nuit, dit-il, la maison parut entourée de voiles blancs et, la seconde, de voiles noirs. (...) Il a laissé des carnets chiffrés. Encausse dit que Lalande les lui a montrés [11081](#). (...) Il expliqua à Encausse qu'avant de naître. Il dut chercher pendant 5 ans. Il lui fallait, en effet, l'aïnesse et que ses parents eussent Joseph et Marie comme prénoms. (...) J. J. Jacob, des Trois Epis, se disant initié des R+C d'Egypte selon l'ordre de Melchissédéc, alchimiste, à qui Encausse avait parlé de M. Philippe, essaya une inspection occulte... Il ne put approcher M. Philippe car des lions défendaient les alentours. (...) Il dit un jour à Ravier, avec force : « Je ne suis pas le Christ ! Tu vas me promettre de dire que je ne le suis pas. Je Le vois quelquefois ; Il m'a même mené une fois vers le Père mais j'ai baissé la tête. » (...) Il a dit

aussi qu'il avait sacrifié sa fille (morte en 1904), qu'il s'était enlevé le droit de la guérir et qu'elle était partie pour aplanir le chemin. « Cette mort, ajoutait-il, m'a crucifié vivant. »

(...) Il fut souvent contrecarré dans ses projets philanthropiques et autres dans son foyer. Sa belle-mère ne le comprit pas toujours. Elle tenait à sa fortune ! Or M. Philippe en était arrivé à payer jusqu'à 40 000 F (*de cette époque*) de loyers, par an, à des pauvres. Souvent, descendant de la gare Saint-Paul, lorsqu'il entrait au bar Kléber, il avait déjà distribué mille francs.

(...) M. Philippe montait souvent à Fourvière et il entrait volontiers dans la vieille église de Fourvière.



**Choix d'enseignements personnels donnés
à Paul Sédir par le Maître Philippe**

— « Je veux te charger un peu les épaules ; si tu veux être libre fais la volonté du Père : aider les autres, avoir confiance, prier par l'exemple, c'est plus difficile. Force-toi, mange ce que tu n'aimes pas. L'enfant fait d'abord la volonté de son père ; après, le père fait celle de son fils. C'est absolument la même chose avec le Ciel. Il fait ensuite toutes nos volontés. On peut arriver à cela en une existence... Cela peut comporter des épreuves, de la prison » et, se tournant vers Encausse, il me sembla qu'il lui dit : « Je ne dis pas cela pour vous, docteur qui êtes (ici un mot que je n'entendis pas) mais pour lui qui est innocent. » (12 mai 1904, à Paris).

— Il ne faut pas fuir le danger, au contraire. Il faut être là où les difficultés sont grandes, de façon que, si l'occasion s'en présente, on puisse agir, et, de sang-froid, par quelques mots seulement, parfois empêcher de grands malheurs d'arriver (février 1903).

— Tout est illusion ; cela tu le comprends superficiellement ; mais il ne faut pas le dire ; le mal n'existe pas par soi-même. — Ne pas donner à ceux qui n'en ont pas besoin, ni les inviter. — Ce sont ceux justement qui auront reçu de vous qui ne feront rien pour vous quand vous serez dans la peine (16 août 1904).

(Demande de Paul Sédir : « Puis-je chercher des malades ?)

— Oui si tu n'as pas peur des coups de bâton ! Sinon tu peux te contenter de prier pour ceux qui le demandent, ou pour ceux que tu voudras, sans le leur dire.

— Quand on m'attaque dans un salon il faut « laisser les gens baver » (sic).

— Pour mieux parler de l'Évangile il n'y a qu'à le mettre en pratique de son mieux (20 mai 1905, à l'Arbresle).

*
* *





*La tombe de M. CHAPAS
(derrière celle du Maître PHILIPPE)
au Cimetière de Loyasse (Lyon – 2013).*

M. JEAN CHAPAS

(1863-1932)

Aux pages 60 et 62 du présent ouvrage, j'ai cité le nom de M. Jean Chapas qui fut l'un des assistants du Maître Philippe à l'École de magnétisme et de massage de Lyon, et pour lequel le Maître avait une très grande estime et une profonde affection. Il précisa, un jour, à Paul Sédir : « J'ai donné à tous autant qu'à Chapas mais lui, il est humble. » Il semble donc juste de rendre ici, à M. Jean Chapas, disciple fidèle du Maître et son successeur direct, un particulier hommage.

C'est pourquoi je reproduis ci-après quelques extraits d'un article consacré, dans *l'Initiation* [{109}](#), à M. Jean Chapas [{110}](#), par le regretté homme de lettres belge Christian de Miomandre qui était un admirateur du Maître et de M. Chapas et qui avait bien voulu m'honorer de son amitié.

Je me fais un devoir de saluer ici la mémoire de ce délicat poète, de ce « Serviteur » dont l'aide fraternelle et avisée me fut précieuse lors de la mise au point de la première édition de ce livre. Christian de Miomandre nous a quittés au début du mois de mars 1966 laissant les siens et nous tous dans l'affliction la plus profonde :

« Le maître Philippe avait un collaborateur qui l'accompagnait quotidiennement dans son œuvre de guérison et de relèvement des âmes, il s'appelait Jean Chapas.

Nous voudrions, dans la présente étude, montrer l'activité et esquisser un portrait de ce disciple bien-aimé de M. Philippe, que nous avons bien connu entre les années 1921 et 1932.

Jean Chapas était né à Lyon le 12 février 1863. Celui qui devait être, dès sa vingtième année, le compagnon journalier et, plus tard, le successeur de M. Philippe dans sa mission de prière et de guérison, naquit, comme celui-ci dans une humble famille.

Lorsque l'enfant eut terminé ses études primaires, dans un collège de l'endroit, ses parents lui firent faire des études en vue de l'obtention du brevet de capitaine de navigation sur le Rhône. Ce brevet, il l'obtint mais il ne l'utilisa pas car, au retour de son service militaire. M. Philippe, qui le connaissait, s'attacha sans retard ce jeune homme en qui il avait distingué des dons particuliers pour son œuvre spirituelle.

Pendant quelques années, il accomplit dans le silence toutes les tâches que lui confia M. Philippe. Nous tenons de M^{me} Chapas elle-même que ce furent, pour le jeune homme, des années d'épreuves spirituelles et de formation interne au travail qui l'attendait. (...) Lorsque M. Philippe s'en alla de l'autre côté (2 août 1905), Jean Chapas continua à recevoir les malades qui venaient toujours nombreux à la salle de la rue Tête-d'Or. (...) Les médecins lyonnais firent un procès à Jean Chapas en 1908, pour exercice illégal de la médecine. Mal leur en prit, car il fut acquitté, le tribunal ayant reconnu que le successeur de M. Philippe n'agissait que par la prière. (...) Dès le début de la guerre de 1914-1918, Jean Chapas affecta la plus grande partie de sa propriété de l'Arbresle à l'installation d'un hôpital militaire, qui fut officiellement agréé comme hôpital de seconde zone pour les blessés mis en convalescence.

Cet hôpital comprenait soixante lits. Il resta ouvert jusqu'en 1919.

Nous ne savons ce qui doit être le plus admiré dans la mission de *cet Ami de Dieu*, de l'œuvre spirituelle de prière qu'il accomplissait inlassablement pour tous, ou de l'œuvre matérielle de cet hôpital dont il assumait la charge. Quel homme aurait accepté d'accomplir une double action quotidienne, avec tous ses soucis, ses entraves et ses incidents ? Il y fallait une énergie et une capacité peu ordinaires. Rares, nous le savons, sont ceux qui peuvent ainsi conjuguer l'action directe avec la charge morale des malheureux à soulager et à reconforter pendant ces longues années de combats meurtriers. Lorsque, plus tard, nous avons connu ce chapitre de sa vie, nous n'avons pu nous empêcher de lui dire notre étonnement et notre admiration. Il se contenta de nous répondre : « C'est le Ciel qui a fait cela ».

Nous étions en 1920. Jean Chapas allait bientôt fermer la maison de séances de la rue Tête-d'Or.

Notre père, Maurice de Miomandre, écrivain et journaliste, qui dirigeait alors le service officiel de la presse de l'armée belge d'occupation sur le Rhin, l'avait revu en 1919.

Nous devons maintenant ouvrir une parenthèse pour expliquer comment et dans quel climat Maurice de Miomandre était en relation avec *l'Ami de Dieu*.

C'est chez M. Philippe qu'il avait fait la connaissance de Jean Chapas, lors d'un séjour qu'il fit à Lyon en 1897, en compagnie de Papus. Maurice de Miomandre avait alors 21 ans. Il était issu d'une famille limousine émigrée dans la principauté de Liège, lors de la Révolution de 1789.

Il s'était rendu à Paris pour terminer ses études. Il avait adhéré au mouvement spiritualiste [\(iii\)](#) de Papus, mais il ne s'intéressait pas aux expériences de Rochas et des « magnétiseurs ». Il cherchait une doctrine mystique. Papus l'avait emmené avec lui chez M. Philippe à qui il le présenta.

La rencontre du maître spirituel eut des conséquences étonnantes sur l'orientation nouvelle de Maurice de Miomandre.

Bien loin d'encourager celui-ci dans ses recherches d'ascèse intérieure, M. Philippe l'engagea à regagner sa ville natale et à s'intéresser à l'action sociale.

Avant qu'il retournât en Belgique, M. Philippe lui parla encore de la guerre générale qu'il entrevoyait pour quelques années plus tard ; il annonça, entre autre, à son nouveau disciple, *qu'il verrait la « course à la mer » (sic) et qu'il ferait son service militaire.*

Malgré sa confiance naissante en M. Philippe, cette dernière affirmation l'étonna beaucoup, car il venait précisément d'échapper à l'obligation militaire en Belgique, selon la disposition de la loi de l'époque qui était basée sur un véritable tirage au sort.

Revenu à Paris avec Papus, il rentra peu après à Liège où il se lança dans l'action sociale par le journalisme et les conférences. (...) *Ultérieurement notre père vit donc la « course à la mer » qui lui avait été annoncée, quinze ans plus tôt, par M. Philippe.* Il savait que la France sortirait victorieuse de l'épreuve.

Le jour venu de la récupération des provinces d'Alsace-Lorraine et de l'occupation militaire du Rhin, il fut chargé de la direction des services de presse de l'armée belge en Rhénanie. *C'est ainsi qu'il revêtit l'habit militaire de 1919 à 1922 et que se réalisa la dernière prédiction que M. Philippe lui avait faite dans sa jeunesse.* (...) Lorsque Jean Chapas eut

définitivement fermé la maison de la rue Tête-d'Or, il accepta l'invitation de notre ami Emile Bertrand, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Liège.

Il se rendit en Belgique en avril 1921. Il avait alors 58 ans. C'est à cette occasion que nous lui fûmes présenté. Comme on avait beaucoup parlé de lui et de M. Philippe dans la famille, nous prêtâmes à cette réunion un intérêt inaccoutumé.

C'était un homme de belle taille, vêtu simplement d'un complet noir, son regard était fort doux, au milieu d'un visage bruni par le soleil. Sa voix basse et profonde vibrait comme un violoncelle. Il émanait de tout son être une atmosphère apaisante qui nous surprit au premier abord ; nous étions habitués aux vivacités de notre père éloquent et batailleur, Chapas en était l'opposé le plus évident.

Il nous donna sans tarder une profonde impression de sécurité qui ne s'est jamais démentie ; c'était en un mot un consolateur-né. (...) Ce qui nous frappa également, c'est le respect et le souci constant qu'il avait de la France, quels que soient ses gouvernements. Il voyait en elle la réalisation d'intentions providentielles, il disait que le Ciel la protégerait et que ses serviteurs s'y employaient. (...). C'est à la rencontre que je viens d'évoquer que se rattache le souvenir saisissant que voici : un soir avant de se retirer à l'hôtel, Léon Mangeot, qui recevait Chapas, lui demanda de dire la prière en commun. Il accepta. La domestique de Mangeot se tenait derrière. C'était une jeune fille sans instruction. Au moment où Chapas, debout, leva la main pour commencer le *Pater*, la jeune fille tomba à la renverse. Chapas demanda de ne pas s'en occuper. Il fit lentement et gravement la prière et, après un moment de silence, il se retira. Sur ces entrefaites, la domestique revint à elle et raconta qu'en voyant « le Monsieur » lever la main elle s'était aperçue qu'il était vêtu d'une longue robe blanche.

Ceux qui ont connu les expériences de M. Philippe à Lyon, verront que le voile avait été levé pour cette personne, et qu'elle avait contemplé la réalité. Ses sens n'avaient pu soutenir cette lumière, d'où la faiblesse proche de l'évanouissement qui s'était emparé d'elle. (...) Jean Chapas recevait toujours beaucoup d'amis auprès de lui. Il avait le goût de ces belles réunions et M^{me} Chapas le secondait heureusement d'un cœur vif et sincère. Elle racontait aisément de nombreux souvenirs sur le Maître qu'elle avait fréquenté assidûment pendant vingt ans. (...) Les dernières années de sa vie, Jean Chapas manifesta de plus en plus d'inquiétude, au sujet de la France.

Il nous en paraissait comme obsédé ; plus tard nous comprîmes dans l'épreuve de la seconde guerre mondiale, la peine qu'il dut subir. Il fit un jour un voyage en Normandie et lorsqu'il en revint, ce fut pour nous dire son désarroi presque physique comme s'il avait subi la mort. Comment comprendre de telles choses ? Il nous fallut vivre le débarquement des troupes alliées en juin 1944, pour réaliser l'épreuve nécessaire dont il lui avait été interdit de parler. (...) Le décès de Jean Chapas fut signalé dans le bulletin des « Amitiés Spirituelles » d'octobre-décembre 1932. Mais à part cette notice nécrologique, Jean Chapas s'en est allé *dans le silence ainsi qu'il l'avait toujours souhaité*. Et cependant, il nous laissait un grand espoir, un espoir incompréhensible au moment où il fut formulé ; il avait dit un jour à une personne de son entourage : « En 1942, tout ira mieux ». Ce fut dix ans plus tard que nous comprîmes la portée de cette promesse de *l'Ami de Dieu*, qui visait le sauvetage de la France... »

Christian de Miomandre.

*

* *

A la fin du manuscrit ayant appartenu à Papus et consacré au Maître Philippe, manuscrit dont de nombreux extraits sont publiés dans l'important chapitre terminal réservé aux « Enseignements du Maître », Papus a noté, de sa main, au sujet de M. Jean Chapas :

— Il a eu une première fille, baptisée Martine [{112}](#), par le Maître en mars 1899. Cette fille mourut en bas-âge. Son père avait demandé une âme sans défauts ; c'est pourquoi elle ne put rester sur terre. Comme elle était souvent et gravement malade, son père s'en fut à une séance du Maître pour demander sa guérison. Il lui fut précisé que si elle vivait, une mère de famille laisserait ses enfants orphelins. Alors Chapas répondit : « S'il faut qu'il y ait des larmes, je préfère qu'elles soient chez moi » [{113}](#).

— Sa femme, entrant une nuit dans la pièce où il était en train de prier, vit à côté de lui un soleil brillant.

— Un jour un homme vint demander à Chapas de l'argent pour payer une traite. Chapas lui donna tout de suite ce qu'il conservait pour une dépense personnelle (loyer).

— Ce qu'il faut remarquer chez lui c'est la discrétion, l'humilité, l'absence complète de médisances.

— Après la mort du Maître, il a repris le bail du 35, rue Tête-d'Or, où il continue les séances : belles guérisons.

— En 1907, on lui fait un procès pour exercice illégal de la médecine. Sur sa demande j'envoie un rapport. — Acquiescement de Chapas [{114}](#).

*

* *

SANTA MARIA ⁽¹⁶⁵⁾

Au milieu du désordre de la terre, il faut bien que le ciel, poursuivant son plan constructeur, garde son mot à dire, intervenant au plus urgent pour des raisons aussi variées que les intérêts de la France ou le logement des pauvres gens.

Malgré toutes les préséances de légitimités ou de règnes, il était nécessaire que de petits princes comme François I^{er} et Henri IV quittent leur province pour le Louvre, et que des malheureux entendent dire que « l'on pourra déménager ce soir à la cloche de bois », les bruits ne troublant pas le sommeil des concierges.

Monsieur Philippe avait désigné une certaine personne, Mademoiselle Santa Maria, pour faire l'achat d'un couvent désaffecté sur la colline de L'Arbresle, aux côtés de sa demeure. Quoique pauvre, cette femme, obéissante, alla chez le notaire le jour de la mise en vente malgré des douleurs de tête, un capuchonnage la rendant méconnaissable. A la mise à prix, elle augmenta timidement de 50 francs. Jusqu'à l'extinction de la traditionnelle bougie, le silence régna, car tous les gens présents pensaient que la mystérieuse acheteuse était une religieuse venant récupérer l'ancien couvent.

Elle ne resta pas longtemps propriétaire, car elle mourut peu après, léguant les lieux à Monsieur Chapas, qui abandonna les bords de la Saône et la pêche pour venir habiter cette peu avenante maison.

Très différentes, les deux habitations proches l'une de l'autre et dominant la petite ville, représentaient bien la fin d'une époque et d'un régime ; l'une dérivant du château féodal et devenue au XIX. siècle bastion de la bourgeoisie, l'autre venant du lointain passé où les fondateurs d'ordres religieux maintenaient un certain équilibre de charité et de prières. Dans ces deux demeures où les « hasards » avaient dissimulé la Providence, deux envoyés du Ciel étaient donc présents. En expliquer les raisons n'étant ni séant ni possible, il l'est encore moins de raconter les rapports qu'il pouvait y avoir entre ces deux « Messieurs » apparemment comme les autres.

Dans toute cette partie de la France, la construction, faite de matériaux assez médiocres, se recouvre d'un plâtrage ocre ; n'ayant plus les obligations que les climats du nord imposent elle prend la toiture plate du midi. Sans toutefois garder les fantaisies que donne le soleil, le couvent avait l'austérité uniforme des maisons religieuses. Il était construit sans plan directeur sur les pentes de la colline. Par suite d'agrandissements, le tout avait un aspect pauvre et baroque que la lèpre du temps n'arrangera pas et qu'elle vouait déjà à la destruction.

Intérieurement, les étages correspondaient assez mal, utilisant différents escaliers. La porte d'entrée, surmontée d'une croix banale, était peu accueillante, étroite et sombre, s'ouvrant sur un caniveau nécessitant des marches inégales. A l'opposé, le jardin sans verdure, tout en pente, obligeait après les grosses pluies d'hiver, de remonter la terre.

Dans ce décor triste et ces vastes locaux sonores, l'arrivée d'un jeune couple et de leur bébé pouvait paraître aberrante. Il fallait ce grand prédestiné que le Maître avait dénommé le Caporal, ce silencieux à la vue transparente, pour redonner vie à ces murs délaissés depuis longtemps, et lentement en faire par opposition un centre attractif, une ruche effervescente et protégée.

Quant aux relations avec la demeure voisine, elles ont été très différentes de ce que l'on peut en imaginer. Les rapports humains, dans leurs variantes, déjà indécélables, peuvent encore dépasser les dimensions connues et se suffire d'un silence soutenu, plus constructeur.

Bientôt arrivait la guerre de 1914, qui, après avoir été reculée, provoquait pour la France une modification importante de son rôle. Dans les longues années de deuils et de souffrances, les pauvres bâtisses de Santa Maria apportèrent leur effort. Il serait vain d'en mesurer la portée. Ces lieux, devenus « Hôpital complémentaire » pouvaient difficilement retenir des hommes que la chirurgie ou la médecine de Lyon avaient rafistolés, mais qui, sortant de l'enfer et reprenant goût à la liberté avaient besoin de confort, d'évasion. La campagne était bien à la porte, les bistrots et les filles pas loin. Quoique la discipline restait rigide – heures de sortie et de rentrée – le mystérieux prestige, la douceur compréhensive de M. Chapas arriva à maintenir ces soldats débraillés et souvent révoltés, comme des enfants, plus ou moins conscients. Cela uniquement par une confiance qu'il leur accordait, du reste, dès l'arrivée. Aucun accroc ou plainte ne furent portés à leur sujet, et, par la suite, lettres et visites de reconnaissance vinrent souligner beaucoup de situations arrangées et de santés rétablies.

La paix revenant, d'autres visiteurs vinrent près de ce phare discret. Ayant trouvé le chemin de ces vieux murs, qui gardèrent tant de souvenirs, les uns et les autres ne cessaient d'avoir recours à cet homme calme et souriant qui savait consoler, trouver les mots justes, parce que voyant plus loin que les faits énoncés. Ce qui fait que l'évocation de Santa Maria passe sur un autre plan, comme sur une rive aux richesses durables et précises.

Démolie il y a quelques années, la vieille bâtisse a été remplacée par un immeuble moderne qui assure la continuité, en réalisant le vœu qu'avait fait M. Chapas de voir ce lieu consacré à une maison de retraite pour les vieux de la région.

Max CAMIS [4116](#)



M. PHILIPPE



A l'Arbresle : M. PHILIPPE, le docteur E. Lalande (« Marc Haven ») et le docteur Gérard Encausse (« Papus »)



BIOGRAPHIE, ANECDOTES SUR LE MAITRE PHILIPPE



On trouvera ci-après quelques-uns des renseignements que M. Philippe a donnés sur lui-même (le plus souvent à son gendre, le Dr Emmanuel Lalande « Marc Haven ») et quelques remarques, anecdotes et souvenirs variés, etc., le concernant et rapportés tels quels [\(117\)](#) par : Serge Basset. – Laurent Bouttier. – Pierre Chanoine. – M. Jean Chapas. – Louise Chapas. – Jacques Comte. – M^{lle} J. Condamin. – Gérard Encausse (Papus). – Louis Alexandre Faucher. – René P. Filliol. – Marie Glotin. – Golfin de Murcia. – Elisa Goillon. – B. Grandjean. – Alfred Haehl. – Haussaire. – Auguste Jacquot. – Marie Knapp. – Dr. Emmanuel Lalande. – Marie Lalande. – Victoire Lalande. – Ogier. – René Philipon. – Auguste Philippe. – Jean Baptiste Ravier. – Jules Ravier. – Raoul Sainte-Marie. – Savarin. – Paul Sédir :

– *Lors de la naissance de M. Philippe (le mercredi 25 avril 1849 à 3 heures du matin et non à minuit comme certains l'ont prétendu) il y avait un orage d'une rare intensité sur le petit village de Loisieux. Certains en étaient effrayés. L'orage terminé on put distinguer une grande étoile très brillante, qui fut également visible, le jour du baptême qui se fit en l'église de Loisieux.*

– *Enfant on l'envoyait garder les troupeaux. Avec un simple bâton il traçait un cercle autour des bêtes et elles ne pouvaient le franchir en paissant.*

– *« Je n'ai pas suivi la même voie que les hommes ; c'est pourquoi je n'ai aucun mérite. Je suis tout petit, le plus petit ».*

– *Jusqu'en juillet 1902 il n'avait eu avec Son Ami que des entretiens de quelques minutes. Récemment il a eu avec Lui une heure entière de conversation...*

– *Il semble y avoir autour de lui des puissances qui le gardent sans qu'il s'en occupe.*

– *Le sage Bou Amama disait qu'il y avait trois Maîtres sur la Terre et qu'il en était le premier.*

– *Lorsque nous le voyons la nuit ce n'est pas toujours lui ; on peut emprunter sa forme. Quant à lui, il fait toujours son possible pour se présenter convenablement habillé et tête nue. Trois fois seulement son Ami l'a fait se couvrir. Si nous le voyons en officier ou avec de longs cheveux traînant à terre, c'est un signe certain que c'est lui.*

– *Son Ami est... le Christ.*

— Il possède une connaissance complète de la Chimie, de l'Alchimie et de toutes leurs applications.

— Un jour de l'hiver 1901-1902 où il était en Russie avec sa fille et son gendre, il établit les diagnostics et fit plusieurs guérisons de malades de l'hôpital alors qu'il se trouvait loin d'eux, à la Faculté et que les examinateurs lui avaient seulement désigné les numéros des lits des malades à guérir.

— A son mariage, à la naissance de sa fille, au mariage de celle-ci avec le Dr Lalande il y eut tremblements de terre et orages. A ce dernier événement, il y eut au moment de la sortie de l'église et du restaurant, une trombe qui s'abattit sur Lyon et plus de 60 coups de tonnerre ! Le Dr Lalande lui avait demandé de ne pas avoir de curieux importuns !

— Le 8 septembre 1900 M. Philippe fit, grâce au docteur G. Encausse, la connaissance de plusieurs des Grands-Ducs de Russie dont Pierre l'oncle du Tsar. Un jour, à table, il demanda à sa famille de ne jamais oublier que cette présentation ainsi que le mariage de sa fille Victoire, avaient eu lieu grâce à Gérard Encausse.

— Le 26 mai 1898, à 5 h 15 de l'après-midi a rapporté Papus, j'étais avec Lui dans la cour du 35 de la rue Tête-d'Or à Lyon ; Il fumait ; Il me dit tout à coup : « Tu n'as pas peur ? ». — « Non, répondis-je, j'espère ; pas avec vous ! » Et, à la seconde, la foudre tomba à 2 mètres de nous en éparpillant le gravier ». — « C'est quelque chose qu'on est venu me dire » m'expliqua M. Philippe. Et il continua de fumer. Le temps était parfaitement clair. »

— A l'Arbresle, le phylloxéra avait attaqué toutes les vignes sauf les siennes.

— A l'Arbresle également sa belle-mère manifestait une certaine incrédulité dans une discussion. Alors il fit sortir dans le jardin tous les meubles du salon, meubles auxquels elle tenait particulièrement. Aussitôt la pluie se mit à tomber avec violence au grand émoi de la belle-maman. Mais quand on rentra lesdits meubles, on constata qu'ils n'avaient pas reçu une seule goutte d'eau !

— En séance, pour montrer à Papus ce que c'est que la mort, il prend un homme présent et lui arrête le cœur. L'homme tombe inanimé. Au bout de quelques minutes il rend le mouvement au cœur du patient qui se relève et, qui interrogé, dit avoir rêvé qu'il prenait le train.

— Un jour le Parquet l'assigne, et le Procureur de la République l'accuse d'attirer à ses séances des personnes qu'il dépouille de leurs bijoux (!). Deux jours après le fils du Procureur est atteint du croup ; le père affolé le supplie de guérir son enfant. Il a demandé la guérison à Son Ami et l'a obtenue.

— En 1870, il donnait des séances du côté de Perrache. On l'incorpora comme mobile. Il se rendit à la caserne, mais, dès le lendemain, une pétition signée de nombreux malades fut remise au Préfet pour demander son retour.

Le Préfet le fit venir et lui demanda un exemple du pouvoir qu'on lui attribuait. Un conseiller de préfecture, présent à l'entretien, homme grand, fort et... sceptique, le défia de le rendre malade... Philippe se recueillit quelques secondes et les assistants virent le conseiller tomber comme une masse sur le parquet. Il était évanoui.

— Victoire Lalande, née Philippe, avait annoncé sa mort à sa mère au moment du mariage.

Cette mort prématurée (août 1904) et si douloureuse pour M. Philippe aurait retardé de plusieurs dizaines d'années l'apparition d'événements mondiaux catastrophiques...

— Une jeune femme, n'ayant eu jusque-là que des enfants morts-nés, lui en parla avec désespoir car on lui avait dit que cela venait du fait que, dans une existence antérieure, elle avait détruit ses enfants. Le Maître fut attristé qu'on ait ainsi affligé cette femme et, avec beaucoup de douceur, il lui dit qu'il valait mieux prendre ce qui lui était arrivé comme une épreuve et que, dès à présent, « on » lui donnerait des enfants vivants. Elle en eut plusieurs par la suite qu'elle éleva parfaitement bien.

— Il s'est toujours occupé de mécanique, de médecine, de chimie. De 1898 à 1901, il a inventé l'Héliosine, médicament de Vie qu'il a confié au Dr Lalande. Très adroit et très soigneux dans tous les arts manuels.

— Une nuit il travaillait dans son laboratoire du 6 de la rue du Bœuf, à Lyon, à la fabrication des pilules d'Héliosine, destinées à prolonger la vie, c'est-à-dire à rajeunir d'une année la force vitale d'un malade. Tout à coup, la lumière s'éteignit et les pilules en cours de fabrication tombèrent dans le feu, jetées par une « force » inconnue.

— Un jour qu'il promenait Madame Encausse dans la voiture automobile qui lui avait été offerte par le Tsar, le vent était très violent, mais les automobilistes ne le sentirent aucunement alors qu'il soufflait sur la route tout autour d'eux ^[118].

— Deux agents emmenaient un homme ; il s'approche d'eux (Chapas était là). Philippe leur demande de laisser aller cet homme ; les agents refusent. Alors, sortant un journal de sa poche, il le met dans les mains des agents en leur disant : « Tenez, voilà votre prisonnier ! ». Et les représentants de l'autorité de relâcher le prisonnier et d'emporter le journal.

— Depuis plusieurs années il avait une affection cardiaque dont il devait mourir à 56 ans.

— L'une de ses premières guérisons remonte à 1866 à la Gorge du Loup. Un enfant était mort. Deux médecins étaient venus. On prenait déjà les mesures du cercueil quand Philippe, appelé par un voisin, dit à l'enfant de se lever, ce qu'il fit au grand émoi des assistants.

— C'est en 1866 également que M. Philippe annonça la guerre malheureuse de 1870. A cause de cette annonce il fut surveillé pendant plusieurs années par la police.

— Le Maître n'imposait jamais son opinion. Il disait simplement : « C'est mon opinion ; vous n'êtes pas obligés de le croire ; c'est mon opinion, voilà tout ».

— Il guérissait les maux les plus invraisemblables et l'effet se produisait immédiatement ; les témoins en demeuraient stupéfaits. Il disait toujours que ce n'était pas lui qui agissait, mais le Ciel, ou son Ami auquel il pouvait tout demander. Dans l'intimité il était tout autre ; en présence d'un ami qu'il sentait être plus voisin de lui, il se livrait davantage dans un calme parfait qui l'inondait et quelque chose d'inébranlable pénétrait de lui en vous-même.

— Dans la propriété de l'Arbresle, il ne recevait pas autour de la maison d'habitation, ni sur la grande terrasse qui l'encadre, mais la cour et souvent une grande partie de l'allée étaient remplies de monde ; il recevait les visiteurs devant son petit laboratoire. Que de nuits il a passées là à son travail, ou bien assis sur la murette qui borde l'étang, à ses méditations ! Il se retirait là du monde, du va-et-vient de la maison et des importuns ⁽¹¹⁹⁾.

— En 1887, 1890 et 1892 notamment, il fut condamné pour exercice illégal de la médecine. Voici une lettre qu'il écrivit à quelqu'un qui voulait évidemment venir à son secours : « Je viens vous remercier de vos bonnes intentions à mon égard. Je n'ai sollicité moi-même aucun témoignage en ma faveur, quelques personnes se sont présentées pour témoigner de la vérité ; on a ri ; beaucoup de ces personnes ont été certainement tournées en dérision, mais un jour viendra et ce jour est bien près où Dieu les récompensera.

« Ce que je fais, je le referai encore, car je n'ai jamais fait le mal ; j'ai été inculpé, c'est très vrai, j'ai été bien insulté, mais j'ai la grande satisfaction d'avoir toujours rendu le bien pour le mal. Si le Tribunal me condamne, le Tribunal Céleste me graciera car il m'a donné une mission à remplir que la puissance humaine ne peut remplir pour moi et elle ne peut m'empêcher d'accomplir mes devoirs.

— Il disait : « Pour arriver à commander aux animaux, aux plantes et à la nature, il n'y a qu'un chemin qui est la souffrance ; mais pour en arriver là la route est longue et la souffrance à supporter est immense ».

— « Le Royaume de Dieu est bien en nous, mais nous ne sommes pas au Royaume de Dieu ».

— « Le Paradis est sur Terre, c'est la pleine connaissance ; celui-là est au Paradis qui a atteint sa pleine liberté ».

— « La véritable résurrection de la chair et la seule, c'est la réincarnation. Cela explique tout ; de même la véritable communion est encore inconnue ; on ne sait pas ce que veut dire « boire le sang ou manger la chair de Jésus-Christ ».

— « On est au bout de ses peines lorsqu'on est heureux de ses peines ».

— « Je n'ai pas suivi la même voie que les hommes, c'est pourquoi je n'ai aucun mérite ; je suis tout petit, le plus petit ».

— « Je suis le plus vieux de vous tous ».

— « Dans le soleil, il y a une végétation magnifique ».

— Il se trouvait un jour avec M. Chapas sur les quais. Passent deux gendarmes emmenant un déserteur. M. Philippe leur demande courtoisement de le laisser ; ils lui répondent grossièrement. Alors il leur désigne un arbre tout proche et leur dit : « Mais voilà votre prisonnier. Tenez-le donc ! » Les gendarmes mettent les mains sur l'arbre et... se réveillent une heure après devant une foule goguenarde.

— Trois soldats étaient hospitalisés pour typhoïde. Leur état était considéré comme des plus graves... M. Philippe vint les voir et leur affirma que, dès le lendemain, ils entreraient en convalescence ! Et ce fut ce qui se produisit.

— A l'âge de cinq ans, alors que son père faisait la campagne d'Italie, Il lui a fait tourner la tête au moment où passait un boulet, le sauvant ainsi de la mort ^{120}.

— En séance deux auditeurs sont priés de placer les mains sur leur tête. Instantanément elles se trouvent comme collées et ce, malgré les efforts faits par deux personnes vigoureuses pour essayer de les détacher.

— Un jour, un ouvrier se présenta 35, rue Tête-d'Or, ayant eu le petit doigt d'une main sectionné par une machine. Il était désespéré. M. Philippe lui demanda : « Où as-tu mis ton doigt ? » — Dans ma poche, répondit l'homme, et il en sortit son doigt peu frais et tout rabougri, enveloppé dans un mouchoir. M. Philippe le prit, le mit dans une poche de son gilet, posa une main sur la blessure, fit un gros pansement et ordonna au blessé de ne retirer ledit pansement que huit jours plus tard... Quand l'ouvrier eut enlevé le pansement, il constata que sa main était redevenue normale ^{121}.

— « En 1905, quelque temps avant son décès, j'eus une entrevue avec mon Maître, sur la terrasse de l'Arbresle, a écrit M^{me} Lalande. Il me dit tristement mais sans aucune « angoisse » ou crainte de l'« inconnu » : « C'est dur quand il faut partir et donner sa vie ailleurs ».

— Voici quelques détails sur le comportement de M. Philippe :

Il était poli et très déférent envers n'importe quel fonctionnaire. Il marchait beaucoup sans jamais se hâter. Il fumait énormément de longues pipes en terre. Son hospitalité était très large et sa générosité très grande.

Il n'avait pas de régime alimentaire. Quoique jamais pressé, il n'était jamais inactif. Il avait une grande habileté manuelle pour tous les travaux mécaniques, le fer, le bois, le verre, etc., il s'occupait beaucoup de chimie pharmaceutique.

Il pouvait se passer complètement de sommeil.

— Lorsqu'on s'approchait de M. Philippe, l'on avait l'impression de rencontrer deux personnages en un seul : Un paysan à l'aspect rude, énergique ; un sous-officier en retraite plein de rayonnement et de bonté.

Il paraissait plus grand qu'il ne l'était en réalité. Il se tenait très droit, il avait un regard parfois voilé et lointain, parfois incisif et pénétrant.

Lorsqu'on lui adressait la parole, il répondait d'une façon affable ; lorsqu'on lui posait des questions, il semblait absent. Il gardait le silence, il avait l'air de ne pas vouloir répondre. Si l'on insistait, brusquement la réponse surgissait précise, vive, vous touchant au vif ; l'on était secoué comme par un contact électrique, comme sous l'influence d'une décharge. La parole entendue vous accompagnait toujours et ne vous quittait jamais.

Il y avait peu de livres chez lui. Cependant, lorsqu'il parlait, il semblait avoir tout lu. Son érudition était immense.

Les idées les plus étranges circulaient à son égard. L'on faisait état de ce qu'il pouvait se rendre invisible. Il aurait fait une expérience concluante devant l'ancien libraire Chamuel et son ami Paul Sédir. Il pénétra dans une pièce où se trouvaient Sédir et Chamuel. La chambre était fermée à clef. Les deux amis corrigeaient des épreuves. Absolument

bouleversés par cette présence, ils se levèrent, mais M. Philippe ayant pris une feuille du manuscrit la mit dans sa poche et disparut de la salle comme une apparition.

Le surlendemain, Chamuel recevait le manuscrit corrigé.

— *« Il y a quelques années, cinq ans peut-être, je rencontrai le Maître, a écrit l'un de ses disciples aimés. Il me permit de l'accompagner. Lorsque nous fûmes au pont Lafeuillée, le Maître me dit qu'il fallait qu'il arrivât absolument dans dix minutes à la gare de Vaise.*

Je lui répondis en regardant ma montre : « Maître, mais c'est impossible ». Je crus même à une plaisanterie de sa part. Sans me répondre, le Maître me fit prendre le bateau (la Mouche) et, aussitôt que les voyageurs furent embarqués, il s'approcha du capitaine et lui dit quelques paroles qu'il me fut impossible d'entendre. Tout ce que je sais c'est la réponse du capitaine : « Ah ! C'est vous ; c'est bien ». Et sans plus d'explications, le capitaine alla sans la moindre hésitation vers le pilote et lui donna un ordre que je ne pus entendre. Dès cet instant, la mouche, sur l'ordre du capitaine, vogua à toute vapeur...

« Malgré que je fus habitué aux surprises, je ne puis exprimer mon étonnement lorsque je vis que la mouche ne s'arrêtait à aucun des pontons qui existent sur le parcours de Lafeuillée à Vaise.

« D'autre part, j'étais fort surpris de voir le capitaine ne faire aucun appel aux voyageurs (contrairement à la coutume), avant d'arriver aux pontons, malgré le nombre relativement considérable de voyageurs pour un jour férié.

« Ainsi que j'en avais l'habitude je ne demandais aucune explication et lorsque nous fûmes arrivés au ponton de Vaise, le Maître me quitta en me disant :

« Vous voyez, j'ai encore plus de trois minutes et c'est suffisant ».

— *L'habitude était prise, par les disciples du Maître, de lui souhaiter sa fête pour la Saint Nizier. Un jour, il manifesta le désir d'être « fêté », le dimanche des Rameaux, lequel, cette année-là se trouvait le 31 mars. A cette occasion, beaucoup de personnes apportèrent des fleurs. Il les fit distribuer par M^{mes} Chapas et Condamin. Mais, comme rien n'était fait au hasard, chacun reçut des branches de fleurs de couleurs et d'espèces différentes symbolisant les goûts et le caractère de celui ou de celle qui les recevait.*

J'ai retrouvé dans les archives de Papus deux touchantes cartes imprimées en hommage au Maître le 27 mars 1898 et le 26 mars 1899. Il s'agit de deux sonnets qui lui furent lus à l'occasion de sa fête et dont voici le texte émouvant par la simplicité et la sincérité des deux humbles disciples qui en furent les auteurs :

*Cher Bienfaiteur, mon Ange gardien m'a dit :
Va mon enfant chéri, va toi le plus petit
Parler bien doucement, comme dans ta prière,
A l'apôtre Divin que Dieu mit sur la terre.*

*Au nom de tous, dis-lui que le sien est béni,
Que notre cœur lui donne un amour infini ;
Dis-lui que sa grande âme, enfant nous est bien chère,
Qu'il est notre Sauveur, notre bienveillant père.*

*Pour célébrer sa douce et sainte fête,
Ouvre ton cœur, joins les mains, sois poète,
Dis, pour nous tous, en accents très émus :
O Maître aimé votre beau front rayonne,
D'une éclatante et céleste couronne,
Auréole d'Amour faite de vos vertus.*

(27 mars 1898).

Après l'audition de ce sonnet, le Maître ému aux larmes par tant d'Amour, demanda à se retirer un instant pour calmer son cœur.

*
* *

*Doux Maître, autour de vous, plus de maux, plus de pleurs ;
Votre but est atteint, tout est joie et splendeurs,
La vie est en notre âme à l'allégresse unie,
Hosanna ! Tout sourit, c'est l'aurore bénie.*

*Que cet humble sonnet soit l'encens de ces fleurs,
Qu'il chante avec amour les stances de nos cœurs,
Qu'en une ravissante et céleste harmonie,
Il porte aux pieds de Dieu sa tendresse infinie.*

*O Maître bien-aimé, cher délicat trésor,
Les Anges du Seigneur, en un ardent essor,
Couronnent votre tête.
La fleur se fanera, demain, dans quelques jours,
Mais nos cœurs resteront pour célébrer toujours Votre immortelle fête.*

(26 mars 1899).

— Un jeune dragon avait été blessé grièvement par son cheval (fractures multiples). On envisageait une amputation... Le malheureux sanglotait à l'idée de perdre une jambe. M. Philippe s'approcha de lui et lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? Demain tu seras guéri ! » Le lendemain, à la grande surprise des médecins, la guérison était totale !

— Quand il était enfant, sa seule présence faisait disparaître les maux de tête de ceux de ses petits camarades qui Lui demandaient de s'approcher d'eux pour être soulagés.

— La thèse pour le doctorat en médecine en date du 23 octobre 1884 (Université Américaine de Cincinnati) fut imprimée chez Jules Pailhès à Toulouse [\[122\]](#).

— Il fut informé un jour, on ne sait de quelle manière, qu'un débitant allait se servir de plusieurs tonneaux de vin dangereusement frelaté... Il l'alla voir, le prévenant d'une descente de police (fictive bien entendu). Le marchand, effrayé, jeta au ruisseau le contenu de ses dix tonneaux.

— M. Philippe avait constamment autour de lui d'invisibles gardiens. Un soir, au moment où il sortait de chez lui, un jeune homme qui le guettait, se précipita pour le frapper. A cet instant précis le jeune homme se sentit saisi aux jambes par d'invisibles mains et tomba lourdement sur le sol.

— Il se trouvait un jour, dans un train, par une chaleur étouffante, avec un officier. Ils avaient tous deux très soif.

Tout à coup un fort craquement se fit entendre et ils trouvèrent, dans le filet précédemment vide, une bouteille remplie d'eau fraîche et délicieuse qu'ils burent avec joie.

— Il se promenait en voiture, aux environs de l'Arbresle, avec un ami. Il aperçoit, sur la route, un paralytique à l'air particulièrement malheureux. Il s'arrête et lui dit : « Apporte-moi cette pierre ! » L'homme hésite, se lève enfin et, tout surpris lui-même, porte le caillou.

— Un autre jour, montant l'escalier de la Bourse, il salue quelqu'un ; son chapeau qu'il tenait à la main se trouve alors rempli de pièces de 5 francs ! Quelques amis en ont ramassé.

— Un spéculateur se trouvait acculé ; un ami l'adresse, ne sachant plus quoi faire pour lui, à M. Philippe qui donne une indication pour la Bourse du lendemain... Le joueur suit le conseil et perd 10.000 francs ! Mais, quelques jours plus tard, sur le point d'être saisi, il hérite une somme énorme. Interrogé M. Philippe précise : « 24 heures de souffrances de moins et cet homme n'héritait pas ; bien plus, il était inculpé. »

— M. Philippe lisait sur le front des individus toutes leurs pensées. Ainsi, un jour, en séance, il avise Jacquot et lui dit : « Eh bien ! As-tu compté hier tous les poils blancs de ta barbe devant la glace ? » Et, le voyant confus, il ajoute : « Comme tu as été blâmé ici tu ne le seras pas plus tard. »

— Un tailleur de ses amis ne croyait pas au diable. Le lendemain d'un entretien avec M. Philippe il était à son travail dans son petit logement lorsqu'un inconnu entre et s'immobilise devant lui en le regardant fixement. Le tailleur, saisi d'une terreur folle, court chez M. Philippe pour le supplier de ne plus lui envoyer de pareils visiteurs.

— Un jour, sur la demande de quelques amis qui ne croyaient pas, eux non plus, au diable il leur annonça qu'il allait le faire venir devant eux ! Mais l'« invité » était encore à une lieue que les assistants eurent leurs chapeaux arrachés violemment. Ils furent pris d'une telle frayeur qu'ils supplièrent M. Philippe de le faire partir au plus vite.

— En Italie, à l'occasion d'une réception chez le roi, il vit un homme qui se disait le Christ. Il le regarda et lui dit : « Vous savez bien que vous êtes un menteur ! » Et l'autre de fuir précipitamment.

— A une séance à laquelle assistaient, à Lyon, un Grand-Duc et une Grande-Duchesse de Russie M. Philippe demande à une paysanne : « Eh bien cela va-t-il mieux ? »

Oui, répondit-elle ; vous m'avez guérie. — « Non, ce n'est pas moi, dit M. Philippe. Moi je n'ai rien fait ; c'est le Bon Dieu qui a tout fait. »

— Au cours d'une autre séance M. Philippe se tourna vers une vieille femme et dit à haute voix : « Ton chat va-t-il mieux ? » — Oui, et je suis venue vous remercier. » Alors

M. Philippe s'adressant à toutes les autres personnes : Hier au soir, à 10 heures, cette dame a prié en secret pour son chat malade, et le chat a été guéri.

— *Le Maître revenait, en voiture découverte, avec Alfred Haehl. « Le vent était si fort, raconte Alfred Haehl, que j'étais obligé de tenir de la main mon chapeau sur la tête pour qu'il ne s'envolât pas. Le Maître avait bourré sa pipe. Pour qu'il puisse l'allumer à l'abri du vent, je préparai mon chapeau ; mais il me pria de le remettre sur ma tête, sans ajouter qu'il n'en avait pas besoin. Puis, sortant une boîte d'allumettes, il en fit flamber une et, tout en parlant d'autre chose, il laissa en plein vent la flamme dévorer à demi le bois de l'allumette ; puis, comme s'il eût été dans une chambre, il alluma posément sa pipe. Je n'en croyais pas mes yeux. »*

— *Un jour la salle de la rue Tête-d'Or était archicomble. La porte du fond avait été fermée à clé par M. Philippe pour empêcher d'autres personnes d'entrer. Brusquement un brave paysan, ayant un besoin pressant à satisfaire, se leva et se précipita vers la sortie, secouant violemment la fameuse porte fermée à clé. Alors M. Philippe de lui dire : « Tu veux donc démolir la maison ? » Réponse : « Il faut que j'aille au petit coin ». — « Dans ce cas tu n'as qu'à t'adresser à la porte et lui dire « Ouvre-toi ! », dit M. Philippe. L'autre s'exécute avec une foi admirable et... la porte s'ouvre à deux battants ! Le vestibule et l'escalier étaient absolument vides.*

— *Il y avait, sur la terrasse du Clos Landar, à l'Arbresle, un oranger dont l'histoire est curieuse. Cet arbre, naguère, était mort et avait été jeté aux ordures par un fermier. Un jour M. Philippe l'avait pris sur le tas d'ordures et de gravas et lui avait redonné vie ! Et l'oranger vécut de longues années.*

— *Le jour des obsèques de M. Philippe on vint annoncer sa mort à Marie Knapp. Elle répondit : « Comment ? Mais je l'ai vu, ce matin, passer sous ma fenêtre ! Pourtant je lui ai crié d'entrer et il m'a répondu : « Je n'ai pas le temps : il faut que j'aille à mon enterrement ». Je ne me suis pas inquiétée outre mesure croyant à une plaisanterie de la part de M. Philippe.*

— *Quand M. Philippe était installé 4, boulevard du Nord à Lyon un agent de police vint pour enquête, envoyé par le commissaire... M. Philippe lui ouvrit et lui demanda ce qu'il désirait ? A la même seconde le policier fut pris d'une colique telle qu'il dut s'enfuir, sans pouvoir dire un mot, dans les terrains vagues, de l'autre côté de la rue ! Et il en fut de même pour plusieurs autres policiers envoyés les jours suivants et qui ne voulurent plus revenir sonner chez M. Philippe.*

— *Knapp, le mari, n'était pas méchant, en règle générale. Il allait parfois chez M. Philippe. Une fois un mendiant vient chez Knapp et lui demande à manger... Bien que gêné ce jour-là Knapp le fait asseoir et lui sert la soupe qu'il se réservait. On l'appelle au dehors et, quand il revient, il constate que le mendiant a disparu et, sous l'assiette, il trouve une pièce d'or !*

Quelques jours après il se rend rue Tête-d'Or. A son arrivée M. Philippe lui crie en se frottant le ventre : « Ah ! Elle était rudement bonne cette soupe ! »

— *Il aurait été vu LE MEME JOUR en France, en Amérique et en Italie.*

— *Un malade souffrant de l'estomac se présenta rue Tête-d'Or. M. Philippe fit un court exposé sur les maladies de l'estomac et sur l'action bénéfique de la menthe pour certaines affections ordinaires. Et il ajouta : « Comme nous n'avons pas sous la main la menthe en question nous allons en fabriquer avec la permission de Dieu. » A cet effet il fit tenir par une*

personne présente un cornet de papier et, aussitôt, les autres personnes entendirent comme un bruit de sable tombant dans le cornet ! C'était un sel de menthe qui, fondu dans un verre d'eau, soulagea le malade.

— Toutes ses guérisons furent toujours gratuites et tout ce qu'il put gagner fut toujours donné, distribué soit dans le secret soit, à la sortie des séances, à un certain nombre de malheureux.

— Venu en ce monde, pauvre et ignoré, il en est reparti également pauvre et ignoré. Bafoué, méprisé, il le fut de tous et beaucoup qui l'approchaient dans l'espoir d'un bénéfice matériel s'enfuirent rapidement quand ils constatèrent que son école était celle de la douleur et de l'humilité les plus grandes.

— A une malade impatiente : « Je connais une femme qui est depuis 57 ans dans son lit ; qu'as-tu fait de plus méritoire qu'elle pour être guérie ? »

— Le Tsar lui avait demandé un caillou de la cour du 35, rue Tete-d'Or pour le porter sur lui.

— Bon Amama qui était venu d'Afrique pour voir M. Philippe le rencontra en compagnie d'Alfred Haehl. Ils s'assirent et la conversation parut des plus banales à Alfred Haehl. Puis M. Philippe s'en alla. Et comme A. Haehl s'étonnait auprès de Bou Amama qu'il n'eût pas profité de cette rencontre pour parler de choses plus sérieuses Bou Amama répliqua : « Je lui ai tout dit et il m'a répondu » (!).

— M. Philippe pouvait se rendre invisible. Il était, un jour, avec Alfred Haehl près de la « Ficelle » ^{123} de Saint-Paul lorsqu'un homme aborda Haehl et lui demanda s'il y avait longtemps qu'il avait vu M. Philippe !

— M. Philippe avait été poursuivi et condamné pour exercice illégal de la médecine. Le lendemain le juge qui l'avait condamné vint le trouver, très embarrassé, et lui demanda s'il pouvait quelque chose pour sa fille âgée de 17 ans affligée d'une denture insuffisamment développée. Dans combien de temps voulez-vous qu'elle ait ses dents apparentes ? demanda M. Philippe. — Dans deux mois, répondit le juge. Deux mois après la demoiselle pouvait enfin sourire sans crainte : les dents étaient bien visibles.

— Un épicier installé dans un quartier populaire et vendant à crédit vint trouver, en larmes, M. Philippe et lui dit que son fils qu'il chérissait et pour lequel il avait déjà demandé l'aide du Ciel venait de mourir... C'est bien, lui répondit M. Philippe ; je serai chez toi tout à l'heure. Arrivé dans la maison de l'épicier il lui dit : « Ton fils dort mais, dis-moi, y a-t-il beaucoup de gens qui te doivent ? — Oui ! Tenez, de tous les gens inscrits sur ce gros cahier c'est à peine si j'ai reçu quelques acomptes ! — Veux-tu leur réclamer ton dû ? — Non, répond l'épicier et même je vais jeter le livre au feu.

M. Philippe demande alors à être conduit dans la chambre du trépassé, l'appelle fortement par son prénom et... le jeune homme ouvre les yeux.

— Pour avoir des « signes » regarder la forme des nuages.

— Quand on demande pour un malade le Ciel accorde en proportion de l'actif du malade et de la personne qui demande...

— L'égalité n'existe pas dans la Nature : il y a hiérarchie.

— Une femme au type italien vint un jour à la séance accompagnée d'un enfant et en portant un autre dont une jambe était de 10 cm plus courte que l'autre. Toute l'assistance insiste auprès du Maître pour que l'enfant estropié soit guéri. « Vous y tenez vraiment, dit-il ? » — Oui unanime. Alors M. Philippe fait placer l'enfant à terre et l'enfant tombe. Il le prend alors dans ses bras, le repose sur le sol et prie la maman de l'appeler tout en lui tendant les bras.. A mesure que l'enfant marche sa jambe atrophiée devient semblable à l'autre.

— Plusieurs personnes étaient un dimanche après-midi chez M. Philippe, à l'Arbresle. Il faisait très chaud. Quelqu'un dit qu'une bonne pluie ferait du bien. M. Philippe fit remarquer que le dimanche était le seul jour où quantité de personnes pouvaient aller à la campagne et qu'une pluie généralisée serait une gêne pour tous. « Toutefois, ajouta-t-il, il peut pleuvoir autour de l'endroit où nous sommes assis. Ainsi il fera plus frais et personne ne sera gêné. » Et, en effet, il plut aussitôt assez fort dans le secteur de la petite réunion et sans qu'aucun des assistants recul une seule goutte d'eau.

— Un jour qu'une dame amie allant en Bretagne, pour se reposer disait au Maître sa peine de ne plus le voir pendant longtemps, il lui répondit qu'il irait lui rendre visite. La chambre de la dame, en Bretagne, donnait sur un champ d'oignons dont l'odeur ne lui était pas agréable. Or, une nuit, elle fut réveillée par le sentiment d'une présence auprès d'elle et par une odeur de roses... A son retour à Lyon M. Philippe lui dit : « Eh bien ! Avez-vous senti les roses, telle nuit ? »

— Prédiction faite à M. Golfin en 1903 : « Tu vois, ce pont Morand (à Lyon) ; il est solide ? Eh bien ! Dans 40 ans il n'en restera rien » [124](#).

— Ne pas conserver les vêtements d'un mort. Les donner.

— Le découragement est un faux-pas ; ne le laissez pas devenir une chute !

— Grandjean connaissait une dame qui ne croyait pas en M. Philippe. Un jour ils étaient ensemble au marché St-Antoine lorsqu'ils rencontrent M. Philippe. Celui-ci avise une paysanne qui vendait des œufs et lui demande le prix d'un panier. Après qu'elle eut répondu M. Philippe lui dit « Mais il faut que je me rende compte tout d'abord s'ils sont bien frais. » Il en prend un et le casse ! Dans le jaune il y avait une pièce d'or de 20 francs ! Nouvel œuf cassé, nouveau louis d'or ! Alors il sort son porte-monnaie mais la paysanne déclare qu'elle ne veut plus vendre ses œufs. M. Philippe s'éloigne. Au bout de quelques minutes ils repassent tous trois et voient la paysanne qui descend sur le quai avec son panier et qui se met à casser plusieurs œufs. Comme elle ne trouve rien elle a triste mine. Elle les aurait tous cassés si M. Philippe ne l'avait lui-même arrêtée. Et il lui paya tout le panier.

— Il vaut mieux vivre pour la Patrie que mourir pour elle, avait-il coutume de dire.

— La bonne de Grandjean s'était cruellement brûlée au visage avec une bonbonne d'acide sulfurique. Grandjean fit immédiatement un appel mental à M. Philippe... Aussitôt les trous qui s'étaient creusés dans le visage de la malheureuse disparaissent. La peau seule reste rouge. Consulté M. Philippe dit que tout le nécessaire a été fait. Les parents, prévenus de l'accident, arrivent et accusent la jeune fille de s'être moquée d'eux. Il fallut, pour les convaincre, qu'elle leur montrât sa robe et sa chemise toutes brûlées par le liquide corrosif.

— *M. Philippe se découvrait toujours et ne fumait jamais dans la salle des séances.*

— *Un habitant de Miribel était considéré comme estropié définitivement : il boitait fortement. Il s'adresse à M. Philippe qui lui ordonne de laisser sa canne et d'essayer de marcher. Après bien des hésitations l'homme fait un effort pour marcher et, au fur et à mesure, la boiterie disparaît.*

— *Dès 1878 M. Philippe avait construit, bd. du Nord, un « téléphone » dont il se servait chez lui.*

— *Le rhabilleur L... le rencontrant au théâtre veut lui jouer un tour : colique subite chez le plaisantin !*

— *Montée de Fourvière, chapelle de Sainte-Philomène : à droite s'y trouvait un ex-voto peint par M^{me} Philippe en remerciement de sa guérison quand son futur mari l'eut sauvée, et représentant M. Philippe à genoux.*

— *Il disait : Inutile de travailler le dimanche : on se reposerait dans la semaine !*

— *M. Philippe est parti las, écœuré des hommes...*

— *M. Philippe avait alerté le Président Carnot en lui conseillant de démissionner s'il voulait échapper à un attentat. [\[125\]](#)*

— *Un homme ne pouvait plus manger. Chaque fois qu'il essayait de manger normalement il avait des vomissements alimentaires et de sang. M. Philippe lui donne l'adresse d'un restaurant et lui dit d'y aller et de se faire servir un bon repas. L'homme y va sans entrain et n'ose pas commander le repas... M. Philippe arrive et commande un repas pour deux. Il l'oblige à manger et lui fait prendre un café ; ensuite ils jouent au billard et M. Philippe s'en va. L'homme rentre, très inquiet à l'hôtel, persuadé qu'il aurait une crise fatale dans la nuit ou le lendemain. Mais, le lendemain, il revient à la séance tout heureux de se sentir en excellente condition. M. Philippe lui dit de retourner tranquille dans sa campagne et lui remet l'argent de son transport de retour.*

— *Un homme avait le bras entièrement paralysé. A la séance M. Philippe lui dit : « Tu voudrais bien mettre ton bras sur ta tête ? » L'homme répond qu'il n'en demande pas tant et que, depuis des années, il ne peut faire le plus petit mouvement ! M. Philippe lui ordonne alors de mettre la main sur la tête. L'homme obéit et retrouve, l'usage normal de son bras.*

— *M^{re} Goillon connaît un homme qui avait lui-même connu M. Philippe. Il a perdu une fille en 1920 et s'est révolté contre cette épreuve. Il est allé sur la tombe de M. Philippe et a proféré des injures... Peu de temps après il a eu une paralysie de la langue.*

— *Un jour qu'il faisait une chaleur très pénible à supporter dans la salle des séances une personne fit remarquer que l'air de la place Bellecour était beaucoup plus frais et qu'il était dommage de n'y pas être transporté ! M. Philippe dit : « Mais on peut faire venir ici de l'air de Bellecour. » Et, au même moment, un agréable et bienfaisant tourbillon d'air fut ressenti par tous.*

— *Une mère était venue chez le curé d'Ars pour demander la guérison de son enfant atteint de paralysie. Le saint homme examina le petit et déclara qu'il y aurait possibilité de*

faire cesser l'extension de la maladie mais non de la guérir tout au moins présentement. Et il ajouta : plus tard vous aurez à faire à un jeune homme qui guérira votre enfant...

Ultérieurement cette maman fut mise en rapport avec M. Philippe et le miracle eut lieu. Les béquilles furent déposées à Fourvière, en ex-voto.

— *Une autre mère dont le fils était en danger de mort vint supplier M. Philippe de sauver son enfant. M. Philippe hésita et, devant l'angoisse de la mère qui se traînait à ses pieds, il dit : « Puisque tu le veux il va guérir, mais tu l'auras voulu... » Etonnement de l'assistance devant cette remarque... Or, un an après, la même femme revint et, de nouveau elle était en larmes. M. Philippe lui dit alors : « Eh bien ! Tu as voulu qu'il guérisse. » Or le jeune homme venait de tuer son père...*

— *Paul Sédit a relaté deux cas, deux observations personnelles vécues par lui-même et se rapportant à M. Philippe : « Quand le curé d'Ars tire d'une petite soupière une soixantaine d'écuellées pour ses orphelins, c'est une multiplication fort semblable aux multiplications des pains. Moi-même, j'ai vu, de mes yeux vu, une carafe d'eau limpide se matérialiser soudain sur la table, parce qu'un soldat du Ciel avait soif. J'ai vu des pièces de monnaie remplir une bourse que son possesseur venait de vider entre les mains de quelques malheureux. Le disciple vit dans une atmosphère de miracle. »*

— *M. Philippe rentrait un soir avec M^{me} Berthe, l'infirmière avec laquelle il avait visité des malades. Ils arrivèrent sur la place des Terreaux où, près de la fontaine Bartholdi, un cheval attelé à une voiture se mit à frémir et à se cabrer. Le cocher, inquiet, redoutait un accident. Mais M. Philippe s'approcha du cheval, lui prit la tête et lui dit : « Tu souffres, mon pauvre petit, prends patience. Je sais que tu n'es pas à ta place, mais ne te tourmente pas : j'arrangerai cela ». Puis il ajouta : « Tu m'as reconnu, toi ; mais les hommes ne me reconnaissent pas...*

— *Les sept derniers mois de sa vie M. Philippe supporta des souffrances indicibles. Il y avait des mois qu'il ne pouvait plus se coucher ; chaque fois qu'il voulait s'étendre, c'était un supplice : il passait des nuits dans un fauteuil.*

En février 1903, M. Philippe avait dit à ses disciples lyonnais : « Vous ne me verrez plus, je m'en vais où j'ai à faire ; quelques-uns d'entre vous me verront encore de temps à autre, puis je disparaîtrai ».

A cette époque, à un ami qui lui demandait : « Que pourrais-je faire qui puisse vous épargner quelques souffrances ? » Il répondit : « Aimez-vous les uns les autres ! »

— *M. Philippe avait annoncé sa mort prochaine. Papis n'avait pas voulu y croire tellement il avait d'affection pour son Maître.*

MANIFESTATIONS POSTHUMES

Après sa « mort » M. Philippe se manifesta à différentes reprises à Papus qui le vit et s'entretint même plusieurs fois avec lui, entre autres le 18 septembre 1906 où il eut une longue conversation avec le Maître.

Les notes manuscrites (voir page 382 et page 383) de Papus font état des dates suivantes en ce qui concerne les apparitions posthumes de M. Philippe, à Papus, et tel qu'il était de son vivant :

3 AVRIL 1906. – 14 août 1906. – 6 septembre 1906. – 18 septembre 1906. – 14 novembre 1906. – 31 octobre 1906. – 3 avril 1907. – 30 septembre 1908. – 2 septembre 1909. – 22 février 1910. – 4 juillet 1911. – 1er janvier 1912. – 16 janvier 1912 – 13 mai 1913. 20 juillet 1914. – 7 décembre 1914. – 13 mai 1916 (où M. Philippe annonça à Papus qu'il serait victime d'un envoûtement) et 23 octobre 1916 (où M. Philippe précisa à Papus qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre). Papus mourut le 25 octobre 1916. (Voir documentation pages 382 et 383).

En ce qui me concerne, j'ai eu l'immense et inoubliable joie de voir le Maître à sept reprises : le 19 février 1955 (à 3 heures du matin) ; dans la nuit du 27 janvier 1956 ; le 7 mars 1956 (en plein jour), et le 11 novembre 1957, à minuit, où j'ai aperçu le visage du Maître Philippe qui me regardait avec un bon sourire. Le Maître ne portait pas de chapeau. Il s'est manifesté, à nouveau, en janvier 1965, dans la nuit du 1^{er} au 2, date de ma naissance (en 1906) et, plus récemment : dans un rêve, je l'ai vu me souriant et tenant à la main un exemplaire de l'une des éditions précédentes de ce livre. Nous étions dans une rue de ville que je n'ai pu situer. Son aspect était celui de la photographie reproduite ci-après.

Il y eut une brève conversation entre nous mais, malgré tous mes efforts, je n'ai pu, à mon réveil, la reconstituer !

Une autre émouvante et belle faveur de rencontre avec M. Philippe m'a été accordée, il y a maintenant trois ans, au cours d'un songe – et non d'un simple rêve ordinaire

– à 5 heures du matin, le 21 janvier 1977. Je me trouvais à la table du Maître, pour un repas en plein air et très simple. M. Philippe était souriant et nous étions entourés d'une végétation magnifique, sous un radieux soleil et un ciel bleu d'une grande pureté. Je me souviens également du chant des oiseaux mais, malheureusement et malgré tous mes efforts de concentration, les paroles échangées au cours de l'entretien accordé par le Maître ne purent, elles non plus, être reconstituées à mon réveil...



LE MAITRE PHILIPPE

QUELQUES PENSEES DU MAITRE...

— Non, je ne vous ai jamais dit que j'avais été l'un quelconque des apôtres du Christ. Je suis un pauvre pêcheur du temps de Notre Seigneur Jésus ; j'étais avec les apôtres, voilà tout.

— Une fois, une seule fois dans ma vie, je suis resté dix jours sans épreuves ; j'ai eu dix jours de bonheur. Alors j'ai pleuré et j'ai prié parce que je me suis cru abandonné de Dieu, et j'ai supplié pour avoir des épreuves.

— Il n'y a aucun rapprochement possible entre Jésus et les autres (Orphée, Chrisna...), absolument rien de commun.

— Jésus n'est tombé sur le chemin du Calvaire que pour montrer à l'homme que les plus forts peuvent tomber et même tomber trois fois.

— Quant à Lui, Il ne pouvait tomber et n'avait pas à le faire.

— Pour savoir ce qu'est le bien et le mal, il n'y a qu'un livre au monde qui nous l'enseigne ; ce livre s'appelle la Croix, et le chemin à prendre pour aller le chercher se nomme voie du Calvaire.

— L'Évangile est une table où il y a à manger pour tous les convives ; chacun y trouve l'aliment qui lui convient selon son appétit et son tempérament.

— Ne croyez jamais à ces faiseurs de miracles qui se disent le Christ incarné, le Christ ressuscité.

— Beaucoup ont pu blâmer le Christ et penser qu'il manquait de respect à sa mère, lorsqu'au contraire Il a prêché le respect. Mais en disant qu'il n'avait rien de commun avec sa mère, Il disait vrai. Il n'y avait et ne pouvait y avoir rien de commun entre eux. Elle ne croyait pas en Lui ; les miracles faits par son Fils, encore tout petit, ne lui avaient pas ouvert les yeux, pas plus que ceux qu'il faisait étant grand. Il fallait qu'il prît corps dans une famille ; sa mère était consentante que ce soit dans la sienne mais elle n'était pas du tout dans la même demeure que son Fils. La mère de Jésus n'en doit pas moins être regardée comme un des êtres privilégiés de la création.

— Les spirites croient trop facilement que des esprits élevés peuvent venir à notre contact et même nous toucher. Je ne dis pas que cela soit impossible, mais cela est fort rare. Il faut prier pour cela, être très pur, et encore l'esprit qui vient à nous peut être sévèrement réprimandé de l'avoir fait. Lorsque nous demandons ainsi une vision de quelqu'un des nôtres à Dieu, il se peut que ce soit une autre personne qui se présente à nous ; dans ce cas il ne faut pas éloigner son image et demander autre chose avec impatience car, souvent, l'esprit que nous avons demandé n'a pas reçu l'autorisation de venir, et Dieu qui sait ce qu'il fait nous envoie l'esprit qui est le plus apte à nous parler et à nous éclairer ; nous devons donc nous adresser à celui que nous voyons.

— Le temps que nous passons sur cette terre est excessivement court ; il est à peu près d'une seconde en comparaison de notre existence sur les autres planètes. Il y a des planètes

où l'existence dure des milliers d'années, et d'autres où plus on vit, plus on devient jeune. C'est pour cela qu'il est dit : « Dans la maison de Dieu, il y a plusieurs demeures ».

— L'homme est la lumière de l'animal, l'animal est la lumière du végétal, le végétal est la lumière du minéral. Ainsi un homme bon, pacifique, aura des animaux doux, obéissants.

— L'homme a été créé sur la terre et sur bien d'autres terres. Car il ne faut pas croire qu'il n'y en ait qu'une, de même qu'il y a plusieurs ciels et cela depuis avant la création.

— Il faut absolument croire à l'immortalité de l'âme ; que Dieu ne nous a pas laissés seuls ; tout ce qui arrive, c'est par Sa volonté ; qu'il nous a donné une âme qui part de Lui et qui est en nous.

— Nous devons payer nos dettes parce qu'une dette contractée dans ce monde ne peut s'effacer que dans ce monde. Ce qui est lié dans ce monde ne peut se délier dans l'autre. Supportons donc nos épreuves avec calme et résignation, du moment que nous ne savons pas pourquoi nous souffrons. Dieu est juste et infiniment bon ; Il ne peut se tromper ; s'il nous envoie des épreuves, c'est que nous les avons méritées. Nous ne connaissons pas le passé, aussi nous ne pouvons pas savoir pourquoi nous souffrons. Peut-être n'avons-nous pas fait beaucoup de mal dans cette existence ; mais, comme notre âme existe depuis très longtemps, elle a pu en faire beaucoup. Nous ne connaissons pas le passé parce que, si Dieu nous permettait de voir ce que nous avons fait, nous aurions peur. C'est pour cela que nous souffrons, sans savoir pourquoi.

— Vouloir connaître l'avenir, c'est manquer de confiance en Dieu. Voilà pourquoi je condamne tous les procédés pour essayer de deviner l'avenir.

— Il vaut mieux rester dans cette existence-ci le plus longtemps possible. Une minute est précieuse. Ce qui est supprimé sera à refaire.

— L'homme n'a pas le droit de faire brûler son corps à sa mort. Il faut rendre à la terre ce que la terre nous a prêté ; c'est à elle de transformer le cadavre comme elle l'entend. (...) Si l'on brûle par accident, c'est autre chose. La terre prêtera des corps à ceux qui en ont besoin, mais ceux qui se seront fait brûler attendront très longtemps avant de pouvoir revenir.

— Celui qui se suicide pour mettre fin à ses malheurs se trompe car il lui faudra revenir expier sa faute et remplacer le temps abrégé. Il ne faut pas lui jeter la pierre car on ne sait pas qu'elle était sa souffrance.

— La véritable résurrection de la chair et la seule, c'est la réincarnation ; cela explique tout.

— Si l'on ne croit pas à la réincarnation, il est impossible d'expliquer ces deux paroles du Christ : « La septième génération ne passera pas sans que tu paies tes dettes jusqu'au dernier iota. — Tu n'arracheras pas un cheveu à la tête de ton frère sans que cela te soit rendu. »

— Notre esprit a déjà des milliers et des milliers d'existences successives. Les peines, les souffrances que nous avons sont des dettes que nous avons contractées dans des existences antérieures.

— Tout ce que l'âme a acquis de lumière dans une incarnation, elle le garde à l'incarnation suivante. Il n'y a que l'erreur, les fausses opinions qui disparaissent, car la vérité ou la Lumière est le pain de l'âme ; elle s'en nourrit et ce qu'elle a acquis ne peut lui être ôté.

— Une naissance demande une mort. Il est bien des êtres considérés comme vivants qui sont déjà morts ; des vieillards tombés en enfance par exemple ; leur âme est déjà employée ailleurs.

— L'âme, c'est-à-dire la portion la plus élevée de nous-mêmes, la Lumière même, sait déjà 5 ou 6 ans avant son incarnation le lieu où elle habitera et le temps qu'elle aura à passer sur la terre. Elle ne se joint au corps que lentement. Elle commence à se joindre à lui à sa première inspiration, puis au moment où il ouvre les yeux. L'union n'est parfaite que vers 7, 8 ou 9 ans. Mais la personnalité, le moi lui-même, est là bien longtemps avant la conception.

— *On ne nous demandera pas ce que nous avons cru ; on nous demandera ce que nous avons fait.*

— Il faut marcher sans regarder en arrière, agir même lorsqu'on est persuadé qu'on échouera ou qu'on fait quelque chose d'inutile.

— La terre nous ayant prêté un corps nous devons le lui rendre en contractant mariage, et aider les âmes à s'incarner en ayant une progéniture. Si nous ne pouvons pas par ce moyen, nous devons adopter un ou plusieurs enfants délaissés. De cette façon nous rendons ce qui nous a été prêté.

— On ne se marie pas pour être heureux (...) On a la femme qu'on mérite ; on n'est libre de choisir qu'en apparence. On est trompé si on le mérite ; on peut s'aimer toute la vie si on le mérite.

— Souvenez-vous que vous êtes unis et que ce lien subsiste par-delà la mort. Ne vous séparez jamais quoi qu'il arrive.

On ne peut et on ne doit divorcer sous aucun prétexte, même d'un commun accord, car ce qui est lié sur la terre l'est aussi dans le Ciel. Rien ne peut casser cette union.

Les lois de Dieu repoussent le divorce, et il faudra souffrir jusqu'à ce qu'on rencontre la compagne ou le compagnon dont on s'est séparé et qu'on lui ait pardonné.

— Lorsqu'un coupable est jugé par les lois civiles et subit une peine, il est dispensé d'être jugé par les lois du Ciel. Ceux qui jugent seront jugés à leur tour. Mais surtout, ce qu'il ne faut pas faire, c'est dénoncer un coupable.

— En vérité je vous dis : « Si vous faites des efforts pour ne pas dire du mal de votre frère, le Ciel ne vous refusera rien.

— Vous considérez la richesse comme un grand bien et, souvent, Dieu ne l'envoie que comme épreuve.

— L'homme vient au monde avec le bien et le mal ; c'est à lui de voir de quel côté il veut aller. Mais, en tout cas, il vaut mieux qu'il aille au mal que de rester ce que l'Écriture appelle un « tiède », parce qu'en ce cas il sera vomé par le Ciel comme inutile. Par contre, s'il va vers le mal, il en fera beaucoup, deviendra fort, ce qui sera pour lui d'un grand secours lorsqu'il

reviendra au bien. Car il faudra qu'il y revienne, Dieu n'ayant pas marchandé le temps nécessaire, il aura alors plus d'énergie pour accomplir sa tâche.

— Aucun être ne reste éternellement dans les ténèbres, dans ce que vous appelez l'« enfer ».

— Il faut demander à Dieu d'abord, ensuite à notre ange gardien.

— Les prières des hommes sont entendues et dépassent la matière depuis que le Verbe s'est fait chair, car le Christ est venu pour que nous puissions nous adresser au Père.

— Prier, ce n'est pas prononcer beaucoup de mots, mais c'est unir tous les sens en Dieu.

Que faites-vous quand vous priez ? Vous demandez de n'avoir pas de tribulations, d'avoir tout ce dont vous avez besoin. Eh bien ! Permettez-moi de vous dire que j'appelle ces prières de la paresse, et la paresse n'entre pas dans le Ciel.

— Ce que les gens désirent n'est pas toujours ce qui leur est bon. On dit : « que votre volonté soit faite », mais on pense : « d'abord la mienne. »

— Lorsque nous prononçons : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », cela veut dire : Père, donnez-nous le pain de l'âme qui est la souffrance. La souffrance est la nourriture de l'âme comme le froment est la nourriture du corps.

— Les épreuves que l'on subit en se révoltant ne sont pas comptées.

— Il a été dit : « Hors de l'Eglise point de salut. » Cela est vrai. Mais l'Eglise est universelle ; l'Eglise, c'est la Charité. *Hors de la charité, pas de salut.* Toutes les religions se fonderont en une seule : celle de la *Charité*.





*De gauche à droite : M^{me} et M. CHAPAS ; M^{me} LALANDE (née PHILIPPE) ; le docteur LALANDE ; une amie.
M. PHILIPPE.*



Une attitude familière du Maître



G. DESCORMIERS « Phaneg »
(en 1913)



M. PHILIPPE à l'âge de 28 ans (1877)
à comparer avec le portrait de la p. 130



Yvon LE LOUP « Paul SEDIR »
(en 1900)



PAPUS (1865-1916)



Le maître A. SAINT-VENÉ d'ALVÉYDRE



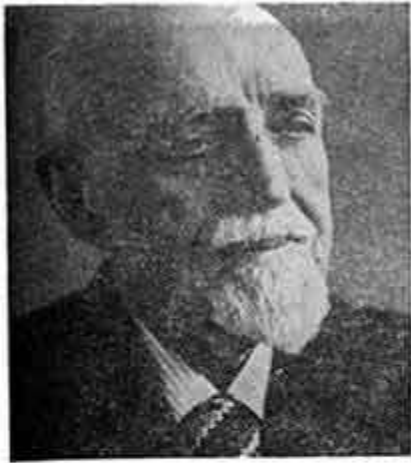
Jean BRICAUD



Docteur Édouard BERTHOLET
 Lauréat de l'Université de Lausanne.
 8 juin 1883 - 13 mai 1965



En haut : Louis GASTIN (à gauche) (†) — Louis MARCHAND (†).
Au milieu : Albert FAUCHEUX (« Barlet ») (†)
En bas : Victor-Emile MICHELET (à gauche) (†) — La maman (†)
de Philippe ENCAUSSE qui était une fidèle disciple du Maître
PHILIPPE.



G. DESCORMIERS (☛ Phanegs) (†)



Albert LEGRAND (†)



Lucien CHAMUEL (†)



Emile Besson (†)
donnant l'accolade
à Philippe Encausse,
à l'Arbresle,
en août 1965.



PAROLES DE M. PHILIPPE [126](#)



Le Maître Philippe n'a pas laissé d'enseignements écrits (sauf pour de très rares privilégiés – dont M. Jean Chapas – et ce, à titre absolument personnel et confidentiel). Mais, par contre, en l'hôtel de la rue Tête-d'or, il a donné pendant de nombreuses années des « enseignements » oraux pieusement recueillis par un certain nombre de fidèles disciples. Ce sont certaines des notes relatives à la période *Avril 1893 à novembre 1904* [127](#) qui sont reproduites ci-après, les sujets étant de nouveau classés, dans cette édition, par ordre alphabétique. Elles sont complétées par des extraits d'un précieux manuscrit appartenant à Papus. Ce manuscrit m'avait été volé par la « Gestapo », en juillet 1942, au cours du pillage de la bibliothèque de Papus. J'ai eu la chance de le retrouver, en 1944, à la libération de Paris. Il était donc écrit que ce document ne serait pas définitivement perdu. Une fois de plus la toute puissance du Maître s'est manifestée...

Mais il importe, avant d'en venir à la publication de pensées du Maître Philippe, de bien rappeler qu'il ne s'agit pas là d'un *Enseignement rédigé par le Maître lui-même* mais de réponses à des cas particuliers, à des demandes individuelles, chaque auditeur de l'époque pouvant comprendre différemment une même réponse compte tenu de son évolution personnelle, de son milieu, de sa formation. Des notes ont donc été prises au cours des séances de la rue Tête-d'Or ou à l'occasion d'entretiens particuliers, notes que l'on peut et que l'on doit considérer comme des témoignages apportés par *des tiers et non comme un travail manuscrit du Maître*.

AME (L')

– L'âme est un souffle, une parcelle de Dieu qui ne peut pécher. C'est donc l'esprit qui pêche avec ou sans l'assentiment du corps.

– L'âme, cinq ou six ans avant son incarnation, sait déjà où elle habitera et le temps qu'elle aura à passer sur terre.

– Bien des avortements proviennent de cette conscience perçue des douleurs à venir et du refus de l'âme de venir en ce monde. C'est d'ailleurs un mauvais calcul. – Dans les races humaines comme dans l'univers des êtres peuvent venir jouer le rôle de comètes et apporter un espoir ou un exemple. Le nombre des âmes est limité. Une naissance demande une mort. Il est bien des êtres considérés comme vivants et qui sont pourtant déjà morts. C'est ainsi que chez certains vieillards retombés en enfance l'âme est déjà employée ailleurs.

– Les âmes ont été créées toutes en même temps, mais elles ne sont pas descendues toutes en même temps ; la création dure toujours. – Nous avons été créés avant les animaux mais ils sont nés avant nous. – Lorsque tous les êtres de la création seront ramenés à Dieu, le travail étant terminé, il y aura une autre création.

— Notre être est composé de trois parties distinctes : l'âme, le « périsprit » ou l'enveloppe du corps, et le corps. L'âme peut quelquefois, sans qu'on s'en doute, être absente et le corps ne pas en souffrir.

L'âme a été créée, et pourtant elle est de toute éternité, puisqu'elle émane de Dieu, qu'elle en est une étincelle, mais elle peut prendre corps quand il plaît à Dieu.

— Certains croient que sans la chair on ne pourrait pas vivre, et que, si le sang se retirait, on ne vivrait pas davantage. Eh bien, ce que je dis, moi, c'est que vous auriez beau avoir assez de sang, de chair et d'os, la vie physique cesserait s'il n'y avait pas l'ÂME.

— Pour vous démontrer ce que vous croyez – après, j'en suis sûr, quoique j'aurais préféré vous voir croire avant – pour vous démontrer, non pas l'existence de l'âme, mais son immortalité, je vous ai promis de vous faire voir un jour ceux que vous avez perdus. Bientôt vous les verrez. Mais il fallait vous préparer à cela, car bien que vous disiez : « Ah ! Que je serais heureux et aurais du plaisir à voir ceux de ma famille qui sont morts », cela vous frapperait trop. Notre organisme n'est pas fait pour cela, et si Dieu n'a pas voulu que nous revoyions ceux qui sont partis, c'est qu'il sait ce qu'il nous faut.

— L'âme est un souffle de Dieu. Mais nous ne pouvons savoir ce qu'elle est car les Anges eux-mêmes l'ignorent.

— Le jugement de l'âme se fait devant un accusateur (notre mauvais ange) et un défenseur (notre « ange gardien ») qui est l'Ami dont parle Saint Martin.

— Le corps tourne autour de l'âme comme la terre tourne autour du soleil.

— Avant que l'âme ne s'incarne, « on » lui montre pendant trois jours (si elle est très courageuse) tous les événements par lesquels elle devra passer dans la vie. Mais, si elle est poltronne, « on » ne lui montre rien. En effet, bien souvent elle refuserait de vivre. Beaucoup d'avortements sont dus à cette perception consciente des douleurs à venir et au refus de l'âme de venir en ce monde. Au reste, c'est un mauvais calcul car il faut, tôt ou tard, que cela soit. Remettre les ennuis à plus tard est une méthode illusoire et parfois même maladroite.

Ceux qui ont déjà entrevu leur existence future sont des âmes d'élite et près d'être marquées sur le « Livre de Vie ». Le voyage de trois jours au travers de la vie est un signe de cette Initiation.

— Une âme vaut plus que tous les biens de la terre.

— Il faut absolument croire à l'immortalité de l'âme ; que Dieu ne nous a pas laissés seuls ; que tout ce qui arrive c'est par Sa volonté ; qu'il nous a donné une âme qui émane de Lui et qui est en nous.

— Si l'Homme n'était pas tombé il ne connaîtrait rien. Tombé puis relevé il est au-dessus des anges.

— Notre âme est jugée selon le mal qu'elle a fait, car tout ce que nous avons fait doit nous être rendu.

— Dieu est infiniment bon et juste. Il ne peut se tromper. S'il nous envoie des épreuves c'est que nous les avons méritées.

— La laideur du corps ne fait rien, c'est l'âme qui fait tout.

— Une âme peut commander à une autre âme, de la même façon qu'un patron commande à ses ouvriers ; et l'âme qui a le pouvoir de commander est obéie.

— Une âme vieille est celle qui a fait une grande partie du chemin ; une âme jeune, le contraire. Mais on ne peut pas dire qu'une âme vieille soit plus avancée qu'une âme jeune ; cela dépend des vues que Dieu a sur cette âme.

— L'ÂME doit être forgée par la souffrance jusqu'à ce qu'elle devienne assez éclatante pour supporter la lumière de Dieu.

AMOUR DU PROCHAIN – CHARITÉ

— Trois choses sont nécessaires pour aller au Ciel : Aimer son prochain comme soi-même ; avoir payé sa dette ; pardonner à autrui.

Demande. – *Pour devenir meilleur, que faut-il faire ?*

Réponse. – Aimer son prochain comme soi-même.

J'ai bien cherché s'il y avait un autre moyen pour arriver au but. Il n'y en a absolument qu'un, c'est d'aimer son prochain comme soi-même, et celui qui ne peut pas le faire, c'est parce qu'il n'a pas assez travaillé. Utilisez vos forces et ne soyez pas paresseux, car si vous ne le faites pas les forces que Dieu vous a données vous seront ôtées. Travaillez toujours, car si vous reculez il vous sera doublement difficile d'avancer ; vous ferez des efforts longtemps sans pouvoir trouver. Si Dieu vous envoie quelqu'un pour vous apporter la lumière, ne le réfutez pas, ne le jugez pas ; voyez si cette lumière est juste d'après ses œuvres. Pourquoi réfutez-vous ce bien parce qu'il ne vous a pas été fait à vous ?

Et pourquoi travailler ?

Certains pensent que c'est pour amasser la richesse...

Oui, cette richesse qu'on laisse parce qu'on ne peut l'emporter. Il y en a bien une qu'on peut emporter, oh ! Mais si peu, qu'il y en a peu qu'on emporte. Y a-t-il quelqu'un qui tienne ses promesses ? – C'est difficile d'aimer son prochain comme soi-même, et pourtant c'est facile : Aimez-vous moins vous-mêmes.

— Il faut travailler pour ne pas rester trop longtemps sur terre. Est-ce que nous ne devons pas désirer aller plus loin ? Et quand nous aurons acquis cet avancement, rien ne nous sera refusé, car si notre âme n'était pas malade, notre corps ne le serait pas non plus.

— Voulez-vous aujourd'hui me promettre de ne jamais exciter personne contre une autre personne et de faire le bien quand vous le pourrez ? Bientôt, vous aurez l'occasion d'en faire. Mais il faut commencer avant, et me promettre de n'exciter personne au temps du tumulte.

Tâchez de garder vos maris à la maison et de calmer quelques enfants qui sont surexcités. Regardez tout le monde comme des frères. En dehors d'ici comme ici la lumière est une science, et QUICONQUE A LA CHARITE A LA LUMIERE.

— Que de fois les parents disent à leurs enfants : Fais bien attention, mon fils ou ma fille, ne fréquente pas des camarades au-dessous de toi. Et vous tous qui êtes là, vos mères vous l'ont dit. Alors si ceux qui sont au-dessus de vous en disaient autant, que fréquenterait-on ? Quiconque n'a pas la charité n'entre pas dans le Ciel. L'espérance et la foi ne sont rien sans la charité.

— Tous vous cherchez la confiance, à avoir la confiance, la foi. Ce n'est pas cela qu'il faut chercher. Vous avez beau demander, si vous n'avez en votre cœur la charité, vous ne la trouverez point : il vous faut semer la graine qui est la charité, et vous récolterez la foi. La charité ne consiste pas à se dépouiller de tout ce que l'on a : elle consiste en toutes choses à ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait. Dans tous vos actes demandez-vous si vous voudriez que l'on fit ainsi pour vous.

— Vous avez tous lu dans l'Écriture que le temps de la moisson viendra. Ce temps est plus près que vous ne le pensez, et je connais un fermier général, un commandant qui cherche des ouvriers pour faire la moisson. Vous avez bien vu aussi dans l'Évangile ce qu'on peut faire avec la foi. Je pourrais vous la donner ainsi que l'espérance, mais vous savez quelle condition il faut remplir pour l'avoir : Si votre voisin vous parle en mal de quelqu'un, il faut que vous ne trouviez pas un mot pour lui répondre et pour l'approuver.

— Il faut aimer son prochain comme soi-même, ne pas être rebelle aux adversités, car comment voulez-vous être soldats, si vous n'êtes jamais allés au feu ? Et comment franchirez-vous les grands obstacles qui vous attendent si vous ne supportez même pas les petites peines ? Et savez-vous quelle doit être la récompense de celui qui sera le premier au combat ? Eh bien, ce sera d'être le dernier.

— Et vous tous, quand je vous ai demandé d'aimer votre prochain comme vous-mêmes, l'avez-vous fait ?

— (*Une personne dit : nous n'avons pas eu le temps*).

— Ah oui. Mais ce temps, vous l'aurez, et lorsque je ne serai plus là, pour vous rappeler votre promesse : ce sont des coups que vous recevrez pour vous la rappeler. Lorsqu'il arrive quelque chose d'heureux à votre voisin, vous voudriez bien être à sa place. Il ne faut pas être jaloux, car la jalousie n'entre pas dans le Ciel.

Demande. — *Qu'est-ce que la sagesse ?*

Réponse. — Ce n'est pas souvent ce que pensent votre voisin et votre ami qui se plaignent que leur fils ou leur fille se comporte de telle ou telle façon. La sagesse est de faire à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait.

Si nous avons assez d'abnégation et de confiance et de charité, nous pouvons acheter les peines que nous avons fait endurer aux autres.

— L'orgueil ? Vous avouerez bien que chacun en a un peu, plus ou moins. Ne portons de jugement sur personne, car Dieu n'a pas jugé et ne juge pas. Voulez-vous que je vous dise ce qu'est le Paradis qui n'est pas le Ciel ? Lorsque vous êtes venus en aide à votre prochain et que vous avez soulagé des peines, à votre tour vous n'avez qu'à demander et vous serez entendus. Voilà le Paradis. Comprenez-vous ?

— Nous ne devons nous enorgueillir de rien, la perfectibilité est presque à l'infini. Il faut fréquenter les êtres les plus repoussants, ne mépriser personne. En effet, le souffle de Dieu étant en tout être, ce serait L'offenser.

— Je vous ai donné le moyen de soulager vos frères. Si tous vous aviez la charité, vous obtiendriez le soulagement et la guérison de ceux qui souffrent. Il n'y a qu'à demander à Dieu. Avec la confiance, la foi, on soulèverait des montagnes.

— Je ne puis rien, je ne fais que demander à Dieu, et vous ne pouvez éprouver de soulagement dans cette salle, soit pour les maladies, soit pour alléger le fardeau qui pèse lourdement sur ce triste monde, que si, à votre tour, vous avez quelque chose du côté de l'« Avoir », quelque chose que vous ayez fait pour le Ciel. Celui qui n'a pas fait d'œuvres méritoires n'a rien à attendre, et de même vous ne pouvez être entendus. Il ne faut pas être réfractaire à la Lumière, mais tâcher de se mettre sur son chemin.

— N'enfouissez pas les richesses dans des coffres, mais servez-vous-en à faire vivre des hommes, des enfants, ou, si vous ne pouvez pas, des animaux, chiens, chats, oiseaux, etc. Heureux les débonnaires !

— Tous nous pouvons être libres, acheter notre liberté, et commander alors ce que nous voudrions, mais ce n'est qu'en aimant notre prochain comme nous-mêmes.

— Il ne faut pas donner à l'estomac ce qu'il ne peut digérer.

— Cela ne me fait rien que vous m'en vouliez. Vous pouvez ne pas m'aimer du tout. Je vous aime pour deux : ce que je vous demande seulement, c'est d'aimer votre prochain autant que vous-mêmes.

— Celui qui arriverait à aimer son prochain comme lui-même saurait tout.

— Aucune religion ne sauve si on n'aime pas son prochain comme soi-même.

— Nous pourrions nous gouverner seuls quand nous aurons la Charité, et pour cela il faut oublier les griefs et ne pas déterrer les morts, c'est-à-dire ne pas reprocher les mêmes choses à quelqu'un pendant des années.

— C'est très facile d'obtenir ce que vous demandez. Vous le pouvez comme moi. Promettez seulement d'avoir la charité et de n'en vouloir à personne. Souvent vous avez des griefs contre quelqu'un, et, pendant un temps infini, presque toujours, vous lui en voulez et vous dites : « Cette personne m'a fait ça ». Pourquoi ne pas laisser de côté ce qui est passé et revenir ainsi et sans cesse sur une chose enterrée ? On ne réveille pas les morts. Si vous n'oubliez pas, ne parlez à personne de ces rancunes et tâchez d'oublier en pardonnant. Malheur à la personne qui désire la mort de quelqu'un ; il faut qu'à son tour on porte sur elle le même désir.

Demande. — *Comment peut-on arriver à aimer son prochain comme soi-même ?*

Réponse. — **Par la souffrance.** Nul ne peut comprendre et soulager s'il n'a pas lui-même souffert, et il faut souffrir sans se plaindre tant que la souffrance est supportable, et ne demander de soulagement que lorsqu'elle ne l'est plus. *Mais cela demande du temps ?* Eh oui. Mais rien ne presse, et puis, aide-toi, le Ciel t'aidera. Ainsi un ivrogne qui fait des efforts pour renoncer à boire est certain d'être aidé pour arriver à ne plus boire.

— Si tous vous ne possédiez pas l'orgueil, vous aimeriez votre prochain autant que vous-mêmes. Et pour détruire cet orgueil, ce n'est que par la souffrance qu'on y arrivera.

— J'ai un ami qui a donné non seulement ce qu'il avait, mais aussi ce qu'il n'avait pas et qui a fait des dettes pour aider son prochain. Ah, je sais bien, les mères de famille me répondront qu'elles ont des enfants, et qu'elles ne peuvent pas, à cause d'eux, se déposséder. Mais je répondrai à cela que, si elles ont des enfants, il y a des enfants qui n'ont pas de mère, et que ces enfants-là sont aussi bien les leurs.

— Un simple verre d'eau donné avec amour peut faire beaucoup de bien.

— On dit souvent : Oh, telle personne est bonne ; elle a laissé telle somme en mourant... Eh oui, elle l'a laissée, parce qu'elle n'a rien pu emporter. C'est de son vivant qu'elle aurait bien fait de la donner.

— Aimez-vous les uns les autres, et je vous promets qu'à votre mort une seule pensée de vous m'amènera vers vous. Je serai là. J'ai bien l'air de parler en Maître, mais c'est que *j'ai un Maître qui peut tout ; moi je ne puis rien*. Il est devant moi et je suis derrière vous, et je vous ferai marcher quand vous n'avancerez pas. Tout vit dans la nature et la matière est vivante. Il y a trois vies en vous. Je ne puis vous dire comme l'Eglise qui croit que la matière n'a pas de vie par elle-même, puisque je ne le crois pas. Il y a la vie du corps, l'esprit qui accompagne le corps, et l'âme ou l'étincelle de Dieu. Mais vous n'avez pas besoin de savoir toutes ces choses. Vous n'avez qu'à aimer votre prochain comme vous-mêmes, et tout vous sera donné.

— Plusieurs disent que l'homme, ou plutôt la terre sont très en retard. Oui, c'est vrai, mais des milliers et des milliers de planètes le sont autant, et un être pourrait passer l'éternité à compter celles qui sont au niveau de la nôtre qu'il n'arriverait pas à les dénombrer. Il en est de même pour celles qui sont les plus avancées. Dieu n'a pas voulu, autant puissions-nous chercher, que nous trouvions ce que nous voudrions savoir, parce que tout n'est pas à notre portée. Et s'il y a des personnes qui se croient plus évoluées parce qu'elles ont certaines communications d'autres êtres, elles se trompent : l'orgueil les empêche d'avancer, et aussi le manque de charité, car sans la charité, même avec la foi, pas de salut. Il y a des personnes qui disent. « Oh mon Dieu, comme je vous aime ! » C'est inutile de dire cela. *Dieu ne demande pas qu'on l'aime autrement qu'en aimant ses semblables.*

— Ce qui nous empêche d'avancer, c'est l'orgueil, l'égoïsme, le doute. Nous n'avons pour le moment qu'à faire des efforts pour aimer notre prochain comme nous-mêmes. Si nous pouvions y arriver, nous avancerions à pas de géant.

— Si nous rencontrons un malheureux, nous devons être sa providence, l'aider selon nos moyens, car c'est un frère. Lorsque nous en aurons besoin, le Ciel sera avec nous et tout ce que nous demandons nous sera accordé.

— L'Amour de Dieu est en nous ; c'est pourquoi il faut aimer son prochain et on aimera Dieu du fond du cœur

Demande. — *Doit-on sortir une personne de l'erreur, même s'il en advient un scandale ?*

Réponse. — Vous avez bien lu aussi qu'il faut sauver un frère même au péril de sa propre vie, et si vous voyez une barque prête à faire naufrage, ne vous jetez-vous pas à la mer pour faire ce sauvetage sans vous inquiéter de ce qui peut arriver ?

— Pour le bien comme pour le mal, on retrouve au centuple ce qu'on a fait.

— Et la dignité, qu'en faites-vous ? Vous fréquentez encore une personne pauvre, mais si vous vous trouvez avec une jeune fille qui a fait un faux pas. Ah, celle-là, vous la rejetterez bien loin. De même si un jeune homme en a fait un, s'il vient vous demander secours, et que vous le jugiez et lui refusiez, il faudra que la même faute soit commise par vos petits enfants. Mais si, tout en conservant votre pensée intime de le juger mal, vous n'en faites pas cas et le secourez, comme un autre de vos frères, il vous en sera tenu compte comme si vous le soulagiez sans le juger.

— Le temps de la plaisanterie est passé. Ne vous plaisantez pas les uns les autres, car vous serez jugés sur de vaines paroles. Et surtout ne plaisantez jamais une femme dans une position intéressante car vous scandaliseriez l'enfant qui est en elle et, par vos propos, vous mettriez dans l'ambiance de cet enfant ce qu'il faudrait pour que lorsqu'il serait grand il tombât dans le même péché sans qu'il vous eût demandé raison de votre grande faute.

— Pour être charitable, il n'est pas nécessaire de se dépouiller de tous ses biens ; mais ce qu'il faut avant tout, c'est aimer son prochain et ne juger personne, ne pas critiquer et ne jamais parler des absents.

— Lorsque vous faites l'aumône, faites-là dans l'ombre et sans en attendre une récompense du Ciel, car, si vous avez cette pensée, vous vous payez vous-mêmes. Mais faites l'aumône avec bonté comme une chose due à un frère.

— Il faut s'aimer beaucoup pour pouvoir se taire. Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court.

ANGES (LES)

Demande. — *Pourquoi avons-nous des anges gardiens ? :*

Si vous compreniez ce qu'est l'âme, vous ne poseriez pas cette question. Imaginez que vous avez un tout petit enfant. Le laisserez-vous aller seul, ou mettez-vous auprès de lui des personnes plus âgées pour le conduire ?

— *Change-t-on d'ange gardien ? :*

Oui, mais il faut avancer, et quelquefois au contraire, si notre ange gardien voit que nous ne suivons pas ses conseils, il nous laisse.

— Les anges du tombeau étaient des esprits divins qui, pour se rendre visibles, utilisèrent la vie du Christ encore flottante autour du corps.

— *Peut-on voir son ange gardien ? :*

C'est très rare. Celui qui a ce don a de grands comptes à rendre, car il est dit dans l'Écriture : « Il doit beaucoup donner celui qui a beaucoup reçu ». Il ne doit jamais manquer de faire le bien et de remplir son devoir.

De même, il est du devoir du riche de donner au pauvre, et de celui qui n'a rien, de ne pas envier le riche, car l'un et l'autre manqueraient à la charité, et personne n'entrera dans le royaume du Ciel s'il n'a la CHARITE.

— Je vous atteste que je n'ai jamais rien demandé pour moi-même à mon ange gardien, et que je ne l'ai entendu que deux fois, une fois pour me dire « oui », en réponse à ce que je lui demandais, une autre fois pour me réprimander, et cette réprimande n'a été qu'un seul mot : « vous », au lieu de : « toi », qui devait m'être toujours dit.

— Entre l'Homme et les anges il y a Dieu, car Dieu est partout. Mais il y a aussi les dieux ; et parmi les dieux il y en a qui se croient très grands et qui ne sont rien.

— Sur la terre, nous progressons tous vers le bien, et, à chaque période où notre âme se perfectionne et fait un pas pour notre avancement, nous changeons de guide et celui qui vient à nous est plus avancé que le précédent.

— Celui qui nous a envoyés sur la terre sait ce qu'il nous faut, *et il ne faut pas croire, lorsque nous avons de grandes peines, que nous sommes abandonnés*. Nous ne sommes jamais seuls. Nous avons toujours près de nous notre ange gardien qui demande la résignation et la force qui nous sont nécessaires, et il ne réclame de nous qu'un peu de bonne volonté. De tout temps, et bien avant l'Histoire Sainte, il a été dit : Demandez et vous recevrez. Et pour recevoir, c'est bien simple. Vous n'avez qu'à changer d'« appartement », en prendre un qui ne vous coûtera pas cher. Je vous ai dit souvent qu'une seule chose suffisait pour être écouté de Dieu : la CHARITE.

— Pensez-vous que lorsque Dieu vous a envoyés en ce monde Il vous a envoyés seuls ? Non. Lorsque Dieu a créé l'Homme il l'a créé simple et ignorant toute chose. Nous sommes suivis depuis notre plus tendre enfance jusqu'au-delà de la tombe (Anges gardiens).

— Nous ne sommes jamais seuls ; nous avons toujours avec nous notre guide, notre ange gardien. Il est notre conseiller. Lorsque nous sommes tentés par le mal il emploie tous les moyens possibles pour nous en détourner. C'est la voix qui nous dit : « Ne fais pas cela, c'est mal ! » Il ne réclame de nous qu'un peu de bonne volonté. Il préside à notre naissance ; il est à notre chevet et il nous suit de notre naissance à notre mort.

— Les anges, les chérubins, les séraphins ont été créés au début, avant l'Homme. Ils existent réellement, ainsi que bien d'autres êtres encore.

— Voici la succession, par ordre décroissant, des chœurs célestes : Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Vertus, Puissances, Principautés, Archanges et Anges.

— Vous vous étonnez que, malgré l'existence et la protection de notre ange gardien, nous commettions encore des fautes. Supposez que vous soyez un tout petit enfant et que l'on vous confie aux soins d'une bonne ; elle vous conduit en cours de promenade dans un terrain accidenté où se trouvent des pierres et des ronces. Bien qu'elle vous donne la main vous trébucherez, parfois même vous tomberez et vous vous piquerez... Mais ne sera-ce pas là le seul moyen que vous réfléchissiez, que vous appreniez à bien marcher et que vous vous fortifiiez ?

ANIMAUX (LES)

— Il ne faut pas les maltraiter, car, après la mort, tout ce qui est vivant de l'animal viendrait vous en faire le reproche. Les grandes personnes qui laissent les enfants les maltraiter n'auront, un jour, même plus de quoi élever un animal.

— Le crapaud peut servir à bien des choses. Il pourrait être utilisé pour le traitement de l'eczéma et aussi de la syphilis. Sa peau, sa graisse, son foie, son fiel et son sang doivent avoir des propriétés particulières. Le crapaud attire le mal, les mauvaises influences, les maladies, les poisons comme il attire, par une sorte de magnétisme, la mouche qu'il avalera. Il renferme toutes les impuretés et poisons possibles.

— Les toiles d'araignées traitées d'une certaine façon pour être ramenées à l'état liquide, pourraient être utilisées comme médicament dans certaines fièvres.

— Il y a sur cette terre des monstres de toutes sortes. Mais les variétés comme les Centaures n'ont pas existé matériellement. Seule leur image astrale a été perçue par les voyants.

— (Sur une question de M. Chapas) Le chant des oiseaux est toujours bon. Ils annoncent la lumière et de grandes choses. Ils chantent les louanges du Dieu tout Puissant. Quand tu montais à Fourvière, tu as dû les entendre. Ces oiseaux qui t'ont été présentés te donneront force et courage pour accomplir le rôle qui t'est dévolu, pour que tu puisses arriver au but qui t'est réservé pour plus tard. Le rôle qui t'est réservé est grand, il est princier. Estime-toi heureux de les avoir entendus...

— La pêche est permise ; la chasse est défendue.

— Tous les animaux ont été créés, comme l'Homme selon leur espèce, avec un mandat à accomplir ; et il y a un rapport de progression entre les corps des animaux et celui de l'Homme.

— L'animal est sur le chemin de l'Homme.

— Le porc est le symbole de l'égoïsme et de la rapacité.

— La charité absolue pour l'animal nous est demandée.

— Il faut être bon envers les animaux et envers les plantes. Celui qui n'a jamais fait de mal à un animal, qui ne détruit ou ne blesse jamais un végétal sans une cause vraiment sérieuse est protégé à son tour par les animaux ou les végétaux.

— Les infiniment petits qu'on ne voit qu'à travers un microscope travaillent eux aussi. Ils ont leurs lois qui les régissent, leurs peines et leurs punitions.

— Il faut beaucoup parler aux animaux ; ils comprennent tout. Il faut seulement leur dire : « S'il vous plaît » quand on leur commande. C'est en s'adressant de cette façon à un canard que M. Chapas lui fit donner la patte !

— Si l'on ne peut garder tous les petits chats d'une portée il faut au moins les noyer avant qu'ils aient tété.

— Le chien est l'ami de l'homme [{128}](#).

— En dehors des nécessités de l'alimentation, il ne faut jamais tuer les animaux, même ceux qu'on prétend dangereux ou répugnants, car nous n'avons pas le droit d'empêcher un animal d'accomplir la mission, le mandat pour lesquels il a été créé.

— Les animaux progressent comme l'Homme et ont l'instinct de la conservation. Ils n'ont pas été mis sur terre seulement pour la satisfaction de l'Homme...

— Demande. — *D'où vient la ressemblance de bien des personnes avec des animaux ?*

— Réponse. — Nous ne nous étendrons pas là-dessus. Cependant sachez que pas une fibre de notre corps n'existe sans qu'elle se rattache à quelque chose faisant partie de la nature. Ainsi telle partie de notre corps a des ramifications avec une plante qui, à son tour, la relie à un animal. Voilà pourquoi parfois on trouve une ressemblance. Soyez persuadés que cette ressemblance peut nous faire juger le caractère de la personne, mais nul ne doit juger son frère.

ANTIPATHIE (L')

— Il faut la vaincre, *absolument*.

— Le souvenir des incarnations précédentes peut aussi influencer nos antipathies présentes.

— C'est l'orgueil qui produit l'antipathie. Deux personnes ne sont pas antipathiques au même degré : c'est l'inférieur qui a de l'antipathie pour le supérieur. Si ces personnes étaient de même degré d'avancement moral, il n'y aurait aucune antipathie entre elles, mais au contraire sympathie. Souvent c'est la matière et non l'esprit qui est antipathique. Il faut donc que le supérieur soit charitable pour l'inférieur mais, en grattant un peu profond l'homme le meilleur, on trouvera la brute, c'est-à-dire la méchanceté.

APOTRES (LES)

— Ils étaient d'anciens prophètes, mais ils ne le savaient pas. Judas était le plus avancé mais son orgueil l'a fait tomber. Ils se sont réincarnés sur terre.

BIEN (LE) ET MAL (LE)

— Faites le Bien, mais il ne faut pas le faire de façon que tout le monde le sache. Si un laboureur sème des graines, il doit les recouvrir de terre pour les faire germer.

— Faites le Bien. Promettez-moi d'aimer votre prochain autant que vous. Alors vous pourrez demander à Dieu ce que vous voudrez, Il vous écoutera. En ce moment je demande à Dieu de vous accorder force et lumière. Quelques-uns de vous iront très loin.

Demande. — *Et croyez-vous que le bien puisse redevenir le mal ?*

Non. — En effet, le bien ne peut redevenir le mal dans le sens réel, mais il peut quelquefois, dans les faits matériels, avoir l'apparence du mal.

Dans la fièvre, on peut transformer cette chaleur qui consume en fraîcheur qui pénètre, et cela tout le monde peut le faire.

— Tout homme qui agit engage en même temps dans l'action et dans ses conséquences la série des êtres qui sont sur son chemin. S'il en est ainsi pour le châtement, il en est de même pour le Bien.

— Il ne faut pas craindre de fréquenter quelqu'un de plus méchant que soi car ne croyez pas, contrairement à ce que dit l'Eglise, qu'en mettant un mauvais fruit à côté d'un bon, il puisse gâter celui-ci.

Quelqu'un au-dessous de vous montera jusqu'à vous, et vous fera encore monter vous-mêmes.

Demande. – *Le mal est-il plus fort que le bien ?*

Réponse. – Non. Je vais vous dire une chose que je n'ai jamais dite que dans une conversation particulière.

Voici une dame qui voudrait savoir si l'esprit infernal a toujours existé et existera toujours. Dieu, en créant toutes choses, a voulu qu'il y ait une puissance que le mal préside, puissance forte comme la Sienna. Aussi il n'est pas défendu à ceux que cette puissance attire d'aller vers elle, et Dieu les recevra toujours lorsqu'ils reviendront à Lui.

L'âme vient des ténèbres, puisque les ténèbres sont dans la lumière, et vous pouvez être sûrs, lorsqu'en cette vie vous voulez cacher quelque chose à vos frères, que cette chose, après la mort, sera la première que vos frères sauront. N'est-il pas dit : Il faudra que ce que vous aurez mis dans les ténèbres, vous le mettiez dans la lumière.

— L'Homme vient au monde avec le bien et le mal. C'est à lui de voir de quel côté il veut aller. Mais, en tout cas, il vaut mieux qu'il aille au mal que de rester ce que l'Ecriture appelle « tiède » parce qu'en ce cas il sera vomé par le Ciel comme inutile. Par contre, s'il va vers le mal, il en fera beaucoup, deviendra fort, ce qui sera ultérieurement d'un grand secours lorsqu'il reviendra au bien. Car il faudra qu'il revienne, Dieu n'ayant pas marchandé le temps nécessaire. Il aura alors plus d'énergie pour accomplir sa tâche.

— Celui qui n'a pas d'ennemis est un tiède en ce qu'il n'a jamais fait le bien, parce qu'en faisant le bien, on n'en récolte généralement qu'ingratitude, ce dont on ne doit pas s'inquiéter.

— Nous faisons tous comme Judas : chaque fois que nous péchons nous trahisons le Père.

— Voilà une personne qui a bien des ennuis, et puis, ainsi que quelques-uns qui sont ici, lorsqu'elle est chez elle, si elle y est seule, elle parle tout haut. Cela n'est pas défendu, car nous sommes sûrs que si on ne nous répond pas, ou plutôt si nous n'entendons pas la réponse, c'est que notre cerveau n'a pas la lucidité suffisante pour la percevoir. (...) Si tout n'arrive pas dans le sens de la réponse, nous ne voulons pas supporter l'adversité et nous disons immédiatement : « Il n'y a pas de Dieu ; cela n'est pas possible ; telle chose qui m'arrive est une injustice ».

— Il est dit dans l'Ecriture : « L'arbre qui ne produit pas de fruit sera abattu et jeté au feu ». Il vaut certainement mieux faire le mal que de ne faire ni bien ni mal, car la paresse n'entre pas dans le Ciel, la médisance non plus. L'orgueil n'entre pas dans le Ciel, et qui possède la charité n'a pas d'orgueil.

— Vous craignez votre voisin plus que vous ne craignez Dieu, puisque vous cherchez plutôt à plaire à votre voisin qu'à Dieu, au détriment des lois de Dieu. Vous cherchez par amour-propre à vous faire bien voir de votre voisin. Dieu, quand il a créé le monde, a créé des êtres inoffensifs ; il a créé aussi des êtres infernaux. Il les a créés sciemment. Tout ce que

Dieu a fait, Il l'a fait en connaissance de cause. Le bien est en antagonisme avec le mal et continuera ainsi jusqu'à la fin des siècles, ou plutôt c'est le mal qui est toujours en antagonisme avec le bien.

Il faut toujours lutter, sans cesse, étouffer le mal, l'extirper si on en a le courage. Notre Seigneur est venu nous montrer le chemin et comment il fallait se conduire lorsqu'on est persécuté : se soumettre aux lois de Dieu avec calme et résignation. En venant nous montrer cela, Jésus a donné une terrible leçon à l'Homme. Il est venu sur un terrain rempli de ronces et d'épines planter le bien. Cette belle « plante » est venue, n'a pas été reconnue, a été bafouée. Jésus est venu apporter la lumière à l'homme et a rempli sa lampe d'huile.

— Il ne faut pas reculer devant les ennuis ; il faut aplanir les chemins en prévision du passage du Maître.

— Dieu a donné des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, et pourtant est-ce qu'il n'arrive pas que les oreilles n'entendent pas et que les yeux ne voient pas, parce qu'on est trop jeune ? Cependant il y en a qui peuvent être très âgés et qui, ayant refusé la lumière, sont plongés plus avant dans l'obscurité.

— L'âme parle à l'esprit, et l'esprit fait agir le corps. La matière, étant animée, peut, sans le secours de l'âme et de l'esprit, fonctionner elle-même.

— Pour avoir la confiance il ne suffit pas de mettre de la volonté pour l'obtenir. Elle viendra toute seule si vous faites le bien, si vous n'avez pas de jalousie ni d'envie sur ce que possède votre frère.

Demande. — A notre création, Dieu a-t-il mis à notre portée autant du côté du bien que du côté du mal ?

Réponse. — Autant d'un côté que de l'autre.

— Vous pensez que vous êtes obéissants à la volonté de Dieu, et, s'il était là, et qu'il vous dise : « Voilà un pommier garni de pommes, me promettez-vous de ne pas y toucher ? » Que répondriez-vous ? (Tout le monde dit : Oui).

Eh bien, je vous dis, non, vous mentez. Vous avez constamment au-dedans de vous une voix qui vient de Dieu, qui vous dit de faire le bien, et vous faites souvent le mal. Est-ce vrai ?

— Rien n'est absolument bon, ni absolument mauvais.

— Souvent vous jetez de la nourriture en disant : mes patrons sont bien assez riches. Eh bien, tout se retrouve, et vous voudriez bien avoir un jour ce que vous aurez jeté. De même pour la nourriture de l'âme. On vous a donné des yeux pour voir, et des oreilles pour entendre et la parole pour traduire votre pensée. Mais il ne faut s'en servir que pour ce qui est bien. Et si on ne s'en sert pour cela, un jour aussi on voudra entendre et voir, et on ne le pourra plus. Cela ne fait rien de ne pas voir avec les yeux du corps, si seulement on pouvait voir avec les yeux de l'âme. Ah, vous souffrez ! Il en faut des souffrances pour entrer au Paradis. Et combien en faut-il pour que cela serve ? Combien ne servent de rien.

— Si nous faisons le mal, faisons-le dans la lumière ; il ne pourra y vivre et sera étouffé. Par contre, faisons le bien dans l'ombre et, comme il ne peut rester dans l'ombre, forcément il reviendra dans la lumière. En sortant de l'ombre pour venir dans la lumière il entraîne ce qui se trouve sur son passage.

— Les esprits des ténèbres deviendront un jour esprits de lumière.

— Est-ce que deux enfants ayant reçu la même éducation et les mêmes exemples ont les mêmes idées plus tard ? L'exemple peut servir à un enfant si, antérieurement, il a eu des germes de bien. Alors l'exemple les fait se manifester.

— Demande. — Qu'est-ce que le bien qu'est-ce que le mal ?

— *Réponse.* — Pour avoir cette connaissance, il n'y a qu'un livre au monde pour nous l'enseigner. Ce livre s'appelle la « CROIX ». La rue ou le chemin à prendre pour aller chercher ce livre se nomme « Voie du Calvaire ».

— J'estime autant un voleur qu'un honnête homme, car personne parmi vous ne peut crier au voleur. Il n'en est pas un qui n'ait pas fait plus ou moins tort à un autre, ni absolument personne qui n'ait vraiment jamais rien fait de mal à autrui.

— On ne s'emportera plus, on ne sera plus méchant quand on n'aura plus de molécules de sauvages pour lesquels la force et la ruse sont tout. Quand nous serons tous civilisés, nous serons bons et calmes.

— Quand même on abuserait de vous, il faut toujours répondre par le bien.

— Comment progresserait le mal, s'il n'allait chez personne, car le mal ne doit pas être détruit mais transmué en bien.

— Le bien fait dans l'ombre est héréditaire.

CHARITÉ (LA)

— Quiconque a la Charité a la Lumière.

— Nous pourrons nous gouverner seuls quand nous aurons la Charité, et pour cela il faut oublier les griefs et ne pas déterrer les morts, c'est-à-dire ne pas reprocher les mêmes choses à quelqu'un pendant des années.

CHEMINS (LES)

— On peut ne pas être de la même famille, du même pays, et suivre le même sentier.

— Chaque être a son chemin ; et le chemin de l'un n'est pas celui de l'autre mais tous les chemins sont dans LE Chemin.

— Notre destinée est écrite. Nous suivons des chemins tout tracés ici-bas et une âme d'un « appartement entre dans un de ces chemins sur sa propre demande, à heure fixe. D'où l'astrologie.

— Si, sur le chemin qui nous a été tracé, on fait le mal, si on ne l'aplanit pas, il ne se passera pas sept générations sans qu'on soit revenu l'aplanir.

— Il y a des chemins où il ne passe des êtres que tous les 2 000 ans. Ces chemins ne sont pas comme ceux des autres ; ils y sont seuls.

— Les « chemins » sont ce qu'il y a de fixe dans l'Univers. Chaque classe, chaque famille d'êtres a son chemin. Tous les membres d'une même famille suivent le même chemin, mais l'un peut remplacer l'autre dans ledit chemin. Sur un même chemin sont les ancêtres, soi-même, puis, dans l'ordre : les animaux, les végétaux et les minéraux (métaux et pierres) de la même famille.

— Chacun se croit libre et est maître de ce qui le suit, mais chacun est aussi mené par celui et ceux qui le précèdent.

CIEL (LE)

— Le Ciel est dans notre cœur. Aussi est-il écrit : « Tu bâtiras ton temple pour que le Seigneur y pénètre », car il y a en nous une étincelle de l'âme qui est la Lumière et cette Lumière, c'est Dieu ; pour que cette Lumière nous éclaire complètement, il faut abandonner son soi-même.

— Je ne vous dis pas de croire ce que je vous dis ; je vous fais part de mes sentiments, mais ce que je vous affirme, c'est que vous n'entrerez pas dans le Ciel sans aimer votre prochain comme vous-mêmes. Quelques-uns, semblables à ceux qui sont sur la terre, se contentent d'une petite fortune, voudront se reposer et s'arrêter sur ce Ciel. D'autres, plus ambitieux, voudront quitter ce Ciel pour arriver dans un autre et encore plus loin.

— Pour faire le bien, le temps est devant vous. Vous saurez quand vous serez en état de rentrer dans le Royaume du Ciel.

— Quelques vieux peuvent aller tout droit au Ciel à la mort ; mais pour cela il faut être pareil à l'être qui vient pour la première fois (nouveau-né).

— Seuls les faibles entreront au Ciel.

— Vous tous qui êtes là, vous n'irez pas encore au Paradis. Du reste, si je savais que vous y alliez, et que Dieu m'ait donné quelque pouvoir, je vous empêcherais d'y aller, jusqu'à ce que vous veniez chercher vos frères qui ne sont pas près d'y aller. On ne doit pas entrer au Ciel les uns sans les autres.

CLICHÉS (LES)

— Tout ce qui se fait, tout ce qui arrive a été créé depuis le commencement. Chaque chose est représentée par une image. Là où cette image se fixe momentanément ou non la chose se passe ; si l'image se déplace ensuite plus loin la même chose se reproduit, car *il y a beaucoup de terres comme la nôtre* (...) ⁴²⁹. On peut donner à ces images le nom de « clichés ».

— Tout existe, dans l'ambient, à l'état photographique. Quand un événement doit se produire, des molécules viennent de toute l'immensité pour constituer un cliché. Quelques personnes peuvent bénéficier d'un don de perception des clichés.

— Les clichés passent, agissent et continuent leur route en allant déterminer, dans d'autres planètes, des actions analogues.

— Tout est cliché et le cliché c'est la vie. On peut rappeler un cliché et faire revivre un acte passé.

— Tout est écrit et, cependant, tout peut être modifié. Mais, pour obtenir un changement, il faut que cela soit utile.

— Une bonne voyante peut vous annoncer qu'une maison sera bâtie là ou ailleurs... C'est que, déjà, le cliché est là qui attend pour s'attacher à l'esprit d'un architecte susceptible de le saisir. L'architecte sera fier de l'idée qu'il s'attribuera sans savoir qu'il n'est qu'un instrument.

— On ne peut rien imaginer et rien faire sans la volonté de Dieu. Tout est cliché.

— L'Homme trouve ou retrouve. Un inventeur est celui qui retrouve une idée ; un autre peut chercher durant sa vie entière et ne rien trouver. Mais son travail n'a été perdu ni pour lui ni pour l'humanité.

— Jamais un cliché ne s'arrête complètement. Il vient derrière la tête d'un individu (près du cervelet) une première fois, et l'homme cherche, est inquiet ; souvent il ne trouve pas. Alors le cliché s'éloigne et il lui succède le cliché du découragement. Si l'homme repousse ce cliché, lutte contre le découragement, le cliché initial revient et la solution est trouvée.

— Il nous vient à la pensée de mal agir... C'est une image, un cliché qui s'arrête derrière notre cervelet. Si nous luttons contre cette idée et que nous ne commettons pas la mauvaise action, le cliché s'éloigne de nous et se dirige vers une autre personne. Mais, comme nous avons lutté contre son emprise il a perdu de sa force ; il est déjà moins fort lorsqu'il se présente à elle et, si cette personne le repousse elle aussi – et ainsi de suite – le mal se bonifie et se transforme en bien ^{130}.

— Dieu créa des clichés de tout ce qui devait exister. Tout vient petit à petit. C'est pour cela que la création fut lente et qu'elle se poursuit encore.

— Les clichés sont formés dès l'origine du monde.

— Le cliché est intelligent ; la pensée est partout, mais un cliché n'entend pas la voix de l'Homme parce que leur « appartement » respectif est différent. Jamais un cliché ne s'arrête, mais il est permis à quelques êtres d'accéder à un monde où leur voix est « entendue » des clichés. Pour cela il faut du temps, l'amour pour le prochain et, pour résumer : la confiance en le Ciel.

— Les clichés ne meurent pas ; ils vivent, se modifient, sont créés pour plusieurs individus, plusieurs peuples et plusieurs mondes. S'il nous est donné de les voir et de les entendre, il faut payer, et payer au maximum ^{131}.

— Tout est écrit, et cependant tout peut être modifié, mais pour cela, pour obtenir un changement, il faut que cela soit vraiment utile.

COLÈRE (LA)

— La colère dégrade l'homme, l'avilit et le met au rang des inférieurs.

— Si, lorsque nous étions plus jeunes, nous ne nous étions pas mis en colère, soit pour obtenir quelque chose, soit pour nous faire craindre et prendre de l'autorité par orgueil et amour-propre, si, au contraire, nous avons tout fait pour chasser les mauvais instincts, maintenant nous ne serions pas poussés à la colère, à des accès de rage folle, souvent pour des motifs futiles.

COMMUNION (LA)

— J'aimerais voir la Communion se pratiquer ainsi : par exemple dans un village ou endroit quelconque, réunir une fois l'an tous ceux qui y habitent, sans exception, chacun étant bien résolu à oublier les griefs et à rompre le pain en signe de paix et de réconciliation.

CONFESSION (LA)

— La confession est un grand acte d'humiliation. Si vous avez quelques doutes sur la valeur de l'absolution que le prêtre vous donne, c'est parce que vous avez de l'atavisme dans le cœur. Mais passez outre. En pratiquant, Dieu vous donnera la Foi qui lèvera tous les doutes.

— Respectez toutes les religions, car il faut que tous ceux de toutes les religions mangent la Chair et boivent le Sang du Maître. Mais, surtout si vous offensez votre voisin, il faut que vous alliez lui tendre la main en lui disant : « J'ai dit beaucoup de mal de vous ». S'il vous pardonne croyez-vous que cela ne vaille pas tout autre pardon ?

— Il y en a beaucoup qui observent la religion, sauf toutefois une chose qui les contrarie : la *confession*. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas agréable de parler de ses fautes.

— Il faut respecter tout ce qui a été institué sur la terre. Ainsi beaucoup croient d'après l'Eglise qu'il faut se confesser de ses fautes au moins une fois l'an. S'ils le croient, qu'ils le fassent. S'ils ne le croient pas, qu'ils ne le fassent pas, mais qu'ils ne le fassent pas par parade de leur non-croyance, car il est dit dans l'Evangile : « Quiconque sera cause de scandale sera frappé de malheur, et Jésus-Christ le reniera devant son Père ».

— Vous pouvez aller au confessionnal tant qu'il vous plaira, mais je vous déclare que l'absolution ne sera donnée qu'à celui qui aura payé ses dettes.

— Après avoir payé vos dettes vous serez tous pardonnés, donc baptisés au nom du Ciel.

CONNAISSANCE (LA)

— Personne ne peut être assez pur ici-bas pour avoir des communications venant du Ciel. Il est inutile de chercher à savoir par ces moyens car, lorsque vous arriverez à aimer votre prochain comme vous-mêmes, il vous sera donné de tout savoir.

— Pour devenir digne de la véritable science, il faut combattre l'orgueil et demander à Dieu qu'il daigne, selon Sa sainte volonté, nous donner l'humilité. Ce n'est que par l'humilité et la prière que l'on obtient la Lumière et la véritable science.

— Plus l'Homme grandit, moins il sait ce qu'il est. Il faut qu'il descende et ne soit plus rien et, quand il ne sera plus rien, il sera tout et aura toute connaissance.

— On peut avoir des pouvoirs et même de grands pouvoirs sans, pour cela, avoir la Connaissance.

— Dieu n'a rien de caché pour ses enfants. Il leur donne des lumières et des connaissances au fur et à mesure qu'ils s'efforcent de vivre selon Sa loi.

— Savoir par intuition pour se conduire à travers les choses, les idées et les théories, et arriver ainsi à la vérité est une des plus belles qualités que l'on puisse rencontrer chez l'Homme.

— Beaucoup de personnes demandent à voir l'invisible... Elles ne savent pas ce qu'elles demandent ! Tout n'est pas beau à voir et elles pourraient ne pas être à même de supporter.

— Quand nous regarderons comme un frère le premier venu qui aura besoin de secours et que nous ferons pour lui ce que nous voudrions qu'il fût fait à nous-mêmes, il n'y aura rien de caché pour nous.

— Les « pauvres en esprit » sont ceux qui ont tout appris, tout su et tout oublié, même qu'ils souffrent.

COULEURS (LES) ET SONS (LES)

Les sept notes de la musique correspondent aux sept couleurs : Rouge. — Orangé. — Jaune. — Vert. — Bleu. — Indigo. — Violet. Les sons, comme la lumière, sont formés de couleurs qui exercent une grande influence sur l'organisme. Do (rouge) : Il excite le cerveau et agit sur le plexus de l'estomac et les intestins. — Ré (orangé) : Il agit sur l'estomac, l'abdomen, les intestins d'une façon active, surtout à gauche. — Mi (jaune) : Les effets sont faibles. Action sur le cœur, la région cardiaque, la rate. — Fa (vert) : Action en profondeur ; il contracte le diaphragme. — Sol (bleu) : Il agit principalement sur la partie supérieure des organes et sur les bras. — La (indigo) : Donne des tremblements (cœur et région cardiaque). — Si (violet) : Cette note est plus forte ; elle agit directement sur le cœur lui-même.

— Plus tard, on parviendra à guérir certaines maladies en utilisant les sons qui correspondent. Ce sera bien simple.

— La lumière a du poids comme la musique a de la couleur.

— C'est par le violon qu'il faut commencer à étudier les rapports des sons avec les couleurs.

COURAGE (LE)

— Le courage nous est donné en regard des peines qu'on nous envoie. Et comment, à mesure que nous grandissons, pourrions-nous supporter les grandes peines si les petites nous arrêtent ? Pourtant il est impossible d'entrer au Ciel sans cela.

— Un homme qui lutte avec courage contre ses passions peut, en trois ou quatre ans, changer son visage, même s'il est vieux.

CRÉATION (LA)

— Si on nous donnait la connaissance du mystère de la création, ce serait, pour nous, une grande imprudence car, le sachant, nous ne ferions plus de progrès.

— Quand Dieu créa le Monde, Il créa aussi des esprits infernaux. Il les créa en connaissance de cause.

— L'égalité n'existe pas dans la nature ; il y a hiérarchie.

— Lorsque vous saurez admirer toutes, absolument toutes les œuvres de Dieu, c'est que vous aurez eu, par la Charité, le moyen de les reconnaître, tandis qu'aujourd'hui vous vous servez des œuvres de Dieu pour vous battre contre elles et vous révolter.

— Il ne faut pas chercher les mystères de l'existence.

— Dieu ne nous a pas créés pour nous mettre dans le feu éternel, pour nous perdre.

CRÉMATION (LA)

— L'Homme n'a pas le droit de faire brûler son corps à sa mort. Il faut rendre à la terre ce que la terre nous a prêté ; c'est à elle de transformer le cadavre comme elle l'entend. Deux mètres de terre suffisent pour purifier les émanations. Si l'on brûle par accident c'est autre chose. La terre prêtera des corps à ceux qui en auront besoin, mais ceux qui se seront fait brûler attendront très longtemps avant de pouvoir revenir.

— *Il vaut mieux enterrer qu'incinérer ; employer un cercueil de bois et non de plomb ; le mettre dans la terre et non dans un caveau ^{132} ; entourer le corps avec de la ouate pour qu'il ne souffre pas du froid.*

CROIX (LA)

— La CROIX signifie souffrance et travail ; à son pied se trouve la science.

DESTIN (LE)

— Plus tard, lorsque nous aurons plus de temps, je vous parlerai du Destin, que je n'envisage pas de la même façon que vous, que je considère comme une route que plusieurs doivent franchir et sur laquelle peuvent se trouver des obstacles. Celui qui ne recule pas devant un obstacle « fait peur » à cet obstacle, et celui-ci s'aplanit devant le passage des autres personnes. Voilà pourquoi le bien qu'on peut faire peut être utile à un grand nombre.

— Chacun a sa propre route à parcourir. Elle est difficile pour chacun de nous, et pourtant beaucoup doivent y passer, et si vous pensez qu'il y ait un dernier homme, il y a, croyez-le bien, le premier qui viendrait après. Voilà pourquoi il est dit : « Le premier sera le dernier ». Mais vous ne pouvez pas comprendre cela.

— Dieu fait bien de ne pas nous laisser la mémoire, et il serait en mon pouvoir de vous laisser vous rappeler de ce que vous avez pu faire, que je ne le ferais pas. De même pour connaître l'avenir.

— Tout est écrit, et cependant tout peut être modifié mais, pour cela, pour obtenir un changement, il faut que cela soit utile.

DIABLE (LE) – DÉMONS (LES)

– Le Diable est très puissant et il exauce ceux qui sont sur sa route alors que Dieu ne les exaucerait pas. Mais... il fait toujours payer ses dons.

– Les démons existent. Il ne faut pas nier l'existence des esprits infernaux, car ce serait nier celle des esprits bienfaisants.

– Le diable existe mais il ne faut pas le confondre avec le démon terrestre qui peut s'incarner et qui existe depuis le départ du Christ. La vue du démon est effrayante.

– Il y a des démons en nous tous ; nous ne sommes ni hommes ni démons, mais mixtes. La rédemption du démon se fait en nous et il devient nous-mêmes en se développant, quittant ainsi le monde des démons.

– Nous n'avons jamais eu affaire aux diables. Les seuls que nous ayons à combattre sont nos passions et nos vices. Un des rares qui ait eu affaire au démon a été le Curé d'Ars.

– Il y a des démons attachés à la matière, d'autres à l'air qui sont déjà assez méchants (ils produisent certains orages, etc...) et d'autres, dans le mental, qui attaquent les hommes déjà forts, les Saints par exemple, par les tentations.

– Les êtres hideux ou difformes représentés par des dessins ou des peintures existent. Notre cerveau est trop faible ; nous n'inventons rien. Lorsqu'un artiste dessine des êtres il est inspiré (...) Des esprits infernaux errent dans l'immensité. Certains peuvent venir prendre possession d'un être humain qui se trouve alors dans un état affreux, qui est fou et qui ne sait plus ce qu'il fait.

– Les longues pipes en terre chassent les esprits infernaux [\[133\]](#).

DIAMANT (LE)

– Le diamant se différencie des autres pierres analogues en ce sens qu'il a reçu quelque chose d'en haut... La durée totale de sa vie ne dépasse pas 16 000 ans. Il y a déjà des diamants vieux et sur le point de mourir ; ils se ramollissent, ce sont les jaunes.

– On arrivera à fabriquer artificiellement le diamant.

DIEU – (LES DIEUX)

– Quel est celui d'entre vous qui n'a pas dit à un moment ou à l'autre : « Dieu n'est pas juste ; si j'étais à sa place je n'aurais pas fait comme cela ». Comment oser juger les œuvres de Dieu lorsque Lui ne vous juge pas et lorsque nous sommes incapables de Le comprendre ? Pas une personne ici n'a l'intelligence assez formée, l'esprit assez subtil pour se faire une idée de ce qu'est Dieu.

– Dieu n'a jamais voulu nous tourmenter ; Il désire seulement que nous nous perfectionnions.

– Bientôt on vous parlera d'une science nouvelle. Vous y verrez que notre monde a été privilégié, car nous avons des traits qui, loin d'être repoussants, ont l'apparence d'être faits à

l'image de Dieu, lorsque nous sommes si méchants et ne devrions ressembler qu'à de vieux singes affreux. Dieu est en nous ; notre âme en est une étincelle. Et dans sa grandeur infinie, Il a voulu aussi créer le mal pour lutter contre Lui-même et permettre que la Lumière arrive jusqu'à nous. Notre âme est restée longtemps à l'état latent et aurait pu y rester longtemps encore, si un génie venu d'une autre planète n'était arrivé pour la stimuler et la projeter au milieu d'un terrain de luttes et d'épreuves pour la faire avancer. Nul n'accèdera au Paradis sans avoir lutté et vaincu. Depuis longtemps, je vous l'ai dit, la moisson se fera ; le moment est venu.

— Partout il y a des êtres bons mélangés à des mauvais. Partout on reconnaît un être unique, créateur de toutes choses.

— Entre l'Homme et les Anges il y a Dieu car Dieu est partout. Mais il y a aussi les dieux et, parmi les dieux, il y en a qui se croient très grands et qui, cependant, ne sont rien...

— Dieu est partout et nous ne le voyons pas mais Lui nous voit. C'est pourquoi il ne faut jamais dire : « Dieu m'a abandonné ! »

— Dieu ne juge pas. Nous nous jugeons nous-mêmes.

— La miséricorde de Dieu est infinie.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES – (DÉCORATIONS)

— Si un prince vous donne une DÉCORATION, portez-la pour ne pas lui faire de peine ; c'est un hochet que l'on déposera une fois chez soi.

— Mieux vaudrait qu'il n'y en eût pas.

DIVORCE (LE)

— (Réponse à une question). Le divorce ne doit avoir lieu sous aucun prétexte en ce sens que Dieu mettant dans le mariage un être plus avancé que l'autre, ils doivent accomplir leur pèlerinage. Rien ne peut briser cette union.

— Le divorce n'est pas inscrit dans ce que vous appelez l'« Astral ».

— Les lois de Dieu repoussent le divorce et il faudra souffrir jusqu'à ce que l'on rencontre la compagne ou le compagnon dont on s'est séparé, et qu'on lui ait pardonné.

DOUBLE (LE)

— Le double d'un membre amputé reste et peut servir à reconstituer la matière disparue [{134}](#).

— Le double peut être sain et le corps malade.

ÉCRITURES (LES)

— Qu’importe si bien des choses nous sont cachées puisque nous ne sommes jamais seuls, que toutes nos pensées sont connues, et qu’il est dit dans les Ecritures : Celui qui mettra la lumière dans les ténèbres et les ténèbres dans la lumière, devra un jour retirer ce qui est dans les ténèbres pour le mettre dans la lumière.

— Il ne faut pas être réfractaire à la lumière, et la lumière luit dans les ténèbres, puisque les ténèbres sont sur la terre. Celui qui est réfractaire à la lumière tombe dans l’obscurité, et s’il reste trop longtemps dans l’obscurité, il devient aveugle.

— Vous avez bien vu dans les Ecritures cette parole : « Que celui qui m’aime laisse son père et sa mère et sa sœur, et le mari sa femme, pour me suivre ». Avez-vous compris ce que cela veut dire ?

Non pas se réfugier dans les couvents pour y passer sa vie. Ce n’est pas que je veuille dire du mal des couvents. Ils existent, il faut les respecter. Mais pour nous par exemple, un père meurt et laisse son patrimoine à partager entre deux frères. Vite, chacun en voudra la moitié. Eh bien, s’il plaît à l’un d’avoir plus que sa part, il faut que l’autre la lui donne et encore davantage, jusqu’à ce qu’il n’ait rien. Bien sûr, sa famille le traitera d’insensé, plus tard, ses enfants le maudiront de les avoir dépouillés. Cela ne fait rien. C’est ainsi qu’il peut suivre le Seigneur en quittant les siens, et, comme tout se retrouve, les biens donnés seront rendus aux enfants de celui qui en avait disposé.

ENFANTS DE DIEU (LES) ENVOYÉS DIVINS (LES)

Demande. — *Ne sommes-nous pas tous des « enfants de Dieu » ?*

Réponse. — Non. Quelques-uns sont nés de par la volonté de Dieu, sans le secours de la chair, c’est-à-dire sans qu’aucun jardinier ait eu besoin de les faire sortir de terre, tandis que d’autres sont nés de la chair et ce sont les enfants de la terre. Il y a même deux catégories dans les enfants de Dieu : ceux qui sont les soldats et ceux qui sont les officiers.

— Les enfants de la chair (Enfants de la terre) reviennent fatalement sur terre ; les enfants de Dieu ne reviennent que de leur propre volonté.

— Un enfant de Dieu peut tout connaître ; il peut lire l’inscription que porte la matière ; il peut aussi lui commander. Elle lui obéit et le sert.

— A sa demande, la « voix » qui est attachée à chaque chose lui dit la vérité.

— Car rien n’est caché, rien absolument. La plus petite de nos pensées est marquée, et il est donné à quelques-uns des enfants de Dieu de les connaître.

— Lorsqu’un homme qui a la vie du Père passe, tout renaît à son contact. S’il marche sur un arbre desséché, l’arbre reverdit.

Demande. — *D’où venons-nous, ou sommes-nous, où allons-nous ?*

Réponse. — Cela, nul ne doit le savoir, car si nous savions d’où nous venons et où nous allons, nous aurions la charité, plus rien ne nous atteindrait. Et croyez-vous que notre âme avancerait ? Il faut qu’elle supporte l’adversité. A celui qui saurait cela, rien ne résisterait. Il

aurait le droit de vie et de mort sur tout l'univers, et, s'il voulait, à son ordre, la terre tremblerait.

— Dieu choisira les siens parmi les enfants de Dieu. Il y en aura qui se dévoueront pour aller à la pêche, non pas la pêche aux petits poissons, mais le sauvetage de leurs frères.

Ne refusez pas la lumière. De loin en loin, il est venu sur plusieurs points du globe des envoyés du Ciel vous apporter la lumière et, si vous la refusez, des ténèbres moins épaisses où vous êtes vous serez plongés dans des ténèbres plus obscures.

— Ceux qui « vivent dans le Ciel » ne savent plus rien, mais, à leur demande, la « voix » qui est attachée à chaque chose leur dit la vérité.

— Lorsque nous serons assez « petits », si nous nous trouvons en présence de la matière inerte, il se passera cette chose merveilleuse que nous percevrons l'inscription qui dit ce qu'elle est, d'où elle vient, où elle va et combien de temps elle doit durer. De même, pour les personnes : une voix nous dira tout ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont et ce qu'elles seront.

— Tout ce que je vous dis là doit ennuyer beaucoup d'entre vous, mais je m'adresse aux plus âgés, quoiqu'ils puissent être les plus jeunes. Vous ne comprendriez pas si je vous disais que l'un de vous peut être le père de son grand-père, et pourtant, si vous croyez être des enfants de Dieu, c'est facile à comprendre.

— Et je crois vous avoir dit qu'il y a les enfants de Dieu et les enfants de la terre, car il est dit que ce qui vient de l'esprit est esprit, et ce qui vient de la chair est chair.

— Moïse, Jacob et Abraham et tous ceux qui ont eu des entretiens avec le Seigneur entendaient Sa voix mais ne Le voyaient pas ou, du moins, ne Le voyaient qu'à travers les dernières ténèbres ; mais leur grande foi leur permettait de se contenter de ces visions fugitives.

— -Les envoyés de la Cour céleste ne viennent que dans des familles pauvres.

— *Cagliostro était un être de Lumière* [f135](#).

— Faut-il trouver sur notre route un être qui ait le droit de donner l'absolution ?

— Peut-être, car voici trois hommes : l'un a dit de l'autre au troisième que c'« était un grand coquin », etc., et cela devant quantité de monde. Il faut, pour qu'il soit pardonné de cette insulte, non seulement le pardon de l'offensé, mais aussi de toutes les personnes présentes, et aussi celui de tous les invisibles qui accompagnaient ces personnes présentes au moment de l'offense, et c'est très difficile. Aussi Dieu a-t-il envoyé sur la terre, tous les deux ou trois mille ans, un être qui a le pouvoir de lier et de délier, dont les yeux jettent des flammes suffisamment loin pour brûler tout ce qui est mauvais et le remplacer par le bien.

ENFER (L')

— L'enfer est ici-bas sur cette terre ! Par conséquent on devrait souffrir continuellement. Si nous avons quelques bons moments nous devons en remercier Dieu et, pendant ce temps, nous sommes dans le paradis terrestre.

— Aucun être ne reste éternellement dans les ténèbres, dans ce que vous appelez l'« ENFER ».

ÉPREUVES (LES) – SOUFFRANCE (LA)

— La souffrance est la nourriture de l'âme comme le froment est la nourriture du corps.

— Nous sommes sur la terre pour travailler et être travaillés par les ennuis, par les adversités. Il faut que nous laissions sur la terre l'orgueil, l'envie et l'égoïsme. Toutes les molécules de notre corps doivent se purifier par la souffrance.

— C'est aux vents de la montagne et de la mer que croissent les fleurs les plus robustes et, parmi les épines des buissons, se trouvent les fleurs délicates. Je crois qu'il faut aussi l'air des adversités et les ronces du chemin de la vie pour pétrir de force et de sensibilité notre cœur.

— Quand un enfant meurt après le baptême, on dit qu'il « va au Ciel ». Eh bien non. Il vaudrait mieux qu'il vécût jusqu'à 80 ans, car il aurait le temps de souffrir, d'avoir des ennuis, des tribulations et, alors, il paierait ses dettes.

— Il était dit dans l'ancienne loi « Main pour main, pied pour pied, œil pour œil, dent pour dent ». Dieu a ajouté : « Tu n'arracheras pas un cheveu de la tête de ton frère, sans que cela ne te soit rendu ». Dieu a dit aussi : « La septième génération de la famille ne passera pas sans que toutes les dettes ne soient payées ». Faites des efforts pour vous libérer de vos dettes, sinon le Ciel se chargera bien de vous faire payer jusqu'au dernier iota. Ne vous avilissez pas, sinon vous serez avec des êtres avilis.

— On ne peut faire de plantations dans un terrain inculte. Il faut auparavant que ce terrain soit travaillé, préparé. De même pour notre cœur qui doit aussi être travaillé pour recevoir la bonne semence. Il n'y a que l'amour du prochain et la souffrance qui puissent accomplir cette œuvre.

— Tous les êtres ne souffrent pas pour la même cause puisqu'il y en a qui sont venus souffrir pour d'autres. Il en est ainsi de deux plantes, l'une dans une terre qui n'a rien à craindre des intempéries, tandis que l'autre en plein champ souffrant en automne et en hiver, soupire de voir arriver le printemps et l'été.

— A chacun selon ses mérites. On croit communément que celui qui vient après l'heure n'a rien. Mais Dieu tient compte de la bonne volonté ; c'est pourquoi Il donne aux derniers comme aux premiers. Il ne fait pas de partialité.

Quand tu supporteras ton fardeau sans gêne, tu en auras un plus lourd et quand tu pourras supporter le fardeau des autres, le monde t'écrasera.

— Notre esprit a déjà des milliers et des milliers d'existences successives. Si les peines, les souffrances que nous avons sont des dettes que nous avons contractées dans des existences antérieures, nous pouvons obtenir, soit par la Prière, soit en devenant meilleurs, du soulagement, mais, pour obtenir la rémission de notre dette, n'y comptez pas, car il est dit : « L'enfant paiera les dettes du Grand-Père ». Vous n'irez pas au Ciel sans avoir payé toutes vos dettes.

— Il y a deux sortes de souffrances : les uns souffrent pour eux-mêmes ; d'autres pour autrui ; d'autres par mission.

— Celui qui souffre le plus est celui qui s'efforce de se rendre athée.

— Vous prenez la richesse matérielle comme un grand bien et, souvent, Dieu ne l'envoie que comme épreuve...

— Il ne faut pas fuir la tentation, car alors elle s'accumule dans un lieu donné et nous accable un jour d'autant plus que nous ne sommes pas exercés à la repousser.

— Sourire dans les ennuis, c'est le commencement du chemin qui mène à la foi. Ne jamais manifester sa tristesse ; se cacher pour pleurer ; sourire au dehors.

— Une dame m'a demandé de quelle façon on pouvait faire son devoir. En donnant à ceux avec lesquels vous vivez le bienfait de l'exemple, en payant de sa personne. N'est-il pas dit dans l'Écriture que si vous vivez avec les méchants, et si ces méchants deviennent bons, les bons deviendront meilleurs ? Et si vous êtes avec courage parmi ceux qui vous persécutent et vous font souffrir, il viendra un moment où Dieu vous sortira d'avec les méchants.

— *S'adressant à une dame* : Ah oui, c'est affreux, il y a vraiment des peines qui font dire que Dieu n'est pas toujours juste. Pensez donc, une femme perdre son mari, et un mari perdre sa femme, une mère perdre ses enfants et des enfants perdre leurs parents ! Et tous vous pensez que vos peines sont terribles, et quant aux autres, ce n'est rien, mais moi, pensez donc !

Eh bien, je ne sais pas ce que vous avez, mais ce que je sais, ce que j'affirme, c'est qu'il ne faut pas être paresseux pour aller au Ciel. Il n'y a que le travail, et comme personne n'en cherche, il faut bien que le Ciel vous force à travailler. Il faut qu'on souffre ; il faut qu'il envoie des peines puisque personne n'en demande.

— *S'adressant à une autre personne* : Vous souvenez-vous m'avoir dit il y a quelques années : Il ne peut rien m'arriver de pire. Eh bien, au même instant, un de mes amis a mis un rayon de lumière dans votre âme et il a fallu que vous l'achetiez. N'avez-vous pas eu des malheurs bien plus grands ? Et ceux qui se plaignent d'en avoir trop en auront davantage, car il ne faut pas que votre voisin, dit l'Évangile, sache si vous avez ri ou pleuré, si vous êtes à jeun ou si vous avez mangé. Et lorsque vous trouverez le fardeau trop lourd, demandez à Dieu de vous soulager de vos peines.

— Vous voudriez bien savoir d'où nous venons et, pour cela, il faudrait savoir où vous allez, et par conséquent ce que vous êtes. Mais alors rien ne vous atteindrait, et il faut des souffrances : sans elles vous ne pouvez avancer. Que feriez-vous pour cela sans la souffrance ?

— *Les souffrances physiques* font avancer et font comprendre celles d'autrui. Pour faire un bon soldat, il faut aller au feu. Pour comprendre le mal de votre frère, il faut le ressentir vous-mêmes.

— Être heureux, oui. Tout le monde veut être heureux, et pour l'être, il faut demander des adversités. Ainsi quand vous priez et dites : « Que Votre Volonté soit faite », vous dites ce que vous ne pensez pas, car la Volonté de Dieu est que nous soyons éprouvés. Vous demandez bien des grâces, des faveurs, pour vous et les vôtres, mais les voisins vous n'en parlez pas. Si j'étais riche, je voudrais avoir un palais pour y loger la misère, puisque personne ne la veut.

— Pour avoir confiance en Dieu, il faut avoir beaucoup souffert, énormément, et alors, sans même qu'on s'en aperçoive, la confiance est là, qu'on demande ou qu'on ne demande pas, qu'on prie ou qu'on ne prie pas. Il faudra, pour arriver dans le Royaume du Ciel, passer partout, jusqu'à ce qu'on aime son prochain comme soi-même.

— Peu d'entre vous n'ont pas dit dans les adversités : « Dieu n'est pas juste. S'il l'était, est-ce qu'il laisserait s'accomplir telle chose » ? Et je suis sûr que personne, absolument personne n'a remercié lorsqu'il lui arrivait des peines. Lorsqu'on est soldat et qu'on a une corvée à faire, on fait tout ce qu'on peut pour y échapper, et presque tous ces Messieurs ont été soldats. Cependant lorsqu'un commandant vous donne l'ordre de faire des exercices pénibles, il choisit pour cela les plus vigoureux et laisse les plus faibles. Pour être un bon soldat, il faut avoir fait de l'exercice [\(136\)](#).

— Il serait en mon pouvoir de vous enlever vos ennuis que je ne le ferais pas. Au contraire, je souhaite que vous en ayez autant que vous pouvez supporter, car nul n'entrera dans le Royaume du Ciel s'il n'a beaucoup souffert. Si vous êtes heureux sur cette terre, vous ne pouvez l'être de l'autre côté, car, qu'appelle-t-on « être heureux » ici ? Avoir des jouissances matérielles. Et comment peut-on les avoir lorsque l'on sent à côté de soi son prochain ne pas les avoir ? Les propriétaires menacent de mettre à la porte, et quelquefois mettent à exécution leur menace. Ils sont dans leur droit, selon la justice des lois sociales, car la Justice de Dieu n'existe pas sur la terre. C'est un sentiment de l'âme qu'elle ne peut acquérir que par la lumière, et la lumière ne s'acquiert que par la charité. On a souvent le remords de ce qu'on a fait le mal : c'est une preuve que l'âme conçoit la justice.

Ce propriétaire qui met à la porte son semblable a peut-être reçu sa maison en gage. Elle lui a peut-être été donnée comme une épreuve, pour savoir s'il saura abriter pour rien celui qui n'est pas en état de le payer. Et, s'il le met dehors, je vous affirme que, parmi les siens, jusqu'à la septième génération, il lui sera fait la même peine.

De même, s'il fait le bien, ce bien-là lui sera rendu, car ce que vous jetez par la fenêtre et par la porte n'est pas perdu. Si c'est le mal, vous retrouverez le mal ; si c'est le bien, c'est le bien que vous retrouverez, car Jésus-Christ a dit : « Celui qui fait périr par l'épée périra par l'épée ».

Ce propriétaire croit être dans son droit. Les lois sociales ont établi cette règle. Et celui qui sera mis dehors paiera aussi sa dette. Et qui paie ses dettes s'enrichit. Cette loi, ainsi que toutes les autres lois qui nous régissent doivent être respectées. Dieu a voulu qu'elles soient ainsi établies jusqu'à ce que nous puissions nous guider sur la terre avec les seules lois du Ciel.

— Lorsque vous avez de la peine, ne dites pas à quelqu'un qui vous parle de la sienne que vous avez vous-mêmes de l'ennui, car si cette personne pense que vous n'en avez plus, elle reprendra courage en voyant que les peines ne durent pas toujours.

Du reste lorsque le fardeau est trop lourd, quoique Dieu ne laisse à chacun que ce qu'il peut porter, n'avez-vous pas été allégés ? Et si une mère manquait à ses enfants, ou que les forces aient fait défaut à quelqu'un qui en ait besoin, n'avez-vous pas trouvé des aides qui venaient à votre secours ?

Demande. – Alors il faut demander des peines ?

Réponse. – Oui, il faudrait y arriver. Quant à ceux qui n'ont pas de souffrances et qui ne font pas le bien, qui sont, en un mot, des plantes parasites, je demande pour eux un

changement, et qu'on les « fouette » un peu, pour qu'ils ne perdent pas de temps, car je préfère une personne qui fera le mal à une personne ne faisant ni bien ni mal.

— On est soldat quand on veut l'être, et on l'est tout de même quand on ne veut pas...

— Dans l'invisible les épreuves apparaissent comme des champs de ronces.

— Les épreuves que l'on subit en se révoltant ne sont pas comptées.

— Il y a trois sortes de souffrances : les uns souffrent pour eux-mêmes, d'autres pour d'autres, d'autres par mission. — Celui qui souffre le plus est celui qui s'efforce de se rendre athée. — Chacun a juste la quantité de souffrance qu'il peut supporter. — La souffrance est un signe que le Ciel ne nous oublie pas.

— Il y a plusieurs manières de souffrir. Certaines personnes souffrent en expiation pour elles-mêmes. D'autres pour leur famille. D'autres en mission pour leurs frères. Celui qui nous a mis sur terre sait ce qu'il nous faut, et il ne faut lui demander secours que lorsque nous n'en pouvons plus, tandis que nous lui demandons secours, toujours secours, lors même que nous ne manquons absolument de rien. Nous avons toujours peur que la terre nous manque et nous disons : « Ah ! Si ceci ou cela arrivait ? » Les étoiles pourraient tomber ce soir et nous emporter que, je vous jure sur ceux que j'affectionne le plus, pas un de nous ne serait perdu, de l'autre côté comme de celui-là. Il y a longtemps que je vous connais et vous ne me connaissez pas.

— La Femme a l'esprit plus aigu que l'Homme ; elle souffre plus ; elle est, par conséquent, plus près du Père.

— Je suis sûr que personne ne pense à remercier Dieu quand il lui arrive des adversités. Il faut être fort pour entrer dans le Ciel ; il faut être soldat et, pour l'être, il faut avoir fait de l'exercice. La faiblesse n'entre pas dans le Ciel, car les faibles sont paresseux.

Il faut avant tout chasser l'orgueil de notre cœur ainsi que la médisance. Les hommes, eux, se mettent quelquefois en colère contre un voisin qui a fait quelque chose qui leur déplaît, mais les femmes, elles, vont d'abord chez leur concierge raconter un secret qu'elles savent de leur voisin, puis chez l'épicière, etc. Nous vous avons souvent recommandé de ne pas faire ainsi. Vous avez promis. En avez-vous tenu compte ? Pas du tout. Quelquefois vous vous dites : « N'allons pas là-bas » (aux séances de la rue Tête-d'Or), et malgré tout vous êtes poussés à y venir. Ce sont vos anges gardiens qui vous poussent, et ne trouvez-vous pas qu'en sortant d'ici vous êtes allégés, que vous vous sentez plus forts ?

Chapas et moi, nous vous tenons dans nos filets ; nous sommes les pêcheurs venus pour capturer ceux qui voulaient s'échapper. Celui qui voudra supporter les adversités avec courage sera mon ami, plus que mon ami : mon frère. Ah ! Personne ne voudrait les peines. On pense que c'est suffisant, si on a un commerce, de faire honneur à ses affaires, d'élever sa famille, et de mourir ensuite après s'être confessé. On pense, après cela, entrer facilement au Paradis ? Détrompez-vous !...

— Ignorez-vous que Dieu, dans Sa gloire et Sa toute bonté, a laissé des âmes dans les ténèbres ; qu'après la mort on peut souffrir les mêmes souffrances qu'avant ? Eh bien, souvent, ces âmes, laissées aux ténèbres, et dont le corps a des accès de rage, viennent trouver d'autres âmes pendant le sommeil. Un rayon de lumière peut seul soulager et pénétrer jusque-là. Avez-vous compris ?

Si vous aviez compris, vous seriez obligés d'aimer votre prochain comme vous-mêmes. Ce serait la perfection, et la perfection n'est pas de ce monde. Je ne suis pas plus parfait que vous ; ce que je fais ce n'est pas moi, c'est quelqu'un d'invisible qui commande.

— Dieu donne à tous, graduellement, la lumière nécessaire pour franchir les petits obstacles.

— Nul n'entrera au Ciel qu'il n'ait payé ses dettes.

— Faites le Bien. Celui que vous jetterez pas la fenêtre reviendra par la porte. Et n'offensez pas Dieu qui a mis quelqu'un sur la terre qui vous suit partout. Ne dites pas : Dieu m'abandonne. N'est-il pas dit : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ».

— Il faut fouler aux pieds l'amour-propre. Ceux dont on n'a pas ri ne peuvent pas aller au Ciel.

— Nous sommes sur cette terre pour souffrir. Il n'en est pas de même dans toutes les planètes. Là, l'âme est en captivité, moins que le corps cependant qui, lui, est en captivité lorsqu'il vient sur terre ; jusque-là, il est libre.

— Il faut travailler et exercer ses jambes si on veut franchir les obstacles. Comment voulez-vous surmonter les grands si vous ne pouvez passer les petits ? Je vous assure que ceux qui ne marchent pas, je les pousserai et les prendrai par la tête. Nous devons conquérir notre liberté et devenir indépendants et nous ne pourrons l'être que lorsque nous aimerons notre semblable comme nous-mêmes.

— Nous sommes sur la terre pour travailler et être travaillés par les ennuis, par les adversités. Il faut que nous laissions sur la terre l'orgueil, l'envie et l'égoïsme.

— Nous avons l'entière responsabilité non seulement de nos paroles et de nos écrits, mais encore de nos pensées ^[137].

ESPRIT (L') – ESPRITS (LES)

— L'esprit est attaché au corps, toutes les fibres se tiennent. Celui qui pourrait délier l'esprit pourrait aussi délier toutes les fibres de ce même corps.

— L'esprit comprend toujours, aussi bien chez le petit enfant que chez le vieillard mais, chez l'enfant, les organes ne sont pas encore assez développés pour pouvoir en garder la souvenance.

— La vie est un contact universel. Tout, en l'air, est plein d'esprits.

— Il y a des êtres qui nous entendent et ne nous voient pas. Ils nous écoutent comme des dieux.

— Le Père a créé les esprits. Ils sont tous individualisés.

— Des êtres invisibles nous environnent et nous aident.

— Les génies sont des esprits dont la sphère d'action est très étendue. Ils peuvent agir et se manifester sur plusieurs esprits humains à la fois.

— Les spirites croient trop facilement que des esprits élevés peuvent venir à notre contact et même nous toucher. Je ne dis pas que cela soit impossible, mais cela est fort rare. Il faut prier pour cela, être très pur, et encore l'esprit qui vient à nous peut être sévèrement réprimandé de l'avoir fait.

— Lorsque nous demandons ainsi une vision de quelqu'un des nôtres à Dieu, il se peut que ce soit une autre personne qui se présente à nous. Dans ce cas il ne faut pas chasser son image et faire montre d'impatience car, souvent, l'esprit que nous avons demandé n'a pas reçu l'autorisation de venir, et Dieu qui sait ce qu'il fait, nous envoie l'esprit qui est le plus apte à nous parler et à nous éclairer ; nous devons donc nous adresser à celui que nous voyons.

— L'esprit étant assez avancé pour pouvoir former le corps, il le forme et l'âme est la vie de l'esprit.

— L'esprit, en grandissant, ne connaît ni temps ni distance.

ÉTUDES SCOLAIRES (LES)

— Je crois que les deux sortes d'écoles (enseignement civil et enseignement chez les religieux) sont nécessaires pour se stimuler l'une et l'autre. Celui qui sera un bon sujet, qu'il aille dans l'une ou dans l'autre école, fera un bon sujet.

ÉVANGILE (L')

— Jésus n'a pas tout dit à ses disciples et ils ne comprenaient pas Sa parole entièrement. Toutefois les Evangiles se sont transmis avec quelques modifications peu importantes sans que le sens en soit altéré. Dieu ne l'aurait pas permis.

— Quand Jésus donna à Ses disciples le don des langues, alors ils commencèrent à comprendre le sens des mots de leur Maître et le sens des signatures naturelles. Ils virent les vertus des plantes, des animaux, à travers leurs formes, les enseignements du Maître à travers les mots.

— Si tout était révélé à tous, personne ne ferait plus rien ou plutôt chacun chercherait et saurait trouver le chemin de traverse pour s'éloigner quand on aurait besoin de quelqu'un ! Ce serait comme à la caserne où l'on se cache pour en faire le moins possible.

— Plus vous avancerez et plus les Evangiles vous donneront. On peut les étudier toute une vie sans en venir à bout et ce, bien que tout n'y soit pas.

— L'Evangile n'a qu'un sens ; les anciens livres sacrés en ont plusieurs.

Nous avons des oreilles et pourtant nous n'entendons pas parce que nous avons au-dedans de nous-mêmes, et qui en fait partie, quelque chose qui, toujours, nous détourne du bien et nous défend d'« entendre »... Et nous n'entendrons que lorsque nous aurons vaincu ce

quelque chose, mais je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Qu'il vous suffise d'aimer votre prochain et de ne pas lui faire de mal.

— L'Évangile contient toute initiation. Par exemple : « Allumer des charbons ardents sur la tête de son ennemi », c'est lui pardonner, car cela met en lui un germe qui, un jour, produira remords et retour au bien.

— Dans l'Évangile il y a de la « nourriture » pour tous, et chacun peut y puiser des enseignements différents. Tout se résume à cette religion : « Aime ton prochain comme toi-même et, si tu fais du mal à ton semblable, ce mal te sera rendu, car il est écrit : œil pour œil, dent pour dent. »

— Les explications que je vous donne ne sont pas les mêmes pour tous parce qu'il y a plusieurs demeures dans la Maison de Dieu. Et n'en voyez-vous pas la preuve dans ce qu'aucune personne ne se ressemble ?

— L'Évangile est une table où il y a à manger pour tout le monde. Chaque convive y trouve l'aliment qui lui convient selon son appétit et son tempérament.

— Je ne vous dis rien qui soit contraire à l'Évangile.

— Je n'ai jamais dit qu'il ne fallait pas étudier la Bible. En tous cas même si j'ai dit que le Nouveau Testament était plus adapté pour nous, j'ai voulu dire tous ses livres et non pas seulement les 4 Évangiles.

ÉVOLUTION (L') – PERFECTIONNEMENT

— Même quand les choses viennent en leur temps il faut les payer ; à plus forte raison faut-il payer très cher si l'on veut qu'elles viennent avant leur temps. Mieux vaut laisser les choses se faire à leur heure.

— Partis les uns après les autres pour le travail, nous arriverons tous en même temps au but.

— Le moissonneur récolte tous les épis, même ceux qui ne sont pas mûrs, pour être sûr que la grêle ne viendra pas lui détruire sa récolte.

— Parler trop tôt ou enseigner à un être des vérités prématurées, c'est l'étioler, lui faire du mal, l'étioler de l'autre côté, ce qui est plus grave que de ce côté-ci, car c'est de l'autre côté qu'on acquiert vraiment la lumière.

— Toutes les explications ne sont pas toujours à la portée de tous. Quelques personnes pourront se souvenir, et d'autres pas du tout. C'est qu'il est donné à chacun ce que son estomac peut digérer. Ainsi un petit enfant qui a besoin de lait ne pourra supporter une alimentation plus lourde. Celui qui se rappelle comprend ce dont il se rappelle. Et ici, pour tous, on peut trouver ce qui est approprié : il y a pour les enfants, pour les adultes et pour les vieillards.

— Ce Monsieur s'est demandé un soir ce que voulaient dire ces paroles : qu'il avait été défendu de donner des gerbes de blé à un homme qui les avait gardées dans son grenier. Eh

bien, cela veut dire que certaines choses ne doivent pas être dites à des personnes qui ne sauraient « digérer » ces paroles. Il y a bien des choses qui existent et que nous ne pouvons comprendre, qui ne sont pas perceptibles à nos sens. C'est comme de voir plusieurs demeures dans la Maison du Père. Oui, toutes les personnes qui sont ici, près les unes des autres, sont pourtant à une grande distance, et pas une n'habite la même demeure. Cela paraît incompréhensible, et cela est.

— Pas une fibre de notre corps n'existe sans qu'elle se rattache à quelque chose faisant partie de la nature. Ainsi telle partie de notre corps a des ramifications avec une plante qui, à son tour, la relie à un animal. Voilà pourquoi parfois on trouve une ressemblance. Soyez persuadés que cette ressemblance peut nous faire juger le caractère de la personne, mais nul ne doit juger son frère.

— Voilà un Monsieur qui, il y a encore peu de temps, disait : « Nous ne pouvons descendre que de l'animal ». Non. L'animal peut arriver à se perfectionner jusqu'à sembler au niveau de l'Homme. L'Homme a été créé sur la terre et sur bien d'autres terres, car il ne faut pas croire qu'il n'y en ait qu'une, de même qu'il y a plusieurs ciels, et cela depuis avant la création. Ne croyez-vous pas que la plante pense, qu'elle sente ? Non, me direz-vous, puisqu'elle ne parle pas, elle est un corps inanimé. Non, elle ne parle pas, pas plus que le cheval qui ne pourrait rien dire non plus si on lui coupait la tête. Et pourtant si, ils pensent, ils ont un langage et se comprennent entre eux ainsi que leurs espèces, et ils ont aussi des lois qui les régissent.

— L'Homme est le roi des animaux. Le premier animal a été le ver de terre, puis le ver ailé, puis le poisson ailé. On en voit encore quelques-uns, mais très peu, en Chine. Les premiers hommes étaient bronzés, puis rouges, puis enfin blancs.

— Dieu peut toutes choses, et l'homme ne descend pas du singe comme quelques personnes le croient. Quant aux ressemblances de visage avec certains animaux, je vous en donnerai l'explication un autre jour.

— L'Homme est le soleil de l'animal ; l'animal est celui de la plante.

— Les métaux croissent et se perfectionnent. L'espèce ne peut se perfectionner que dans sa propre espèce.

— Chaque acte méritoire est, comme le reste, marqué sur notre front, et personne n'a le droit de nous juger, puisque Dieu même ne juge pas : c'est nous-mêmes qui nous jugeons. Ne croyez-vous pas que nous sommes venus pour vivre et non pour mourir ? Je ne veux pas dire que nous vivons toujours sur cette terre, mais ceux qui croient en Dieu sont marqués sur le « Livre de vie ».

— Pour arriver de l'autre côté, il faut, si je puis me servir de cette expression, un tamis ; de même pour venir de ce côté. Mais en quittant l'autre côté, on ne peut pas toujours apporter dans celui-ci ce qu'on voudrait. Mais je vous jure que pour aller de celui-ci dans l'autre, il faut laisser toutes choses et le bien seul qu'on aura fait sera emporté.

— Dieu donne tout à ses enfants au fur et à mesure qu'ils s'efforcent de vivre, selon Sa Loi. Le jour où, du fond du cœur, on fait ce qu'enseigne l'Écriture, le Ciel nous donne lumière et connaissances, et cela depuis la venue du Christ.

— En réalité nous n'avons besoin de personne pour nous instruire car nous avons en nous tout ce qu'il faut pour faire croître la petite plante qui est dans notre cœur. Ce ne sont que l'orgueil, l'égoïsme, la méchanceté qui l'étouffent et l'empêchent de s'épanouir.

— Notre cœur est comme une petite chaumière sur un mauvais terrain. Nous devons par des transformations, par des embellissements successifs, en faire un palais. Nous devons améliorer le terrain qui est autour afin qu'il soit digne des matériaux qui servent à édifier ce palais dans lequel le Seigneur viendra habiter.

— Lorsque nous serons au bout de notre route, nous aurons la même physionomie que lorsque nous sommes partis, mais nous saurons tout, tandis que ceux qui seront restés ne sauront rien. Il n'est pas utile de passer partout pour tout savoir, car nous avons des attaches de tous côtés avec ce monde-ci, comme d'ailleurs avec bien d'autres mondes puisque nous faisons partie du « Grand-Tout ».

— On reproche à l'Eglise de mettre la lumière sous le boisseau et cela depuis le commencement des temps jusqu'à la fin. Notre Seigneur nous juge indignes de tout connaître car, si nous connaissions certaines choses, au lieu de nous en servir pour le bien, nous nous en servirions pour le mal.

— (*Souvenir rapporté par Auguste Jacquot*) : « Le Maître avec sa canne traça un cercle sur le sol et me dit : Tu vois ce cercle ; eh bien figure-toi que tu n'es que ce grain de sable au bord du cercle. Pour arriver, il faut conquérir tout le cercle afin de parvenir à posséder le Centre ; tu voudrais arriver sans passer par les épreuves de la conquête ».

FAMILLE (LES)

— Il y a plusieurs demeures dans la Maison du Père...

Ce que l'on nomme « demeure » peut aussi s'appeler « Famille ».

— Sur cette terre nous sommes tous frères mais pas tous de la même famille.

— Dieu nous a envoyé son Fils bien-aimé pour nous montrer le chemin qui conduit à la grande Famille.

— On entend par famille tous ceux qui suivent le même chemin. Dans ce chemin, chaque personne suit son chemin et peut en changer à un moment donné.

— Plus on avance, plus notre famille se rétrécit. Il y en a qui sont seuls de leur famille.

FOI (LA)

— Si tu veux la foi non factice, mais véritable, chasse de ton cœur la colère sourde qui y gronde et voudrait réduire à néant le monde d'iniquités pour y planter l'arbre d'espérance afin d'y cueillir les fruits de la foi.

Si tu fais dans les ténèbres quelque action devant être faite au grand jour, il te faudra aller chercher cette action dans les ténèbres pour l'apporter à la lumière, car tout ce qui se fait à la lumière ne peut être ténèbres.

— Lorsque Notre Seigneur guérissait les malades, parfois, chez certains d'entre eux, la maladie réapparaissait deux ou trois jours après et ils revenaient Le trouver. Il leur disait : « O gens de peu de foi ! Vous ne changerez donc jamais ? Lorsque le Ciel vous accorde une guérison, vous avez encore peur que la maladie revienne. Apprenez que votre manque de foi paralyse toutes les bontés du Ciel ».

— Rire dans l'ennui est le commencement de la Foi.

Demande. — *Doit-on demander du secours pour une personne dans la souffrance mais qui s'y refuse ?*

Réponse. — Je l'ai dit souvent, ne vous inquiétez pas du refus ou de l'acceptation, mais faites pour les autres ce que vous voudriez que l'on fit pour vous. Les bonnes œuvres ne sont jamais perdues. Celui qui aurait un grain de Foi transporterait des montagnes.

— De l'autre côté, on n'est pas plus vieux qu'ici puisqu'on renaît. La religion nous dit bien que si l'on a bien fait, on passe un moment au purgatoire et de là au Paradis surtout si l'on a fait une bonne confession et versé quelques larmes. Il n'en est rien. Il faut absolument mettre son soi-même sous les pieds et aimer son prochain comme soi-même. Il est écrit : « De ton cœur je ferai un temple ; orne ce temple pour que j'en fasse ma demeure ». Il faut cultiver le terrain, y planter des arbres d'espérance pour y cueillir les fruits de la Foi. Nous croyons posséder la Foi, mais, dès qu'arrivent les adversités, il ne reste plus rien. Il est écrit aussi : « Aplanis le chemin, car le Seigneur va passer par là ».

— Beaucoup de choses nous dominent : la misère, les souffrances, l'orgueil, etc. Prenez pour allégorie un homme qui fait au gouvernement une demande de concession de terrain d'une certaine étendue, laquelle lui est accordée. Cet homme, pour vivre sur ce terrain, est obligé d'en extraire les pierres, les ronces, d'assainir, de travailler pour faire des plantations et conserver ces plantations. Il travaille sans relâche afin d'empêcher les ronces et les mauvaises herbes de repousser. C'est donc une lutte et un travail continuel.

Demande. — *Pour avoir la foi, que faut-il faire ?*

Réponse. — Un fermier possède un terrain qui est inculte. S'il travaille ce terrain et le cultive, il s'y implantera bientôt un arbre qui est la foi ; et quand même cet arbre n'y viendrait pas, si le terrain est bien cultivé et qu'il rapporte d'autres plantes, que la mauvaise herbe soit remplacée par la bonne, cela suffirait.

— Il est dit dans l'Évangile : « Tout ce que vous demanderez à Dieu en mon nom vous sera accordé ». Oui, mais il faut croire, avoir la foi. Personne ne croit. Les apôtres eux-mêmes ne croyaient pas, puisqu'ils doutaient du miracle de la multiplication des pains.

— Pour avoir la foi, observez seulement les commandements de Dieu. Je ne parle pas des commandements établis du temps de Moïse, mais de celui (qui a toujours existé) d'aimer son prochain comme soi-même. Lorsque nous prions et disons : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons ». Est-ce du fond de l'âme que viennent ces paroles ? Non, car tout nous serait possible alors. Et ceux qui nous sont chers, dont nous voudrions la guérison, quel que soit leur mal, seraient guéris. Même seraient-ils morts, qu'avec la charité et la FOI, vous pourriez leur dire : « Levez-vous ! » et ils se lèveraient.

— Vous avez bien lu dans l'Évangile que le Christ viendra comme un larron vous surprendre. Eh bien, que celui qui fait bien continue, car alors il sera trop tard. Quelques

heures restent encore pour vous décider à bien faire, mais bien peu. Le Ciel n'en demande pas tant que vous croyez, Il est indulgent. Dieu sait bien qu'il nous a créés simples, et comme nous avançons à l'aveuglette, il sera beaucoup compté à celui qui aura cru sans rien savoir.

Ah ! Avec un peu de confiance, on ferait des miracles. Vous en avez tous vu ici, et tous vous avez lu ou entendu lire ce qui est dans les Ecritures, qu'avec un peu de foi on transporterait des montagnes. Croyez-vous que vous avez été mis sur la terre pour mourir ? *Réponse de l'assistance : Pour vivre.* – Eh bien, pourquoi doutez-vous ? Croyez-vous à l'existence de l'âme ? – R. – Oui. – Croyez-vous qu'elle soit immortelle ? – R. – Oui. – Croyez-vous que de loin en loin il vient un Sauveur ? – R. – Oui. – Croyez-vous que Dieu soit intelligence et force ? – R. – Oui. – Croyez-vous que Jésus soit venu sur la terre ? – R. – Oui. – Eh bien, pourquoi doutez-vous toujours du lendemain ? Jésus est venu établir le règne de la charité.

– Celui qui a la Foi pourrait, s'il lui plaisait de le faire, faire transporter tout où il lui plairait, et cette fenêtre pourrait s'ouvrir à son commandement, et ce mur livrer passage à tous ceux qui sont là. Celui qui a la foi a le pouvoir de commander, et vous auriez l'obligation d'obéir sans même que vous le vouliez. [138](#)

– Comment voulez-vous être guéris ou soulagés en vous adressant à des personnes qui souvent sont plus dans les ténèbres que vous ? Demandez avec confiance. N'avez-vous pas vu des personnes guéries, dont le nom seul avait été donné, et qui ne vous connaissaient pas et ne pouvaient donc être suggestionnées ? Il suffit de demander à Dieu.

– La Foi est le fruit de la Charité.

– Lorsque tout va bien nous avons la Foi ; mais qu'on nous gratte un peu et alors il n'y en a plus !

FOLIE (LA)

– La folie est quelquefois provoquée par le passage de l'âme dans un corps qui ne lui appartient pas ; elle peut être une marque d'expiation.

GASPILLAGE (LE)

– Dieu a mis tout ce dont nous avons besoin à côté de nous pour la vie matérielle mais, ne gaspillons rien. Dans les grandes maisons, quand les domestiques gaspillent la nourriture sous prétexte que les maîtres sont assez riches, ils ont tort, car un jour ils auront faim eux-mêmes, mais ils n'auront rien à manger. Les maîtres seront aussi punis pour ne pas avoir fait attention à ce qui se faisait chez eux et pour ne pas avoir employé en charité le surplus de ce qui leur était nécessaire.

GUÉRISONS (LES)

– Toute guérison se paie par soi-même ou, volontairement, par autrui se substituant à nous.

– La guérison peut s'obtenir : 1° En faisant promettre quelque chose au malade ; 2° En donnant l'absolution complète *quand on a qualité pour le faire...*

— *Tous* vous pouvez vous soulager, vous guérir les uns les autres par le magnétisme sur les parties malades, et en demandant à Dieu. Mais, pour être exaucé, il ne faut avoir aucune rancune contre quiconque et aimer son prochain comme soi-même.

Les prophètes, qui ont obtenu des guérisons, et Notre Seigneur Jésus-Christ, n'opéraient pas, comme le disent et le croient certaines personnes, par le secours de quelques esprits. Notre Seigneur n'avait besoin de personne, car Il n'était pas, comme d'aucuns le croient, un « homme supérieur ». *Il était Dieu.*

N'avez-vous pas toujours été soulagés, et y a-t-il quelques personnes qui ne l'aient pas été ? Moi, je ne fais rien par moi-même pour vous guérir ; je m'adresse au Maître, qui est Dieu. Vous avez vu ici des choses surnaturelles, des miracles. Pour les expériences qui se feront dès aujourd'hui, je vous ferai payer cher. Oh je sais bien, vous êtes toujours disposés. Mais ce n'est pas ce paiement-là qu'il me faut. Pour les personnes qui viennent pour la première fois, je leur demande de faire des efforts pour aimer leur prochain comme elles-mêmes.

Pour celles qui sont déjà venues, je leur demande d'aimer leur prochain comme elles-mêmes, et ceux qui ne pourront me faire cette promesse ne pourront rester dans cette salle (*ce qui ne peut se faire qu'en cas d'expériences ultérieures*). Il faut aussi que toutes les personnes qui sont en procès me promettent d'arrêter toutes poursuites, car, je vous le dis, si vous n'êtes pas d'accord en ce monde, il sera très difficile de vous y mettre dans l'autre.

— D'ici vingt ans on pourra guérir les malades en projetant sur leurs corps des rayons lumineux de couleurs différentes sur chaque partie appropriée du corps. Ainsi le vert peut avoir une action dans le cas de coliques hépatiques.

Demande. — *Le vaccin est-il utile ? :*

Réponse. — Lorsque le vaccin est ordonné par la loi, en cas d'épidémie, vous devez vous faire vacciner.

— Il est inutile de rechercher pourquoi un malade a telle ou telle maladie. L'essentiel est de vivre en aimant son semblable ; c'est tout ce que Dieu demande.

— L'âme qui possède la lumière peut, en s'approchant d'un malade, le soulager, car le mal a horreur de la lumière et fuit instantanément. Alors vous pourrez même défendre au mal de revenir. C'est bien simple.

— Voilà un Monsieur qui souffre un peu. (*Le Monsieur dit : « Merci de m'avoir soulagé »*). Il ne faut pas me remercier, je n'ai rien fait. — *Alors qui faut-il remercier ?* — Le Ciel. — *L'homme dit : Mais c'est vous qui le représentez pour moi.* — Je n'ai rien fait que demander pour vous.

— *S'adressant à une dame* : Oui, votre malade ira mieux, et savez-vous pourquoi ? Parce qu'il a été bon, parce qu'il a toujours donné de bons conseils, et quoiqu'il ait eu souvent dans le fond de son cœur un levain d'athée, il n'a pas fait part de son opinion personnelle.

— Il y a des personnes qui disent et qui croient : « Oh, pour guérir, je ne suis pas assez sage ». Pas du tout. La sagesse comme l'entend l'Eglise n'est pas celle que nous comprenons ici. Est sage qui ne dit du mal de personne, ne fait pas de tort à son voisin, et fait le bien qu'il peut. A cette condition est la sagesse qui nous concerne. La vie et la conduite privée de qui que ce soit, on n'a rien à y voir.

— Les charlatans, lorsqu'ils traitent leurs malades, leur demandent toujours leur confiance. C'est inutile. Ayez seulement un peu de confiance en Dieu, et les maladies les plus graves seront enrayerées. Faites du bien, et surtout comme a dit l'Évangile, que votre main droite ignore toujours ce que fait la gauche.

— La médecine spirituelle n'agit pas dans les cas où nulle œuvre méritoire n'a été faite. Alors la médecine matérielle peut encore agir.

— Toute guérison se paye par soi-même ou volontairement par autrui se substituant à nous.

— Je ne sais pourquoi j'ai beau dire la vérité, on ne me croit pas. Pourquoi ? (*Une personne de la salle dit : c'est que vous avez dit des mensonges*).

J'ai dit des mensonges ? Je ne le crois pas. Ainsi ce Monsieur, surtout lorsqu'il a quelqu'un de malade, vient vers moi et me dit : « Vous viendrez, n'est-ce pas, voir mon malade ». Je lui réponds : Oui. Et si je n'y vais pas à l'heure indiquée, le malade n'a-t-il pas été soulagé tout de même ? Et toutes les personnes qui sont ici, lorsque j'ai dit que j'irais les voir, n'ont-elles pas été soulagées ? Et quelques-unes même n'ont-elles pas senti ma présence ? Eh bien, je ne peux aller partout à la fois, *et je ne vais pas partout avec les pieds...*

GUERRE (LA)

— La guerre est une condition nécessaire de l'état humain. Si, artificiellement, les frontières venaient à être supprimées, la guerre renaîtrait entre les familles. La paix générale ne pourra exister qu'au jour où, après une guerre universelle, *il restera seulement une poignée d'hommes sur terre* : 100.000 en ce qui concerne l'Europe. Ces survivants, loin de guerroyer, feront l'union.

HOMME (L')

Il y a en l'Homme l'Esprit et la Matière (comme le précisent d'ailleurs les Occultistes), puis encore autre chose parce que toutes les cellules – aussi bien des matières paraissant inanimées que du corps – ont leur intelligence et leur volonté.

L'homme est le roi de la création, et il ne saurait être complet sans la femme. L'homme a plus de force, agit, se meut ; la femme a des vues plus étendues, et plus perspicaces. Mais il est heureux qu'elle n'ait pas la force de l'homme. En effet, comme elle serait plus méchante ! Voyez-vous, toutes les femmes, quelles qu'elles soient (et si elles ne le font pas c'est qu'elles ne le peuvent) cherchent par leur parure à tenter l'homme ; l'homme une fois tenté ne pense pas à faire plus mal.

— L'étincelle divine qui est en l'Homme agit sur l'animal ; l'animal projette une partie de cette étincelle sur les végétaux. Ainsi un homme bon, pacifique aura des animaux doux, obéissants. Là où les bestiaux auront l'habitude d'aller le terrain sera amélioré ; les plantes seront vigoureuses et bonnes.

— L'Homme a été créé sur la terre et sur bien d'autres terres. Car il ne faut pas croire qu'il n'y en ait qu'une, de même qu'il y a plusieurs ciels et cela depuis la création.

— L'Homme a été créé tel qu'il est. Ce n'est pas un animal évolué.

— Il était parfait en apparence mais il avait en lui les sept péchés capitaux.

— En l'Homme il n'y a que deux éléments : l'AME et la matière. L'une vient de Dieu ; elle est de Dieu même ; donc la dignité de votre être ne saurait être méconnue. Soyez fiers d'appartenir à ce Dieu si grand, si bon. Dieu a mis sur notre route ici-bas tout ce que nous pouvons désirer et tout ce dont nous avons besoin pour lutter c'est-à-dire pour nous libérer nous-mêmes de ce boulet que nous traînons depuis le commencement...

— L'Homme a été créé bon mais il lui a été donné un terrain à cultiver.

— Il est le nombre de Dieu ; 7 celui de Marie. Il a deux enfants : 3 et 5. Le nombre de l'Homme est 9. Celui de la limite de la sphère matérielle est 72.

— Lorsqu'un homme marche il laisse à droite et à gauche un effluve magnétique, positif d'un côté, négatif de l'autre. Chacun d'eux se dédouble aussi, attiré qu'il est par la terre, de sorte que la trace est marquée sur terre par deux lignes parallèles de fluides contraires. C'est comme cela que le chien, par son flair, sent l'homme et suit sa trace ; c'est pour cela qu'il va de droite et de gauche reconnaître ces traces.

— L'Homme est enfant du Ciel ; il ne naît pas de la volonté de l'homme mais de celle de Dieu.

HYGIÈNE (L') ALIMENTAIRE

— On est obligé de manger de la viande, mais il faut manger le moins possible de gibier. Boire du vin coupé d'eau ou de l'eau pure, ou un peu de vin pur à la fin du repas.

— Lorsqu'on est altéré, il faut lutter contre la soif, boire très peu. L'ivresse est une gourmandise. Les personnes qui se livrent à la boisson, aux alcools commettent un homicide ; ces personnes seront punies en proportion. Dieu nous a donné un corps, nous devons en avoir soin et ne pas le détériorer par notre gourmandise ou tout autre défaut.

INTELLIGENCE (L')

— Qu'est-ce que l'intelligence ? C'est une force qui reçoit la lumière et la vie. Ce que tu la feras, tu la retrouveras. Tout dans la nature a son instinct et son libre arbitre.

— Je ne veux pas prendre d'assaut aujourd'hui la forteresse du Ciel, il vous en coûterait trop. Qu'il vous suffise de savoir que, quel que soit le chemin que vous prenez, vous ne sortirez jamais de ce cercle de fer : Aime ton prochain comme toi-même.

JÉSUS-CHRIST

— Jésus-Christ a eu deux natures. Il était homme, et il était aussi le fils de Dieu, fils unique. Comme homme, son corps était constitué de tout ce qu'il y avait de plus pur dans la matière. Il avait été formé sans le secours d'aucun homme. — Son chiffre était 3 (12 ans, 30 ans, 33 ans, mort à la 3e heure, 3 clous seulement).

— Le CHRIST avait les yeux bruns, les cheveux tombant sur les épaules et se rebouclant si on les tirait.

— Il n'y a pas de prononciation spéciale du nom de JESUS-CHRIST.

— Il est venu dans un terrain rempli de ronces et d'épines, planter le Bien, et cette belle « plante » a été raillée, n'a pas été comprise. Il est venu apporter la lumière aux âmes, mettre de l'huile dans la lampe.

— Il a été cloué sans avoir été lié auparavant. L'opération a été faite à terre. Les deux mains ont été percées d'abord et les clous sont entrés entre les 4^e et 5^e métacarpiens dans chaque main ; on a ensuite cloué chacun des pieds séparément, mais comme un des clous traversait des parties molles, sans pouvoir apporter un soutien suffisant, on a enlevé ce clou, on a placé les pieds l'un par-dessus l'autre et on s'est servi d'un seul clou pour les deux pieds. Pas de chevalet pour soutenir le milieu du corps. Le coup de lance a été donné à *gauche* traversant la rate, le diaphragme et la partie inférieure du cœur. Cette blessure seule suffisait à donner la mort qui fut accomplie dès que les paroles : « *Eli, Eli Sabachthani ?* » (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ») furent prononcées. Elles ont effacé les clichés ultérieurs de désespoir et de non confiance en le Père générés par les hommes.

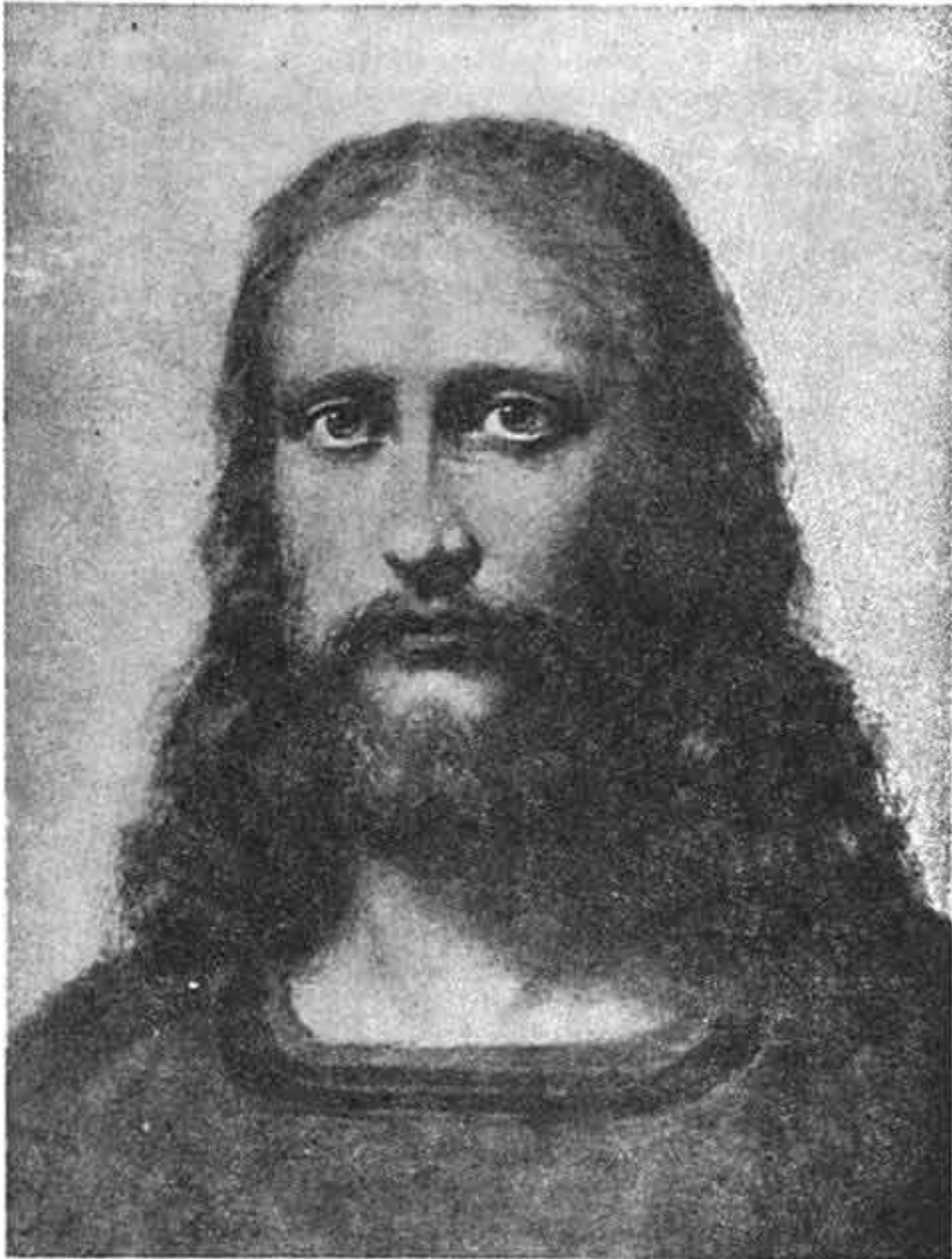
— Notre souffrance n'est rien, car elle est divisée et porte sur le tout. Jésus a souffert de toute la souffrance qui existe, car elle était toute concentrée sur lui. *Nous ne devons pas juger ceux qui l'ont crucifié car nous le faisons souffrir bien davantage tous les jours...* Jésus a souffert depuis le commencement des temps et souffrira jusqu'à la fin des temps.

— Jésus est venu sur cette terre pour nous et aussi pour tous les autres mondes. *Il se trouvait simultanément sur notre monde et dans les autres, en corps et en esprit.*

— Le seul qui n'ait pas d'ange gardien, c'est le Christ. Au-dessus de Lui il n'y a rien. Il est l'Esprit vivant, total de l'humanité.

— Jésus-Christ n'est pas venu exprès pour souffrir mais pour nous montrer le chemin. Quand il est venu, personne n'avait vu le Père.

— Les envoyés de Dieu avant Jésus-Christ étaient des hommes en qui l'étincelle divine fut dynamisée et la faculté de se souvenir rendue en partie. Le Christ, le premier, vint du Ciel et « paya le passage ».



Jésus d'après une vision [\[139\]](#)

JESUS L'INITIATEUR

(Texte hébreu)



Cette médaille, frappée dans la seconde moitié du premier siècle de notre ère, était connue des derniers apôtres ; les premiers chrétiens la portaient sur eux. Elle donne donc la véritable image du Christ.

Extrait d'un document reproduit par le Groupement « Les Amitiés spirituelles », fondé en 1920 par Paul Sédir. Voir page 393 (Ph. E.).

— Il existait un portrait de Lui dans la bibliothèque du roi Hérode ; il sera retrouvé.

— Jésus-Christ était l'esprit de Vérité lui-même. Depuis, Il n'est pas revenu sur terre, mais Il s'est manifesté plusieurs fois selon le degré d'évolution et de compréhension des êtres auxquels Il s'adressait par l'intermédiaire de plusieurs.

Jésus-Christ n'était pas seulement un savant, un sage, mais *Il était Dieu*. Quant à moi, je le déclare en vérité, que ce que désire le Père, qui est Dieu, est désiré aussi par le Fils, qui est Dieu, car ce que veut le Fils, le Père le veut aussi.

Si Notre Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il est venu sur la terre, en ce monde, n'avait pas eu soin de mettre Son éclatante lumière derrière le « rideau » qui sépare ce monde de l'autre, aucun homme n'aurait pu L'approcher.

— Jésus enverra un Consolateur. Mais que de déchirements avant qu'il arrive, car Jésus reviendra, *mais il sera trop tard pour ceux qui ne suivent pas la route du bien*. N'avez-vous pas lu dans l'Évangile qu'il y aurait des pleurs et des grincements de dents ? Ce temps n'est pas tout à fait là, mais il n'est pas très éloigné. Il faut marcher au bien, que tous les actes puissent se faire au grand jour, car le mal est dans l'ombre, et comme il y en a assez dans l'ombre, il faut y mettre un peu de bien. C'est-à-dire lorsque vous ferez un peu de bien, cachez-le autant qu'il vous sera possible de le faire au lieu de le mettre au jour.

— Quelques-uns ont souvent en eux-mêmes appelé le Christ « frère » et ont cru que c'était un homme qui, comme tous, mais plus que tous, avait dû arriver à la perfection. Eh bien, non. Il n'y en a qu'un qui. Celui-là, n'a pas eu besoin de passer par le chemin de tous, et à qui il a été donné de tout savoir et de tout pouvoir. C'est le Fils qui a racheté par Ses souffrances.

De Lui sont parties quantité d'étincelles formant l'étoile. Il est un, et en Lui sont toutes ces étoiles qui sont dans le soleil. Voilà la différence de notre croyance avec celle de certains spirites qui prétendent que le Christ est un homme, un esprit arrivé à un haut degré de perfection.

— Jésus n'a-t-Il pas dit Lui-même à Ses apôtres que plus tard Il reviendrait ? Eh bien, c'est Lui qui doit venir, mais lorsqu'il se fera connaître, Il sera peut-être trop tard, car l'âme sera trop dans les ténèbres et la lumière qui passera devant elle ne l'éclairera qu'un instant. Heureux celui qui aura cru avant de voir, et malheur à celui qui, ayant vu, ne croira pas car, plus tard, ses yeux ne pourront recevoir la lumière et ses oreilles n'entendront pas.

— De 12 à 30 ans Jésus fit le tour de la terre sans Se faire connaître, ne faisant que passer en chaque endroit [{140}](#).

— La Croix existe depuis le commencement des temps.

— Quand, en regardant une image du Christ, on sent au cœur une certaine chaleur, c'est que cette image possède une certaine ressemblance.

— Croyez bien que ce n'est pas moi qui vous soulage... *Il y a l'Ami*.

Et un Ami que vous ne voyez pas. Je ne fais que lui demander pour vous, voilà tout. Ainsi, il y a quelques années, je vous ai fait une promesse (parce que l'Ami même me l'avait faite) que, dans peu de temps, cela irait mieux, c'est-à-dire que ceux qui n'ont pas de travail en auront, que vous pourrez vivre en travaillant. Il y aura des usines où seront employés de préférence vos familles, vos amis. Bien des fois je vous ai indiqué le moyen de vous soulager. Je ne vous ai pas dit de ne pas avoir de préférence pour les vôtres, mari ou femme ou enfants, ou frère ou sœur, je vous ai seulement dit d'aimer un étranger comme vous-mêmes.

Je vous ai dit souvent que la terre ne prend que ce qu'elle a donné. Jésus n'est pas né de la chair, donc Il ne pouvait rester longtemps à la terre à laquelle Il n'appartenait pas. Comme lui, il y a eu aussi des prophètes, car Dieu n'a pas fait une loi pour un seul de ses enfants, quoique Jésus ne puisse être mis en parallèle avec les prophètes.

— *Les envoyés de Dieu avant Christ étaient des hommes en qui l'étincelle divine fut dynamisée et la faculté de se souvenir rendue en partie. — Christ était l'Esprit de vérité lui-même ; depuis Il n'est pas revenu sur la terre, mais Il s'est manifesté plusieurs fois selon le degré des êtres auxquels Il s'adressait par l'intermédiaire de plusieurs.*

— Quant à voir Dieu, personne n'a vu et ne verra Dieu.
Un seul « homme », Jésus-Christ, a été mis en sa présence.

— Tous les deux mille ans à peu près, à des périodes plus ou moins fixes, il apparaît sur la terre un Sauveur, et Celui-là est toujours persécuté. Les prophètes sont venus annoncer le Messie, et ces mêmes prophètes ont été les apôtres de Jésus persécuté.

— *A-t-on fait quelque chose depuis la venue du Christ ?*

Réponse. — Mon Dieu, non, rien encore. On est peut-être plongé un peu plus dans les ténèbres, et si le Christ revenait au milieu de nous, on serait plus disposé encore à Le sacrifier.

S'il venait en nous disant : « Je viens pour que vos péchés vous soient pardonnés », l'Eglise ne Lui infligerait certainement pas encore le même supplice, mais elle serait intraitable. Et vous dites : « Ah, ceux qui ont vécu en ce temps-là étaient bien heureux ». S'il était au milieu de vous, la première question que vous Lui poseriez serait : « Que faut-il faire pour être sauvé ? » C'est bien facile : « Aimez-vous les uns les autres », a dit l'Ecriture, tandis que c'est à qui sautera sur son voisin pour lui faire du mal.

Ainsi il m'était venu il y a quelque temps un malade à qui j'avais dit : Vous guérirez, mais à une condition, c'est que vous abandonniez le procès que vous avez, et que vous restituiez aux personnes ce qui leur revient. Faites attention. L'engagement que vous prenez, c'est comme si vous le preniez devant Dieu, car je lui promets en votre nom. Cet homme a été guéri. Quelques mois après, sa femme vient me chercher ; son mari était malade. Je lui demande s'il avait tenu sa promesse ? « Ah, me dit-elle, il y a quelque temps, il a recommencé les poursuites ». Alors, je ne puis plus rien...

— Le Christ est venu moins pour enseigner par la parole que pour démontrer par l'exemple.

— Le Christ est venu sur la terre pour que nos prières, par Lui arrivent jusqu'à Dieu.

— Lorsque N. S. Jésus-Christ change de « demeure » Il change aussi de physionomie et prend un corps et un visage adaptés à l'endroit où se trouvent ceux qu'il visite...

— Jésus nous a montré le chemin. Il y est passé le premier. Le chemin du Ciel est rempli d'épines et de ronces et Jésus est venu aplanir les difficultés et nous ouvrir la porte du Ciel.

— Jésus n'est pas venu spécialement pour souffrir mais pour nous montrer le chemin.

— Jésus a dit : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours. » Il parlait de Lui-même. On l'aurait brûlé ou jeté au fond de la mer qu'il serait ressuscité au bout de trois jours.

— Après sa résurrection le Christ S'est fait voir aussi à de pauvres gens qui ne L'ont pas reconnu.

— Jésus reviendra mais il sera trop tard pour ceux qui ne suivent pas la route du Bien. Il y aura des pleurs et des grincements de dents.

— Le Christ est venu pour que nous puissions nous adresser au Père.

— Le Christ est bien allé aux Indes mais Il n'a fait qu'y passer. Il a fait le tour de la terre. Jésus est allé aux Indes à 14 ans mais Il n'a rien appris comme on le prétend car Il savait tout.

— Celui qui est venu il y a 2 000 ans a été le premier et le dernier.

— -Le baptême du Christ par Jean-Baptiste est le signe que le supérieur se doit à son inférieur.

JUIFS (LES)

— Ils seront mis dans un endroit où ils endureront toutes sortes de tourments...

LIBRE ARBITRE (LE)

— L'Homme est composé de trois principaux éléments : l'ÂME, l'esprit et la matière, puis d'une infinité d'êtres qui, tous, ont leur vie propre et qui tous, ont une liberté relative, comme tous les êtres, car la liberté n'existe pas. Conséquemment, on peut avoir son libre arbitre, mais dépendant d'une force centrifuge qui fait tout mouvoir selon des lois établies, ce qui fait que, souvent, nous faisons ce que nous ne voudrions pas faire et réciproquement.

— Vous avez votre libre arbitre et pourtant vous ne l'avez pas. Vous ne faites que ce qui est décrété par les lois de Dieu. Votre âme n'est pas dépendante de votre corps ; il faut que votre cerveau soit très lucide pour percevoir ce qui se passe comme une image derrière ce cerveau, et qui doit être mis en œuvre. Quelle que soit votre lutte, je demanderai pour vous la force et vous l'aurez. Du reste vous vous apercevrez après chaque cours que ce travail vous profitera non seulement au moral, mais augmentera votre philosophie de toute façon. Votre soulagement est en vous-mêmes. Pour cela on ne vous demande qu'un peu de confiance et vous pourrez soulager vos semblables.

LIVRE DE VIE (LE)

— Vous reconnaîtrez que vous êtes inscrits sur le « Livre de Vie » quand, par exemple, étant sur le point de parler en mal de quelqu'un, vous vous reprenez et pensez que cela est défendu par la Loi divine. De même si, après avoir succombé, vous en demandez humblement pardon à Dieu.

— Le Ciel ou « Livre de Vie », a été fermé en 1856 puis, quelques années après, il fut rouvert. En 1885, il fut refermé mais, bientôt, il se rouvrira.

LOIS (RESPECT DES)

— Nous devons suivre les lois de notre pays car, si Dieu permet que nous ayons parfois des lois injustes, c'est parce que nous sommes injustes nous-mêmes. Quelle que soit votre religion, vous devez aussi en suivre les lois.

— *S'adressant à une personne* : Vous voudriez bien redevenir jeune. A quel âge voudriez-vous être ? A trente ans ?

— *Oui.*

— Mais ce n'est pas possible, pas plus pour moi que pour les autres. Il serait en mon pouvoir de le faire que je ne le ferais pas, car ce serait transgresser les lois de Dieu.

— *Et pourquoi serait-ce aller contre les lois de Dieu ?*

— Parce que si l'on allait en arrière pour une personne il n'y aurait pas de raison de ne pas le faire pour tout le monde, même il y en aurait qui demanderaient qu'on le fit pour elles en détruisant les autres. Ainsi vous, Madame, ce n'est pas une fois que vous demanderiez d'aller en arrière, mais deux fois, trois fois, au préjudice même de tous les vôtres. Et tous ceux qui sont là en feraient autant. Il faut respecter les lois de Dieu et observer les commandements.

LUNE (LA)

— Il y a des habitants dans la Lune ^{141}. Presque tous les hommes de la Terre viennent de la Lune.

— La Lune est la mère de la Terre. Elle est donc bien loin d'en être le cancer. Son nombre est le 7. — Elle nous envoie actuellement des aéroolithes, mais dans six mille ans, elle rejoindra la Terre.

MAGIE (LA)

— Les écrits qui en traitent sont criminels !

— Ceux qui agissent par la magie manquent à la Charité car ils violentent la Nature.

— N'employer magie, volonté, transplantation du mal sous aucun prétexte.

— Là dedans, quand on se trompe sans le savoir on paie comme si on savait !

MAGNÉTISME (LE)

— Lorsque vous n'aurez plus d'orgueil et que vous saurez que vous n'êtes rien, vous obtiendrez, par le magnétisme, d'aussi bons résultats sur vous que sur les autres malades.

— Pour faire du magnétisme, il faut être d'une pureté qui, je crois, n'existe pour ainsi dire pas sur terre. Un magnétiseur ne peut avoir de la force que pour trois malades par jour. S'il veut en faire plus, il devient malade ou il rend malade. Mais lorsque vous avez quelque chose à demander, adressez-vous à Dieu qui est la source intarissable de tout soulagement et de tout bien.

— Pour calmer (et non guérir) la douleur, il convient d'utiliser une méthode à trois temps : 1° Main douce, non contractée (émission de fluide doux et non traumatisant sur le mal). 2° Main raide, les doigts durs (émission de fluide d'attaque qui se conjugue avec le précédent pour chasser le mal). 3° Mains jointes par les doigts que l'on écarte (en entraînant le fluide), et, ensuite, massage de l'organe malade entre les deux mains.

On peut puiser le « fluide » à deux sources. Le fluide peut se former de lui-même et chacun en a en soi-même. L'autre source vient du Ciel qui donne ce qu'il faut à celui qui en a besoin. Il suffit pour cela d'avoir la conscience à peu près tranquille et les « mains propres ».

— Il y a en nous deux fluides magnétiques, le positif et le négatif. Le côté gauche du corps est le siège du fluide négatif ; le côté droit est le siège du fluide positif.

Les muscles se composent de fibres incommensurables et si l'on voulait compter le nombre de molécules que contiennent ces fibres, il serait incalculable. Chacune des molécules qui constituent cette fibre a une vie qui lui est propre ; bien plus, elle est inséparable d'une autre molécule. Tout est semblable dans la nature et va par deux. Ainsi une femme perd son mari ou un mari perd sa femme ; croyez-vous que l'un reste seul ? Non, celui que l'on croit parti est toujours là, même quand vous ne le voyez pas.

— Voici une femme dont la fillette a été hypnotisée à l'hôpital. Elle a servi de « sujet ». *On ne doit pas hypnotiser.*

Demande. — *Peut-on soulager à distance ?*

Réponse. — On peut soulager un malade, par le magnétisme, à distance. Seulement il y a un inconvénient. On n'est pas sûr que les fluides se répandent sur le malade lui-même. Quelquefois, ce sont ceux qui l'entourent qui les reçoivent ; ou bien, au lieu de tomber sur les parties malades, cela pourrait arriver sur les parties du corps qui ne souffrent pas.

— Peu de personnes savent ce qu'est le magnétisme. Chaque être possède en lui une masse de fluides compacte, et tout le monde peut soulager par l'échange de ces fluides.

Demande. — *Vaut-il mieux se servir du magnétisme que de la médecine ?*

Réponse. — Dieu a créé la médecine pour l'utiliser avec humanité. Si celui qui s'en sert ne remplit pas cette condition, il n'y a rien à faire avec la médecine.

— Après un massage magnétique, il faut brûler du parfum pour chasser ou purifier les êtres dégagés. Aucun masseur opérant seul ne peut traiter plus de deux ou trois malades par jour sans s'épuiser ; il peut recevoir de l'aide d'ailleurs.

— Comment faire pour soigner un blessé ? Il y a plusieurs moyens : 1° Porter en son cœur l'humilité et la bonté. Celui qui, ainsi, demanderait au Ciel en disant « Qu'il plaise à Dieu de guérir cette blessure ! » serait exaucé. — 2° Il y a, entre 1 et 4 centimètres autour du corps, une enveloppe de notre corps. Elle est l'image, la forme vivante du corps. Celui qui a « les mains propres », la conscience libre peut obtenir une guérison en demandant au Ciel. — 3° Le guérisseur doit approcher sa main de la partie malade. Au toucher, au contact de la forme vivante, de l'enveloppe du corps il y a échange de fluide magnétique : l'un ressent un souffle chaud ; l'autre perçoit du froid. En prenant contact avec l'enveloppe le magnétiseur touche chaque fibre de la forme vivante elle-même.

Cette enveloppe, ce double en quelque sorte sert de véhicule aux molécules du corps physique et continue d'exister quand bien même un membre est amputé. Si vous aviez assez confiance en Dieu vous demanderiez au Ciel qu'un doigt repousse ou qu'un bras se reconstitue et vous verriez le doigt se reformer, la main sortir de l'épaule et s'en éloigner au fur et à mesure de la croissance de l'avant-bras et du bras. N'est-il pas venu ici, un jour, un homme portant dans sa poche un doigt coupé ? Son doigt n'est-il pas revenu ? [\[142\]](#).

MALADIES (LES)

— Les maladies ne sont pas des « punitions ». Dieu ne punit pas. Ce que nous appelons « châtement » ou « punition » n'est qu'une difficulté logiquement attachée à nos actes précédents.

— Il faut guérir les maladies sur terre ; on revient jusqu'à ce qu'elles aient été guéries.

— Pour donner son plein effet, un médicament doit être désiré et demandé par l'organe malade.

— La Syphilis disparaîtra dans quelques années.

— La corne de veau dissoute dans l'eau et sans acide peut être un remède contre l'alopécie.

— l'Homéopathie est une bonne forme de la médecine mais à la condition que les préparations soient faites avec un soin extrême.

— Le sel, en injections intraveineuses, en applications, en boissons, a une grande vertu médicamenteuse.

— Pour l'anémie et les maladies des os mélanger aux aliments de la poudre de coquillages.

— Contre la chute des cheveux : racines d'orties blanches.

— Contre les douleurs porter un collier de marrons d'Inde.

— Le crapaud attire tout ce qui est autour de lui : les mauvaises influences, les maladies, les poisons surtout. Il mange tout ce qu'il y a de plus venimeux. Il peut servir à bien des choses. Son huile guérit l'eczéma ; il pourrait aussi être utilisé contre la syphilis. Sa peau, son foie, son sang ont des propriétés spéciales.

— La mousse contient en elle une puissance vivifiante. La mousse est une véritable terre vierge. Celle qui naît au pied des rochers est plus spécialement active. Mettez-la dans l'eau et elle deviendra encore plus active. Mettez-en dans une terre aride et cette terre deviendra capable, au bout de peu de temps, de nourrir de la vigne ^{143}.

— Il m'a été demandé comment se faisait-il que, dans une famille, tous les enfants soient atteints de la même maladie ? Eh bien ! C'est une façon de payer les dettes. L'Évangile ne précise-t-il pas que les petits enfants paieront les dettes des grands-parents jusqu'à la cinquième et quelquefois jusqu'à la septième génération ?

— Une maladie peut durer plusieurs vies et n'être pas terminée à la mort de l'homme. Il faut que le mal soit changé en bien.

MARIAGE (LE)

— Le mariage est un devoir. La femme doit connaître, aimer et servir l'homme, absolument. Mais l'homme, qui est le maître doit écouter ce que dit la femme plus qu'il ne le fait. — Mariez-vous pour rendre à la Nature son prêt, sans quoi vous pourriez ne pas revenir ici. — Le mariage vaut aussi de l'autre côté ; on reste ensemble tant que l'on a à s'aider, à se corriger l'un l'autre.

— L'homme ne se marie qu'avec la femme qui lui a été accordée d'avance, et qu'il a déjà eue dans des existences antérieures. En divorçant on commet une double faute : d'abord par le scandale que l'on cause, et puis, en repoussant votre femme, vous l'exposez à se remarier, ce qui lui fait commettre une faute grave par le préjudice qu'elle porterait à quelqu'un car on ne doit épouser qu'une fois dans une même existence.

— En se mariant, la jeune fille épouse en même temps les défauts et les qualités de son mari, et, un jour, Dieu en demandera compte comme de ses propres fautes. Il en est de même pour l'homme.

— Nous aimons inconsciemment une femme que nous ne connaissons pas et que nous n'aurons jamais rencontrée, jamais vue. Nous naissons avec son image dans un coin de notre imagination, avec sa pensée dans un coin de notre cœur. L'une et l'autre, sans s'altérer, grandissent en nous et, lorsque nous sommes homme et que nous apercevons à la portée d'une caresse, d'un baiser, la femme qui jusqu'alors a vécu en nous, nos sentiments éclatent, spontanés, vibrants, impétueux. Voilà pourquoi l'on ne doit se marier qu'une seule fois, car si l'homme a, en naissant, le souvenir d'une femme, c'est qu'il l'a déjà connue.

MARTINISME (LE)

— Le MARTINISME ne doit pas être une Société secrète. Ni maçonnique, ni politique parce qu'il faut obéir aux lois de son pays et il faut que tout soit divulgué (1899). [\[144\]](#)

MATIÈRE (LA)

— La matière est animée et les corps les plus lourds peuvent avoir du mouvement.

Dieu a créé l'esprit et la matière ; l'esprit est une parcelle de Dieu ; la matière a sa réalité, car il est impossible à l'Homme de faire retourner la matière en néant. Dieu a créé la matière comme un homme fait un objet. Voici une canne ; celui qui l'a faite a mis dedans quelque chose de lui, et la preuve en est que de cette canne on peut remonter en suivant la filière jusqu'à celui qui l'a faite. Ainsi tout est vivant. Mais la vie que possède cette canne n'est pas la vie de l'esprit, le bois ne vivait de cette vie que lorsqu'il était encore végétant sur l'arbre. La vie qu'il conserve est la vie endormie de la matière ; cette canne est formée d'une multitude d'êtres qui ne se savent pas composants de la canne ; ils ignorent pourquoi ils sont là, mais ils y sont et ils y vivent.

— *Tout ce qui existe est animé et les choses qui paraissent inanimées le sont aussi.* Tout se transforme. Ainsi une pierre qui, par le temps, se met en fusion, subit une métamorphose. Au bout de quelques siècles elle se transforme.

— Il n'y a pas de corps simples ; s'il y en a d'appelés « simples », c'est que l'on n'a pas encore pu arriver à les décomposer.

— La matière est vivante ; elle voit, elle entend, elle sent, elle se souvient. Elle est intelligente. Son intelligence est toujours attirée par la lumière.

— C'est l'esprit qui commande à toute la matière.

— Le rocher le plus dur, les matériaux qui sont enfouis dans les entrailles de la terre sont vivants et ont une famille.

— Lorsque nous prélevons un morceau de pierre sur un rocher et que nous le travaillons nous pensons qu'il ne souffre pas. Et pourtant la pierre souffre. Le fer que le forgeron travaille souffre lui aussi. Le règne minéral est vivant comme le règne végétal et le règne animal. Son existence est plus longue mais il meurt lui aussi car le temps ne respecte rien, excepté la parole de Dieu [\(145\)](#).

— Il faut que la molécule matérielle s'élève, se purifie par le feu, le froid, l'air et l'eau jusqu'à devenir cellule humaine.

MÉDISANCE (LA)

— Ne dire du mal des gens qu'en leur présence. Dire à celui qui médit : « Vous direz cela quand l'intéressé sera là ».

— Quand on dit, par exemple, que telle personne est avare, on met les pieds sur son chemin...

— Celui qui est dans la Lumière ne voit pas le mal. Il est comme le petit enfant ; il a tout oublié.

— Pour nous connaître, voyons ce dont nous chargeons le prochain !

— Par la médisance vous êtes des anthropophages un peu moins méchants mais anthropophages tout de même.

MORT (LA)

— Au départ de la vie, un ange est là qui vient pour nous conduire comme dans une voiture, car, la mort n'existant pas, nous ne devons pas nous effrayer, ce qui n'a pas lieu pour tous.

— Quand la mort frappe une grande quantité de personnes tout d'un coup, toutes les personnes qui sont sur le même « plan » ressentent alors à ce moment des secousses nerveuses.

— Après la mort, quelque chose survit en nous qui reste avec notre corps plus ou moins longtemps, parfois deux ou trois ans.

— N'ayez pas peur de la mort !

— A la mort l'esprit ne demeure, normalement, que deux ou trois jours. Mais, chez certains, il peut rester pendant des dizaines, même des centaines d'années.

— Lorsque nous mourons il n'y a pas de phénomène intermédiaire entre notre départ d'ici et notre arrivée ailleurs. Nous nous trouvons immédiatement chez nos amis spirituels.

— *La mort n'existe pas.* Le corps rend à la terre la matière qu'à son tour elle lui redonnera par la création d'un autre corps. Mais, si vous voulez être bien après ce changement, cette transformation, il faut préparer votre couchette, car après la mort tous les actes de la vie repassent devant vous.

— La mort n'est qu'apparente. Ce n'est qu'une transformation pour le corps. Nous allons, tous ceux qui ont foi dans les paroles de l'Évangile, en troupeau vers la lumière, mais malheur à celui qui ne voudra ni voir ni entendre, qui rejettera les paroles du Christ ; celui-là mourra, c'est-à-dire restera en arrière, à des milliers de siècles, dans les ténèbres, et sera forcé d'attendre de nouvelles générations.

— Pourquoi y a-t-il des personnes qui meurent si subitement et d'autres qui ont une affreuse agonie ? Vous croyez peut-être, et toutes les personnes qui sont ici le croient, que celle qui meurt de mort subite ne souffre pas. Détrompez-vous. Celle qui semble avoir une agonie terrible souffre moins, puisqu'au moment où le corps est atteint de contractations l'âme ne voit rien. Notre ange gardien a eu le soin de mettre un voile entre l'âme et le corps, et lorsque nous nous trouvons de l'autre côté, nous ne voyons pas tous le soleil du même côté. Les uns le voient ici et les autres là, et celui qui n'a fait aucun bien a devant lui un voile qui fait qu'il reste plongé dans les ténèbres.

— Quand on meurt, trois choses meurent : un minéral, un végétal et un animal. — N'ayez pas peur de la mort. — Il y en a qui se reposent dix ans ; d'autres cinquante ou six cents ans et plus ; mais le temps est autre ; un siècle peut paraître un jour.

— Après la mort on possède un corps objectif ; on naît, on vit, on a une famille, on meurt. — Les morts qui ont pu prier sur terre continuent à le pouvoir après : ils peuvent se manifester en prenant la forme de morts récents.

— Pourquoi craindre la mort ? Elle n'est absolument rien. Ceux qui sont morts nous voient, nous entendent, et si Dieu n'a pas voulu que nous les entendions, c'est qu'il sait ce qu'il nous faut. Si nous pouvions les voir et les entendre, nous aurions peut-être plus de confiance et moins peur du lendemain, car nous nous inquiétons toujours de l'avenir. Pourtant, Dieu a su pourvoir pour le passé ; pourquoi ne voulez-vous pas qu'il en soit de même pour plus tard ?

— *Demandant à un homme : Avez-vous peur de mourir ?*

— *Non, Monsieur.*

— En effet, tous dans la salle ont cette résignation. Du reste, pourquoi craindre la mort ? Ce n'est qu'une transformation, et quelquefois ce corps qui, à l'agonie, semble souffrir, c'est simplement une contraction de la matière qui demande à boire ou à manger. Pourquoi craindre toujours ? N'avez-vous pas remarqué que, dans toutes vos tribulations, il vous arrivait du secours, soit pour les peines, soit pour la santé ? Est-ce que Celui qui nous a mis sur la terre ne sait pas ce qu'il nous faut ? N'est-il pas dit, et cela pour les fardeaux qui vous semblent trop lourds, « Tout ce que vous demanderez en mon nom sera accordé ? » Et lorsqu'on fait mal, ou plutôt lorsqu'on ne sait pas discerner le mal du bien, on est irresponsable.

Ainsi, voilà une personne qui est à côté de vous. Vous lui indiquez la bonne voie, et vous me donnez à moi les mêmes conseils qu'à cette personne, qui les a suivis, tandis que moi, je m'en moque et cherche encore à la détourner.

J'ai donc eu des oreilles pour ne point entendre et des yeux pour ne point voir, et il faudra payer mes dettes jusqu'à la septième génération. Et, si j'ai pu trouver sur ma route quelqu'un

qui m'exempte de cette dette, je n'en serai pas moins à mon tour redevable à la personne qui aura payé pour moi.

Et, si l'on croit être dans la lumière tout en étant dans les ténèbres, la personne qui croit être dans le bien en faisant le mal se détourne de la lumière lorsqu'elle l'aperçoit. La preuve qu'elle en a conscience c'est qu'elle cherche toujours à mettre le mal dans les ténèbres. Il faudra qu'elle arrive à mettre les ténèbres dans la lumière et la lumière dans les ténèbres.

— L'âme peut, à la mort, s'élever et s'éloigner du corps, mais il reste ce qu'on appelle la vie du corps, le « périsprit » qui accompagne le corps jusqu'à ce que nous le retrouvions. Car, je vous l'atteste, notre corps est de toute éternité et nous ressusciterons. Je vous parlerai bientôt du premier homme et de sa formation. Aujourd'hui, il faut que vous me fassiez la promesse de faire tous vos efforts pour faire le bien et ne dire du mal de personne. Et maintenant, puisque vous m'avez tous promis, à mon tour, je vais demander pour tous, et vous les aurez la paix du cœur, le calme et la force dans les peines.

— Ceux qui ont suivi le bon chemin ont une agonie courte.

— *La mort n'est effrayante que pour ceux qui entourent le mourant.*

— On ne souffre pas au moment de la mort ; ce qui fait souffrir, c'est la peur que l'on a d'elle. Et pourquoi cette peur ? La mort n'existe pas. C'est un manque de confiance envers Dieu que d'avoir peur d'elle. Souvent ceux qui ont l'air de souffrir, dont les organes se contractent, ne sentent absolument rien, et chantent lorsque vous croyez qu'ils souffrent. Ils ne savent où ils vont, ni où ils sont, ni d'où ils viennent. De même nous ne savons d'où nous venons, ni où nous sommes, ni où nous allons.

Ceux qui ne croient pas à l'existence de l'âme, mais gardent en eux-mêmes leur croyance, seront des retardataires, mais dans les ténèbres moins épaisses que ceux qui disent à tous : « Il n'y a pas d'âme, rien ne reste de notre âme ni de nous, à la mort tout est fini ». De même qu'une personne à qui l'on fait l'amputation d'un bras ou d'une jambe sent toujours son membre comme s'il existait, de même certaines personnes ne se croient pas mortes et sentent leur corps. Celles qui, devant tous, ont cru que tout était fini et qu'il ne restait plus rien de nous à la mort, cherchent leurs membres et ne peuvent les trouver.

Demande. — *Le Bien fait, dans la vie, avec l'espoir d'une récompense est-il compté après la mort ?*

Réponse. — Certainement, il vaut mieux encore faire le bien avec la pensée que Dieu vous le rendra, que de n'en pas faire du tout. Mais il vaudrait mieux faire le mal que de ne faire ni bien ni mal. En effet, ceux-là sont les tièdes, les retardataires et, pour avancer dans le Ciel, il faut qu'il nous soit rendu ce que nous avons fait (actes, paroles, pensées). La pensée doit être pure.

— Il vaut mieux rester dans la présente existence le plus longtemps possible. Une minute est précieuse. Ce qui est supprimé sera à refaire.

— Il ne faut pas désirer la mort. On doit vivre pour ses parents, ses amis, ses semblables.

MORTS (LES)

— Ne vivez pas avec les morts, ne parlez pas toujours des morts, car ce sont des absents qui ne peuvent pas se défendre. *Vous travaillez plus pour le Ciel en vous corrigeant de vos*

défauts qu'en priant pour les morts. On n'oublie rien. Lorsque vous serez de l'autre côté, vous verrez ce que vous avez fait, ce que vous auriez pu faire et ce que vous auriez dû faire en bien comme en mal.

— Il faut enterrer les morts et *ne pas avoir recours à la crémation.* Il faut les enterrer dans un cercueil en bois, à même la terre et non dans un caveau.

— Ceux qui ont suivi le bon chemin ont une agonie courte et quittent rapidement le corps. Ils peuvent retrouver leurs parents, assister et guider les vivants et, en quelques rares cas, prier pour eux.

Les autres ont une longue agonie, restent accrochés au cadavre (fantômes, vampires) et doivent payer, de l'autre côté, jusqu'à l'extinction de leurs dettes. Puis ils sont obligés d'accepter une nouvelle destinée et ils se réincarnent.

— Il vaut mieux laisser les morts tranquilles ; il ne faut pas les prier. Mais, si on est très bon, les parents viennent d'eux-mêmes.

OCCULTISME (L')

— Peut s'apprendre en trois semaines. Mais... *ce n'est pas la voie.* Ce qui compte c'est d'observer les trois grands commandements.

ORAISON (L') DOMINICALE [{146}](#)

— *Que votre Nom soit sanctifié* : C'est une politesse que nous rendons à Dieu dès le début de la prière. (Il n'y a pas d'autre sens).

— *Ne nous laissez pas succomber dans la tentation* : Le Pater a été donné pour certains êtres, ceux à qui l'on causait, et pour les encourager. Il est encore la prière de la plupart et cela parce qu'il y a, autour des hommes, des êtres que nous ne voyons pas, qui sont là et que cette parole fait réfléchir. Ce sont ceux qui nous induisent en tentation. Au moment où nous prions et prononçons cette phrase, ces êtres qui nous tourmentaient comme nous taquinerions un enfant, se ravissent et se disent : « Mais pourquoi nous amusons-nous à faire du mal à ce petit ? »

Mais le soldat véritable et qui veut marcher de l'avant ne doit pas craindre d'avoir des épreuves.

— *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* : Cela veut dire : « Père, donnez-nous le pain de l'âme qui est la SOUFFRANCE ». La souffrance est la nourriture de l'âme comme le froment est celle du corps. Si nous nous nourrissons, c'est pour vivre, et la vie de l'âme c'est sa communion avec N. S. Jésus-Christ.

Comment communier avec Lui ? En donnant, pour nos frères, une part de notre bonheur, comme le Christ a donné Sa vie pour nous faire participer à la vie éternelle jusqu'à ce que le plus petit d'entre nous soit parvenu au Royaume des Cieux dans lequel la souffrance est transmuée en divine allégresse.

Les intérêts matériels ne doivent pas entrer en ligne de compte dans le Pater ! En effet, Dieu pourvoit à tous nos besoins matériels. Le petit oiseau qui ne dit pas le « Pater » n'en reçoit pas moins la vie !

Dieu ne peut pas être l'auteur de nos tentations mais Il permet que Satan nous tente afin que nous reconnaissions que, sans Lui, nous ne sommes rien. La tentation à laquelle on résiste est le meilleur moyen de travail, mais il ne faut pas s'y exposer pour avancer.

Tout homme travaille forcément puisqu'il a en lui en même temps les sept péchés capitaux ^{147} et les vertus qui leur sont opposées.

ORGUEIL (L')

— C'est l'Homme même ; il est impossible de le vaincre. Aussi le Ciel ne nous demande-t-il que d'aimer notre prochain.

— L'égoïsme est la racine de tous les vices ; l'orgueil en est une partie.

— L'orgueil est sur notre tête ; mettons-le sous nos pieds.

Demande. – *Que faut-il faire pour être des « Enfants de Dieu » ?*

Réponse. – Ce sont les petits qui sont les enfants de Dieu, les malheureux qui sont obligés de gagner leur vie à la sueur de leur front, ou alors, parmi les gens riches, ceux qui croient que ce qui est esprit naît de l'esprit, et que ce qui est chair naît de la chair.

Mais personne ne veut être petit. Nous sommes tous grands et personne ne voudrait serrer la main d'un malfaiteur ou d'un criminel. C'est l'orgueil qui nous perd, et il faut s'en débarrasser.

— L'orgueil est la source de tous nos maux. Il nous oblige à penser à nous avant de penser à nos frères !

— Le Ciel nous laisse livrés à nous-mêmes si nous croyons à notre force, et l'orgueil tue.

— Les prophètes, les apôtres et les disciples du Christ n'ont fait des miracles que par la volonté de Dieu, mais ils n'ont jamais dit que c'était par eux-mêmes.

— On voudrait savoir comment il faut faire pour arriver vite ? Rien de plus simple : il faut se souvenir que l'Homme n'est rien et qu'il est tout. Celui qui croit savoir ou qui estime être quelque chose n'est rien...

PARADIS (LE)

— Le paradis est sur terre : c'est la pleine Connaissance avec la puissance. Celui-là est en Paradis qui a atteint sa pleine liberté.

PARDON (LE)

— Dans la vie on progresse sans cesse et, au fur et à mesure des progrès réalisés, on change de guide. D'où la nécessité de faire la paix IMMEDIATEMENT avec ses ennemis, car, en offensant ses ennemis, on offense son guide, et la paix ne peut être faite qu'entre les intéressés eux-mêmes. Sinon il faudrait attendre que dans la série des réincarnations la même période se produisît et que le pardon fût accordé. Il faut même que l'offensé prie pour l'offenseur.

— Pardonnez à qui nous nuit c'est semer en lui le germe qui, un jour, produira le remords et le retour au Bien.

— Je sais qu'il faut être humain. Ainsi voyez cette dame qui est satisfaite d'avoir fait condamner quelqu'un à vingt ans de travaux forcés ; elle se frotte les mains. Eh bien, pensez-vous que si nous avions eu les mêmes instincts que la personne qui vient d'être condamnée nous n'en aurions pas fait autant ? Il y a très peu de personnes dans cette salle qui, étant enfants, n'aient pas dérobé quelque chose à leurs camarades. Et il y a des enfants qui, à 10, 15 ans, ont la même responsabilité que plus tard. Il y a des gamins qui, condamnés, viennent plus tard vous demander des places. Vous pensez qu'ils feraient très bien votre affaire, mais leur casier judiciaire n'est pas bien blanc : vous les renvoyez ailleurs chercher du travail. S'ils n'en trouvent pas, vous les condamnez à recommencer, et, recommençant, ils sont bientôt mis hors la Société. Savez-vous qui vous condamnez ainsi ? Votre frère. Lorsque vous savez qu'un enfant a été condamné, vous dites : C'est bien fait. Et vous voudriez tout de suite vous rendre compte et voir la figure des parents. Ah ! Si c'était vous, ce serait différent, vous seriez à plaindre. Trouvez-vous que ce soit bien ?

Et lorsque vous aurez offensé quelqu'un, ce n'est pas la personne que vous avez offensée que vous irez trouver ; vous irez trouver le confesseur, et vous lui direz : « Mon père, — car c'est ainsi que vous parlez à votre confesseur — pardonnez-moi ». Mais si vous voulez aller au fond des choses, questionnez-le sur la rémission des péchés. Il sait parfaitement que pour les choses de Dieu c'est de son ministère, et qu'il n'en est pas de même pour l'offense à un semblable. Mais moi, j'ai aussi un confesseur, et je m'adresse à lui après une offense à mon prochain. Mais j'irai d'abord trouver la personne offensée et lui tendre la main : « Faisons la paix ». Et je demanderai à Dieu, pour le pardon, si j'ai fait une peine, de passer par la même peine pour l'obtenir.

Et dans les affaires, lorsque vous vendez un objet bien au-dessus de sa valeur, vous pensez que dans le commerce c'est autorisé. Eh bien, c'est un vol, et le vol n'entre pas dans le Ciel. Il y a ici quelques personnes qui ont pu commettre cette faute : pour ce qui a été fait jusqu'à ce jour, je demande à Dieu qu'une éponge soit passée.

— Il ne faut pas en vouloir à ceux qui se trompent, qui font des sottises. Si votre voisin a de grands défauts, ne lui en veuillez pas. Si vous pouviez lui examiner le cerveau, dans sa constitution, vous verriez que les organes ne sont pas encore parfaits. Il ne faut pas être orgueilleux. Si votre voisin l'est, il faut que votre exemple lui fasse faire des efforts pour changer. S'il est violent et vous fait du mal, faites-lui voir que vous ne vous vengerez pas, que vous lui pardonnez ; faites ce que vous pouvez pour le ramener au bien. Si vous voulez cheminer vers le Ciel, il faut absolument abandonner vous-même, il faut absolument croire à l'immortalité de l'âme, que Dieu ne nous a pas laissés seuls, que tout ce qui nous arrive c'est par Sa volonté, qu'il nous a donné une Ame qui part de Lui.

— Tout ce qui existe, existe par la volonté de Dieu, et il faut tous plier sous le joug des lois civiles, qui ne peuvent être justes, puisqu'elles ont été faites par des hommes qui ne le sont pas.

— L'Évangile nous dit qu'on se servira envers nous de la même mesure que celle utilisée par nous envers les autres. Il faut donc avoir de son frère le pardon des injures ou du mal qu'on a pu lui faire.

— Si Notre Seigneur venait sur la terre et entrait dans cette salle, Le croirait-on ? Non : Eh bien, il vaut mieux croire sans avoir vu, car il serait trop tard pour prier. Mais lorsque vous priez, ayez soin de chasser loin de vous la rancune, et lorsque vous dites : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », rentrez en vous-mêmes, n'en voulant à personne, car, autrement, ceux que vous ne voyez pas, mais qui sont chargés de transmettre votre prière seraient scandalisés.

« *Lavez-vous les mains* » avant de prier, non pas avec de l'eau et du savon, mais de toutes les impuretés, et alors votre prière sera exaucée, et si elle ne l'est complètement, Dieu, qui sait ce qu'il nous faut, vous donnera autre chose en surplus.

— N'avez-vous pas lu aussi dans l'Évangile : « Aucun ne pourra entrer dans le Ciel qu'il n'ait reçu le pardon de celui qu'il aura offensé ». Et, je l'atteste devant Dieu, nul ne pourra rencontrer sur sa route un de ceux qui ont le pouvoir de délier ce qui a été lié, s'il n'a eu le repentir.

— Tout péché sera pardonné, même envers Dieu, mais non le blasphème contre l'Esprit-Saint.

— Ce dont l'Église ou plutôt le prêtre ne s'inquiète pas, c'est de savoir, en confession, quel est celui que vous avez offensé et la peine que vous lui avez faite. Eh bien, moi, je vous affirme que cette absolution ne sera valable que si celui que vous avez offensé a pardonné. Et si un homme, seul avec un enfant, disait à cet enfant : tu es menteur, ce serait une insulte si c'était vrai, mais si ce n'était pas vrai, il faudrait qu'il reçût le pardon de cet enfant pour entrer dans le Ciel, ainsi que le pardon des témoins. Mais s'il n'y en avait pas, direz-vous. Détrompez-vous. Il y avait là peut-être plus de deux cents êtres invisibles devant lesquels le pardon devra être prononcé. *Nous ne sommes jamais seuls* ^{148}.

— L'oubli est une sorte de pardon, le plus facile. Quand un de nos organes oublie son mal, c'est le commencement de toute guérison.

— Dans l'Évangile, il est dit : « Faites la paix de ce côté, car dans l'autre c'est très difficile ». En effet, une personne en offense une autre : elle offense aussi son guide. Dix, douze années se passent ; ces personnes ont acquis un peu de perfection et ont toutes deux changé de guides. La mort arrive. De l'autre côté, ces deux personnes devront faire la paix ; il faut pour cela qu'elles se retrouvent d'abord, puis les deux guides qu'elles avaient lors de leur brouille sur la terre. C'est fort difficile. La personne qui a offensé, lors même que le mal qu'elle a fait lui a été pardonné, doit souffrir, à moins qu'il ne soit demandé pour elle par la personne offensée.

— Quoique vous puissiez recevoir l'absolution d'une vilaine action après confession, je vous dis, moi, que vous n'en serez pardonnés que si la personne offensée vous a pardonnés. Vous pouvez vous estimer heureux que je ne sois pas curé, car je ne vous donnerais l'absolution que lorsque vous auriez vraiment réparé le mal.

— Pour obtenir le pardon des offenses et gagner le Ciel, il ne suffit pas d'une confession et d'une absolution quelconques ; c'est un acte de contrition du fond du cœur et le pardon de celui qu'on a offensé qu'il faut avoir.

Demande. – *Et si celui qu'on a offensé refuse le pardon ?*

Réponse. – Alors celui qui a demandé à l'offensé un pardon qu'on lui refuse est dégagé et c'est affaire à son ange gardien de lui pardonner cela.

– Pour arriver à nous perfectionner, il ne faut avoir de rancune contre quiconque, car il est dit dans l'Écriture Sainte : « Pas un cheveu ne tombe de la tête sans que cela ne soit rendu ».

– *Mais de l'autre côté ?* – Non. C'est de ce côté-ci qu'il faudra payer, car ce qui est lié dans le Ciel sera délié dans le Ciel, et ce qui est lié sur la terre sera délié sur la terre. Ainsi, vous avez un procès avec quelqu'un. C'est votre voisin qui le perd et c'est vous qui le gagnez. Croyez-vous, si vous venez à mourir, que la querelle sera vidée ainsi ? Non. Il faudra que vous reveniez, jusqu'à ce que vous ayez fait la paix avec votre frère, et cela devant autant de témoins qu'il y en aura eu au moment de la querelle. C'est pourquoi je vous dis : Faites la paix en ce monde, car il est très difficile de la faire en l'autre. A moins que vous ne trouviez sur votre chemin un de ceux qui ont le pouvoir de lier ou de délier. Mais si vous avez des griefs contre quelqu'un, même si vous avez raison, vous devez faciliter par tous les moyens cette personne à venir vous demander pardon, non pas pour vous, mais pour lui éviter des peines. Allez lui tendre la main, ce sera un devoir de charité.

PENSÉE (LA)

– La pensée est une étincelle de l'âme.

– La pensée est, d'après les savants, l'apanage du cerveau, mais nous, qui sommes pauvres en esprit (et il est dit dans l'Évangile : « Heureux les pauvres en esprit ») nous disons que la pensée est réfléchie par le cerveau et qu'il faut bien quelque chose pour faire fonctionner cette pensée, pour qu'elle pénètre dans le cerveau. Quel est ce quelque chose et d'où vient cette âme ? Elle vient de Dieu.

– Tout dans la nature est lié ; toutes nos pensées se répercutent en bien comme en mal. De là vient que nous avons des joies ou des lassitudes que nous ne pouvons nous expliquer.

– La pensée est distincte du raisonnement ; la pensée est une pénétration directe dans la lumière.

PERSÉVÉRANCE (LA)

– Ce n'est qu'en persévérant que l'on arrive au but. Cela peut être long et difficile, mais le Ciel peut donner la réussite parfois tout d'un coup.

M. PHILIPPE LUI-MÊME

– Beaucoup d'entre vous pensent que je suis JESUS, ou presque lui-même. *Je suis le chien du berger et le plus petit d'entre vous.*

– *Quelques-uns disent ; Pourquoi ?*

— Parce qu'en effet je suis tout petit, et c'est parce que je suis petit que Dieu exauce souvent mes prières, tandis que vous, vous êtes trop grands, et c'est pour cela aussi que Dieu ne vous entend pas.

— *Bien des personnes disent que je suis JESUS-CHRIST. Détrompez-vous. Je vous atteste que je ne le suis pas. Je ne suis que le simple berger, le mandataire, et tout ce que je fais, ce n'est pas moi qui le fais, c'est Celui à la volonté duquel rien ne résiste.*

— S'adressant, un jour, à Ravier : « Je ne suis pas le CHRIST ! Tu vas me promettre de dire que je ne le suis pas. Je Le vois quelquefois. »

— « Je n'ai pas suivi la même voie que les hommes ; c'est pourquoi je n'ai aucun mérite. Je suis tout petit, le plus petit ».

— J'étais là à la création, je serai là à la fin... ».

— Dieu m'est témoin que vous n'entrerez pas au Ciel sans m'avoir revu. »

— Je vous atteste que celui qui aimera son prochain comme lui-même sera toujours entendu et exaucé.

— Ne soyez pas inquiets à mon égard, car, croyez-le, je suis venu apporter la Lumière dans la confusion, et je ne suis pas venu sans armes, sans bonne escorte. Armé de la Vérité et de la Lumière je triompherai ; soyez-en persuadés.

Si je ne pouvais supporter la lutte je n'aurais qu'à désirer le repos et je l'aurais immédiatement.

— J'ai été envoyé ici pour avoir soin de mes frères, les encourager, les aimer, les bénir, les sortir du trouble.

Je ne cesserai mon œuvre que quand elle sera achevée.

Dieu veille sur nous ; ne craignez qu'une chose, celle de faire le mal.

Je saurai consoler celui qui a pleuré, et sauver ce qui est perdu.

— Ce que je fais, je le referai encore, car je n'ai jamais fait le mal : j'ai été inculpé, c'est très vrai, j'ai été bien insulté, mais j'ai la grande satisfaction d'avoir toujours rendu le bien pour le mal.

— Bientôt vous saurez pourquoi je ne puis plus rester aux séances, mais le Ciel ne vous abandonnera pas. Priez et vous serez exaucés. Avant la fin du mois, vous ne me verrez plus...

— Dans cinquante ans je serai là de nouveau, parti et revenu (15/11/1903).

— A Loyasse son cercueil se trouve à main droite en regardant la tombe et à 30 cm du sol. Lors du cataclysme qui bouleversera Lyon et Fourvière son corps sera mis à jour. (Prédiction de M. Philippe).

PLANTES (LES)

— Les plantes portent sur leur tronc, leurs feuilles et leurs fleurs, leurs vertus écrites pour qui sait lire...

— Lorsqu'on plante un végétal on doit le planter de préférence après le coucher du soleil et mieux, la nuit.

— Les simples, les plantes ont respectivement leur action propre sur une maladie (...) En général les plantes à odeur douce et suave, faible, sont plus actives. L'odeur, le parfum est, en effet, une vertu de la plante qui ne demeure pas ; et comme une plante ne peut pas tout avoir, si elle a un fort parfum elle a peu d'action médicamenteuse.

PRÉDESTINÉS (LES ÊTRES)

— Jeanne d'Arc, Napoléon 1^{er}, Victor Hugo.

PRÉDICTIONS (QUELQUES) {149}

— La chaleur, sur notre terre, se modifie : le midi se refroidit, C'est ainsi continuellement. Les pôles et les zones de la terre changent ; les mers et les terres se remplacent. *Les terres arides du Sahara deviendront fertiles.*

— Dans cinquante et quelques années, le renversement des pôles amènera le Chaud à la place du froid et inversement.

— Si une certaine intervention ne se produit pas, les nations déclareront la guerre à la France parce qu'elle sera un foyer d'anarchie. La Russie nous imposera ses lois.

— La France est la nation la plus élevée, et nous pouvons être heureux d'être Français. Mais la France tombera plus bas un jour, et les nations qui lui auront souhaité du mal tomberont plus bas encore qu'elle, et ceux qui voudront lui aider à se relever lui feront payer cher leurs services, car, s'il y avait un gâteau là, et des chats à côté, tous voudraient en prendre un morceau (16-11-1893).

— La France est la mère et devra payer car elle est la plus avancée.

Demande. — *Pourquoi les peuples, comme les Chinois, par exemple, lorsqu'ils sont arrivés à leur apogée, restent-ils stationnaires ?*

Réponse. — Ils semblent rester engourdis, mais semblables à un enfant qui, dans une famille, est devenu plus paresseux que ses frères, est poussé par eux, stimulé par ses parents pour avancer, de même pour les peuples ils se chargent toujours de se pousser les uns les autres, *et vous pourriez bien un jour voir les Chinois faire invasion et vouloir implanter leurs lois.* Mais malheur à ceux qui voudraient agir de la sorte en France (10-4-1895).

— Les Jaunes feront un exode. Le massacre sera horrible et ne cessera que devant l'horreur du sang, du feu du ciel et de l'eau montante. *L'Amérique, protégée par la mer, recevra les coups de l'Apocalypse...*

— Avant un siècle un cataclysme se produira, à la suite duquel, dans le pays où nous sommes, sera une ville où il n'y aura pas de nuit. On verra le lever et le coucher du soleil, mais il n'y aura pas de nuit, parce que la terre aura tourné et nous serons vers le pôle sud. Cette ville sera la Nouvelle Jérusalem. Y habiteront seuls ceux qui sont inscrits dans le « Livre de Vie ». Cela est écrit dans l'Apocalypse, et il faut le prendre à la lettre, ainsi que, un peu plus loin, l'Ange tenant une épée à deux tranchants, et aussi l'arrivée de Celui qui commande à l'Esprit (28-3-1897).

— En ce qui concerne Lyon, l'endroit où nous sommes et jusqu'à la Tour du Pin, s'effondrera, car il est sur une nappe d'eau qui n'est pas à 300 mètres. La maison de l'Arbresle demeurera.

— Paris sera détruit en une fois par le feu. Lyon sera détruit par l'eau.

— Nous aurons les Jaunes ! La terre sera rouge de sang.

— Prédiction faite à un disciple, en 1903, alors qu'ils passaient tous deux sur le pont Morand : « Tu vois ce pont ? Il est solide. Eh bien ! Dans quarante ans il n'en restera rien ! [{150}](#).

— Nous aurons les Chinois (invasion) ; l'Amérique aura les coupes de poison, d'amertume.

— L'axe de la terre se renverse par saccades ; l'écorce se plisse d'où volcans et tremblements de terre. Les savants ne s'en aperçoivent pas parce que cela se fait par à-coups...

— Nous devons avoir encore deux guerres et trois révolutions (1903).

— Vers 1913-1915 la France subira peut-être une crise.

— L'empereur d'Allemagne doit méditer quelque chose contre la France (sept. 1904).

— Il y aura une guerre avec l'Allemagne.

— La fin des temps est assez proche ; nos enfants la verront peut-être, mais il est possible que les clichés qui indiquent « effusion de sang » soient changés.

— On verra l'an 2001, mais il y aura eu de grands changements.

— Bientôt le torrent dévastateur viendra. Il y aura confusion générale ; soyez ferme, priez. Et qu'à ce moment vous sachiez vous trouver, un flambeau d'une main avec, dans l'autre, l'épée de la Charité (2-10-1900).

— L'âme et le soi-même de l'être. Nous n'avons notre libre arbitre qu'en apparence. Le Ciel nous prête ce que nous avons, mais il nous faut acquérir les connaissances car il faut tout connaître. Aussi le temps ne nous est pas marchandé ; c'est l'orgueil qui nous empêche d'avancer. Depuis 1856, les temps ont été arrêtés et les esprits infernaux déchaînés sur la terre ; c'est pourquoi il a été dit que ceux qui ont fait le bien continuent car, à partir de ce moment, il sera trop tard, ce sera le règne de l'Antéchrist sur la terre. Mais le signe que l'ét

est proche, que le Maître de la maison est venu en son champ séparer les bons grains de l'ivraie est apparu (5-02-1901).

— Tous les 4 à 5000 ans des cataclysmes épouvantables bouleversent la terre. Tout est ravagé, plus rien n'existe. C'est le moment où Dieu fait la moisson. Les bons sont mis à part ; ils sont arrivés au but, c'est-à-dire à la perfection. Les autres sont précipités sur la terre où tout recommence à l'état primitif, aussi bien le règne minéral, le règne végétal que le règne animal. Faisons des efforts sans cesse, pour qu'à ce moment nous soyons parmi les bons, car ce siècle ne passera point sans que tout ceci arrive... (23-04-1902).

— Dans 40 ou 50 ans, la race jaune ou chinoise envahira le monde. Quoique sœur, cette race est en retard, au point de vue de l'esprit, sur les races noire et blanche qui finiront par dominer (30-01-1900).

— Demande : vous avez dit que le moment n'était pas éloigné ou la mer déborderait. Sera-ce à cause des pluies ?

— Réponse : non, puisque la source des pluies vient de la mer. C'est comme si vous preniez d'un côté toute l'eau d'une rivière pour la mettre de l'autre ; cela ne pourrait la faire déborder. C'est que, dans un temps proche, le ciel s'obscurcira. Pendant plusieurs jours il fera nuit, et la pluie tombera en telle abondance que les collines s'affaisseront.

Cette pluie entraînera quantité de terre végétale dans les mers, qui déborderont...

— Demande : mais cela a déjà eu lieu ?

— Réponse : oui. Il y a 6000 ans. Notre sol actuel était l'emplacement de la mer. C'est ce qui fait que parfois, dans certains terrains de montagne, on a trouvé des coquillages, des mollusques (8-11-1893).

— Nos corps je vous le promets, je vous le jure, ressusciteront sans leurs infirmités. (7-01-1894).

— Voici les événements qui arriveront. Nous allons avoir dans huit ans ou peut-être sept ans, la guerre européenne, Le rôle de la France est fini. Elle est corrompue et tombée. S'il y survenait la guerre, il y aurait un désaccord terrible. Supposez que la France ait des démêlés avec l'Italie ? L'Allemagne serait obligée de protéger celle-ci, la Russie protégera la France, L'Angleterre en profitera, d'où guerre européenne qui ruinera l'Europe.

— Nous aurons ensuite des épidémies, peste, famine etc. En France, de grands troubles. Anarchie en différents pays (qui provoquera aussi la guerre européenne). Paris sera brûlée par une nouvelle Commune (incendies et bombes). Lyon sera presque entièrement détruite. Puis vaste invasion des Chinois en Europe, à la faveur de la faiblesse de celle-ci. De grands cataclysmes les rejeteront en Asie. L'Europe sera livrée aux pirates, voleurs, bandits en bandes. Confusion générale et cataclysme final : montée de l'Hydrogène. Fleuves et mers à sec. Putréfaction, maladies et pestilence. Obscurcissement général du soleil, de la lune, des étoiles ; Plus de lumière ni de feu. Déluge de 16 jours... tout submergé. Jugement des âmes. Construction de la « Jérusalem céleste ». Réunion des élus. Révolution de l'axe terrestre ; nouveaux ciels, nouvelles terres. Repeuplement ; venue de l'Envoyé ; enchaînement du démon ; bonheur et règne du Christ ; Saint Esprit donné à tous les hommes. [151](#)

*

* *

Dans ce domaine si troublant des prédictions il y a lieu, cependant, de faire montre d'une certaine réserve comme ne manquaient d'ailleurs pas de le conseiller Papus et M. Philippe lui-même. Mais j'ai tenu à les reproduire compte tenu de leur caractère bien particulier et de ce fait que certains événements peuvent, parfois, se produire plus tardivement que prévu initialement comme cela a pu être constaté à diverses reprises dans le cours des temps. Et puisque je viens d'évoquer la mémoire de Papus, fidèle disciple du Maître Philippe, je pense qu'il peut être également intéressant, pour les lecteurs de cette nouvelle édition, de faire état, ici de certaines de ses prédictions les plus curieuses comme les plus importantes :

— *Il est écrit que les Jaunes envahiront l'Europe avant d'être définitivement broyés (1904).*

*
* *

« *Dans la dernière partie de notre cycle, les Jaunes doivent encore jouer un rôle important. Ils sortent déjà de leur long sommeil et se font initier surtout à la stratégie contemporaine. Cela leur permettra de nous donner, un jour, la bonne « raclée » que nous aimons tant donner aux autres, sous prétexte de les civiliser. La guerre russo-japonaise n'a d'ailleurs été que le prélude de cette lutte finale de deux races qui, réciproquement, se haïssent et se traitent de barbares. Mais, ne nous inquiétons pas outre mesure du péril jaune, car les débris humains de l'antique Lémurie disparaîtront tôt ou tard de la surface du globe, après qu'ils auront été définitivement écrasés par les armées blanches liguées contre l'ennemi commun. Alors, la fin de notre continent sera proche, et la terre se préparera à changer de mobilier et, par conséquent, d'aspect. » (Février 1908.)*

*
* *

« *Je vous rappellerai qu'en 1848 nous sommes entrés en période de domination anglaise. Celle-ci se terminera au moment où le « coup de canon » voulu aura été donné, comme on dit, dans les cercles ésotériques de l'Occident, c'est-à-dire quand la Papauté aura été détruite par l'Angleterre et que celle-ci, à son tour, sera vaincue par l'Allemagne unie à la Russie et peut-être même à la France. Nous aurons alors la domination prussienne. Puis, l'Angleterre se trouvera finalement écrasée, et la Russie régnera sur le monde. Durant cette dernière période, la France recommencera un autre cycle très brillant comme initiatrice des autres peuples, grâce à son alliance avec les pays de langue latine.*

« *Après cela, la vague de civilisation traversera les Etats-Unis et elle abordera, en dernier lieu, le Japon. » (Février 1908.)*

*
* *

« *L'Europe va subir de grandes transformations. La première, peut-être, sera la disparition de la Papauté ; la deuxième sera l'écroulement de l'Angleterre. Si les prédictions se réalisent, vous assisterez à cette disparition de la principauté britannique. Remarquez que cette Angleterre, admirablement organisée, qui a été à la racine de tous les parlementarismes après l'Espagne – puisque c'est l'Espagne qui a eu le premier parlement – voit son caractère se transformer. Le pôle équilibrant de l'Angleterre, c'étaient les propriétaires terriens, les Lords, qui équilibraient la masse des appétits politiques constitués par les Communes. Vous*

le voyez, les Lords se transforment ; ils vont disparaître un jour, et l'Angleterre disparaîtra avec eux, parce que l'invisible veut qu'elle disparaisse. (Janvier 1912.)

*
* *

« Notre pays ne doit jamais disparaître. Notre France a ceci de curieux c'est qu'autre fois elle a été le centre où sont venues se briser les invasions qui avaient submergé et réduit à néant le reste de l'Europe. Si jamais notre chère amie la Russie nous amène, inconsciemment, les Jaunes, nous saurons qu'ils envahiront l'Europe, mais ils n'auront pas la France. » (Janvier 1912.)

« Vous assistez, aujourd'hui, à cette arrivée formidable de l'Allemagne comme puissance industrielle et commerciale nouvelle ; vous assistez à cette chose exquise, pour nous autres français (si nous restons dans la coulisse), C'est-à-dire à la rivalité de l'Angleterre et de l'Allemagne !

Que sera cette lutte contre l'Angleterre qui possède toutes les maçonneries possibles, et l'Allemagne qui est en train d'en faire et qui s'appuie, d'une part sur l'Islam et, d'autre part, sur les Révérends Pères jésuites ? C'est ce que nous nous ne pouvons dire. L'Angleterre compte beaucoup sur son organisation navale et c'est tout. Peut-être s'efforcera-t-elle de nous entraîner à sa suite ? » (mai 1908)

Enfin, dans l'initiation de juin 1902 (P. 247), Papus avait fait état comme suit des « camps de concentration » en Europe :

« Quand « les camps de concentration » fleuriront en Europe, on commencera peut-être à comprendre qu'une nation (La France) qui est créée pour être le chevalier des peuples opprimés, ne doit pas calculer comme un agioteur. Mais il sera trop tard ! »

PRÊTRES (LES)

— Il ne faut pas dire du mal des prêtres. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'ils s'en tiennent souvent à la lettre et non à l'esprit.

PRIÈRE (LA)

— Dieu a dit : « lorsque vous serez réunis en mon nom, je serai au milieu de vous ». Cela veut dire que lorsque le cœur, le cerveau et l'esprit sont d'accord pour prier, Dieu est avec nous pour nous donner ce dont nous avons besoin.

— Veuillez et priez ! Veillons pour que nous nous ne succombions pas à la tentation du démon qui nous pousse sans cesse au mal. Prions du fond du cœur, car il est en nous des êtres insatiables qui s'abreuvent de la prière.

— Bientôt je choisirai des adeptes qui prieront ensemble une heure par semaine pour les malades.

— Il est des êtres qui prient pour nous, c'est donc une dette. Nous devons prier pour les autres.

— La prière sans la charité préalable ne peut rien.

— Si vous voulez que le ciel entende vos prières, aimez votre prochain comme vous-même, n'ayez aucune rancune contre personne, ne parlez jamais en mal des absents.

— On doit toujours prier. Le Ciel nous dit de demander.

— C'est très difficile de prier, et tous nous sentons cela. Voilà pourquoi nous sommes poussés à faire des vœux.

— Oui, on doit prier pour apprendre à prier. On apprend à un petit enfant sa prière : quand il est devenu un vieillard, il se souvient encore de cette prière que ses parents lui ont apprise à deux ou trois ans, et ce sera peut-être la seule chose dont il se souviendra de son jeune âge. Et cette prière, chaque fois que l'enfant la récitera, sera comptée à ses parents. Faites le bien, et vos ancêtres profiteront de ce que vous avez fait. Il ne faut jamais se raidir contre le bien si vous voulez aller vers la lumière vers Celui qui vous a envoyé sur cette terre. Il faut subir avec calme et résignation toutes les adversités, tous les ennuis, tous les tourments qu'Il vous envoie...

— Savez-vous pourquoi Dieu n'entend pas toujours votre prière ? Souvent vous vous occupez de votre voisin et parlez de lui, et lorsque vous priez, vous êtes distrait par ce que vous avez bien pu dire de lui. Il y a un proverbe qui dit : « dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es ». Cela s'applique à l'âme comme au corps, et notre prière ne peut être entendue que selon que notre esprit est plus ou moins distrait.

— La prière seule ne peut nous sauver, mais elle donne prise à notre ange gardien pour nous conduire. Il est nécessaire de prier souvent, avant le sommeil, au réveil, et enfin élevez votre âme vers Dieu.

— Ce qui fait que Dieu n'entend pas la prière de tous ceux qui prient, ce n'est pas qu'Il est loin d'eux mais c'est qu'eux sont loin de Lui. Dieu est partout. Si la prière est entendue vous le sentirez à un état spécial d'extériorisation, d'inspiration, de lumière intérieure, mais pas de souffle ni de tremblements matériels. C'est quelque chose de grave de promettre à quelqu'un de prier pour lui. On est lié, il faut le faire, prendre sur le sommeil lui-même si c'est nécessaire. — La prière inattentive est pour les êtres invisibles qui l'entendent un sujet de moquerie. — Il faut prier chez soi. — En se réveillant, prier de ne pas se mettre en colère. — Si on prend la plus petite parcelle de notre corps et qu'on la divise en mille, chacune de ces parties a un esprit. Les êtres qui sont en nous ont besoin d'aller au temple, dans notre cœur, entendre des prières. — Une mauvaise pensée nous empêche de prier ; c'est un scandale pour ces êtres ; c'est dans ce cœur spirituel qu'est déposée l'étincelle de Dieu qu'il nous faut faire grandir...

— L'humilité est nécessaire pour que la prière soit entendue. — Les prières des hommes sont entendues et dépassent le plan de la matière depuis que Jésus-Christ s'est fait chair.

— Ne cherchez pas le repos, cherchez la guerre, cherchez les incrédules, les méchants, les ignorants, les malades, et guérissez-les en donnant de vous-mêmes, malgré toute la gêne et tout l'ennui que cela vous causera. Si vous revenez de là appauvris, fatigués, épuisés, même atteints de doute par leurs arguments, renfermez-vous dans la chambre, dans votre chambre, dans la solitude, et PRIEZ ; la force et la vigueur vous reviendront.

— En priant il ne faut demander l'allégement de ses souffrances que lorsque le fardeau qui nous est confié nous semble trop lourd, et prier aussi pour ceux qui ne savent pas ou ne

peuvent pas le faire. Point n'est besoin de le faire pour les morts. Laissons-les où ils sont et restons où nous sommes. Et je vous affirme qu'en demandant pour ceux qui ne peuvent le faire, en demandant de supporter leurs peines, vous leur donnerez alors l'exemple de supporter à leur tour celles de leurs frères.

— C'est le seul moyen d'avoir accès au Ciel, car pas un ne peut y entrer s'il n'aime son ennemi comme lui-même, et si cet ennemi n'entre pas dans le Ciel, vous n'y entrerez pas non plus.

— Ah, je sais bien, bon nombre de personnes bien malades font venir leur confesseur, demandent et reçoivent l'absolution, et pourtant meurent tout en ayant demandé et cru obtenir la guérison. Le signe que le mal est pardonné est bien de voir le mal s'éloigner du malade, et pourtant ils meurent.

— Et j'ai vu, à côté de cela, des « charlatans » venir au chevet de malades à l'agonie, près de mourir, leur dire que leurs péchés leur étaient remis, et les voir guérir aussitôt.

— Avec la foi, on peut faire des miracles. Et pourtant chaque jour dans vos prières, vous dites : « Mon Dieu, je vous aime, je hais le péché par amour de vous, je crois en vous ». Et chaque jour vous dites aussi : « Qu'est-ce que nous allons faire l'année prochaine, dans dix ans, et si le ciel tombait que deviendrions-nous ? » Pourquoi pensez-vous tout cela ?

— *Quelqu'un dit : Parce que nous n'avons pas la foi.*

— Oui. Et si quelqu'un d'entre vous a la FOI, tout lui est possible : de faire pleuvoir en temps de sécheresse ; d'arrêter le vent qui souffle et cela trois heures après l'avoir demandé, et même tout de suite si c'est nécessaire. Mais pourquoi avoir peur, toujours peur ? Je suis devant vous et je suis derrière vous. J'ai été avant et je serai après, et partout où je suis, je suis chez moi, et voilà pourquoi, quand vous êtes ici, vous êtes chez vous.

— Si vous saviez quelle puissance il y a dans la prière d'un petit enfant ! Soyons donc comme les petits enfants et prions comme eux que Notre-Seigneur aimait voir venir à Lui.

— On doit toujours prier pour apprendre à prier.

— Il ne faut pas avoir de soi-même. Lorsque vous allez vers un bon confesseur il vous dira : il faut beaucoup prier pour élever votre âme et demander toujours à Dieu. Et qu'est-ce que vous faites quand vous priez ? Vous demandez de n'avoir pas de tribulations et d'avoir toujours ce dont vous avez besoin. Eh bien, permettez-moi de vous dire que j'appelle cela de la méchanceté, de la paresse, et la paresse n'entre pas dans le Ciel. Il y a dix ans je ne vous aurais pas parlé ainsi, *mais les temps sont à la fin*, et il sera bientôt trop tard. Que celui qui a fait bien fasse bien, que celui qui a fait mal fasse mal, car ceux qui ne croiront pas maintenant sont les tièdes. Pour arriver au bien il faudra tout connaître, et il vaut mieux ne pas être que de n'avoir fait ici ni bien ni mal.

— Les vivants ont besoin de plus de prières que les morts mais si vous avez promis de dire ou de faire dire des prières, tenez votre promesse et, si vous promettez quelque chose à Dieu, le Ciel ne vous êtes exaucera que quand on vous aurez tenu votre promesse.

— Si vous restiez seulement une demi-journée sans avoir de mauvaises pensées, de mauvaises paroles, sans parler en mal des absents, sans juger personne, la prière que vous feriez après serait entendue du Ciel. J'ai dit souvent : « il vaut mieux ne pas prier que de prier

mal car si vous priez après avoir fait du mal à quelqu'un et que vous disiez : « J'aime mon prochain », vous dites un mensonge et les mensonges sont formellement interdits par la loi du Ciel. Mais priez, même ne seriez-vous pas entendus si vous venez de vous emporter ou de commettre un autre pêché, car par la prière, vous améliorez le mal que vous venez de faire. Toutes vos mauvaises pensées, toutes vos paroles inutiles seront autant d'obstacles que vous trouverez un jour sur la route du Ciel. Soyez complètement désintéressés. Si vous êtes malades et que vous demandiez la guérison dans vos prières, que ce ne soit pas pour en retirer un profit ou une satisfaction personnelle, mais bien pour que d'autres que vous en profitent.

— (*Monsieur Chapas*) : Les mamans doivent apprendre à leurs enfants à prier dès le bas âge et à mettre toute leur confiance en Dieu seul. Il faut semer le bon grain dans ces jeunes cœurs pour que la récolte se fasse bonne.

— (*Le Maître*) : Pour aimer son prochain, il faut surtout oublier son passé. Les temps ne sont pas éloignés où celui qui ne croit pas en Dieu sera forcé de prier, car alors la terre ne pourra plus rien produire et tous devront prier pour demander au Ciel leur nourriture. Dieu a dit « l'homme sera un jour ce qu'il se sera fait lui-même »

— Une prière qui n'est pas entendue de Dieu peut cependant être entendue d'autres êtres qui alors, nous aident.

Pour qu'elle soit entendue, il faut d'abord pardonner aux ennemis puis remercier le Ciel.

— Veuillez et priez... le Ciel peut tout !

— Il y a des êtres dont la prière est le pain comme l'air pour les poumons.

— Pendant la prière ne pas s'occuper de nos sensations intérieures.

— Prier chez soi, toujours.

— Il faut s'« enfermer à clé ». Que le corps, l'esprit est l'Ame soient un. Tenir 24 heures s'il le faut pour atteindre à cet état. Les cellules de nos lèvres sont responsables. C'est quelque chose de très grave et de très grand que de prier.

— Vous me demandez ma protection, mais je ne peux pas plus que vous protéger quelqu'un. Vous venez ici, vous êtes soulagés. Les uns viennent pour maladie, les autres pour des peines morales, mais tous vous demandez du soulagement. Vous conserverez quelques heures de bons sentiments l'esprit tourné vers le bien. Dieu a dit : « Lorsque vous serez plusieurs réunis en mon nom, il vous sera accordé ce que vous demanderez » ; Dieu a dit aussi : « aidez-vous les uns les autres », soit par la prière, soit par tout autre moyen. Vous allez me promettre d'aider cette dame à payer pour son enfant, vous ferez des efforts pour rester 24 heures sans parler des absents. Et cette dame pour vous remercier demandera au Ciel pour vous tous, du soulagement ^{152}.

— Inutile de prier pour les morts ; nous ne savons pas où ils sont.

— Quand on a confiance il est permis de demander pour le matériel.

— Dans la prière on ne remercie pas assez.

— Il faut prier sans cesse et remercier. On peut prier n'importe où, n'importe quand, parce que Dieu n'est jamais loin de nous. C'est nous qui nous tenons loin de Lui... il suffit de demander du fond du cœur, sans formules savantes, car chercherait-on partout, dans les millions de mondes et de soleils semés par la main du Père, jamais on ne trouvera mieux que l'Oraison dominicale ; Et si vous n'osez pas vous adresser à ce Père si bon, priez la Vierge et elle présentera votre requête à son fils qui l'acceptera. Cependant, pour que votre voix monte jusqu'au Ciel, il faut être tout petit... le Ciel n'écoute que les faibles.

— Si, du fond du cœur, part une prière, des êtres l'entendent... C'est le soleil pour eux, pour tout l'organisme. Si une mauvaise pensée nous empêche de prier, c'est un scandale pour ces êtres.

— L'Oraison dominicale, qui nous vient du Ciel par le Fils, ne peut se prononcer sans que celui qui la dit du fond du cœur ne soit uni d'intention avec Notre-Seigneur.

— Lorsque nous prononçons : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », cela veut dire : « Père, donnez-nous le pain de l'âme qui est la souffrance. » La souffrance est la nourriture de l'âme comme le froment est la nourriture du corps.

— Il vaut mieux être dans le combat de la vie courante mais les Ordres contemplatifs empêchent, par leurs prières, beaucoup de mal.

— La prière est une rosée qui retombe tout autour de nous.

— Le jeûne et la prière font beaucoup.

— Prière avant de magnétiser : « Notre Père, gloire à vous, ayez pitié de nous ! Que votre divine volonté soit faite ! Je désire agir sur tel organe. »

— Qui apprend la prière à un enfant en sera récompensé.

— Certaines personnes tiennent ce propos : « Dieu sait ce qu'il me faut ; je n'ai donc pas besoin de prier ».

— C'est vrai mais nous devons quand même demander car il y a en nous des êtres qui attendent la prière avec anxiété.

— Il faut, quand on assiste à une exécution, prier pour le condamné, pour les assistants et pour les juges.

— Prier debout ; penser à la prière avant de commencer.

— Comme prières *le Pater et l'Ave Maria* suffisent.

— Socrate, en buvant la ciguë, a bien fait d'obéir à la loi. Mais, si en même temps qu'il obéissait, il s'était adressé à Dieu pour le prier de lui pardonner son obligation d'exécuter la sentence, il est probable que la ciguë n'aurait produit sur lui aucun effet mortel.

— Tous les matins remercier le Ciel de nous avoir protégés, demander à Dieu de ne pas succomber à la tentation et prendre la résolution de ne pas se mettre en colère, pardonner d'avance aux personnes qui pourraient nous faire de la peine.

— Comment doit-on prier ? Pour prier, il ne faut pas être distrait et il faut savoir ce que l'on veut demander ; mais on sait rarement ce que l'on demande car nous sommes des enfants. Il faut toujours commencer par remercier des bienfaits que nous accordons journellement le Ciel, puis faire acte d'humilité en se reconnaissant indigne d'adresser la parole au Seigneur ; et enfin faire sa demande.

— De notre cœur il faut faire un temple.

Le véritable ésotérisme est la Science des adaptations cardiaques. Le Sentiment est seul créateur dans tous les plans, l'idée est créatrice seulement dans le plan mental humain, elle n'atteint que difficilement la Nature supérieure. La PRIERE est le grand mystère et peut, pour celui qui perçoit l'influence du Christ, Dieu venu en chair, permettre de recevoir les plus hautes influences en action dans le Plan divin.



Le véritable ésotérisme est la Science des adaptations cardiaques. Le Sentiment est seul créateur dans tous les plans, l'idée est créatrice seulement dans le plan mental humain, elle n'atteint que difficilement la Nature supérieure. La PRIERE est le grand mystère et peut, pour celui qui perçoit l'influence du Christ, Dieu venu en chair, permettre de recevoir les plus hautes influences en action dans le Plan divin.

PAPUS.

*
* *

PROCÈS (LES)

— Evitez les procès ; ils nourrissent les pieuvres !

— S'adressant à une personne : dans vos difficultés, n'avez-vous pas toujours senti la protection de Dieu ? Que craignez-vous ? Tout ira comme vous le désirez à une condition. Vous avez un procès que vous avez gagné ?

Oui

Il ne l'a pas été justement. Voulez-vous me promettre une chose ? (Si j'étais prêtre et que vous soyez un homme, je vous dirais certaines choses en tête-à-tête ; ces choses, je ne puis les dire devant tout le monde). Voulez-vous me promettre que vous restituerez aux personnes la somme qui vous a été accordée par le tribunal ?

Oui

— En matière de procédure, qui de vous ne tomberait sur son voisin pour gagner son procès ? Bien mieux, quelques uns appelleraient volontiers de faux témoins. Malheur à ceux-là. Ceux qui ont été appelés à nous juger ont été appelés par Dieu, quoi que leurs jugements ne soient pas toujours justes, puisque l'Homme est injuste.

PROPHÈTES (LES)

— Moïse. Elie. Jean-Baptiste étaient des prophètes véritables.

— Les anciens prophètes qui vivaient 6, 4 et 3000 ans avant la venue du Christ ignoraient qu'ils devaient revenir au temps du Christ pour être ses apôtres, mais leur esprit le savait.

PROVIDENCE (LA)

— La Providence, c'est le Père, infinie bonté qui agit toujours par le Fils. Qui ne connaît pas le Père ne connaît pas le Fils.

PURGATOIRE (LE)

— L'église enseigne que l'âme passe un moment par le purgatoire et, de là, va au paradis. Il y a des âmes en effet, qui se trouvent bien là où elles sont, se contentent de ce qu'elles ont et veulent rester là. D'autres, plus ambitieuses, vont plus loin ; d'autres, ardentes, ne s'arrêtent jamais et donnent leur récompense à d'autres âmes qui sont dans les ténèbres (enfer) et n'en peuvent sortir d'elles-mêmes. Aucun être ne reste éternellement dans les ténèbres.

RACES (LES)

— Parmi les êtres, certains ont disparu après une existence plus ou moins longue. Le type persiste, mais la taille a diminué. La race s'étiolé, devient microscopique, ne laissant que des traces vagues. C'est ainsi qu'il y a eu des écrevisses monstrueuses, de taille à emporter un homme ; des serpents à deux oreilles, à bec et à gueule de dragon.

— Les races dont parle la mythologie existent.

— La race blanche est la plus récente sur cette terre. Elle partira la première.

— Le chien et l'homme furent les derniers êtres qui vinrent sur cette planète quand tout fut préparé ; d'abord les petits, puis les grands quadrupèdes de chaque espèce ; ensuite les bipèdes grands et petits de chaque espèce ; puis les singes grands et petits de chaque espèce, dont une espèce de très grande taille. Enfin l'Homme apparut venant d'autres planètes.

Les premiers hommes, de taille immense, étaient rouges ; il en reste encore de rares vestiges. Après un grand nombre de siècles, cette race disparut pour faire place à une autre, mais jaune et de très petite taille.

— La Chine dans son ensemble (et avec une autre partie qui a disparu) provient d'un satellite qui avait été joint à la Terre tel quel avec ses habitants.

— Après la race jaune qui avait succédé à la race rouge, vint la race noire, très grande, très laide, grosse tête, large front ; puis vint la race blanche laquelle était, à l'origine, de très grande taille.

— La légende du premier homme sur la terre depuis 16 000 ans n'est qu'une fable, car la planète est bien plus ancienne [\[153\]](#).

*
* *

RÈGLES DE VIE

— Ne jamais manifester sa tristesse ; se cacher pour pleurer ; sourire au dehors. — Il faut aider tout le monde sans s'occuper de savoir si celui qu'on aide est un ivrogne, un voleur, etc. Ne faire souffrir personne. — Ne jamais user de l'épée, même pour un diable ; agir par la douceur.

— Il faut, pour marcher, avoir de bonnes chaussures. Ces chaussures sont la soumission. Il faut les chausser et marcher.

— Il ne s'agit pas seulement d'avoir le bon vouloir ; il faut aussi l'action qui est la lutte.

— S'examiner chaque soir ; travailler de son mieux ; ne pas trop s'analyser. Faire ce qui coûte. Il faut vaincre l'antipathie ; c'est le « Même » qui nous a tous faits !

— Le véritable jeûne, c'est la privation. Pour nous connaître, voyons ce dont nous chargeons notre prochain.

— Les pénitences ou jeûnes du corps sont utiles, quoique nous ne soyons pas maîtres de notre corps.

— L'Eglise dit qu'en mettant un mauvais fruit à côté de bons fruits, il fera pourrir les bons. Non, mettez toujours les bons avec les mauvais, car de même si vous semez une graine malsaine dans un terrain, elle pourra être étouffée si vous ne la travaillez pas.

Demande. — *Si l'on est appelé comme témoin, peut-on accepter de l'être ?*

Réponse. — Oui, mais il ne faut pas dénoncer, et si vous savez quelque chose qui puisse faire condamner, il faut l'oublier.

— Souvent on pense au bien à faire et on dit : Oh, j'ai bien le temps ; demain je ferai cela. Et pourquoi ? N'avez-vous pas lu dans l'Écriture qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même ?

— Il faut semer toujours. — Il faut faire ce qui coûte le plus. — Rire dans l'ennui est le commencement de la foi.

— Lorsque vous avez beaucoup d'ennuis, beaucoup de luttes, il ne faut pas le laisser paraître. C'est-à-dire que pour arriver à la perfection, il ne faut pas qu'on puisse dire : Ah, comme cette personne a l'air d'avoir de l'ennui.

— Si l'on est attaqué dans la rue, se protéger, parer les coups, mais ne jamais frapper ou tuer. Celui-là n'est jamais attaqué qui ne l'a pas mérité lui-même.

— Il faut agir même lorsqu'on est persuadé qu'on échouera ou que l'on fait quelque chose paraissant inutile.

— Il faut travailler même pour enrichir ses patrons. Du moment que nous sommes payés pour faire un travail nous devons le faire consciencieusement.

— Le Ciel ne nous défend pas de rire ; ce qu'il nous demande c'est de faire tout notre possible pour notre prochain.

— Matez-vous si vous ne voulez pas être matés !

— Pour nous connaître voyons ce dont nous chargeons le prochain.

— Si vous faites le mal en croyant bien faire vous êtes jugés moins sévèrement que si vous faites le mal en le sachant.

— Il ne faut pas médire, c'est offenser Dieu car le prochain a, en lui, comme nous, une étincelle de Dieu.

— Celui qui jette une pierre au prochain se la jette à lui-même.

— Soyez un puits pour les fautes d'autrui.

— Commencez petit à petit à ne pas parler des absents. Il viendra un moment où vous n'en aurez plus l'occasion et où vous ne jugerez plus personne car vous saurez que c'est un péché.

Celui qui dit être franc est un bavard.

— Il ne faut pas tuer ni punir les maraudeurs. On n'a pas le droit de tuer un lièvre qui mange nos choux, un oiseau qui mange notre blé, un voleur qui prend nos raisins. Dieu a peut-être voulu que ces raisins servent à cet homme et que ce blé soit pour cet oiseau.

— Celui qui nous salit nous blanchit ; celui qui nous jette la pierre nous grandit.

— Vous devez être une Providence pour tous ceux qui viennent à vous !

— On ne fait pas d'effet en parlant. Il vaut mieux donner le bon exemple.

— Si quelqu'un vous dérobe quelque chose, donnez-lui beaucoup plus qu'il ne vous a pris. Si quelqu'un vous fait du tort, pardonnez-lui et je vous affirme que Dieu vous rendra par la porte ce qui sera sorti par la fenêtre.

— L'Homme est lié par sa promesse. Si un homme promet le mariage à une femme noire pour la posséder et si, ensuite, il ne l'épouse pas, il retombera chez les nègres la prochaine fois.

— Ne promettez que ce que vous pouvez tenir. Dire en faisant la promesse : « Si le Ciel le permet ». Alors si le Ciel ne veut pas que la chose se fasse, il surgit un événement... Mais, sauf cela, je ne vois rien qui puisse empêcher de tenir une promesse.

— Aimez votre prochain comme vous-mêmes, il n'y a pas autre chose à faire, et lorsque vous priez, que ce soit du fond du cœur. Pour pouvoir le faire ainsi, il faut être dans un « appartement » spécial, et alors vous trouverez le calme.

— Celui qui n'a pas de choses trop graves à se reprocher et qui a « les mains propres » peut être en paix avec lui-même et prier avec fruit. Celui-là peut demander ; il sera exaucé.

— (*A propos d'un malade menacé de cécité*) : Et savez-vous pourquoi cet homme ne deviendra pas aveugle ? Il a dans un temps, sans cependant être très généreux, fait quelque chose de bien, et ce quelque chose lui a attiré la protection de Dieu.

— Je vais entreprendre un voyage qui durera peut-être un mois, peut-être davantage [154](#). Malgré mon absence apparente, je serai toujours parmi vous. Promettez-moi de mettre en pratique ce que je vous ai toujours dit. Si vous voulez obtenir du Ciel quoi que ce soit, suivez toujours bien ses lois. Aimez votre prochain comme vous-mêmes et Dieu par-dessus toutes choses. Vivez en paix les uns avec les autres ; priez, car, par la prière, on obtient tout du Ciel ; c'est une arme dans les tentations, un soutien dans les passages difficiles et le seul moyen pour obtenir la miséricorde de Dieu.

— Ne dire du mal des gens qu'en leur présence.

— Tous les préceptes se résument en un seul : Nul n'entrera au Ciel qu'au jour où rien ne lui coûtera. Tant qu'un acte à accomplir pourra lui occasionner quelque peine, il ne sera pas prêt.

— Il faut fouler aux pieds l'amour-propre.

— Tant que vous direz : « Toi, c'est toi, mais moi, c'est moi, vous aurez du chemin à faire...

— Si vous reculez devant un *effort*, il vous sera doublement difficile d'avancer.

— Ne *jamais* juger autrui !

— Il faut commencer par apprendre à connaître ce qu'on ne connaît pas du tout, c'est-à-dire le devoir quotidien. Il faut le faire à fond, y consacrer toutes ses forces, se surveiller et juger par soi-même avant de pénétrer des choses difficiles dont le seul résultat serait de nous procurer un nouveau moyen de porter des jugements sur autrui, c'est-à-dire des condamnations.

— Il ne faut pas « causer » avec les « sourds ». (Les perles données aux pourceaux...).

— Parler trop tôt ou enseigner à un être des vérités prématurées, c'est lui faire du mal, l'étioler de l'autre côté ce qui est plus grave que de ce côté-ci. En effet, c'est de l'autre côté qu'on acquiert vraiment la Lumière. Ici, nous n'avons à faire des efforts que pour améliorer le cœur. Le reste nous sera donné.

— La solitude n'existe pas dans la nature. L'Homme n'est pas fait pour vivre seul mais en société. Il faut donc nous incliner devant les lois civiles.

— Lorsqu'un coupable est jugé par les lois civiles et subit une peine, il est dispensé d'être jugé par les lois du Ciel. Ceux qui jugent seront jugés à leur tour. Mais, surtout, ce qu'il ne faut pas faire, c'est dénoncer un coupable. Celui qui accomplit cet acte méritoire de ne pas dénoncer peut être sûr d'être, un jour, l'ange gardien d'un coupable pour lequel il pourra obtenir le pardon du Ciel. Ou bien il aura, dans sa propre famille, jusqu'à la septième génération, un coupable qui sera pardonné grâce à son acte méritoire et qui échappera au châtement.

— Ne jamais se défaire d'un objet reçu en cadeau.

— Il ne faut pas souffler brusquement sur une bougie afin de ne pas couper le travail des êtres vivants qui font la flamme.

— Si vous avez des enfants qui ont un mauvais caractère, ne les frappez pas pour les corriger, car les coups aigrissent le caractère. Après leur avoir expliqué où les conduira leur comportement et leur avoir montré les dangers de la voie dans laquelle ils s'engagent, dites-leur « marche » et, alors, commencez par vous améliorer vous-mêmes, car, en vous améliorant, vous améliorez ceux qui sont autour. Un jour, ils vous rendront ce que vous aurez fait pour eux.

— Quand une femme n'a pas d'enfants parce que cela la tuerait, qu'elle en adopte un, deux, quatre.

— Il faut se connaître soi-même avant de chercher à connaître les autres. Quand on se connaît on n'a plus envie de juger les autres !

— Les chemins tracés par la nature sont nombreux et variés ; ils doivent être tous suivis par des êtres différents, les rôles ingrats comme les beaux. Ne jugez donc personne !

— Il vaut mieux passer pour un imbécile ou un paresseux que de faire perdre leur temps aux gens.

— Le maître doit être juste mais non faible avec ses serviteurs car il en a la charge.

— Il est du devoir du riche de donner au pauvre, et de celui qui n'a rien de ne pas envier le riche, car l'un et l'autre manqueraient à la charité, et nul n'entrera dans le royaume de Dieu s'il n'a la charité. La foi et l'espérance ne sont rien sans la CHARITE.

— L'oubli est une sorte de pardon. Pardoner à celui qui nous nuit c'est semer en lui le germe qui, un jour, produira le remords et le retour au bien.

— Ne pas brûler ou couper les vieilles photos ; elles ont toujours quelque chose de vivant. Les enterrer.

— On n'a pas le droit de brutaliser une chaise.

— Ne pas conserver des cheveux ou des vêtements d'un mort.

— Le découragement est un faux-pas ; ne le laissez pas devenir une chute !

— Il vaut mieux vivre pour la Patrie que mourir pour elle !

— Ne pas jeter aux ordures les miettes de pain.

— Un homme vient à une séance pour une jambe malade qu'on devait lui couper... En 3 séances il est guéri !

Monsieur PHILIPPE précise : « Il faisait porter des paniers de provisions aux malheureux et il ne l'a jamais dit ».

— Ne pas donner à un enfant le prénom de Charles ; il appartient aux caractères difficiles et autoritaires.

— Laisser une petite lumière, la nuit, dans la chambre où dorment les enfants.

— Il faut obéir aux lois de son culte.

— Si ablation chirurgicale d'un membre le conserver dans l'alcool jusqu'à la mort et l'enterrer avec le défunt.

— Ne jamais demander la maladie d'un autre.

— Toujours frapper avant d'entrer dans un local « vide » ou le paraissant [1551](#).

— De notre cœur il faut faire un temple. Si, du fond du cœur, part une prière les êtres qui sont en nous l'entendent et c'est le soleil pour eux, pour tout l'organisme.

— Le cœur est notre propre temple.

— Quand nous disons du mal de notre prochain nous pouvons être comparés à des anthropophages.

— Pourquoi voulez-vous cacher vos actes à vos frères ? Ne savez-vous pas que tout doit être mis à jour ? Si ceux qui sont de ce côté ne vous voient pas, ceux qui sont de l'autre côté vous voient. Aussi il est inutile de vouloir faire des cachotteries à votre voisin ; qu'est-ce que cela fait qu'il sache ce que vous êtes ?

Demande. — *Oui, mais quand on sait que ce voisin donnera plus de coups de langue que de morceaux de pain ?*

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Il est écrit, bien avant la création, je ne dis pas de ce monde : « Celui qui est marqué par le Ciel ne saurait être déchiré par les bêtes fauves ».

— Il faut se rendre à l'église toutes les fois qu'on scandaliserait quelqu'un en s'y refusant.

— Il y a deux voies : la voie mentale et la voie du Père. Ainsi le comte de Saint-Germain, qui est mort maintenant, a certainement vécu très longtemps. Ce n'est pas par la magie. Il

faut manger très peu de viande, ne pas boire d'alcool, s'abstenir des femmes, ne jamais se mettre en colère. Alors on peut prendre le corps d'un jeune homme plusieurs fois de suite.

— Elles tombent une à une vos larmes ! Et ce petit ruisseau clair et pur qu'elles forment dans l'invisible revient à vous pour vous désaltérer. Ne croyez pas que vos actes se perdent. Tôt ou tard vous en recueillerez le fruit.

RÉINCARNATION (LA)

— Si l'on ne croit pas à la réincarnation, il est impossible d'expliquer ces deux paraboles du Christ : « La septième génération ne passera pas sans que tu payes tes dettes jusqu'au dernier yota ». — « Tu n'arracheras pas un cheveu de la tête de ton frère, sans que cela te soit rendu ».

— Si, sur le chemin qui nous a été donné, on fait le mal et si on ne répare pas la mauvaise action, il ne se passera pas sept générations sans qu'on soit revenu pour réparer.

— Nous revenons avec les passions que nous n'avons pas combattues.

— C'est par modestie que Jean-Baptiste disait qu'il n'avait pas été Elie.

— Nous sommes tous frères ; les petits enfants paient pour les grands-parents.

— Je ne sais si vous croyez à la réincarnation : vous êtes libres d'y croire ou non. Ce que je sais, c'est que je me souviens d'avoir existé, d'être reparti et revenu, et que je sais quand je repartirai. Mais y a-t-il rien qui montre davantage la justice de Dieu que ce temps qu'il nous laisse pour racheter nos fautes. Et pourquoi, sans cette justice, telle personne serait-elle plus heureuse que telle autre, plus intelligente ou plus disgraciée ? Croyez-moi, faites le Bien et ne vous inquiétez pas d'autre chose, prêchez l'exemple et ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait. Dieu rend au centuple le bien que vous lui avez fait.

— Je ne sais pas si vous croyez à la réincarnation, mais, moi, je vous jure d'avoir été avant d'être là et disant un soir cette phrase : « A ce moment la mer débordera ». Oui. Et ce moment n'est pas éloigné.

— Par la pluralité des existences Dieu nous donne le temps de devenir meilleurs.

— Notre esprit a déjà des milliers et des milliers d'existences successives.

— Les peines, les souffrances que nous subissons sont des dettes que nous avons contractées au cours d'existences antérieures.

— Quand nous avons fait le mal, il reste derrière nous ou à côté de nous. Or, comme faire le mal nous oblige à refaire le même chemin, nous le retrouvons en repassant, grossi par notre première défaillance et plus difficile à vaincre.

— Il y a des êtres qui, par une vie imprudente, abrègent leur existence. Ils sont alors obligés de revenir accomplir une fin d'existence.

— L'ÂME, c'est-à-dire la portion la plus élevée de nous-mêmes, la Lumière même, sait déjà 5 ou 6 ans avant son incarnation le lieu où elle habitera et le temps qu'elle aura à passer

sur la terre. Elle ne se joint au corps physique que lentement. Elle commence à se joindre à lui à sa première inspiration, puis au moment où il ouvre les yeux. L'union n'est parfaite que vers 7, 8 ou 9 ans. Mais la personnalité, le moi lui même, est là bien longtemps avant la conception.

— Une fois que vous aurez fait la route vous n'aurez plus à repasser où vous êtes déjà passés, mais il se pourrait que vous fissiez une demande pour revenir afin d'aider les autres.

— On ne connaît pas ses existences antérieures parce qu'alors on saurait que tel ennui, telle maladie, tel accident doivent nous arriver. Alors on ferait tout pour les éviter et cela à notre détriment.

— Il y a 143 ans deux domestiques – les deux frères – avaient assassiné leur maître – un vieillard – et leur maîtresse, puis ils avaient pris la fuite. L'assassinat avait été commis dans un bois attenant à la maison. Des deux hommes l'un s'enfuit à l'étranger, l'autre fut arrêté et il eut la tête tranchée. Il a payé sa dette de cette façon. Celui qui s'était sauvé est revenu sur terre et il a été tué

Il y a 20 ans. Il laissait trois filles et deux garçons, comme avaient laissé les deux personnes assassinées. Sa femme fut également tuée. Ainsi voilà un crime qui a été payé en 120 ans. Souvent cela dure beaucoup plus longtemps puisqu'il faut que toutes les conditions se reproduisent exactement. Il peut s'écouler des centaines et des centaines d'années.

— Un autre homme, dans l'espace de 120 ans, a eu le temps de commettre tout d'abord la mauvaise action de trancher le nez d'un individu puis de revenir subir la même peine en... venant au monde sans nez.

— La personnalité que nous avons eue a une importance en ce sens que si un être a, dans une incarnation, commis un crime sur une femme par exemple, il reviendra, femme, subir le même affront et le même crime qu'il a fait subir autrefois. Il y a donc un rapport même entre les personnalités successives.

— On ne revient jamais en arrière ; on change de route, voilà tout.

— Si un homme s'adonne à la boisson, satisfait toutes ses passions, use son corps, et quitte ce monde à soixante ans, alors qu'il aurait dû vivre quatre-vingt-dix ans, c'est donc trente ans qu'il aurait dû vivre encore sur cette terre ; il devra les vivre dans l'autre monde ; il paiera ainsi sa dette, car il n'importe qu'elle se paie dans ce monde ou dans l'autre, il faut qu'elle se paie.

Il y a des êtres qui n'ont pas encore entièrement quitté cette terre ; leurs facultés seules sont éteintes et déjà ils sont réincarnés, et quand leur corps meurt, une nouvelle incarnation est déjà dans l'adolescence. On appelle cela réincarnation par anticipation. Ce n'est pas pour tous mais seulement pour quelques familles privilégiées.

— Rien ne périt et, à la mort, les molécules qui se détachent du corps reforment d'autres corps. Qui nous dit que nous ne revenons pas avant que notre corps soit tout à fait dégagé ?

— On n'est pas obligé de croire à la réincarnation. Tout ce que je sais, c'est que je me souviens de longtemps, bien longtemps...

— Le double reste en terre jusqu'à la réincarnation.

— Si, sur le chemin qui nous a été donné, on fait le mal, si on ne l'aplanit pas, il ne se passera pas sept générations sans qu'on soit revenu l'aplanir.

— Les jumeaux sont des amoureux qui se sont juré fidélité et qu'on a séparés. Ils se retrouvent.

— Tout ce que l'âme a acquis de lumière dans une incarnation, elle le conserve à l'incarnation suivante. Il n'y a que l'erreur, les fausses opinions qui disparaissent, car la vérité est le pain de l'âme.

Demande. — *Mais est-ce qu'on revient quand on veut ?*

Réponse. — Quelques-uns reviennent par leur volonté et d'autres y sont poussés. Ceux qui reviennent de leur propre volonté ne sont pas les enfants de la chair, mais les enfants de Dieu. C'est par la volonté de Dieu qu'ils reviennent. Ceux qui le croient, et qui le croient profondément, sont des enfants de Dieu.

RELIGIONS (LES)

— Pressez-vous pour bien faire car la moisson approche. Celui qui est avec moi m'a dit de parler ainsi : Respectez les lois des gouvernements quels qu'ils soient ; respectez aussi les lois de l'Eglise, Dieu l'a voulu ainsi ; respectez la religion, toutes les religions, c'est Dieu qui les a créées.

— On dit : « Toutes les religions sont bonnes ». Je ne sais pas. D'abord, je ne vous dis pas de croire comme moi. Je vous dis seulement ce que je sais. Nous sommes tous ici, ou à peu près, catholiques. Eh bien, toutes les religions sont peut-être bonnes, mais la nôtre voudrait étouffer toutes les autres. Du reste, pourquoi vous occuper de tout cela ? Dieu ne vous demande pas tant de choses.

— C'est bien simple d'aimer son prochain. Il faut aussi respecter toutes les lois, et les lois de l'Eglise. Il ne faut pas abjurer sa religion, puisque Dieu nous y a placés. L'Eglise réformée diffère un peu de la religion catholique qui renferme toutes les lois du Christ. Et depuis le commencement du Ciel il est écrit : Nul n'entrera dans le Royaume du Ciel s'il n'aime son prochain comme lui-même.

Demande. — *Est-ce mal si un libre-penseur veut se faire enterrer, tout en croyant en Dieu, sans le secours des prêtres ?*

Réponse. — S'il est catholique, il doit se conformer aux règles de sa religion, car il est encore dit dans l'Evangile que « celui qui sera un objet de scandale sera montré du doigt ».

Demande. — *Mais si on croit le prêtre qui doit vous enterrer indigne de le faire ?*

Réponse. — Cela ne fait rien, ne jugeons pas si nous ne voulons pas être jugés.

— Pour l'ancien Testament : A ce moment on ne voyait pas les choses du même point de vue qu'aujourd'hui. Elles étaient interprétées dans un autre sens, et la manière dont on interprète le Nouveau Testament aujourd'hui sera tout autre dans quelque temps.

— En ce qui concerne les pratiques religieuses, il faut faire tout ou rien. Mieux vaut rien que d'observer à moitié.

— Les sacrements sont des portes.

— C'est un grand bonheur que d'être Catholique.

— Vous faites vos Pâques ? Vous faites bien ; je n'ai jamais dit le contraire ; c'est même votre devoir. Vous allez me promettre que lorsque vous les ferez en l'honneur de ce grand jour vous n'aurez de rancune contre personne et que vous aimerez ceux qui vous auraient fait du mal, comme ceux qui vous auraient fait du bien.

RESPONSABILITÉ (LA)

— Tout homme qui agit engage en même temps dans l'action et dans ses conséquences la série des êtres qui sont sur son chemin. Si un homme, pour un acte commis par lui-même a mérité de naître avec une jambe en moins, tous les animaux qui sont avec lui naissent mutilés ; les arbres auront des branches tordues ; les minéraux seront impurs. S'il en est ainsi pour le châtement, il en est de même pour le bien.

— Nous sommes toujours responsables car nous devons toujours réfléchir avant d'accomplir un acte.

RÉSURRECTION (LA)

— Il faut toujours demander à Dieu de vivre le plus longtemps possible. Nos corps, je vous le promets, je vous le jure, ressusciteront sans leurs infirmités.

RÊVES (LES)

— Pour avoir des rêves purs et avoir quelquefois des communications avec votre ange gardien, il ne faut jamais se mettre en colère, être modéré en tout, en boisson, en nourriture, en travail, en veilles et n'avoir que de bonnes pensées. Dieu permet quelquefois qu'on paie de grandes dettes par les rêves et alors on souffre ce que l'on a fait souffrir à d'autres.

— Les secousses éprouvées parfois au moment du sommeil et pour lesquelles vous rêvez que vous faites une chute tiennent souvent à ce que votre esprit est éloigné et revient brusquement.

— Quand on a un rêve exact par mois, c'est beaucoup.

— L'interprétation des rêves varie pour chaque personne. Il faut observer l'heure. Les rêves du matin sont les plus vrais. Si le même rêve se représente, c'est imminent [456](#).

SACRIFICE (LE)

— On veut bien promettre de faire telle ou telle chose, mais quand le Ciel a accordé ce qu'on lui demande. Et pourtant, si on faisait le sacrifice avant d'obtenir de Dieu, bien souvent ce qui ne devait pas être accordé le serait quand même, mais on ne veut pas donner sans avoir reçu. Cela prouve la confiance que nous avons en Dieu !

— Voulez-vous que je vous donne le moyen de vous trouver heureux ?

— Oui.

— Il est écrit bien avant la création : « Cherche l'adversité si tu veux le bonheur, la lutte si tu veux la tranquillité ». Ne me regardez pas de travers ; je ne suis pas timide. Je suis vieux et je suis votre Maître, ou plutôt non, celui qui est avec moi est votre Maître, et en son absence, il me donne la Maîtrise.

— Tous les préceptes se réduisent à un seul : nul n'entrera au Ciel qu'au jour où rien ne lui coûtera. Tant qu'un acte à accomplir pourra lui occasionner quelque peine, il ne sera pas prêt.

— Ainsi, voilà devant vous la mort qui va frapper votre ennemi. Vous pouvez dire : « Oh je ne ferai rien pour que la mort fauche ». Mais au fond vous n'êtes pas fâchés que ce soit votre ennemi qu'on moissonne. Si on vous disait de donner à la place un de ceux qui vous sont chers, le feriez-vous ? Eh bien je connais un de mes amis qui l'a fait ⁽¹⁵⁷⁾. Il faut, pour aimer son prochain, tous les sacrifices. Vous êtes tous sous mon empire et vous marcherez. Ah on vous fait des sottises, on vous bafoue, qu'est-ce que ça fait ? Le Christ aussi a été bafoué, mais Lui ce n'était rien, tandis que vous, c'est une autre affaire ! Ah, que ceux qui sont revenus après L'avoir bafoué ont eu à souffrir !

SAINT-ESPRIT (LE)

— Pour acquérir les sept dons du Saint-Esprit, il faut vous purifier des sept péchés capitaux.

Parmi les sept dons du Saint-Esprit, il y a : la sagesse, l'intelligence, la science, la piété, la crainte de Dieu.

Si nous avons la Foi, nous prions avec tant d'ardeur que nous obtiendrons tout du Ciel. Il est bien heureux que nous ne l'ayons pas parce que les fautes que nous commettons nous paraîtraient trop graves.

— Il est venu avec Jésus-Christ sous forme de Lumière intellectuelle.

— Tout homme rencontrera, un jour, celui qui le baptisera d'Esprit. Il aura alors le droit d'accéder au Ciel, purifié et ayant tout oublié.

— Il est dit dans l'Évangile : « Lorsque vous offensez Dieu, vous pouvez être pardonnés, mais malheur à qui offense le Saint-Esprit ». Vous tous qui êtes là, vous voudriez bien savoir comment on peut offenser le Saint-Esprit, et savoir aussi ce qu'est l'Esprit-Saint. Mais vous avez lu que les anges eux-mêmes ignorent certaines choses. Vous n'avez donc pas besoin de savoir et vous n'êtes pas près de savoir.

— Il y a d'autres êtres humains que les apôtres qui ont reçu la lumière. Ainsi Jeanne d'Arc en était. Elle a payé cher les lumières reçues. Il en est de même de tous ceux qui ont reçu le Saint-Esprit et qui ont répandu leur sang pour payer pour nous.

SECRET (LE)

— Il ne doit pas y avoir de secrets. Un homme qui trouve quelque chose et qui le garde est fautif ; la Nature le punit. Le seul secret à conserver doit concerner les fautes du prochain pour lesquelles notre cœur doit être un tombeau.

— Les sociétés secrètes ne valent rien. Nous sommes tous frères ; nous devons nous aider et n'avoir point de secret. Tout doit être en lumière.

SOLEIL (LE)

— Le Soleil est habité. Quelques êtres sont venus sur terre par le soleil. Ceux-là sont maîtres de tous ceux qui viennent de la lune. Ils ont laissé leur corps sur le soleil.

SOMMEIL (LE)

— C'est le repos du corps. L'esprit peut s'éloigner. Vous avez bien souvent remarqué qu'en vous couchant, si vous aviez de la peine à vous endormir, et que ce ne soit qu'à force d'efforts que vous soyez pris d'un sommeil léger, il vous semblait entendre comme si un coup de marteau était frappé par votre voisin, et vous ressentiez une commotion au bras, ou à la jambe, ou dans toute autre partie du corps. Eh bien, ce n'est pas seulement une seule personne qui fait que vous ressentiez cela, ce sont peut-être cent personnes, car, pendant que vous avez cette commotion, il y a tous ceux de votre famille qui ressentent la même chose. N'est-il pas dit dans l'Écriture : « L'homme vit pour les siens », et chaque partie frappée pendant le sommeil est un signe que ce corps peut être malade de cette partie. Si c'est au foie, on peut avoir une maladie de foie, si c'est au cœur, une atteinte cardiaque.

SOUFFRANCES PHYSIQUES (LES)

— Elles font avancer et font comprendre celles d'autrui. Pour faire un bon soldat il faut aller au feu. Pour comprendre le mal de votre frère, il faut le ressentir vous-même.

SPIRITISME (LE) {158}

— Certains spirites considèrent Jésus comme un homme supérieur, comme le premier spirite, qui guérissait en appelant les esprits autour de lui. Eh bien, non. *Jésus est une étincelle de Dieu.* Nous sommes tous des étincelles de Dieu, mais *Jésus est une partie de Dieu lui-même.*

— Chez les spirites, la doctrine est d'aimer l'humanité et de faire le bien, mais ils ont recours pour certains de leurs actes aux communications des morts. Notre religion à nous est de pratiquer la charité et d'agir sans déranger ceux qui sont partis. Quelquefois, si vous les appelez, cela peut les déranger beaucoup, car il est impossible qu'ils viennent complètement à vous. Il y a une barrière que Dieu a mise entre les vivants et les morts, et vous croyez, en les appelants, les voir venir ? Pas du tout. Vous faites pour cela la moitié du chemin, et vous allez à cette barrière. C'est ce qui fait que souvent, après une séance de spiritisme on est fatigué.

— Des expériences ont été faites où il vous a été montré que la matière pouvait être animée. Les spirites, lorsqu'ils appellent les esprits, peuvent s'adresser aussi bien à des esprits infernaux qu'à de bons esprits.

Demande. — *Est-ce qu'il y a quelque chose de bon à prendre dans le spiritisme ?*

Réponse. – En toute chose, il y a quelque chose de bon à prendre. Les spirites font des évocations des âmes de leurs morts et, quelquefois, ce sont d'autres esprits que ceux qu'ils appellent qui viennent se communiquer. Il est dit dans l'Évangile qu'il ne faut pas déranger les morts.

– Dans le spiritisme, ce qui est le fondement et qui explique la justice de Dieu, ce sont les réincarnations, car pourquoi telle personne serait-elle intelligente et telle autre bête, si on ne l'explique pas par un travail dans une incarnation précédente ? Je pourrais m'étendre beaucoup plus, mais encore une fois, je ne vous dis pas de croire comme cela plutôt qu'autrement. Dieu ne vous demande que d'aimer votre prochain comme vous-mêmes.

Demande. – *Le spiritisme évoque certains esprits. Peuvent-ils venir ?*

Réponse. – Oui. A cela vous pouvez me répondre : tout le monde ne peut pas les faire venir. Évidemment, car en tout il faut la pratique. Qu'on vous donne un instrument que vous ne connaissez pas, et vous ne pourrez pas vous en servir.

Du reste, pourquoi appeler les esprits ? L'Écriture n'a-t-elle pas dit de laisser les morts tranquilles ? Le spiritisme est une « religion » où, comme chez les catholiques, il y a les bons et les méchants.

– Le spiritisme est une doctrine qui peut s'appeler une consolation. Je vous ai toujours dit cependant de ne pas faire de spiritisme, car, si une personne croyait avoir une communication ou si une autre croyait avoir vu un fantôme, elles s'empresseraient de le dire par vanité, par orgueil. Personne ne peut être assez pur ici-bas pour avoir ces choses-là qui viennent du Ciel. Il est inutile de chercher à savoir par ces moyens car, lorsque vous arriverez à aimer votre prochain comme vous-mêmes, il vous sera donné de tout savoir.

SPORT (LE)

– *On peut faire du sport ; mais, si on y met de l'orgueil, cela nous fera du mal...*

SUICIDE (LE)

– Tout ce que nous pouvons faire pour éviter un malheur est impuissant, rien ne peut l'empêcher. Celui qui se suicide pour mettre fin à ses malheurs se trompe car il lui faudra revenir expier sa faute, remplacer le temps abrégé. Mais il ne faut pas lui jeter la pierre, ce serait une lâcheté et celui qui le ferait pourrait bien se donner la mort lui-même en ce qu'il ne sait pas ce que c'est que souffrir et n'a pas d'adversité.

– Les suicidés souffrent le temps qu'aurait duré leur vie normale. Beaucoup de suicides ne sont que le châtement fatal d'êtres qui ont commis un assassinat et à qui il est ainsi donné de payer leur dette.

– Certains enfants morts en bas âge sont des suicidés réincarnés.

Si l'on pousse quelqu'un au suicide en lui faisant de gros ennuis, on passera par la même peine.

SUPERSTITION (LA)

— Avoir une confiance très limitée en certains usages... Par exemple ne pas s'adresser automatiquement à Saint Antoine pour retrouver un objet perdu !

— Il ne faut pas être superstitieux.

TEMPS (LE)

— Le TEMPS n'existe pas de l'autre côté et il n'est pas le même pour tout le monde ; pour les uns, une heure dure des années, et pour les autres, l'inverse.

— Le temps que nous passons sur cette terre est excessivement court ; il est à peu près d'une seconde en comparaison de notre existence sur les autres planètes. Il y a des planètes où l'existence dure des millions d'années et d'autres où, plus on vit, plus on devient jeune. C'est pour cela qu'il est dit : « Dans la maison de Dieu il y a plusieurs demeures ».

TENTATION (LA)

— Ne pas la fuir car alors elle s'accumule dans un lieu donné et nous accable un jour, d'autant plus que nous ne sommes pas exercés à la repousser.

TERRE (LA) [{159}](#)

— La terre est un grain de poussière dans l'immensité, grain de poussière venant du soleil et de la lune. Du soleil viennent les métaux, or, argent, etc... ; De la lune viennent les métalloïdes.

— La couche de feu qui existe au centre de la terre est très faible et ne ressemble en rien à ce que disent les savants.

— Il y a deux sortes de tremblements de terre : ceux qui viennent après trois jours de frayeur et de trouble chez les animaux, et qui sont d'origine terrestre et n'ont pas de signification. Ceux qui surviennent sans être annoncés et qui sont des présages. Le jour de mon mariage il y a eu un tremblement de terre chez moi et un à l'Arbresle. Il y en eut un, avec un orage, à la naissance et au mariage de ma fille. — Le tremblement de terre sont causés non par un feu central, mais par des résistances aux courants électro-magnétiques de la terre.

— La terre est une vallée de larmes et un lieu d'expiation.

THÉOSOPHIE (LA)

— Dites à vos amis de se garder des entraînements volontaires. Ne pas confondre le procédé théosophique et le don du Ciel. Ne mangez pas les fruits, d'apparence si belle, que l'on vous présentera...

TIMIDITÉ (LA)

— La timidité vient quelquefois d'un séjour de l'autre côté.

UNIVERS (L')

— Le monde matériel où nous sommes est limité. Ce cercle constitue le Royaume : une « ceinture » étroite, mais large encore de millions de lieues, le sépare du monde des ténèbres où il n'y a plus de dieux... Il n'est accordé à nul, sinon aux élus qui sont très près de Dieu, de pénétrer dans cette zone de séparation ; car s'il était donné à une âme quelconque de contempler l'abîme de l'au-delà, elle reculerait avec une terreur mortelle. Le Royaume est d'ailleurs immense, et, avec la vitesse de l'éclair, il faudrait des siècles pour en atteindre la limite.

Il y a une infinité de mondes, en dehors du nôtre, où les créatures se présentent sous les formes animales de notre monde ; mais ces animaux sont bien plus élevés, bien plus intelligents que la majeure partie des hommes actuels. Ils ont une âme identique à la nôtre et sont faits, comme nous, en Ame, Esprit et Corps à l'image de Dieu. Ils savent des choses que nous ignorons et inversement. Toutefois, si on peut les dire plus élevés que nous sur l'échelle des êtres, il faut bien remarquer que nous, nous sommes très bien proportionnés. Si un homme pouvait converser avec ces êtres, il aurait à apprendre et à enseigner. Notre âme peut passer en eux et la leur en nous, mais, en général, c'est dans le monde où l'on a contracté des dettes qu'on vient les payer. Seules les âmes libres peuvent aller à leur gré dans un monde ou dans l'autre, vivre une incarnation pour y accomplir une mission ou y donner un exemple [{160}](#).

VÉGÉTAUX (LES)

— Il est à remarquer que la Nature a toujours placé le remède à côté du mal. La plante qui doit guérir est au voisinage même de l'endroit où peut naître la maladie ou l'accident. Les plantes qui poussent sur les rochers escarpés sont propres à guérir les blessures et contusions consécutives aux chutes.

— La préparation des végétaux doit se faire dans l'eau salée chaude (macération dans un récipient bouché et la plante étant écrasée). En effet, le sel est beaucoup plus apte à se charger des principes végétaux et animaux que l'alcool qui est actif par lui-même.

VIERGE (LA SAINTE)

— On doit prier la Vierge. Elle prédomine sur toutes les femmes.

— Elle n'appartenait pas au même « appartement » que N. S. Jésus-Christ.

Demande. — Que veulent dire dans l'Évangile ces paroles du Christ à sa Mère : « Vous n'avez rien de commun avec Moi. »

Réponse. — Si cela est dans l'Évangile, beaucoup ont pu blâmer le Christ et penser qu'Il manquait de respect ; mais en disant qu'il n'avait rien de commun avec sa Mère, Il disait vrai. Il fallait bien qu'il prît corps dans une famille, sa Mère était consentante que ce soit dans la sienne, mais elle n'était pas du tout dans la même « demeure » que son Fils.

— C'est l'esprit le plus élevé du genre humain.

— Le corps de la Vierge provenait de la terre et il est retourné à la terre.

— Même si la mère de Jésus n'était pas dans la même « demeure » que son Fils elle n'en doit pas moins être considérée comme un des êtres privilégiés de la création.

— La Vierge n'était pas belle de visage au sens où nous comprenons la beauté, mais elle était tout de même très bien.

— Culte de la Sainte-Vierge : Il est bon que certaines âmes, ne pouvant s'adresser à Dieu, s'adressent à des âmes supérieures qui deviennent des intermédiaires. Pourquoi ne s'adresserait-on pas à la « Reine du Ciel » ? [{161}](#)

— Le culte de la Vierge n'est pas le même que celui des saints. La Vierge est l'esprit le plus élevé du genre humain.

VISIONS (LES)

Demande. — Les visions de Catherine Emmerich sont-elles vraies ?

Réponse. — Oui, car il est donné à des êtres selon le plan où ils se trouvent d'être à même de voir non seulement le passé, mais encore l'avenir quoiqu'ils ne voient pas toujours exactement comme cela est, car temps et dates ne sont pas comme les nôtres, ce qui trompe, en ce que nous ne pouvons le comprendre.

— Les récits que Catherine Emmerich a faits de la Passion sont absolument véridiques. Elle n'a pas vu la vie du Christ même mais bien le chemin du Sauveur, la succession des clichés décidés par le Père dès le commencement. Ce chemin existe et constitue autour de la terre une protection qui pourrait empêcher les armées infernales de s'emparer de la terre si elles le voulaient.

— Pour avoir des visions il faut être si pur que cela n'existe pas normalement sur la terre. Quant à s'arrêter aux voix que quelques-uns prétendent entendre, soit le jour, soit la nuit ? Non ! Et même si ces personnes le disent ou en tirent vanité, elles deviendront « sourdes ». Ne cherchez pas à approfondir ces choses ou les rêves ; vous surmèneriez votre esprit. C'est ainsi que commence la possession pour finir par la folie...

— Si un être ne mange de la viande qu'une fois par jour, s'abstenant des graisses et des nerfs ; s'il prie toute la journée ; s'il fait tout son possible, il pourra avoir, au bout de 8 à 10 jours, deux secondes de vision véritable. S'il continue, il pourra les avoir plus souvent. De plus, le Père en donne quand et à qui Il veut.

— Il y a différentes sortes de visions. La vision prophétique est la plus belle. On est couché dans son lit, bien calme, la nuit. Alors un ange vient, prend notre esprit et l'emmène soit où il veut, soit où l'on veut soi-même. On traverse alors des pays et l'on vous dit ce que c'est ; on vous montre soit les tableaux du passé en vous les expliquant, soit ceux de l'avenir et, pendant ce temps, le corps est libre et tranquille.

— Il est donné à certains êtres, selon le plan où ils se trouvent, de pouvoir voir non seulement le passé, mais encore l'avenir, quoiqu'ils n'aient pas toujours une vision exacte car le temps et les dates ne sont pas comme les nôtres. C'est ce qui nous trompe ; nous ne pouvons comprendre.

— *Si vous communiquez avec l'invisible n'en soyez pas orgueilleux !*

VOIE (LA)

— La soumission aux lois du Ciel c'est la pierre d'achoppement, c'est la porte d'entrée.

— Il faut pardonner à ceux qui nous font du mal ; ceux qui souffrent vont de l'avant et le Ciel donne à ceux qui vont de l'avant.

— Veillez et priez. Ce n'est pas vous dire de ne pas prendre le repos nécessaire, mais je veux vous donner à entendre que vous devez vous mettre sur vos gardes contre la tentation que vous aurez de suivre la mauvaise voie.

— Le cœur doit être martelé, forgé pour devenir un temple ; c'est pourquoi nous devons supporter les misères.

— On aime d'abord toutes les femmes ; puis les hommes et les femmes comme des frères ; puis on a pitié de tout le monde (humanité souffrante). Alors on commence, après 10 ou 15 réincarnations, à être sur la voie du Père...

— Ne regarder que le pas suivant ; ne pas s'embarrasser d'horizons plus lointains.

— Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait à toi-même. Si tu veux être dans la joie, cherche l'affliction, et si tu veux la paix, cherche la lutte, car tu n'entreras pas dans le Ciel si tu n'es victorieux en tout. La terre n'est pas seulement un lieu d'expiation, mais encore d'épuration. Si tu veux le repos, cherche le travail, et plus tard le travail te sera du repos.

— Ne jamais remettre au lendemain une action car, plus tard, les êtres qui sont là pour nous aider peuvent être partis auprès d'autres sujets.

— Je ne vous demande qu'une chose, aimer votre prochain, n'avoir aucune rancune et idée de vengeance. Pourquoi « déterrer les morts » et revenir sur les peines passées ? Il faut marcher en avant sans regarder en arrière. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il faut faire pour être toujours heureux ? *Il faut demander des adversités et ne jamais s'en plaindre.*

AIMEZ-VOUS LES UNS, LES AUTRES !

EN GUISE DE CONCLUSION...

Il est doux à mon cœur d'avoir consacré à M. Philippe, en souvenir et au nom de l'un de ses disciples préférés, Papus, ces pages destinées, dans la mesure du possible, à le faire mieux connaître, mieux comprendre d'un certain nombre.

J'espère que ma faible plume – les mots ne sont-ils pas des cercueils ? – n'aura pas trahi par trop l'expression des sentiments d'infinie gratitude et d'Amour que j'éprouve depuis tant d'années pour Lui.

LE MAITRE INCONNU



*« Veillez et priez...
Le Ciel peut tout ! »*

A PROPOS DE CAGLIOSTRO

« Je ne suis d'aucune époque ni d'aucun lieu ; en dehors du temps et de l'espace, mon être spirituel vit son éternelle existence et, si je plonge dans ma pensée en remontant le cours des âges, si j'étends mon esprit vers un mode d'existence éloigné de celui que vous percevez, je deviens celui que je désire. Participant consciemment à l'être absolu, je règle mon action selon le milieu qui m'entoure. Mon nom est celui de ma fonction et je le choisis, ainsi que ma fonction, parce que je suis libre ; mon pays est celui où je fixe momentanément mes pas. Datez-vous d'hier, si vous le voulez, en vous rehaussant d'années vécues par des ancêtres qui vous furent étrangers ; ou de demain, par l'orgueil illusoire d'une grandeur qui ne sera peut-être jamais la vôtre ; moi, je suis celui qui est... Tous les hommes sont mes frères ; tous les pays me sont chers... Comme le vent du Sud, comme l'éclatante lumière du Midi qui caractérise la pleine connaissance des choses, et la communion active avec Dieu, je viens vers le Nord, vers la brume et le froid, abandonnant partout à mon passage quelques parcelles de moi-même, me dépensant, me diminuant à chaque station, mais vous laissant un peu de clarté, un peu de chaleur, un peu de force, jusqu'à ce que je sois enfin arrêté et fixé définitivement au terme de ma carrière, A l'heure où la rose fleurira sur la croix. Je suis Cagliostro ».

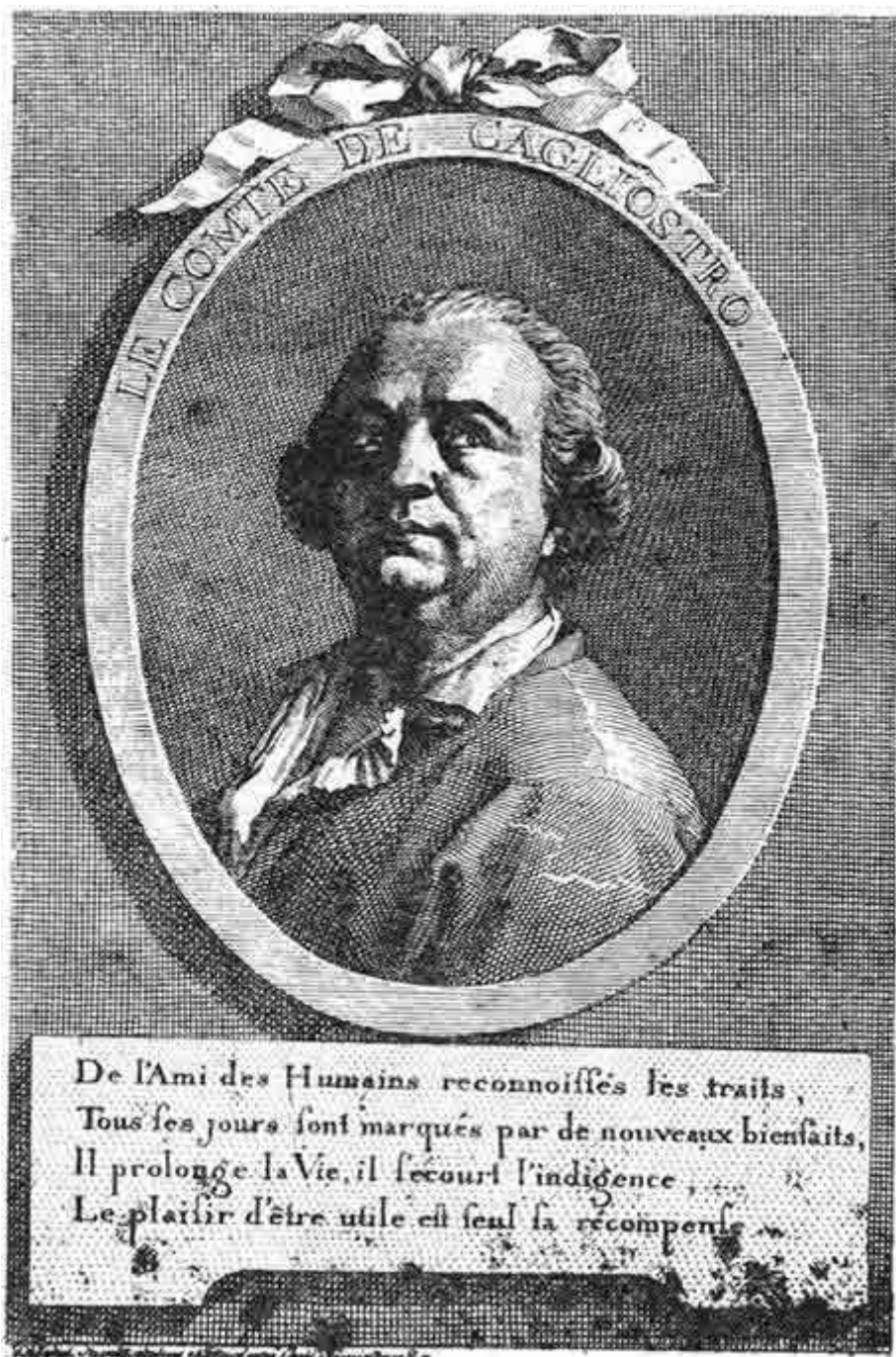
« Pourquoi vous faut-il quelque chose de plus ? Si vous étiez des enfants de Dieu, si votre âme n'était pas si vaine et si curieuse, vous auriez déjà compris ! »

CAGLIOSTRO (1780).

(Extrait de l'ouvrage consacré par le Dr Lalande (*Marc Haven*) au « Maître inconnu Cagliostro », Dervy – Livres, 6, rue de Savoie, 75006 Paris.)



Moulage du buste de Cagliostro (dont l'original se trouve au Musée d'Aix-en-Provence) devant un portrait du Maître PHILIPPE. (Oratoire de Philippe Encausse)



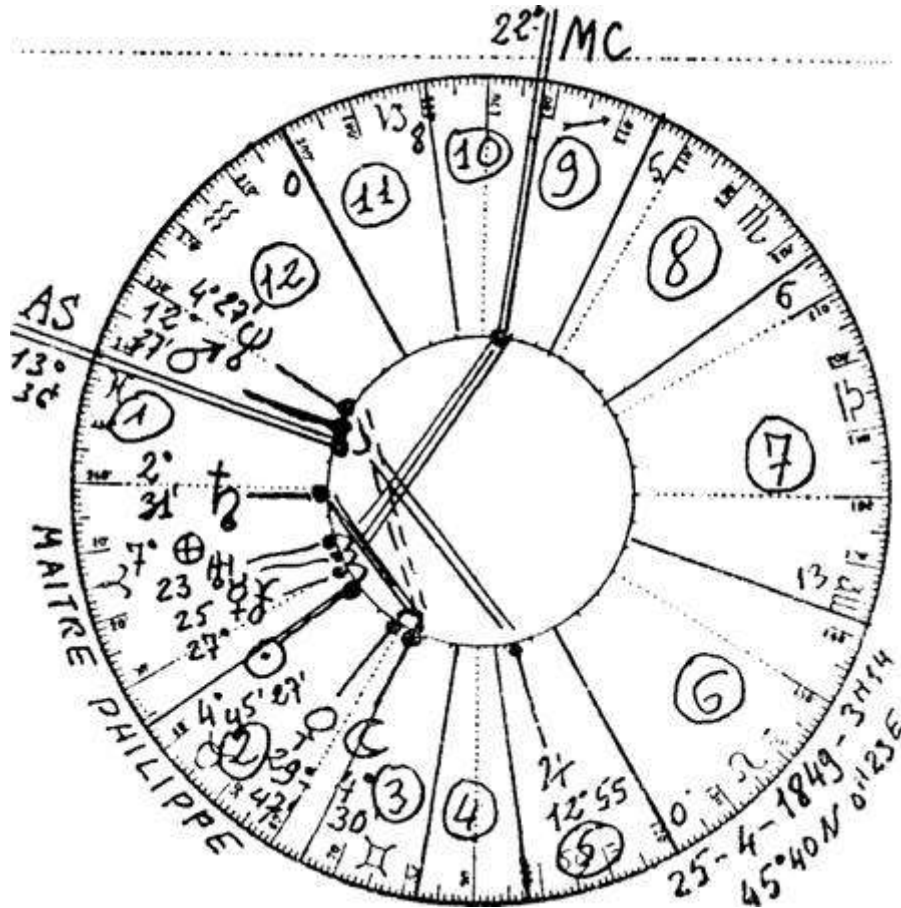
De l'Ami des Humains reconnoissés les traits,
Tous les jours sont marqués par de nouveaux bienfaits,
Il prolonge la Vie, il secourt l'indigence,
Le plaisir d'être utile est seul la récompense.

**DOCUMENTATION
COMPLÉMENTAIRE**

HOROSCOPE...

L'astrologue bien connu Henri-J. Gouchon avait eu l'idée de consacrer, le 14 décembre 1966, une causerie à « La vie de Maître Philippe devant les astres », publiée ultérieurement dans *l'Almanach Chacornac* éphémérides astronomiques 1968 (« Editions Traditionnelles », 11, quai Saint-Michel, 75005 Paris).

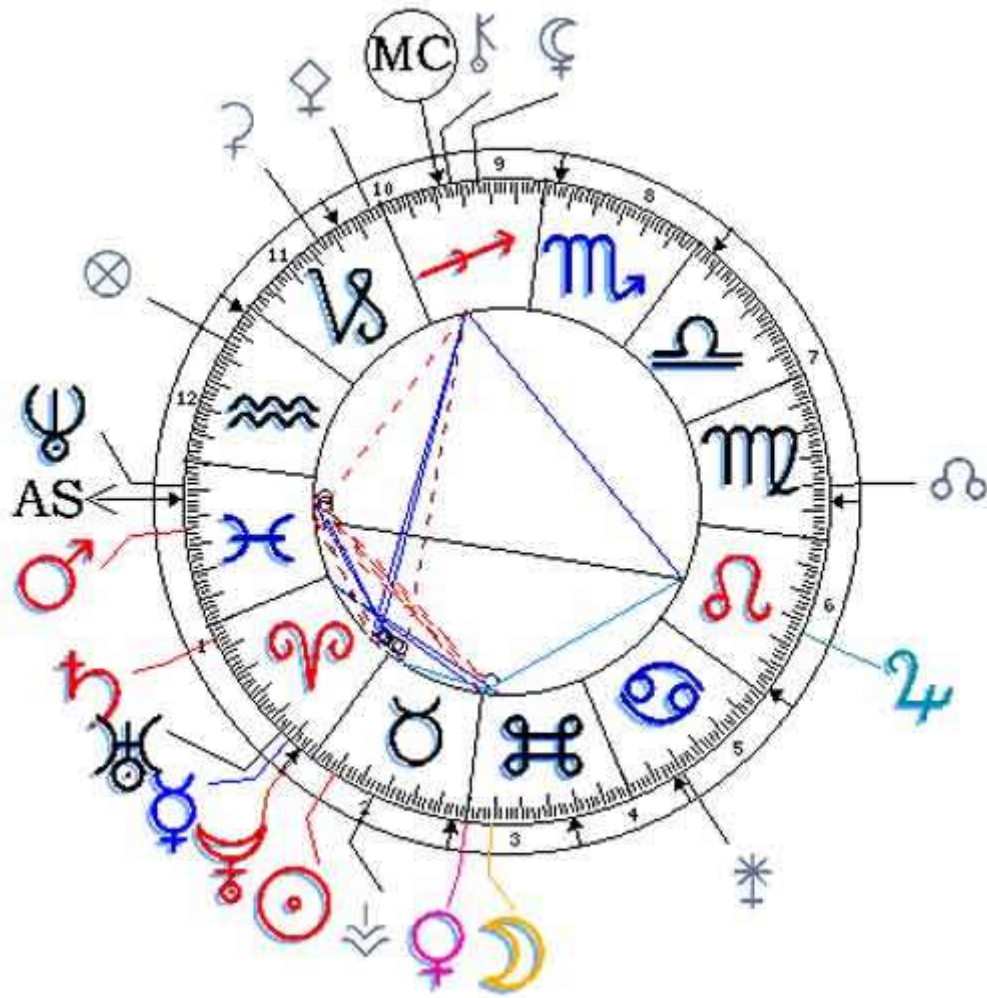
L'on trouvera ci-après la reproduction du thème astrologique établi par Henri-J. Gouchon.



LATITUDES

(50 S - ♄ 20 S - ♃ 0058' S - ♉ 1027 S

♊ 5048' N - ♋ 1025' S - ♌ 0034' S - ♍ 0044



Horoscope en image.

DEFINITION du terme de "MAITRE"

Conférence faite en juin 1912 à Paris, par PAPUS.

Nous avons vu, dans le cours de ces causeries, l'histoire de l'établissement de l'humanité sur terre, telle qu'elle peut être établie à l'heure actuelle. Nous avons assisté aux luttes des races entre elles, aux luttes des vainqueurs contre la nature, aux déluges et à l'engloutissement de l'Atlantide ; enfin nous nous sommes efforcé de déterminer la constitution du mental de la race blanche, en étudiant la science égyptienne, d'une part, et la tradition orientale, d'autre part.

Ce qui nous a surtout intéressés, c'est l'effort de l'humanité pour échapper au destin impitoyable, à ce serpent de toutes les antiques initiations, Nahash, l'attrait universel ou Shahnah, le prince du temps origine du retour sur la terre ou de la réincarnation dans une planète quelconque.

Nous avons passé en revue la lutte contre cette réincarnation, soit par l'effort personnel, en tuant le désir et en recherchant le Nirvahnah (bouddhisme), soit par l'action scientifique pure, la psychurgie de l'antique Egypte et les rites secrets de la momification, soit, enfin, par l'aide invisible venant soutenir l'homme dans sa réelle faiblesse au point de vue spirituel. C'est là la révélation capitale du Christ, révélation qui a bouleversé tout le mental de la race blanche.

Cette dernière considération nous amène à comprendre que l'humanité n'est pas abandonnée à elle-même dans son évolution sur une planète quelconque ; de même que le jardinier qui a semé des graines les laisse lever naturellement, puis les reprend une à une et les « repique » dans un milieu convenable, de même l'invisible surveille l'évolution de ces milliers d'épis humains répandus sur une planète quelconque.

L'humanité est chargée d'évoluer dans chaque cycle de son existence une faculté nouvelle ; d'abord c'est l'amour du travail, l'attachement à la terre, la constitution de la famille ; puis peu à peu, à travers les progrès du mental, de nouvelles facultés plus générales sont évoluées pour arriver progressivement à la création des facultés véritablement divines : le sacrifice de soi, conscient, pour l'évolution des autres. Appelons-le : foi, charité, altruisme, peu importe, c'est vers ce point que tend, à travers les épreuves douloureuses, l'humanité actuelle.

Le règne du Père a constitué la vie physique, sur la terre, des races humaines. Le règne du Fils a illuminé le mental humain par la notion du sacrifice ; ce règne se termine en ce moment, et le Fils de Dieu, pour *ceux qui savent* ne peut plus revenir dans l'humanité actuelle, sous forme individuelle. C'est le règne du Saint-Esprit, essentiellement collectif, qui commence avec l'explication intégrale des livres saints de toutes les religions véritablement révélées, et ici l'œuvre magistrale de Saint-Yves d'Alveydre : *l'Archéomètre*, sera une des premières manifestations, suivie de beaucoup d'autres, de cette influence divine dans l'humanité.

Nous sommes donc guidés pas à pas dans notre évolution, et les guides qui nous sont envoyés par l'invisible viennent de différents plans, en langage mystique « appartements », selon le genre de faculté qu'ils doivent évoluer.

Ce sont là des maîtres, mais il faut tout de suite donner à ce terme sa véritable et générale signification, car, à notre époque de médiocratie universelle, des termes aussi élevés que celui de « maître » sont attribués, par la courtoisie des arrivistes, à tout individu qui peut leur être de quelque utilité dans leur ascension aux joies et aux honneurs matériels.

Le Maître est un guide, et il peut se dévouer à l'évolution de trois genres de facultés humaines : il peut diriger l'évolution du courage, du travail manuel ou des forces physiques comme l'officier, le maître maçon ou le professeur de boxe ou de chausson ^{162}. C'est bien un Maître, mais celui-là c'est le produit de la société et il agit sur la portion physique des facultés humaines.

Ce genre de maîtrise est couronné par un envoyé du plan invisible qui s'appelle : « le Conquérant » et qui fait évoluer l'humanité comme la fièvre fait évoluer les cellules humaines dans la bataille, la terreur, le sacrifice, et la tuerie dans tous les plans.

Le second genre de maîtrise vise l'évolution du mental humain. Il commence par le *Maître d'école*, auquel Grosjean veut toujours en remonter pour aboutir au professeur de Faculté, avec tous les intermédiaires possibles.

Tout cela constitue la bande des *chers Maîtres*, horde sacrée qui défend jalousement ses prérogatives et élève devant le profane la barrière des sciences techniques et des examens.

Ce genre de maîtrise est dominé par un envoyé du plan invisible, venant de l'appartement que les anciens nommaient *hermès trimégiste*, et que nous appelons personnellement *le Maître intellectuel* ^{163}, caractérisé par les lumières qu'il projette dans tous les plans d'instruction.

Enfin, au-dessus, nous trouvons celui qui, seul, a véritablement droit à ce titre de Maître. C'est l'envoyé réel, chargé d'évoluer les facultés spirituelles de l'humanité, et celui-là fait appel à des forces que bien peu comprennent et dont bien peu encore veulent suivre les incitations. Celui-là est celui que nous avons appelé *un Maître spirituel*, qui a été nommé par Marc Haven, dans sa merveilleuse étude sur Cagliostro, *le Maître Inconnu*, et par Sédir, dans ses commentaires sur l'Évangile, *l'homme libre* ^{164}.

Quel que soit le nom qu'on lui donne, il arrive à certaine période se manifestant ouvertement, à d'autres périodes se cachant au milieu des humains et agissant *inconnu* pour le bien collectif et tous ceux qui peuvent entrer en relation avec lui en gardent un tel souvenir que leur cœur en est ému pour plusieurs incarnations.

C'est de lui que Sédir dit, dans une de ses conférences : « Mais, lorsque le Maître paraît, c'est comme un soleil qui se lève dans le cœur du disciple ; tous les nuages s'évanouissent ; toutes les gangues se désagrègent ; une clarté nouvelle s'épand, semble-t-il, sur le monde ; l'on oublie amertumes, désespoirs et anxiétés ; le pauvre cœur si las s'élance vers les radieux paysages entrevus, sur lesquels la paisible splendeur de l'Éternité déploie ses gloires ; plus rien de terne n'assombrit la Nature ; tout enfin s'accorde dans l'admiration, l'adoration et l'amour ». C'est celui qui provoque des disciples ardents ou des adversaires impitoyables et qui reçoit, comme Cagliostro, des lettres de ce genre : « Que je serais donc heureux, si je pouvais lui donner des preuves de cet attachement tendre et respectueux dont je suis pénétré, de cette affection de l'âme que je ne sais pas rendre et que je sens si vivement.

Mon existence physique et morale lui appartient ; qu'il en dispose comme de l'apanage le plus légitime... Ma femme, mes frères, mes parents, M. du Picquet et sa famille, qui lui ont aussi de grandes obligations veulent... Que M. le comte de Cagliostro soit persuadé que nous sommes affectés au-delà de l'expression de tout ce que des événements imprévus lui font éprouver, et que notre ambition et notre gloire seraient satisfaites, si nous pouvions trouver des occasions de le servir utilement, c'est l'hommage simple et naïf de nos cœurs [165](#).

Ces classifications, comme toutes les classifications humaines, sont forcément un peu factices ; en général, un Maître touche plus ou moins aux trois catégories dont nous avons parlé et comme tout, dans l'invisible est collectif, ces envoyés se rattachent non pas à des personnalités, mais à des « appartements » ; ainsi, un envoyé de l'appartement du Christ est toujours lié à la loi *Crist'al solaire*, ce qui bouche la porte invisible à tous les imposteurs.

Il est dangereux de se laisser appeler « Maître », parce que, outre l'évocation des êtres d'orgueil qui veillent autour de nous, cela donne à celui qui accepte ce titre la responsabilité de toutes les fautes commises par ses soi-disant disciples.

Ainsi votre serviteur, qui n'est réellement qu'un pauvre soldat dans cette armée n'ayant même pas pu y obtenir les galons de caporal, est désagréablement impressionné chaque fois qu'on lui envoie par le nez le titre de « Maître ».

Je me console en me figurant que je fais un voyage en Italie. Dans ce charmant pays, on vous donne un titre nobiliaire selon la valeur du pourboire que vous distribuez aux employés (les trains ; pour 50 centimes, vous êtes chevalier : pour 1 franc, vous êtes duc ou excellence ; et pour 5 francs, vous êtes au moins prince. Le nombre de Maîtres qui sont maîtres, comme le voyageur en Italie est prince, est tellement grand sur terre, surtout dans les centres intellectuels, que le véritable Maître a raison de rester inconnu.

Ici permettez-moi de faire une parenthèse. C'est à propos d'une association mystérieuse d'hommes évolués connus sous le titre de « Rose-Croix ». Ce titre est un nom exotérique chargé de cacher le nom secret et véritable de la société en question. Or, une foule d'ambitieux qui ne savent rien de réel sur cette société se décorent, à tort et à travers, de ce nom et disent, mystérieusement, à leurs amis et connaissances : « Admirez-moi, voyez mes belles plumes de paon ; ne le dites à personne : Je suis « Rose-Croix » [166](#). »

Nous ne parlons pas, bien entendu, du 18^o grade de l'écosisme. Or les véritables Rose-Croix (il y en a dix en tout) ne le disent pas ; je déclare tout de suite que je n'en suis pas, mais j'en connais. Ils s'amusent beaucoup de voir le nom profane de leur société mis à toutes les sauces, et c'est un peu comme un sociétaire de la Comédie-Française qui voit en province un figurant s'efforcer de jouer son rôle et de copier son nom. Il sourit, mais ne se fâche pas.

D'où vient donc ce nom de « Maître » ? En France du latin *magister* qui, décomposé dans ses racines, nous donne :

MaG, fixation dans une matrice (intellectuelle ou spirituelle) du principe A par la science (G).

IS, domination du serpent (S) par la science divine (I), caractéristique du nom « DISIS »

TR, protection par le dévouement de toute expansion (R).

Si, laissant de côté les clés hébraïques et le tarot dont nous venons de nous servir nous nous adressons au sanscrit, nous obtenons deux mots :

MaGa, qui veut dire « bonheur et sacrifice », avec son dérivé « Magoni », l'aurore, et :
Is Ta, qui veut dire « le corps du sacrifice », l'offrande.

Le Maître, le Maga Ista, ou le Magisto, le Mage, est donc celui qui vient se sacrifier, qui donne son être en offrande pour le bonheur de ses disciples, et, maintenant, on comprendra le symbole maçonnique du Pélican, et la loi mystérieuse « l'Initié tuera l'Initiateur ».

Avant de quitter le sanscrit, disons que le mot « Guru » a donné naissance à notre mot français « Grave » ; c'est l'instituteur, celui que nous avons appelé « le Maître intellectuel », le Grave professeur, et cela n'a rien à faire en général avec le plan des forces divines.

PAPUS.

LA SOUFFRANCE

Par PAPUS

La souffrance terrestre est bénie car elle constitue le grand moyen de rachat et le seul mode de paiement des fautes pour les esprits incarnés.

Aussi, bien imprudent est-il celui qui veut éviter la souffrance ; il ne lui reste qu'une issue, révélée par le Bouddha, c'est la délivrance progressive et consciente des attractions de la vie. Voilà pourquoi la voie révélée par le Christ est la seule divine. Loin de fuir la vie il faut, au contraire, en accepter toutes les responsabilités et toutes les charges, avec calme et fermeté ; et pour cela il faut *savoir souffrir*, sans révolte et avec reconnaissance pour Celui qui n'abandonne jamais ceux qui s'abandonnent à lui.

L'aveuglement des hommes empoisonnés de rationalisme matérialiste, est tel qu'ils se figurent éviter la souffrance par la possession des richesses. La douleur change d'aspect chez les riches et s'élève du plan physique au plan sentimental, puis au plan mental. Elle s'affine, s'aiguise s'exaspère et s'affirme d'autant plus terrible qu'elle échappe davantage à la puissance satanique de l'argent. Les millions ne gardent ni de la maladie, ni des déchirements du cœur, ni de la perte brusque des enfants, et ils apportent avec eux tant de ferments d'égoïsme et tant de graines de châtiments futurs, que l'homme sage doit bénir le ciel qui lui évite de si redoutables soucis d'aveuglement. C'est dans la détermination des plans et de leurs divines réactions douloureuses que réside cette science de la souffrance qui mène à la porte fermée de la réincarnation consciente.

C'est au moment où ton organisme dompté, se plie aux ordres de l'Esprit, où ton mental conscient de sa puissance, évoque, à ton désir, les images du passé et les linéaments de l'avenir, c'est à l'instant où fier de ta royauté spirituelle, tu vois la maladie et le malheur s'éloigner quand ton Verbe l'exige ; c'est alors que l'orgueil insidieux t'envahit et que tu t'écries : « L'homme est dieu, il ne doit pas s'humilier, il ne doit se courber devant rien, car rien ne saurait lui commander ».

Oublies-tu donc que la richesse mentale exige des devoirs autrement sérieux que la richesse matérielle ; oublies-tu que l'homme n'est réellement digne de monter que s'il sait descendre, et qu'une pierre qui aspire au choc douloureux d'où jaillira le feu de son âme, est plus proche de la lumière que l'intellectuel, aveuglé par l'orgueil de se croire quelqu'un, devant Celui qui est Tout ? Laisse parler les ignorants et les vaniteux, laisse-les exalter la science humaine et les lois aveugles du Destin ; humilie-toi, écrase d'un coup ton orgueil, prosterne-toi et prie pour eux.

Prie pour ceux qui souffrent et qui ne savent pas souffrir ; prie pour ceux qui voient et qui ne savent pas voir ; prie pour toi-même car la prière est le pain quotidien donné par le Ciel au pauvre exilé de la Terre.

La souffrance est bien, on elle combat
 le grand mal & rachète et l'âme et
 purifie par sa force par les efforts incriminés
 Avec lui souffrant et il est qui
 veut éviter la souffrance, il se les voit qu'un
 issue, inutile par le Bénédict, c'est la violence
 physique et consécration de l'attitude des
 la vie. Valez par la voie individuelle Christ et
 la seule divine il est à faire la vie il faut, on
 accepte, et accepte toute la responsabilité et
 toute la charge, avec calme et fermeté et par cela
 il faut savoir souffrir, sans faiblesse et sans
 excès, avec pour celui qui a l'âme saine
 est un élément à bien -
 étape de l'accomplissement de l'homme,
 souffrance de cette manière naturelle, et tel
 qu'il se présente avec la souffrance par la
 physique ou intellectuelle. Le mal est un
 la vie et il est sur plan physique ou plan
 intellectuel; il est sur plan mental, elle s'affine,
 s'élève, s'aspire et s'affirme, tant plus
 terrible qu'elle échappe davantage à la souffrance
 tant plus elle s'élève. Les millions ne peuvent
 ni se l'oublier, ni s'identifier à eux, ni à la
 pure boussole de l'âme et il souffre avec eux
 tant et fermeté d'espérance et tant de gains
 à tout instant futur, que l'homme s'en fait
 bien le ciel, et la vie et il souffre avec
 dans l'accomplissement - c'est dans l'identification
 des plans et de leur union, intérieure, ou
 avec elle, avec la souffrance qu'on a le
 fait de l'accomplissement.

Fac-similé du manuscrit de PAPUS.

Le. Marquis de Saint-Aves d'Alvoych, la Comtesse Nicolas de Kleinmichel,
la Comtesse Jeanne de Keller, Demoiselle d'Honneur de S. A. I. Madame la Grande Duchesse
Constantine de Russie, le Général Comte de Keller, Directeur du Corps des Pages de S.
M. l'Empereur de Russie et la Comtesse Schirvols de Keller, le Comte Alexandre
de Keller, Secrétaire d'Ambassade, Gentilhomme de la Chambre de S. M. l'Empereur de Russie,
le Baron de Hoff, Secrétaire d'Ambassade, Gentilhomme de la Chambre de S. M. l'Empereur
de Russie et la Baronne de Hoff, la Comtesse Maria de Kleinmichel, Demoiselle
d'Honneur de S. M. l'Impératrice de Russie, le Comte Alexandre de Keller, Madame
Jean de Rimitch et ses Enfants, Monsieur Jean Étienne de Rimitch, le Général
Baron de Hiermyloff, Aide de Camp de S. M. le Roi de Suède et la Baronne
de Hiermyloff et leurs Enfants, le Général, Comte de Krang et la Comtesse
de Krang et leurs Enfants, Monsieur, Ministre de Commerce de Russie,
le Maréchal de Noblesse et Madame Potolova de Czarancoweska, Mademoiselle
Alexandrine de Czarancoweska, Monsieur et Madame Ladislas de Czarancoweska
et leurs Enfants, Mademoiselle Elisabeth de Czarancoweska, le Comte de Malowen,
Ambassadeur de S. M. l'Empereur d'Autriche et la Comtesse de Malowen, Monsieur
et Madame de Finkowitch et leurs Enfants, Monsieur et Madame de Martini et
leurs Enfants, le Prince et la Princesse Guillaume Bachewell, les Comtes Stanislas
Adam et Léon, Ryewitski, la Comtesse Sophie de Alwoytsch, le Commandeur et
Madame de Alowewitski et leurs Enfants, le Comte et sa Comtesse Adam Gapski
et leurs Enfants, le Comte et la Comtesse de Pulow, Syberg de Prinz, le Srév,
Conseiller de Légation de S. M. l'Empereur d'Autriche, Monsieur de Bucherach,
Conseiller de Légation, Gentilhomme de la Chambre de S. M. l'Empereur de Russie,
et Madame de Bucherach, le Comte Ralph de Alowen la Princesse Louise Bachewell,
le Prince et la Princesse Gerhard, Blücher de Wyltschadt, la Princesse Gabrielle

Radziewicz, le Princes Wenczlas et Michel Radziewicz, la Comtesse Marie
Potocka et le Comte Jacques Potocki, la Princesse Czaporczykowska et la Comtesse
Cristine Pogonowska, la Comtesse Wenczlas Radziska et ses Enfants, la Comtesse
Christine Pogonowska, le Prince et la Princesse Mulliers, Radziewicz et leurs Enfants,
la Princesse Catherine Radziewicz, Monsieur le Chevalier et Madame de Dombrowski,
le Prince et la Princesse Charles Radziewicz et leurs Enfants, le Prince et la Princesse
Constantin Radziewicz le Duc et la Duchesse de Sarschedgencuuld, Wisaccia, le Prince
Leon Radziewicz, le Prince et la Princesse Dominique Radziewicz et leurs Enfants,
la Baronne de Sorenthal, la Duchesse de Lorraine Radziewicz et ses Enfants,
le Marquis de Prouvoir, la Marquise de Prouvoir et ses Enfants, le Comte
et la Comtesse de Choiseul-Gouffier et leurs Enfants.

Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de
faire en la personne de :

Madame Marie Victoire Marquise de Firmin, Veve d'Alveydre,

Leur Epouse, Mère, Grand-Mère, Bèbe, Leur, Comte, Grande-Comte,
Cousine, Germaine et Cousine, décédée le 6 Juin 1895, 9, rue Colbert, à
Versailles, dans sa 67^{me} Année, munie des Sacraments de l'Eglise.

Priez pour Elle!

Versailles, 9, rue Colbert, le 21 Juin 1895

Fac-similé du faire-part envoyé à l'occasion du décès (6 juin 1895) de l'épouse du Marquis Alexandre de SAINT-YVES d'ALVEYDRE. (Document inédit) – (Voir page 112. Ph. E.).

*
* *

Un disciple de Sédir et admirateur du Maître a bien voulu me communiquer les extraits ci-après du livre La Clé de la Vie du célèbre visionnaire Louis Michel de Figanières (Edition 1857. Bibliothèque Nationale, sous la cote R. 43.796 et 43.797). Il s'agit d'extraits de quelques séances spirituelles dictées à Louis Michel par le « Représentant de l'Esprit », pages 1 et suivantes. Mon aimable correspondant se demande si l'annonce de la venue et de l'action du Maître PHILIPPE n'a pas été faite à cette occasion ? (Ph. Encausse).

« Dieu a lancé au monde spirituel un de ses représentants ».

Le Muy, 2 septembre 1850.

« L'homme placé par la Providence à la tête de ce mouvement immense, grand pivot de puissantes combinaisons, portera dans tout le globe le flambeau des lumières.

« Tu t'en souviens, je t'ai parlé d'un homme parfait, d'un homme privilégié, des régions où est le Grand Moteur qui dirige tout. Il est envoyé sur la planète Terre pour faire triompher la puissance du Bien...

« Il y a aussi sur la planète des hommes secondaires envoyés pour féconder ce grand développement de vertu et de sagesse. Grâce à eux, les nouvelles idées se propageront dans notre belle France et sur tout le globe...

« Maintenant que je t'ai parlé de ce mouvement immense, je dois te dire que, de tous les hommes qui doivent y contribuer, le principal est en France.

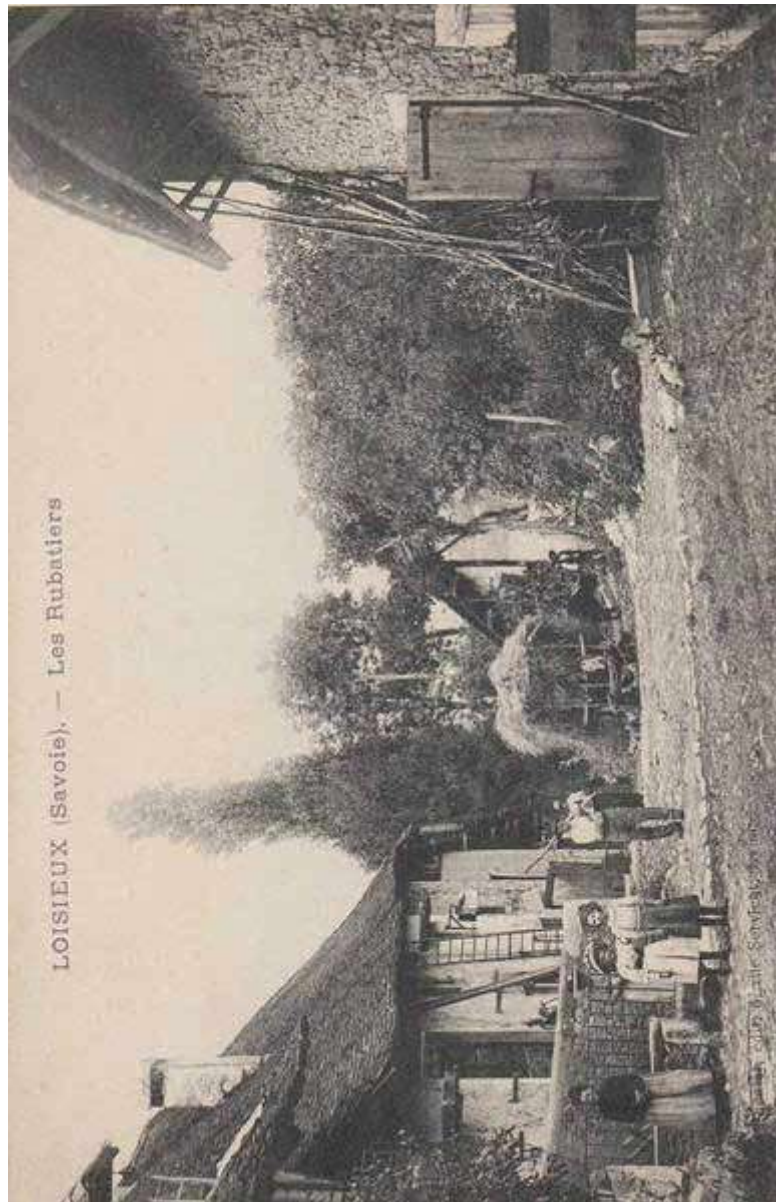
« Il est en rapport avec le Grand Moteur qui dirige tout. Oui, il est en France. Il est bien jeune encore ^[167]. N'importe.

En ce temps-là d'autres personnes privilégiées joindront leurs efforts aux siens : une surtout qui l'a balancé sur ses genoux, qui a eu le bonheur de dîner avec son père et sa mère.

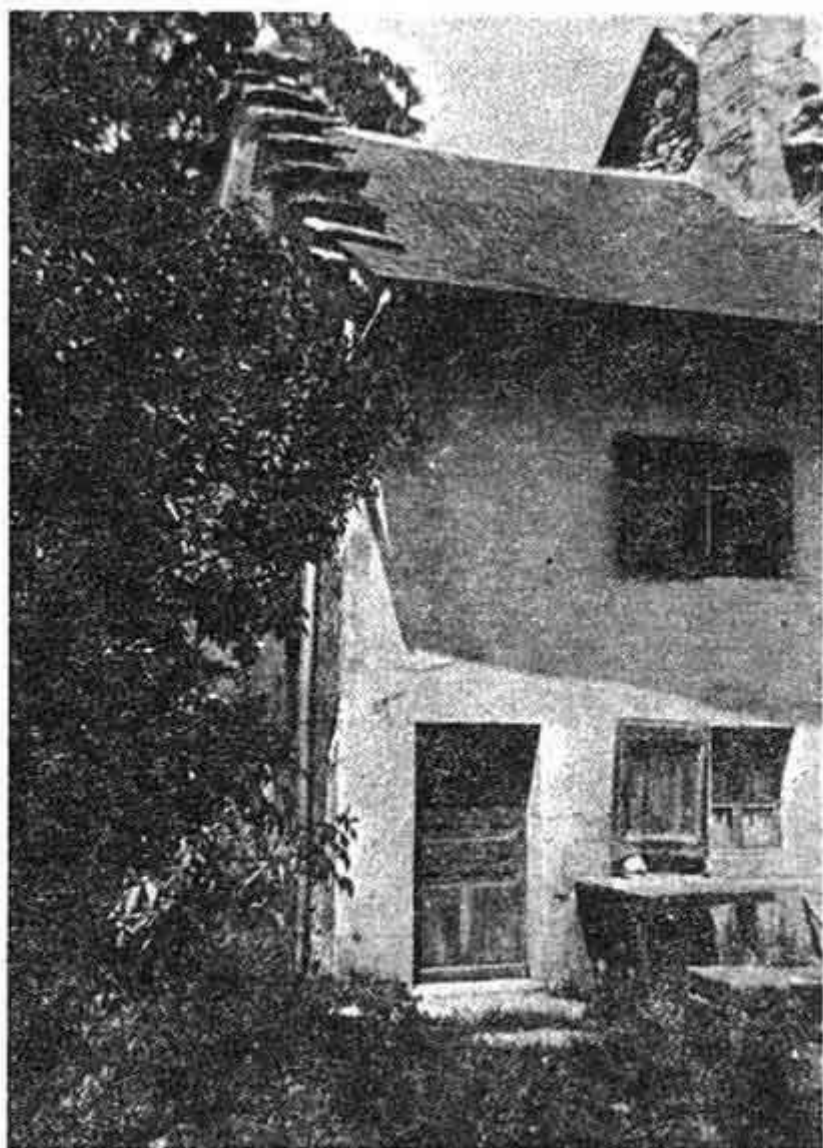
« Esprit terrestre, grave bien ceci dans ta mémoire : du moment que la vague morale sera déchaînée sur tous les peuples, la lutte deviendra générale et terrible ; mais le calme succédera bientôt à l'orage, le grand homme placé à la tête de ces événements tiendra la bride à ces esprits pervers qui ne peuvent pactiser qu'avec le mal. La puissance de cet homme sera si grande qu'elle les forcera à courber sous lui leurs fronts humiliés...

« Tu as maintenant une idée de ce grand développement que va prendre notre planète. Eh bien ! Je dois le dire, il y a un homme matériel et spirituel, tout à la fois, qui traverse l'immensité et pénètre, quand il le veut, dans les régions célestes. Il est en France, bien que sa demeure soit située sur les frontières de la Nation ^[168]. C'est un homme qui est en rapport avec les êtres matériels et les êtres spirituels...

*
* *



Très ancienne carte postale, aujourd'hui introuvable, concernant le hameau Les Rubatiors à Loisieux, lieu de naissance du Maître PHILIPPE le 25 avril 1849.



La maison natale du Maître PHILIPPE à Loisieux, près de Yenne (Savoie).



Maison natale en 2013



Maison Natale – Partie ou est né M. Philippe au 1^{er} Etage



M. PHILIPPE au « Clos Landar » à l'Arbresle. On remarque, dans sa main gauche, l'une des petites pipes en terre qu'il utilisait de préférence.

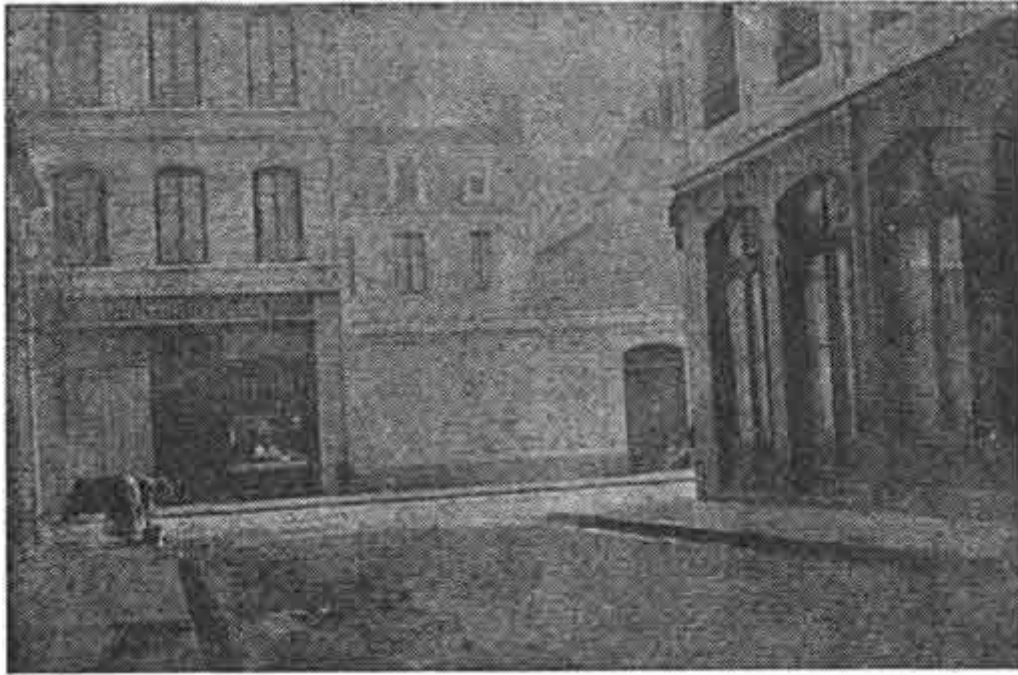


(Document inédit)

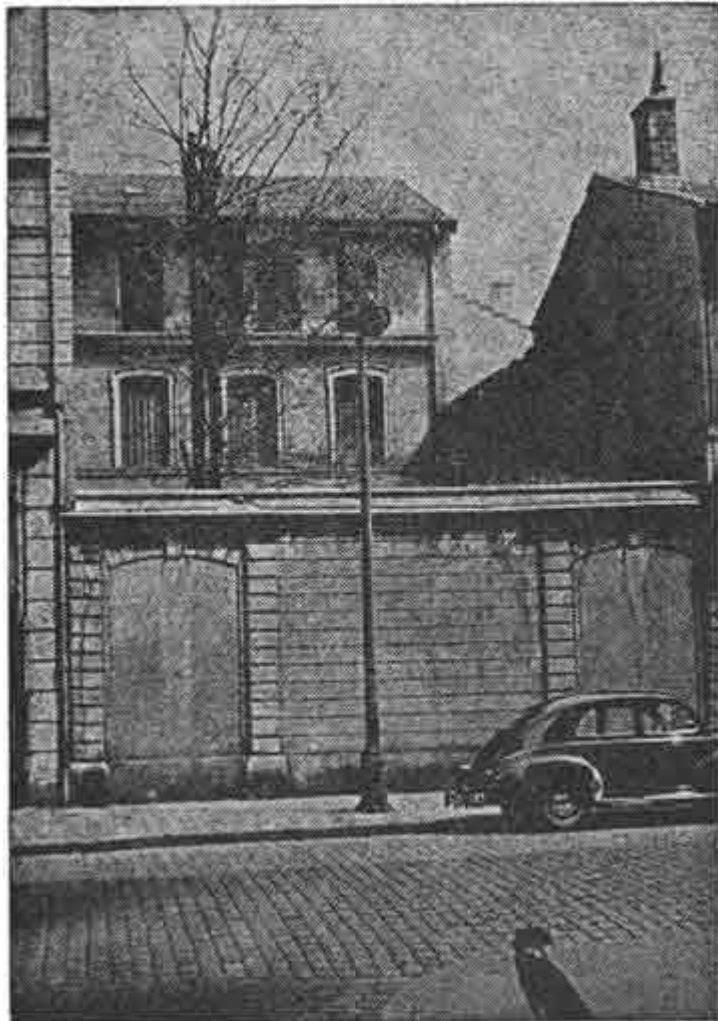
Voir également pages 195 et 196 (PH. E.).



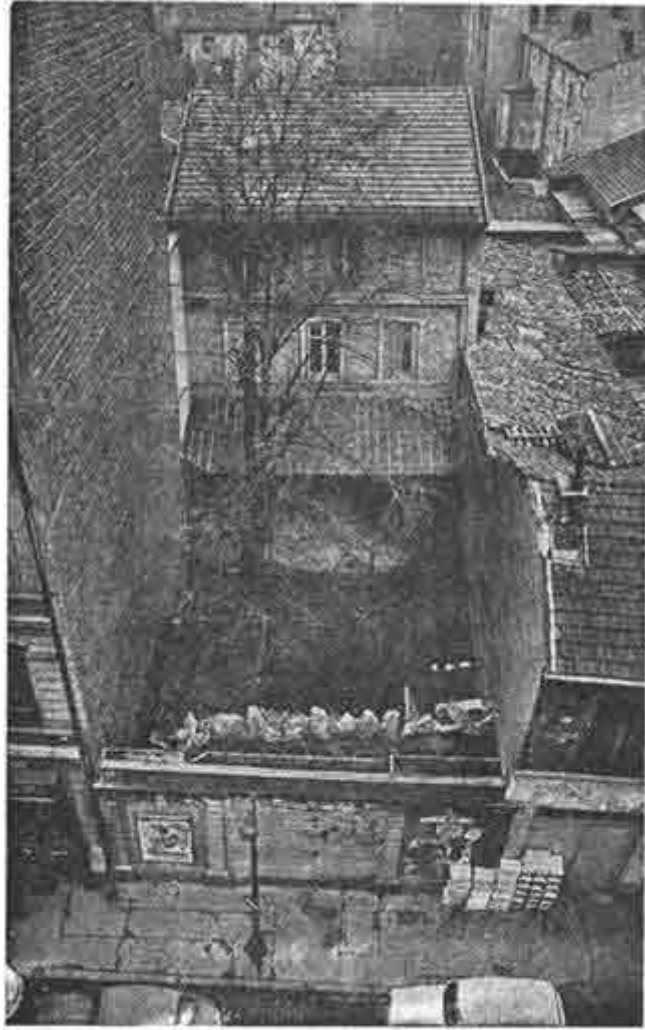




*Ancienne photographie du petit hôtel particulier du 35, rue Tête-d'Or. On distingue, sur la droite, la grande porte d'entrée donnant sur la rue.
(Document inédit).*



Une vue récente. L'entrée principale donnant sur la rue Tête-d'Or a été obturée (Document inédit).



C'est dans cette cour que, sur commande, la foudre tomba aux pieds du Maître PHILIPPE et de Papus. Au fond, le petit hôtel particulier dont il est fait état pages 32 et suivantes (Ph. E.).

M^{lle} Félicie
Encore aujourd'hui
je ne serai pas à la
séance +
Faites comme vous
pourrez. Je demanderai
à M. le Curé des indulgences
pour vous
Philippe

Fac-similé (document inédit) d'une lettre de M. PHILIPPE à l'occasion des séances de la rue Tête d'Or :
« M^{lle} Félicie. Encore aujourd'hui je ne serai pas à la séance +
« Faites comme vous pourrez. Je demanderai à M. le Curé des indulgences pour vous ».

M^{lle} Célicat

J'ai un peu de fatigue
aujourd'hui et suis très disposé
à faire l'école buissonnière
si vous êtes assez mignonne
pour me donner cette permission.
Dites-le à M^{lle} Rubinos
et demain matin séance à la Philippe.

Fac-similé (document inédit) d'une lettre de M. PHILIPPE : « M^{lle} Célicat, j'ai un peu de fatigue aujourd'hui et je suis très disposé à faire l'école buissonnière si vous êtes assez mignonne pour me donner cette permission. Dites-le à M^{lle} Rubinos et demain matin séance à la Philippe. »

M^{lle} Jélicie
chez moi hier mes amies
le grand - je me suis allée
au théâtre -
priez M^r Chapas de faire
comme il pourra
amitiés
Philippe

Fac-similé (document inédit) d'une lettre de M. PHILIPPE où il est précisé dans les deux dernières lignes :
« Priez M. Chapas de faire comme il pourra. Amitiés ». PHILIPPE.

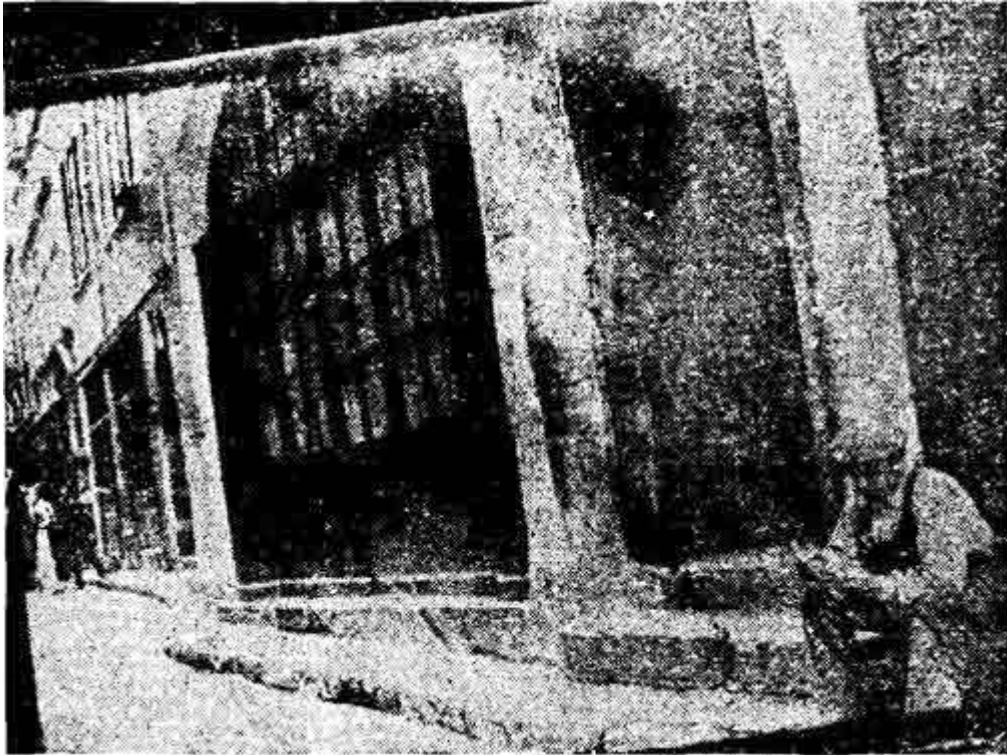
Philippe M^r le Maître
du Bœuf

La je suis sûr d'aucune
indiscrétion de la
Poste

Recevez avec ses remerciements
les salutations sincères de votre dévoué
Philippe

Fac-similé (document inédit) du verso d'une lettre envoyée Bld. de Clichy à Paris, pour le docteur Gérard ENCAUSSE, et où le Maître PHILIPPE tient à préciser : « M'écrire rue du Bœuf. Là je suis sûr d'aucune indiscrétion de la Poste ».

La lettre se termine par : « Recevez avec ses remerciements les salutations sincères de votre dévoué Philippe. » Cette lettre, écrite à la hâte au crayon, avait été adressée directement à ma chère maman pour laquelle M. PHILIPPE avait une grande amitié. (Ph. E.).



Le local de la rue du Bœuf n° 6 (document d'époque) où se trouvait l'un des laboratoires de M. PHILIPPE (document inédit).

M^{lle} - Titine
Lire Pruntes
Ne pas laisser les
barrotes dans
la cour ni sur
la Grance

Fac-similé (document inédit) d'une instruction du Maître relative aux « Bavardes dans la cour ou après la séance ». (Ph. E.).

M^{lle} Felicie
Je vous prie de remettre
à M^{lle} Sarahin la lettre
que vous recevra M^{lle} Marie
Hatième -
Je tiens essentiellement à ce
que vous ne laissiez dans la
cour aucune bavarde
ni aucun Mendiant
Je ne veux pas de femmes
réunies pendant la séance
donner leur de l'argent et
qu'elles partent de suite
Je vous le réitère pas de
Bavarde
Philippe

Fac-similé (document inédit) d'une lettre de M. PHILIPPE relative aux séances de la rue Tête d'Or et où le Maître précise entre autres : « Je tiens essentiellement à ce que vous ne laissiez dans la cour aucune bavarde ni aucun mendiant. Je ne veux pas de femmes réunies pendant la séance. Donnez leur de l'argent et qu'elles partent de suite. Je vous le réitère : pas de Bavarde ».

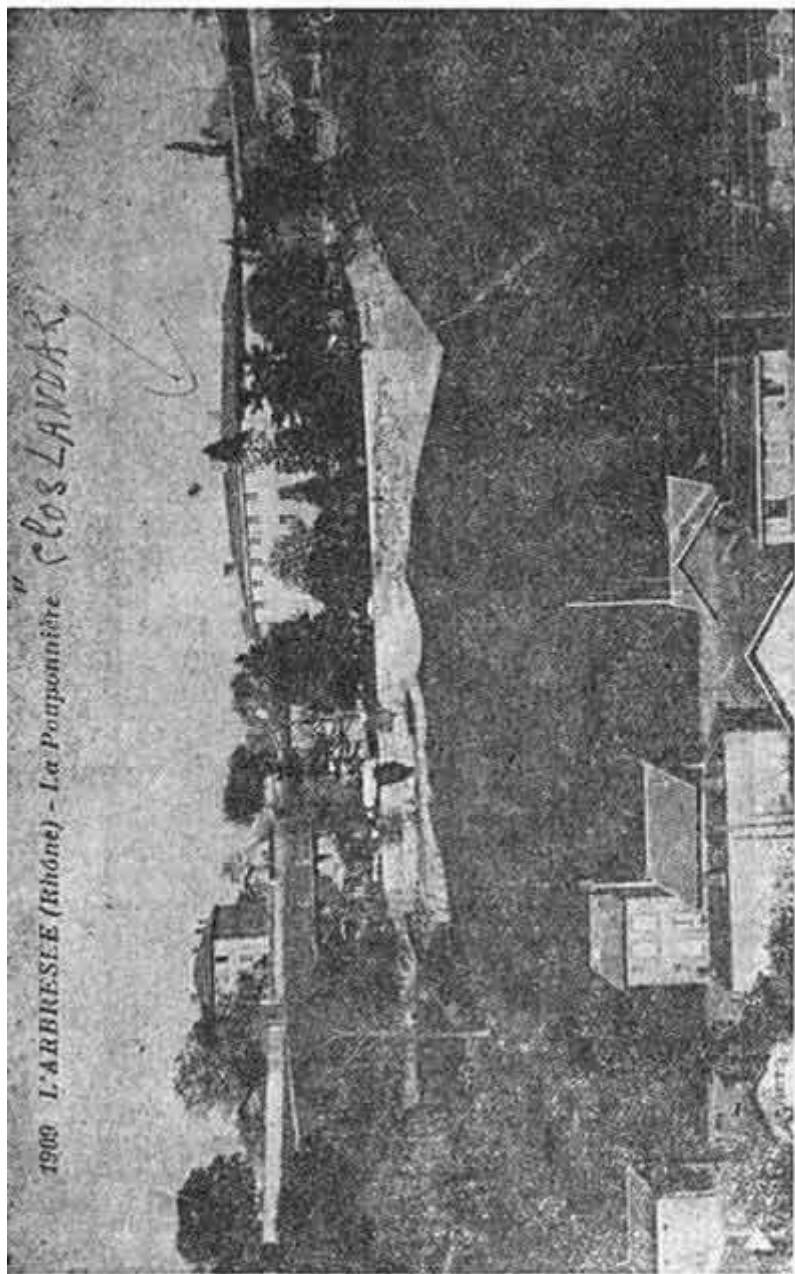
Philippe.



M. Jean CHAPAS
le disciple et adjoint préféré du Maître



Entrée de la Propriété « Le Clos Landar » à l'Arbresle (Rhône) (Document inédit).



Vue d'ensemble ou l'on distingue, sur la droite, le « Clos Landar ».



Fac-similé (document inédit) du recto de la carte souvenir de première communion de Victoire PHILIPPE le 1^{er} mai 1890, carte portant, au verso, les mots : « Victoire Philippe à sa chère amie Félicie. » (Ph. E.).

Félicie,

Je prends la plume à la
main pour vous prier
de m'apporter ce soir les
planches de patrons de la
poupée Modèle. Apportez
moi aussi mes papiers,
j'irais vous attendre au bout
de l'allée au train qui arrive à
8 heures.

Les bonjour, à Madame Dely
d'embrasse. Sincèrement
Pyramide, Victoire

Fac-similé (document inédit) d'une lettre de la jeune Victoire PHILIPPE, à sa vieille et dévouée amie Félicie.



Victoire PHILIPPE...



...Epouse LALANDE





Monsieur Charles Lalande, inspecteur d'académie honoraire, a l'honneur de vous faire part du mariage de son fils, Monsieur Emmanuel Lalande, docteur en médecine, médecin de l'hôpital Saint-Luc, avec Mademoiselle Victoire Philippe.

Plessis-Saint-Jean, le 25 août 1897.

Mon cher Doc

Il m'est impossible ce matin
vous tenir parole venez s'il
vous plaît aux Brotteaux vers 2 heures
il faut pour affaire que je m'y trouve
à 1 heure, j'avais oublié hier - pardonnez
moi cet acte de légèreté qui paraît
une impolitesse si vous ne savez que
je ne fais pas souvent ce que je veux -
je vous remercie à l'avance

Votre dévoué

Philippe

Document inédit : Fac-similé d'une lettre envoyée par M. PHILIPPE à son gendre le docteur Emmanuel Lalande : « Mon cher Doc, il m'est impossible ce matin vous tenir parole. Venez s'il vous plaît aux Brotteaux vers 2 heures, il faut pour affaire que je m'y trouve à 1 heure, j'avais oublié hier - pardonnez-moi cet acte de légèreté qui paraîtrait une impolitesse si vous ne saviez que je ne fais pas souvent ce que je veux - Merci à l'avance. »

A noter la courtoisie et l'humilité du Maître. (Ph. E.).

(Séance du mercredi 27 juin 1900). Les faits ont été réunis, à l'assistance
ce. (le 30 août 1900) blessé au doigt sans un coup de la balle.

G^r Ursin -

24.5.1904

Le 23 août 1904 Victor Philippe (dit Calan) est mort par subitité à
l'Abbaye (4 ans plus un fils âgé de 3 ans env.) (voir aussi i. l'organe)
La date mal le "événement" est été calculé de 250 ans. (Cm^a CTE)

Le Procureur qui avait reçu contre G a été étalé Alexandre Bérard, Tournon
ministre de l'Intérieur (1904) Ministre Cambry et sur l'Épave est. les engagements de tout
ce qui a rapport à G. (Comité français de la République)

Effet fait à l'Épave en faveur de G. par le Cm^a LCST 18.9.1904

Après un effort considérable et après plusieurs années, G. tomba très malade en Janvier
1905. Il est fini de s'altérer à l'Abbaye.

Avant le départ, nous avait plusieurs fois probé. Avec les vœux de ceux
Ment bruyamment le 22 août 1905 à l'Abbaye. Apoplexie cérébrale - il a 51 ans.

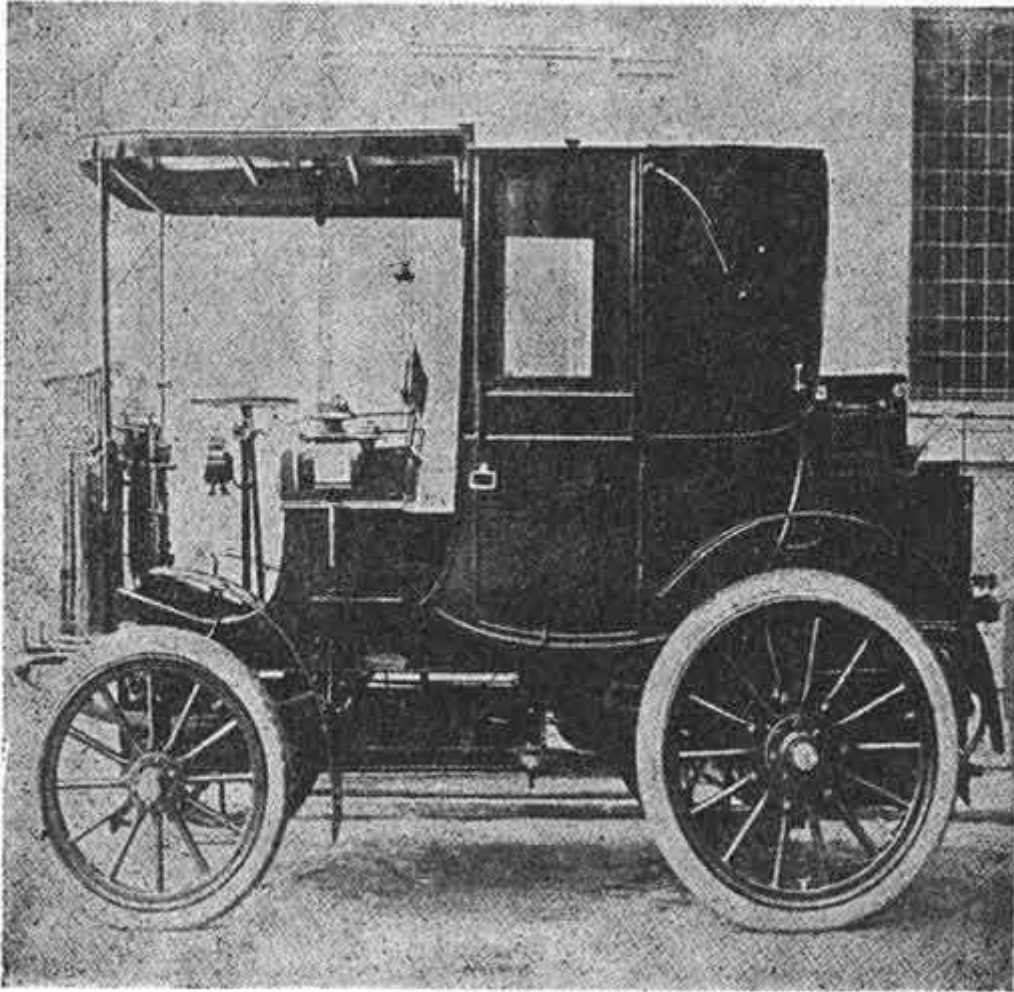
Affaires intérieures d'origine - Voir courtes à la mort. "J'ai été 4 jours en bed"

Un curieux document (inédit) : le texte (de la main de Papus) de notes rédigées par le disciple parisien du Maître
PHILIPPE (Ph. E.).

^{ph}
ϕ = Don Puri

Nicola	Marie
Léon	Justine
Milica	Daria
Stana	Margas
Sa Maj.	Olya
L'Imp.	Michel

Fac-similé d'un document curieux et inédit écrit par Papus lui-même et trouvé dans le dossier « Russie » qu'il avait constitué. Il s'agit des noms utilisés (dans certaines correspondances envoyées par la poste) pour désigner le Tsar, la Tsarine et certains autres membres de la famille de l'empereur Nicolas II. (Ph. E.).



*Voiture automobile Serpollet (1899). Landaulette 12 CV (Musée de l'automobile, Montagu). Document photographique extrait – avec l'aimable autorisation de l'éditeur – du remarquable document L'Encyclopédie complète de l'Automobile (688 pages, 2.000 photographies) publiée en 1972 par les Editions de la Courtille, 146, rue du Faubourg Poissonnière, à Paris (10e). Prix : 135 F.
Le Tsar Nicolas II avait fait don d'une Serpollet à M. PHILIPPE. Voir anecdote, page 92 (Ph. E.).*

87, Boulevard Montmorency

PARIS (10^e)

Monsieur Philippe
6 Rue du Bœuf
(Rhône) Lyon

Fac-similé de l'enveloppe d'une lettre envoyée par Gérard Encausse Papis à M. PHILIPPE à l'adresse de la rue du Bœuf où le Maître était moins inquiet au sujet d'indiscrétions relatives à son courrier. (Voir extrait de lettre, p. 371).



Document inédit. De gauche à droite, entourant le Maître : en bas (tenant le chien) M^{me} Olga Marshall, née Chestakoff, qui deviendra la deuxième M^{me} Lalande. Puis une personne inconnue. Ensuite M^{me} Chestakoff mère et M^{me} PHILIPPE. Debout, derrière M^{me} PHILIPPE, se tient sa fille Victoire. (Document photographique et renseignements fournis en 1973 par la famille Delay dont les membres étaient de grands amis de la famille PHILIPPE. (Ph. E.)

Monsieur **Emmanuel Lalande**,
docteur en médecine, a l'honneur
de vous faire part de son
mariage avec **Madame Olga Marshall**.

Madame **Olga Marshall** a
l'honneur de vous faire part de
son mariage avec Monsieur
Emmanuel Lalande, docteur en médecine.

La cérémonie a eu lieu à **Sainte-Marie**
le premier Mars mil neuf cent treize.

Nouvelle Adresse: Gal Selyon
SAINTE-MAXIME (VAR).

Fac-similé du faire-part du mariage du docteur Lalande (« *Marc Haven »*) avec Mme Olga Marshall née Chestakoff.
(Voir page 30).



L'Arhule le 12. XI. 49.

Mon cher Philippe,

C'est bien gentil à vous d'avoir
peuré à m'envoyer "Re'incarnation"
de votre père. J'attendais sa réédition
annoncée pour 1950 dans votre livre
pour l'indiquer à des amis qui
veulent l'acheter (ils peuvent) Je
neis de leur donner les indications
vulvues, mais je suis bien content
d'avoir mon exemplaire et vous
en remercie -

Je vous embrasse affectueusement
et espère que vous avez quelques
satisfactions. un té-té de tout
le travail que vous faites -

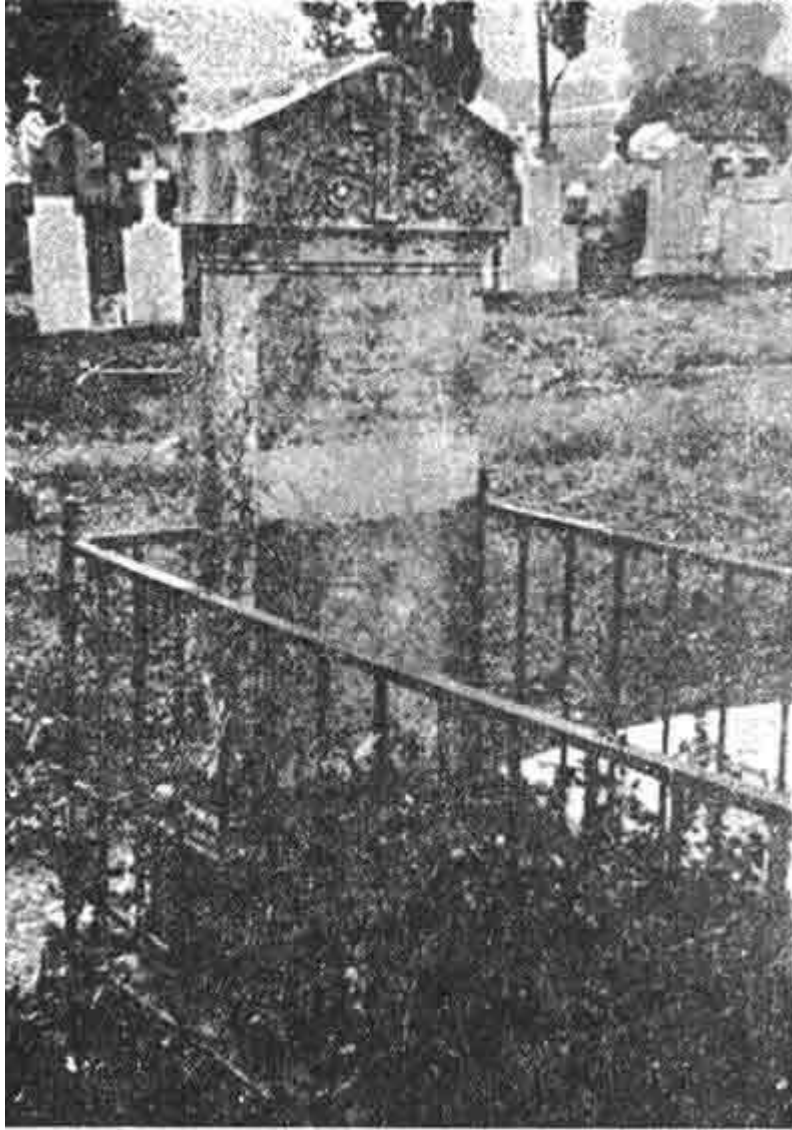
Votre mille amie

M. Lalande

Fac-similé (extraits) d'une lettre adressée à Philippe Encausse par M^{me} Marie Lalande, deuxième épouse du Dr Lalande.



Cimetière de Loyasse (Lyon) : La tombe ancienne de la famille Regny et Landar. Par la suite une plaque fut apposée sur la face principale (voir page 127) avec les inscriptions de noms ci-après : Nizier Anthelme PHILIPPE. – Jeanne Julie LANDAR Epouse PHILIPPE. – Victoire Jeanne Marie PHILIPPE, Epouse LALANDE. – Docteur Emmanuel Henri LALANDE. – Marie LALANDE.



La tombe de Jean-Baptiste WILLERMOZ, disciple de MARTINES de PASQUALLY et compagnon de Louis-Claude de SAINT-MARTIN dit « le philosophe Inconnu » (XVIII. siècle). (Ph. E.).



L'humble tombe de Paul SEDIR au cimetière Saint-Vincent, à Montmartre, à quelques pas de la rue Girardon et de la place Constantin-Pecqueur (métro « Lamarck »).

L'un des ouvrages les plus célèbres de SEDIR est « Initiations » où il est question de Maître PHILIPPE sans qu'il soit désigné sous son nom. « Les personnages de ce livre, précisent les auteurs du très bel ouvrage consacré à SEDIR en 1971, sont le docteur, Stella et les envoyés du Ciel qu'il leur est donné de rencontrer : Andréas et Théophane. Sédire a donné sur ces personnalités les précisions suivantes : *Théophane représente un aspect intérieur d'Andréas : la lumière pure de l'âme éternelle ; Andréas étant l'esprit immortel ; le docteur, la mentalité consciente ; Stella l'intuition. Objectivement, ces personnages représentent des grades ou des fonctions dans l'Armée de la Lumière.* » (Ph. E.).

VERS DORES

Eh quoi ! tout est sensible !

PYTHAGORE.

Homme ! libre penseur — te crois-tu seul pensant
Dans ce monde, où la vie éclate en toute chose ;
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.
Respecte dans la bête un esprit agissant...
Chaque fleur est une âme à la nature éclore ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
Tout est sensible ; — Et tout sur ton être est puissant !

Crains dans le mur aveugle un regard qui l'épie :
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fait pas servir à quelque usage impie.

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

Gérard de NERVAL



• *Image de JESUS-CHRIST* : Une illustration représentant le visage de N. S. Jésus-Christ a été reproduite page 277. Elle correspond à une certaine médaille au sujet de laquelle Emile Besson a précisé (*Bulletin des Amitiés Spirituelles* de janvier 1965) : « Au printemps de 1897 M. Boyer d'Agen découvrit à Rome, dans le marché en plein air du Campo dei Fiori, dans un ramassis de vieilles monnaies, une pièce noircie par le temps et dans laquelle les savants les plus autorisés reconnurent une de ces médailles qui, dès le premier siècle de notre ère, servaient de signe de ralliement aux chrétiens dispersés dans le monde païen. Sur la face de cette médaille on peut voir un admirable buste du Christ et sur le revers une inscription en hébreu dont voici la traduction : le Messie a régné – Il vint pacifiquement et, devenu la lumière de l'homme, il vit. »

Dans le N° 16 (printemps 1966) de la revue trimestrielle *La Voix Solaire* il a été précisé d'autre part : « Nous avons reçu, il y a quelques semaines, une plaquette d'Emile Benest sur la médaille du Campo dei Fiori. On sait qu'il s'agit là d'une médaille trouvée en 1897 à Rome, dans le « marché de la ferraille » de l'endroit, par Boyer d'Agen et qui passe pour être un authentique « portrait » de Jésus. Cette étude sur une affaire controversée est tout à fait remarquable, et nous tenons à le souligner. L'auteur, après s'être livré à une analyse systématique des « documents » numismatiques se rapportant à cette médaille, conclut à son authenticité et la fait remonter au premier siècle de notre ère. Il en étudie la signification et la valeur et, se demandant s'il s'agit d'un talisman, d'une amulette, d'une tessère, il cherche quelle pouvait être sa destination. Ce travail est d'un grand intérêt humain, religieux, artistique et même scientifique et, répétons-le, nous l'avons vivement apprécié. »

A signaler également la brochure de Boyer d'Agen intitulée *L'Economique des premiers chrétiens d'après la médaille du Campo dei Fiori* publiée en 1900 par les orfèvres Falize frères, Paris et qui était un extrait de *La Nouvelle Revue* du 1er juillet 1900. Cet extrait comporte 36 pages dont la dernière illustrée. (Ph. E.).

• M. PHILIPPE et la famille impériale de Russie : Dans la revue « *Le Grand Albert* » de juillet-août 1972 un article illustré a été consacré par M. Walter Angus au « Véritable secret de Raspoutine ». J'y ai relevé, entre autres, le passage suivant où il est question de Papus et de M. PHILIPPE : « Lorsque Nicolas II monte sur le trône de toutes les Russies, les mystiques et les « saints » vont défiler à la cour malade de mysticisme et d'hystérie. Mysticisme de Nicolas II, hystérie d'Alexandra Féodorovna. Le mur de la chambre de la tsarine était littéralement couvert d'icônes et d'images pieuses qu'elle transporta dans son exil à Tobolsk et jusqu'à la maison Ipatieff. Le premier saint homme de cette cour fut le moine Jean Hitch. Il fut rapidement éclipsé par Maître Philippe, thaumaturge français (...) maître Philippe eut une influence énorme à la cour où il fut introduit par le célèbre docteur Papus. Son influence fut probablement bénéfique et l'on reste perplexe devant ce graffiti de l'impératrice, retrouvé dans la maison Ipatieff : « Maître Philippe avait raison ! » Le mystère est complet. Philippe avait-il prévenu l'impératrice du sort funeste qui l'attendait et des moyens de l'éviter ? »

• A propos de Raspoutine et de son meurtrier : L'on sait que ce fut à la fin décembre 1916 que le prince Félix Youssouppoff organisa l'assassinat de Raspoutine dans une pièce aménagée au sous-sol du palais Youssouppoff, à la Moïka, à Pétrograd (aujourd'hui Léninegrad). Retiré à

Paris le prince a quitté ce monde, en septembre 1967, à l'âge de 80 ans, dans le petit hôtel particulier qu'il habitait rue Pierre-Guérin (16^e arrondissement). Ce fut dans la petite église russe de Ste-Geneviève-des-Bois que furent célébrées, le 30 septembre, les obsèques du prince. Les officiants étaient le prince Obolensky et l'archevêque Anatole, venu spécialement de Grèce. La cérémonie se déroula en présence de la princesse Irina, épouse du prince, entourée de sa fille et de sa petite-fille, de la princesse Romanov, seconde épouse du grand-duc Gabriel, cousin du tsar, du prince Dimitri, frère du disparu, et de quelques amis. Le prince Youssouppoff a été inhumé dans le caveau de famille, au cimetière russe de Ste-Geneviève-des-Bois. (Extrait de presse).

Quant au Dr Stanislas Etienne de Lazovert, dernier survivant du « complot Raspoutine », il est décédé, à Paris, à l'âge de 89 ans en septembre 1976. Il avait quitté la Russie en 1917.

- Dans le N° d'avril 1970 de la publication mensuelle Lectures pour Tous un article intitulé « La mort du moujik » fournit, entre autres, la curieuse documentation suivante concernant Raspoutine : « Selon Simanovich, secrétaire et confident de Raspoutine, c'est pendant les derniers jours de décembre 1916 que le starets écrivit la mystérieuse lettre prophétique qui est entrée dans la légende de cet extraordinaire personnage ; ses avertissements s'adressent principalement au Tsar : »

L'esprit de Grigory Efimovitch Raspoutine-Novykh du village de Pokrovskoïe.

J'écris cette lettre et je la laisse après moi à Saint-Pétersbourg. Je sens que j'aurai quitté cette vie avant le 1^{er} janvier. Au peuple russe, à Papa, à la Mère et aux enfants de Russie, au Pays de Russie, je désire faire savoir ce qu'il faut qu'ils sachent. Si je suis tué par des hommes ordinaires et particulièrement par mes frères paysans russes, toi, Tsar de Russie, tu n'as rien à craindre, tu resteras sur ton trône, tu continueras de gouverner. Toi, Tsar russe, tu n'as rien à craindre pour tes enfants car ils règneront sur la Russie pendant des siècles. Mais si je suis tué par les boyars, les nobles, si c'est eux qui versent mon sang, leurs mains resteront souillées de mon sang et pendant vingt-cinq années ils ne pourront pas nettoyer mon sang qui sera sur leurs mains. Ils quitteront la Russie. Les frères tueront les frères et ils se tueront les uns les autres et ils se haïront les uns les autres et pendant vingt-cinq ans il n'y aura plus de nobles dans ce pays. Tsar du Pays de Russie, si tu entends sonner la cloche, qui te dira que Grigory a été tué, sache ceci : si ce sont tes parents qui ont causé ma mort, alors personne dans ta famille – aucun de tes enfants, aucun de tes parents – ne restera en vie plus de deux ans encore. Ils seront tués par le peuple russe... Je serai tué. Je n'appartiens plus aux vivants. Prie. Prie. Sois fort. Pense à ta famille bénie.

Grigory.

- « A propos de Monsieur PHILIPPE » : C'est sous ce titre que Marcel Renébon a publié, dans le « Bulletin des Amitiés Spirituelles » d'avril 1973, l'intéressant et très curieux article reproduit ci-après qui ne laissera pas de retenir particulièrement l'attention des disciples du Maître PHILIPPE :

« Dans la bibliothèque de l'irrationnel, dirigée par M. Louis Pauwels, un gros livre vient de paraître. Titre : « Les Maîtres contemporains ». Auteurs : Patrick Ravignat et Pierre Mariel à qui nous devons probablement les larges insertions sur « M. Philippe à la Cour de Russie » et sur Paul Sédir (Yvon Leloup) et les Amitiés spirituelles.

« Dans son ensemble l'ouvrage renseigne d'intelligente manière sur un certain nombre de « maîtres ». C'est un inventaire, ou plus exactement une évocation, fait avec finesse, un classement de personnes et de doctrines d'autant plus méritoire que les auteurs ont dû choisir et d'une façon serrée.

« Le passage consacré à Monsieur Philippe n'apprendra rien de nouveau à ceux qui connaissent un peu le visage de l'Homme de Lyon. Peut-être a-t-on le droit d'aller un peu plus loin. Je ne pense pas que M. Philippe soit allé à la Cour de la Russie tsariste uniquement pour faire plaisir aux Romanoff et leur donner un tsarévitch. Tout le monde est d'accord pour célébrer sa simplicité : M. Philippe n'était pas un homme de cour, et n'avait pas à avoir d'ambition.

Il faut donc rejeter les intentions intéressées autant que la petite histoire. Que M. Philippe soit allé en Russie pour préparer dans le champ spirituo-temporel l'inévitable guerre de 14 et l'alliance franco-russe paraît hautement probable. Si la Russie n'avait pas été l'alliée de la France, alors notre pays aurait été battu et occupé comme il le fut en 1940. Mais les grands visiteurs sèment large et toutes sortes de graines. En Russie, à partir de 1917, l'ivraie paraît l'avoir emporté sur le blé. Voire... C'est là, en tout cas, à la surprise générale, qu'a pris corps le mouvement ouvrier international. Rendons cette justice à l'U. R. S. S. que sans elle – et l'Amérique – ce que nous appelons aujourd'hui Europe de l'Ouest aurait été pulvérisé par la seconde Allemagne, celle d'Adolf Hitler.

Si nous projetons plus loin – mais il s'agit cette fois d'une simple hypothèse – il est vraisemblable que, dans un délai qu'on ne peut déterminer, la Chine, équipée maintenant par les Américains et les Japonais, deviendra une très importante et dangereuse puissance pour la race blanche en général et la race blanche européenne en particulier. L'U. R. S. S. pourrait être à nouveau la digue appelée à résister (plus ou moins bien) aux assauts de l'Empire jaune, qui a mille ans d'humiliations à effacer. Les dirigeants actuels de l'U. R. S. S., vulnérable en Russie, d'Asie, connaissent bien cette situation et, contre toute doctrine, ils y font face.

« M. Philippe a pu aussi venir à l'enterrement de (1^{re} classe, bien sur !) du capitalisme, du monde de l'argent, dont on n'a pas assez dit les responsabilités. Voilà pour la partie économique et politique, que cela fasse plaisir ou non.

« Quant au rôle de l'Homme de Lyon sur de multiples autres plans, un livre n'y suffirait pas. Il est probable qu'il a fait germer des graines importantes dans le domaine de la médecine, de la biologie et de la technique. Mais il l'a fait avec une discrétion déguisée en savoureux camouflage. (...) Monsieur Philippe ayant ainsi travaillé côté cour est allé aussi s'occuper du jardin, c'est-à-dire des Evangiles. Au méridional généreux, Papius, il a confié certains travaux. Au breton têtu, courageux et intelligent, Sédic, il a confié une mission de laboratoire qui lui a paru plus « jouable » qu'il y a 2 000 ans « Servir Dieu en Esprit et en Vérité », c'est-à-dire sans la barrière protectrice des rites, hors les Eglises trop engagées dans le temporel. Si « ça prend », (car M. Philippe n'est qu'un semeur) l'humanité peut faire un nouveau bond en avant.

Mais « ça ne peut prendre industriellement » que si le laboratoire a bien fonctionné au départ, c'est-à-dire si les renseignements qu'il fournit sont précis et authentiques. Il importe donc moins, dans le cadre des Amitiés Spirituelles, de s'étendre que d'aller au fond des choses, au plus profond. Il importe moins d'avoir la quantité que la relative qualité de la terre. Tout est, bien sûr, dans l'amour, qu'on l'appelle sacrifice, acceptation, enthousiasme ou comme on voudra autrement. Le bon sourire de l'Homme de Lyon flotte encore sur cette entreprise. Dieu veuille que nos amis et amies mesurent son importance et ne marchandent pas leurs efforts. »

Marcel RENÉBON.

**POUR TERMINER... UNE DERNIERE ANECDOTE
CONCERNANT LE MAITRE PHILIPPE, DE LYON...**

ANTOINETTE [f169](#)

Ce matin-là, réunis dans la cuisine de l'ancien couvent de l'Arbresle qui n'est plus, mais où demeurait le « caporal », celui-ci venant d'entrer et se rendant compte de la tristesse que j'avais de partir, eut la fantaisie, comme dérivatif, de prendre dans ses bras la vieille servante, Antoinette, faisant mine de la vouloir mettre dans un petit panier posé sur la table, ce qui amusa tout le monde. La réalité était bien que cette petite femme ayant passé sa vie au service des autres ne pesait guère plus qu'une fillette, usée par les travaux de toutes sortes et surtout les souffrances, rayonnante cependant de paix, de gaieté même !

Le contraste de sa personne, à première vue, pouvait déconcerter par l'aspect de la maigreur d'un corps douloureusement déformé par un âge déjà avancé, et pourtant, ce qui se dégageait d'elle, un charme très particulier qui attirait. Orpheline dès la naissance, elle n'avait connu dans sa jeunesse que la misère, la sous-alimentation, le travail. Mais rien dans son comportement ne marquait la tristesse ou l'amertume du passé, encore moins des regrets. Claudiquant de ses deux cannes elle aimait rendre service et ses propos restaient bienveillants pour tout le monde. Quand cette toute petite bonne femme tendue par l'effort d'une marche difficile relevait la tête, sous un front lisse et sans ride, deux yeux de braise vous pénétraient et, malgré le ravage du temps, une lumière donnait l'impression que toutes les ressources de cette vie douloureuse résidaient bien dans une puissance intérieure, remédiant à chaque seconde en un courage exceptionnel.

Allant de maisons charitables en hôpitaux, son enfance s'était passée dans un des plus pauvres quartiers de Lyon, jusqu'au jour béni où M. Philippe l'avait prise avec lui pour tenir le ménage de la rue Tête-d'Or (ce qui s'était continué avec les permanences de MM. Chapas et Gauthier) dans le petit hôtel où il faisait ses séances. Ainsi elle était restée avec celui que l'on nommait « le Père des pauvres » dix-huit années à le servir ! De cette période il se dégageait du reste une telle vénération, une telle sérénité, qu'il n'était guère possible d'en tirer quelque chose et d'oser même en connaître les détails. C'était là son bien et l'étonnant privilège d'avoir baigné dans cette paix l'avait comme illuminée. Quant à la croix en ce corps déjeté, il lui plaisait d'en raconter le début, dans la période où elle se traînait encore sur des béquilles rafistolées de ficelles, celles-ci ayant probablement accentué pour une part les déformations de son dos et de sa hanche.

C'était, disait-elle, par une belle matinée, la salle était déjà pleine, M. Philippe arrivant prit le courrier dans la boîte donnant sur la rue et se mit à lire ce qui lui semblait le plus urgent, puis se tournant vers moi dit : « Dis donc, est-ce que tu vas continuer longtemps à te traîner avec tes bouts de bois ? » Ma réponse fut immédiate : « Maître, il ne tient qu'à vous que je les laisse. » – « Bon, et bien laisse tes béquilles et va prévenir que j'arrive. » Sans réaliser complètement ce qui se passait et ce que je faisais, j'ai volé, gravissant les marches comme si je l'avais toujours fait. Le bruissement des conversations des habitués m'arrivait de la salle, mais quand ils me virent dans l'encadrement de la porte, ce fut la stupéfaction ! On était habitué à d'étranges choses, mais la brave Antoinette, l'aimable servante traînant sa silhouette faisait partie du cadre et ce changement inattendu provoqua un impressionnant silence. J'en profitais tout à la joie d'annoncer l'arrivée du Maître et je retournais vers lui pleine de reconnaissance. Connaissant dès avant son monde et sachant que j'accepterais tout, il me dit en riant : « Oui, c'est bien, mais tu garderas tout de même des cannes. »

Et, quoique encore dans l'euphorie de la marche incompréhensible, car pouvant donner l'impression d'une complète libération, cet être docile, n'ayant connu que la souffrance, accepta sans murmure, sans regret, puisque possédant d'un lointain passé le don très rare d'obéir !

L'abandon des béquilles, du reste, pouvait déjà réduire l'atrophie en cours et donc diminuer son mal, quoique devant lui réclamer une complication nouvelle pour la marche. Cela, pour cet être étonnant, ne pouvait que faire partie du programme, toute acquise, incorporée qu'elle était à ce local de la rue Tête-d'Or où se passaient tant de faits miraculeux. La chère fille, sachant intuitivement ce qui s'y passait et s'y disait, devait nécessairement avoir des suites, des résonances inconnues, dépassant tout jugement, puisque d'essence durable. Dans le va-et-vient du monde, des gens qui passaient et de ceux qui y restaient, il y avait la mesure de ce qui pouvait leur être propre à chacun, car les problèmes se résolvaient là sans heurt et souvent à retardement.

Intelligence, compréhension n'ayant pas à intervenir se trouvaient dépassées par la certitude de la présence d'un amour désintéressé venant aider à porter la charge et supporter les épreuves, les allégeant suivant les mérites. Quant aux paroles : calmes, simples, elles répondaient aussi toujours, dans le secret des cœurs, aux dilemmes du moment. Les souvenirs, les notes prises à ces séances (aux interprétations et compréhensions souvent différentes) livrèrent par la suite à l'édition la possibilité d'un livre, pouvant devenir bréviaire à certains, méditation à d'autres, gêne respectueuse dans l'ensemble.

*
* *

Ainsi la vie de cette Antoinette, humble servante de par les dons qui lui avaient été faits, dans une vie toute de souffrance mais ayant accompagné le Maître de Lyon, pourrait se relier à ce passage de l'Évangile où le Seigneur réprimandant la « Cananéenne » qui eut aussi la belle réponse : « Il est vrai Seigneur mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître ! », ce qui fit dire à Jésus : « O femme, ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu le désires ! »

Max CAMIS.



LE MAITRE PHILIPPE



LE MAITRE PHILIPPE

SOMMAIRE DÉTAILLÉ

Note de l'Editeur (8). – Avant-Propos (9). – Première rencontre de Papus avec M. PHILIPPE (14). – Un curieux document (17). – Définition de la Maîtrise et analyse du mot Maître », par Papus (21, 349). – Naissance de Nizier Anthelme PHILIPPE en 1849 (23). – Thème astrologique de M. PHILIPPE, par Marius Lepage (23). – Premières études en médecine à la faculté de Lyon (24). – Attaques contre M. PHILIPPE (25). – Hommage rendu par le regretté Professeur Edmond Locard, de Lyon (28). – Mariage de M. PHILIPPE (29). – Ses débuts et son action à Lyon (32). – Quelques exemples de guérisons étranges (32). – A propos d'un doctorat en médecine (36). – Anecdotes sur le Maître PHILIPPE (37). – Emouvante confession de Papus (46). – Opinion du docteur Emmanuel Lalande (« Marc Haven ») (49). – L'Incarnation de l'Elu, par Papus (52). – Création de l'Ecole de Magnétisme et de Massage de Lyon (59). – Hommage rendu au Maître par Papus (63). – Papus et M. PHILIPPE à la Cour de Russie (67). – Message de Papus à l'Empereur Nicolas II (68). – Son action secrète à la Cour (70). – Evocation, par Papus, du fantôme d'Alexandre III, père du Tsar. Récit de Son Excellence M. Maurice Paléologue, Ambassadeur de France en Russie (74). – Entrevue accordée par le Tsar à M. PHILIPPE (78). – Une guérison miraculeuse obtenue par M. PHILIPPE (81). – Courageuses révélations de Papus sur l'Empire des Tsars (87). – Attaques de la police russe contre Papus et son Maître spirituel M. PHILIPPE (89). – Anecdotes (90). – Ascendant de M. PHILIPPE sur les souverains russes (94). – Papus et Raspoutine : Opinion de Raspoutine sur Papus et de Papus sur Raspoutine (98). – Jugement porté sur le Maître par Victor-Emile Michelet (101). – En plein mysticisme, le Maître Inconnu (M. PHILIPPE) par Papus (105). – St-Yves d'Alveydre, maître intellectuel de Papus (112). – Message d'amitié adressé à Papus par les Martinistes russes (113). – La « mort » de M. PHILIPPE (2 août 1905) (115). – Notes et rapports secrets de police (115). – Un disciple du Maître : Paul Sédir (133). Emouvant hommage rendu à son Maître par Paul Sédir (133). – Les débuts de Paul Sédir ; sa rencontre avec Papus (147). – Ses derniers instants (3 février 1926) (relatés par Max Camis) (155). – Documentation inédite sur les rencontres de Paul Sédir avec le Maître PHILIPPE (159). – Anecdotes contées par Paul Sédir (163). – Deux curieux documents (166-168). – Choix d'enseignements personnels donnés par M. PHILIPPE à Paul Sédir (173). – Un autre disciple aimé du Maître : M. Jean Chapas (175). – Biographie, anecdotes sur le Maître PHILIPPE (187). – Apparitions posthumes de M. PHILIPPE (207). – Quelques pensées du Maître PHILIPPE (209).

*

* *

PAROLES DE M. PHILIPPE (223) : Ame (224). – Amour du prochain ; Charité (226). – Anses (232). – Animaux (234). – Antipathie (236). – Apôtres (237). – Le Bien et le Mal (237). – Chemins (241). – Ciel (242). – Clichés (242). – Colère (244). – Communion (245). – Confession (245). – Connaissance (246). – Couleurs et Sons (246). – Courage (247). – Création (247). – Crémation (248). – Croix (248). – Destin (248). – Diable ; Démons (249). – Diamant (250). – DIEU (250). – Les dieux (250). – Distinctions honorifiques (251). – Divorce (251). – Double (251). – Ecritures (252). – Enfants de Dieu ; Envoyés divins (252). – Enfer (255). – Epreuves ; Souffrance (255). – Esprit ; les Esprits (262). – Etudes scolaires (263). – Evangile (263). – Evolution ; Perfectionnement (264). – Familles (267). – Foi (268). – Folie (270). – Gaspillage (270). – Guérisons (271). – Guerre (273). – Homme (273). – Hygiène alimentaire (275). – Intelligence (275). – JESUS-CHRIST (275). – Juifs (282). – Libre-arbitre (282). – Livre de Vie (283). – Lois (283). – Lune (284). – Magie (284). – Magnétisme (284). – Maladies (287). – Mariage (288). – Martinisme (288). – Matière (289). – Médisance (290). – Mort (290). – Les Morts (294). – Occultisme (294). – Oraison

dominicale (295). – Orgueil (296). – Paradis (297). – Pardon (297). – Pensée (301). – Persévérance (302). – M. PHILIPPE lui-même (302). – Plantes (303). – Prédéstinés (Etres) (303). – Prédications de M. PHILIPPE et de Papus (304). Prêtres (310). – Prière (310). – Procès (317). – Prophètes (318). – Providence (318). – Purgatoire (318). – Races (319). – Règles de Vie (320). – Réincarnation (327). – Religions (330). – Responsabilité (331). – Résurrection (332). – Rêves (332). – Sacrifice (332). – SAINT-ESPRIT (333). – Secret (334). – Soleil (334). – Sommeil (334). – Souffrances physiques (335). – Spiritisme (335). – Sport (336). – Suicide (337). – Superstition (337). – Temps (337). – Tentation (338). – Terre (338). – Théosophie (338). – Timidité (338). – Univers (338). – Végétaux (339). – Vierge (La Sainte) (340). – Visions (341). Voie (342).

*
* *

A PROPOS DE CAGLIOSTRO (344).

*
* *

ILLUSTRATIONS : 4, 12, 51, 71, 102, 103, 104, 114, 126, 127, 130 à 132, 149, 156, 157, 161, 166, 168, 169, 174, 185, 186, 208, 215, 216, 217, 218 à 222, 277, 278, 345, 346, 348, 355, 356, 357, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 401.

*
* *

DOCUMENTATION COMPLEMENTAIRE : La vie (le Maître Philippe devant les Astres, par Henri-J. Gouchon (348). – Définition du terme de « Maître », par Papus (349). – La souffrance par Papus (353). – Illustrations et textes inédits pour la plupart (356 à 391). – Vers dorés par Gérard de Nerval (392). – A propos d'une image de N. S. Jésus-Christ (393). – M. Philippe et la famille impériale de Russie (394). – A propos de Raspoutine et de son meurtrier le prince Youssouppoff (394). – Lettre prophétique de Raspoutine (395). – A propos de Monsieur Philippe, par Marcel Renébon (395). – Antoinette (398).

*
* *

PORTRAITS : BARDY (161). – Dr E. BERTHOLET (219). – Emile BESSON (131, 221). – Jean BRICAUD (219). – CAGLIOSTRO (345, 346). – M. Jean CHAPAS (174, 215 et 374). – M^{me} J. CHAPAS (215). – Georges DESCORMIERS (« Phaneg ») (216, 221). – Dr Gérard ENCAUSSE-PAPUS (71, 103, 104, 149, 161, 169, 185, 217). – FAMILLE IMPERIALE RUSSE (102). – Albert FAUCHEUX (« Barlet ») (220). – Louis GASTIN (220). – N. S. JESUS-CHRIST (277, 278). – Dr Emmanuel LALANDE (« Marc Haven ») (51, 161, 185, 215, 379). – M^{me} E. LALANDE, née PHILIPPE (215, 378, 379). – Albert LEGRAND (221). – Yvon LE LOUP (« Paul Sédire ») (132, 157, 161, 216). – Louis MARCHAND (220). – Lucien MAUCHEL (« Chamuel ») (221). – Victor-Emile MICHELET (220). – Grand Duc NICOLAS (Russie) (104). – M. PHILIPPE (2, 12, 114, 130, 161, 185, 186, 208, 215, 216, 222, 345, 362, 364, 365, 387, 401) – M^{me} PHILIPPE (née LANDAR) (387). – M^{me} Jeanne ROBERT-ENCAUSSE (220). – SAINT-YVES D'ALVEYDRE (218).

QUELQUES COMMENTAIRES SUR LE LIVRE LE “MAITRE PHILIPPE, DE LYON”

- « Guérisseur et homme de Dieu, le Maître PHILIPPE nous apparaît ici en un portrait saisissant, brossé d'une main pieuse par son filleul Philippe Encausse, fils de Papus. Riche de documents inédits, cet ouvrage nous apporte le témoignage d'une vie tout entière consacrée à la charité. » (*L'Avenir Médical*, Lyon.)
- « Le livre ému et tout de piété filiale du Dr Encausse détruit une légende. Le Maître PHILIPPE n'était pas un charlatan mais un Inspiré... Accompagné de documents photographiques intéressants, cet ouvrage soulève beaucoup de problèmes. » (Guy Vinatrel, *Contacts littéraires et sociaux*, Paris.)
- « Ce livre est un de ceux dont nous ne saurions trop recommander la lecture. » (*Votre Etoile*, Paris.)
- « C'est cette figure si attachante autant qu'émouvante, ce personnage étrange et mystérieux, ce thaumaturge extraordinaire que son filleul Philippe Encausse, fils de Papus, évoque ici avec une pieuse et intense émotion. » (*Voix de l'Univers*, Paris.)
- « Le Docteur Philippe Encausse, fils de Papus, a consacré au Maître PHILIPPE une biographie passionnante. » (*Astres*, Paris.)
- « Un livre remarquable. » (*Le Savoyard* de Paris.)
- « On ne peut méconnaître que, par les faits qu'il évoque, ce courageux ouvrage rompt avec le conformisme habituel des milieux médicaux. » (*La Tribune psychique*, Paris.)
- « C'est certainement l'un des ouvrages les plus importants sur l'Occultisme publiés récemment, et le prix accordé par l'Académie des Sciences morales et politiques est hautement mérité. » (*Mondo Occulto*.) (*Studi Iniziatici*, Naples.)
- « Qui pouvait mieux révéler cette extraordinaire figure attachante et mystérieuse que le filleul du Maître PHILIPPE, de Lyon ? » (*Tout Savoir*, Paris.)
- « Comme dans tous les ouvrages du Docteur Philippe Encausse sur ces sujets, nous voyons vivre tous les hommes de cette époque : Papus, Sédir, Lalande, Bricaud, Besson – un des rares survivants encore vivants, sinon le seul – Jean Chapas, etc... Une documentation abondante et de première main, une iconographie bien présentée contribuent à l'intérêt d'un livre qui complète de belle façon l'ouvrage précédent du même auteur : « Sciences occultes, Papus, sa vie, son œuvre. » (*Le Symbolisme*, Laval.)
- « Le Docteur Encausse nous apporte une documentation fort riche sur un des hommes les plus étonnants qui aient jamais vécu sur notre globe... Tout est exposé avec force détails et nous révèle des pages presque inconnues de l'histoire de l'Occultisme et de l'histoire européenne dans la période qui a précédé la guerre de 1914. » (*Evolution*, Paris.)

• « Dans ce livre, solidement documenté, l'auteur réunit plusieurs témoignages et appréciations venant des « fils spirituels » du Maître PHILIPPE, surtout Papus, Chapas, Marc Haven et Sédir... Le résultat est convaincant. » (*L'Astrosophie*, Nice.)

• « En outre de ses qualités documentaires, ce livre possède le pouvoir de communiquer une indicible impression de sécurité spirituelle en ce sens qu'il démontre, à travers l'exposé de PHILIPPE, de Lyon, que Dieu ne demeure jamais sans témoins sur la terre ! Un livre captivant sur un homme remarquable, grand par le cœur et par sa science spirituelle. » (*La Revue Spirite*, Soual.)

• « Nul mieux que le Docteur Philippe Encausse ne pouvait évoquer l'attachante figure du Maître PHILIPPE, de Lyon... Documentation solide, puisée aux meilleures sources... Le chapitre intitulé « Papus et M. PHILIPPE à la Cour de Russie » mérite de retenir l'attention des historiens. » (Robert Amadou, *La Revue Métaphysique*, Paris.)

• « Un livre fort documenté sur la vie d'un thaumaturge peu connu Nizier Anthelme PHILIPPE. » (*Bien-Etre*, Paris.)

• « Riche d'une documentation abondante autant que précise sur les débuts, les prodiges, les guérisons, la vie et les enseignements du Maître PHILIPPE, ce livre est un témoignage humain, sensible et combien émouvant. » (*Santé d'Abord*, Paris.)

• « Tant de calomnies ou de mauvaises interprétations ont sévi autour de cette mystérieuse figure que l'on doit féliciter Philippe Encausse d'avoir définitivement chassé tous ces voiles issus de l'ignorance humaine. » (*L'Heure d'Etre*, Paris.)

• « Dans un curieux livre qui vient de paraître sous le titre : « Le Maître PHILIPPE, thaumaturge et homme de Dieu », le Docteur Philippe Encausse fait revivre une des plus étranges figures de l'occultisme moderne. Livre passionnant qui fera sans doute sourire les sceptiques mais qui apporte de précieux enseignements à ceux qui savent lire au-delà des pauvres mots de tous les jours. » (*La Presse-Magazine*, Paris.)

• « Ce livre nous parle d'un Maître, non pas d'un conquérant, non pas d'un maître intellectuel, mais d'un maître spirituel, d'un Maga Ista... Il nous retrace enfin et surtout les principales lignes de son enseignement. » (*Santé-et-Vie*, Paris.)

• « Livre plein de ferveur consacré à celui que Papus lui-même considérait comme son maître. De nombreux textes et documents iconographiques inédits enrichissent cette étude. » (*Le Parisien Libéré*.)

• « Une mine d'informations utiles sur celui qui fut le Maître de Papus. » (*Ici-Paris*.)

• « Livre passionnant dans lequel le Docteur Philippe Encausse conte la vie d'un étrange personnage qui fut un maître et un guide pour Papus et pour nombre d'occultistes, et très certainement le mage le plus étonnant des temps modernes. » (*La Libre Santé*, Paris.)

• « Nous ne saurions trop recommander la lecture de ce livre à tous les spiritualistes. Il est à la fois d'une lecture passionnante et riche d'enseignements mystiques... Ce livre est donc étayé sur des documents de première main dont beaucoup sont inédits. On y retrouve une voie mystique directe – de même que bien des énigmes de ces dernières années y sont éclairées d'un jour nouveau. » (*Rose + Croix*, Villeneuve-Saint-Georges.)

- « Les ésotéristes dont Papus fut l'un des plus éminents, au début du siècle, chercheront à la lecture des textes pieusement consacrés à la mémoire du thaumaturge, à aller plus avant dans l'étude de son destin. » (*Agence quotidienne d'informations économiques et financières*, Paris.)

- « Passionnant ouvrage... Livre singulier, documenté et qui mérite d'être lu. » (*Les Annales – Conferencia*, Paris.)

- « La distinction accordée par l'Académie des Sciences morales et politiques souligne assez la valeur de l'œuvre du Docteur Philippe Encausse, riche d'une documentation substantielle et précise sur la vie, les prodiges et les enseignements du grand thaumaturge lyonnais. Nous en recommandons la lecture aux métapsychistes et, en particulier, à ceux qui sont intéressés par le problème d'actualité des guérisons dites miraculeuses. » (R. Tocquet, *La Revue Métapsychique*.)

- « Histoire d'un thaumaturge extraordinaire. » (*La Dépêche quotidienne d'Algérie*, Alger.)

- « Monsieur Philippe ne peut laisser personne indifférent. Au mystique, à l'historien, au sociologue, à tous les hommes de bonne volonté Monsieur Philippe apparaît comme un mystère ou une bénédiction. C'est cette figure si attachante que le Dr. Philippe Encausse, fils de Papus, évoque ici avec une pieuse et intense émotion. » (Pierre Mariel, *L'Initiation*, Paris).

- « L'étonnant Nizier Anthelme Philippe, qui mourut avec les sacrements de l'Eglise, à Lyon, après une carrière féconde en manifestations peu banales et en guérisons, n'a pas fini de retenir l'attention. Le Dr. Philippe Encausse nous redonne, avec de nombreux documents inédits et d'intéressantes photographies, la vie étrange de cet homme énigmatique. » (Romain Roussel, *Monde et Vie*, Paris).

- « La première édition de cet ouvrage, parue en 1953, a été couronnée par l'Académie des sciences morales et politiques et ce n'est sans doute pas le moins surprenant de cette aventure littéraire. Car s'il est un livre qui échappe aux lois du conformisme académique, c'est bien celui-là. (...). Nous tenons là un document exceptionnel sur cette grande époque de l'occultisme de la fin du siècle dernier. » (*Votre Santé*, Paris).

- « Nous ne saurions trop insister sur la lecture de ce livre qui captivera les spiritualistes et tous ceux qui pressentent une réalité au-delà de notre banale existence quotidienne. (...). Témoignage émouvant, humain et sensible. » (Fabrice Bardeau, *Santé Humaine et Humanisme*, Paris).

- « Témoignage intéressant sur la personnalité singulière d'un magnétiseur-guérisseur du passé. » (*Metapsichica*, Milan, Italie).

- « La nouvelle édition, augmentée de nombreux documents inédits recueillis par le Dr. Philippe Encausse, filleul du Maître Philippe, ne peut, aujourd'hui, que susciter un intérêt plus grand encore en offrant un champ plus vaste aux recherches des savants anxieux de percer certaines énigmes restées jusqu'ici, avouons-le, impénétrables et demeurées trop souvent, volontairement, sous le boisseau. (...). Si l'ouvrage du Dr. Philippe Encausse est riche par les guérisons dont il fait état, et les prodiges de toutes sortes, s'il est riche en surprises, en étonnements, en incidences, il ne l'est pas moins en mérites. » (S. Saint-Clair, *Revue Métapsychique*, Paris).

• « Le remarquable ouvrage du docteur Philippe Encausse constituant un précieux document sur le mouvement occultiste au siècle dernier, on ne peut que féliciter le successeur de Paul et Louis Chacornac, M. A. Villain, pour cette nouvelle édition – la sixième – augmentée de nombreux documents inédits. » (Paul Biehler, *Atlantis*, Paris).

• « Indiscutablement l'ouvrage historique le plus complet consacré à l'un des personnages les plus mystérieux et extraordinaires du début de ce siècle, ainsi qu'à ceux qui, comme Papus, Sédir, Marc Haven, Chapas et Michelet, ont marqué le mouvement occultiste de l'époque. » (*Les Cahiers Astrologiques*, Nice).

• « Cette réédition réalisée avec soin et enrichie par l'apport de documents nouveaux et inédits, venus de sources différentes, permet de mieux connaître et de mieux éprouver l'infinie bonté dans sa constance spirituelle de cet homme mystérieux, de ce sage initié aux sources de la Connaissance. » (*La Revue Spirite*, Soual).

• « Nos amis connaissent le Maître Philippe, de Lyon, cet adepte dans toute l'acception initiatique du terme (...). Le Dr. Encausse, son filleul, a revu et augmenté cette nouvelle édition de nombreux documents inédits. » (*Panharmonie*, Paris).

• « M. Philippe Encausse nous présente ici une biographie honnête et objective de Nizier Anthelme PHILIPPE qui devait devenir pour beaucoup « le Maître PHILIPPE ». Nous dirons qu'il eût été facile – et excusable – pour l'auteur de sombrer dans le panégyrique : il ne l'a pas fait et n'a voulu que fournir aux lecteurs, documents, témoignages, détails biographiques et paroles. Cela valait, semble-t-il, d'être souligné dès le départ. (...). Charlatan ou Homme de Dieu ? C'est la question que l'on ne manquera pas de se poser malgré tout. Nous ne répondrons pas, mais nous dirons plutôt : étrange et belle figure, en tous cas honnête, désintéressée et émouvante. » Jean-Pierre Rivier (*Le Symbolisme*, Paris).

• « La vie et la pensée de celui qui fut considéré comme une sorte de nouveau Cagliostro. (...). Ce livre qui passe aussi en revue ses principaux disciples s'adresse aux amateurs de sciences occultes. » (Les étoiles de *Paris-Match*).

• « Un thaumaturge extraordinaire, aussi étrange et mystérieux que le fut, autrefois, Cagliostro, un envoyé du ciel sous les pas duquel florissaient les miracles, et qui joua un rôle important dans l'histoire de la Russie à la fin du siècle dernier, a trouvé un historien aussi érudit qu'affectueux, son filleul le Docteur Philippe Encausse, fils de celui qui fut surtout connu sous le nom de Papus. Un livre qui passionnera tous ceux qui admettent qu'il y a, sous la voûte des cieux, beaucoup de choses qui dépassent notre faible pensée humaine. » (Léon Treich, *L'Aurore*, Paris.)

Tirage achevé d'imprimer en mai 1985

Sur les presses de l'imprimerie saint-michel.

5. rue de la harpe – 75005 paris

^[1] Voir page 220.

^[2] Voir page 219.

^[3] C'est le cas, par exemple, de M. le Professeur Robert Tocquet qui, dans son livre *Quand la médecine se tait*, écrit : « Certaines guérisons, au reste relativement peu fréquentes, étant donné le nombre énorme de malades traités par les différentes méthodes que nous avons examinées, semblent absolument inexplicables par la mise en jeu d'un quelconque mécanisme suggestif. Ce fut le cas, par exemple, si nous les tenons pour véridiques, d'un grand nombre de miracles opérés par le Christ, de la restauration de l'œil de Pierre Gautier que nous ayons relatée à propos du jansénisme, de quelques guérisons attribuées à des thaumaturges tels que le « Maître » Philippe et Béziat et, enfin, c'est également le fait de quelques « miracles » d'Anaya, et surtout, de la plupart des guérisons dites miraculeuses de Lourdes, lesquelles sont généralement bien observées, ce qui permet de les considérer comme authentiques.

« Toutes ces guérisons diffèrent, par les caractères suivants, des guérisons dues à la vis natura medicatrix, à la suggestion ou à une intervention médicale quelconque :

« Elles sont souvent instantanées et impliquent parfois des réfections tissulaires importantes.

« Elles ne sont pas suivies de convalescence ».

^[4] J'ai retrouvé, dans la collection de la Revue Spirite (N° 9 du 1^{er} mai 1888), un article, fort intéressant, de M. André Robert et consacré à la « polarité humaine ».

^[5] Le 11 janvier 1886, Gérard Encausse, alors âgé de 21 ans, avait adressé la lettre suivante à « Monsieur l'Abbé A.L. Constant Eliphaz Lévi ». (Il ignorait le décès d'Eliphaz Lévi survenu à Paris en 1875) : « Monsieur l'Abbé, depuis plus de trois mois, je cherche votre adresse. Si j'ai enfin eu le bonheur de la trouver, je vous supplierai de me répondre. Je désire vivement faire votre connaissance d'abord parce que vous avez connu un homme que j'admire profondément et dont je fais actuellement une biographie : Louis Lucas ; ensuite, parce que, grâce à vos ouvrages, j'ai pu faire un grand pas dans les études que je poursuis depuis longtemps déjà. Si vraiment la lumière astrale ne m'a pas trompé et m'a guidé jusqu'à vous, répondez-moi. Je vous écrirai alors des expériences qu'il m'est impossible de vous mentionner dans une lettre qui pourrait ne pas vous parvenir. Recevez, Monsieur l'Abbé, toutes les salutations d'un de vos plus fervents admirateurs en attendant qu'il devienne un de vos disciples. Gérard Encausse, Externe des hôpitaux, 14, rue de Strasbourg, Paris ». (Ph. Encausse).

^[6] Comme ce fut aussi le cas pour M. Chapas, le docteur Emmanuel Lalande, Paul Sédit et quelques autres...

^[7] Voir pages 47, 48, 49, 50, 344, de la version papier.

^[8] Conférence du mois de juin 1912 reproduite en partie dans *l'Initiation* de juillet-septembre 1912. Voir page 349.

^[9] Dans le n° 1/285 de la revue *Le Symbolisme* (oct. 1949) l'érudit Marius Lepage a publié la note suivante au bas de la page 26, à la suite d'un important article de commentaires sur le livre « *Sciences Occultes. — Papus, sa vie, son œuvre* », de Philippe Encausse :

Il m'a paru intéressant de donner aux lecteurs du « *Symbolisme* » qui s'adonnent à l'astrologie les éléments de l'horoscope de « Monsieur Philippe ». Cet horoscope sera certainement inédit pour la plupart d'entre eux. Personnellement, je ne l'ai jusqu'à ce jour trouvé dans aucune Revue, et je serais reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui pourraient donner la référence d'études antérieures sur ce sujet, s'il en est.

Les astrologues étudieront aussi avec fruit les transits du décès de « Monsieur Philippe ».

PHILIPPE, Nizier, Anthelme,

Né le 25 avril 1849, à 3 h. du matin, à Loisy (Savoie).

Décédé le 2 Août 1905.

^[10] Voir page 187.

^[11] A citer spécialement d'autre part le bel article illustré (13 pages) de Mme Claude Pasteur dans le *Nouveau planète* (n° 22, mai 1971), ainsi que plus récemment, un grand article, fort bien illustré de Serge Hutin in le n° 25 d'octobre 1978 de la revue bien connue « *L'AUTRE MONDE* ». Cette même revue fit à nouveau état du Maître Philippe dans une attachante mise au point consacrée, elle, aux grandes prophéties (n° 27), décembre 1978). En 1979 il a été également question du Maître et ce, dans un exposé publié au Brésil, par le *Journal da Citade* du 24 janvier.

^[12] Décédé en novembre 1963 à l'âge de 96 ans (Ph. E.).

^[13] Le contrat de mariage portait les indications suivantes : « M. Nizier Anthelme PHILIPPE, chimiste, demeurant à Lyon, rue de Créguir, n° 7, fils majeur et légitime de M. Joseph PHILIPPE et de Mme Marie VACHOD, propriétaire demeurant à Loisy, canton de Yenne (Savoie) et de Mlle Jeanne Julie LANDAR, demeurant avec sa mère à l'Arbresle, lieu de Collonges ».

Jeanne-Julie Landar, épouse Philippe, était née le 18 septembre 1859. Elle mourut le 25 décembre 1939. Son corps repose avec celui du Maître et de leurs deux enfants, Albert Philippe (mort à 3 mois), et Victoire Philippe, épouse Lalande, à Loyasse.

^[14] En 1881.

¹¹⁵ C'est par l'intermédiaire de Papus que Marc Haven fit la connaissance de M. Philippe. Papus et d'autres occultistes de son entourage l'avaient chargé d'une mission particulière auprès du Maître : Faire sa connaissance et rendre compte de l'impression ressentie. Marc Haven s'en fut donc à Lyon, se présenta à M. Philippe et reçut un tel choc affectif qu'il se fixa dans cette ville mystérieuse et si attachante où il était à même de se trouver au contact journalier du Maître, de ce Maître aimé et respecté entre tous. Lui, qui malgré tout ce qu'il avait appris, désespérait de trouver un remède à son vide intérieur, « il se sentit soudain délivré de ses souffrances morales ; il entrevit la possibilité d'une ascension sans fin ; il éprouva la réalité de la prépondérance absolue de l'Esprit sur la matière. La rencontre avec M. Philippe accentua en lui le passage de la voie initiatique à celle du cœur, à la voie mystique ». (Mme E. Lalande).

¹¹⁶ Voir pages 47, 48, 49, 50, 51.

¹¹⁷ Peut-être le Maître s'est-il « réincarné » depuis ?... Si l'on s'en rapporte à une certaine prédiction, ce devrait être alors dans une famille comptant plusieurs enfants et dont il serait l'aîné. D'autre part, les prénoms respectifs, du père et de la mère devraient être « Joseph » et « Marie ».

Précisions fournies par le Maître. — « Dans cinquante ans je serai là de nouveau, parti et revenu ». (Dimanche 15 11 1903 — M. Comte).

— Quand je reviendrai j'aurai le corps d'un enfant de six ans qui en paraîtra dix. A douze ans, ceux qui doivent me reconnaître me reconnaîtront (Santa-Maria).

— Il y aura, quand je reviendrai, une grande maison avec une chapelle et un hôpital et j'y prêcherai.

Au cours d'un entretien qui eut lieu en 1895, le Maître aurait donné à entendre à un disciple que, dans sa prochaine réincarnation terrestre, il serait plus grand, plus brun, qu'il aurait le nez mieux fait qu'on ne Le reconnaîtrait pas... et que certains, même, lui « jetteraient des pierres ». A l'occasion d'une autre conversation, il aurait fait état d'un autre retour parmi nous et il aurait donné des détails assez précis permettant à certains de Le reconnaître. (Ph. E.).

¹¹⁸ Ce fut par une lettre de mon vieil ami Emile Besson (28/XII/52) que j'appris la triste nouvelle de ce départ : « Hier soir, à 10 heures, Madame Lalande est morte. Ses derniers mois ont été extraordinairement pénibles. Jusqu'au bout elle a conservé sa présence d'esprit, son admirable force d'âme (...). Tout à l'heure, j'ai passé quelques instants auprès d'elle. Je lui ai dit l'indéfectible affection, la gratitude infinie de nous tous. » (Ph. E.). (Voir page 389, extraits d'une lettre de Mme Lalande).

¹¹⁹ Décédé à Lyon, le 21 février 1934 (voir portrait page 219)

¹²⁰ Chacornac, Editeur, Paris 1926.

¹²¹ Il s'agissait, bien entendu, d'une richesse spirituelle. (Ph. E.).

¹²² Voir pages 45 et 197.

¹²³ Voir pages 189 et 367.

¹²⁴ En vente aux Editions Dangles, 18, rue Lavoisier, 45800 Saint Jean de Bray.

¹²⁵ Nouvelle édition Dangles, Paris 1966 (35 mille).

¹²⁶ Voir pages 207, 382 et 383.

¹²⁷ Monsieur Philippe attachait une grande importance à l'intercession de la Vierge Marie (Ph. E.).

¹²⁸ Nouvelles éditions Dangles, Paris, 1953 et années suivantes.

¹²⁹ Voir pages 107, 108, 109 et renvoi 1 page 180 (Ph. E.).

¹³⁰ C.-à-d. en chirurgie. (Ph. E.)

¹³¹ L'un des fils d'Hector Durville et qui devint un célèbre auteur, éditeur et magnétiseur (Ph. E.).

¹³² Ce fut également ma réaction personnelle (comme aussi celle de Madame Lalande), et la première édition du présent ouvrage est née de l'indignation motivée par certains crachats posthumes qui déshonorent leurs modernes auteurs... (Dr Philippe Encausse).

¹³³ Ces quelques lignes sont une bien émouvante confession de Papus (Ph. E.).

¹³⁴ Phaneg et Sédir évoluèrent rapidement vers le mysticisme dès qu'ils eurent approché le Maître. Il convient de rendre ici un juste hommage au dévouement et à l'altruisme dont ils firent preuve, envers l'humanité souffrante, jusqu'à ce que leur dernière heure fut venue sur cette planète.

L'Entente amicale évangélique pour Phaneg. Les Amitiés Spirituelles pour Sédir furent des Centres où l'enseignement du Maître fut pieusement et fidèlement entretenu... Quant aux livres de Sédir, ils sont à recommander à ceux qui cherchent, à ceux qui doutent, qui désespèrent qui ont besoin d'être soutenus, à tous ceux qui croient en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

¹³⁵ Paul Sédir semble avoir agi de même dans son livre Initiations fait état d'un certain « Andréas »...

La table des matières de ce remarquable et célèbre ouvrage de 316 pages — réédité récemment, est la suivante — Etat d'âme. — Andréas. — Orientalismes. — L'enfant rachitique. — Prolétaires — Examen du Védanta. — Le Brahmane. — Le Douracapalam. — L'Evocation brahmanique. — Réconforts. — Le Spiritualiste. — Le Magnétiseur. — L'Union des Spiritualistes. — Incertitude. — La Vision du Mental. — A Plaisance. — L'Homme attaché à la terre. — La Momie. — Le Premier Mai. — Les Invisibles. — La Vigne. — Avalanche dans l'Himalaya. — La Probation. — Le Tigre. — La Prière. — Le Phap. — L'Aviation. — A la Cour. — Vers l'Initiation Christique. — La Babel spiritualiste. — Théophile. — Les Comètes. — L'Inondation. — Le Chinois. — La Pyramide. — L'Ave Maria. — La Vierge. — Le Louvre. — A Compiègne. — Noël. — Antibes. — La Bataille. — Résurrection. (Ph.E.).

¹³⁶ Voir page 344.

¹³⁷ Une troisième a été publiée à Lyon (Editions Derain). Les exemplaires sont, de nos jours, en dépôt exclusif chez Dervy - Livres.

A signaler d'autre part l'édition toute récente d'un remarquable ouvrage sur « Cagliostro » dont l'auteur est F. Ribadeau Dumas. Un volume, illustré, de 264 pages. Arthaud, éditeur. Paris 1966.

¹³⁸ Habituellement le Maître avait les yeux marron, mais, à maintes reprises, il s'est présenté à plusieurs personnes avec des yeux d'un bleu splendide. (Ph. E.).

^[39] Dans ce même ouvrage J. Bricaud signale un article de Papus, publié dans l'Initiation du mois de mars 1896 et où, en termes voilés, il est question du Maître et de sa mission, d'après J. Bricaud. Mais certains intimes de Papus ont émis l'hypothèse que c'était de Papus lui-même qu'il s'agissait, ce que je ne crois pas. En effet, non seulement cet article est dédié au Maître Philippe, mais, d'autre part, Papus était des plus modestes depuis sa rencontre avec le Maître, et il ne se serait pas permis de parler ainsi de lui-même. Enfin, un certain nombre de détails fournis évoquent la radieuse et puissante personnalité du Maître... Dans ces conditions, pourquoi chercher la complication. Une explication plus ou moins ardue alors que la vérité est si simple ? Cet article, reproduit ci-après, était intitulé : « L'Incarnation de l'Elu » :

« Sur un fond d'un bleu sombre, je vois un merveilleux paysage astral où chaque être, chaque plante se distinguent par une lumière très douce qu'ils émanent. Puis je vis apparaître une longue théorie d'Esprits lumineux dont le visage indiquait une grande douleur. Tout en avant, un être voilé venu d'un monde supérieur enveloppait de sa lumière éclatante un autre Esprit dont on devinait l'élévation à son intense rayonnement. C'était là le groupe des ancêtres venant présider à la mort sur le plan astral et à la naissance sur le plan matériel d'un fils chéri entre tous les fils de l'homme.

« Alors il me fut permis d'entendre en mon humble esprit la voix de l'être ailé, et cette voix disait : « Parvenu au terme de ton ascension, ta prière s'est élevée jusqu'au trône de l'ineffable, et tu as demandé de souffrir encore, toi dont la souffrance s'était éloignée ; tu as imploré la descente dans la sombre matière physique, toi dont la matière était définitivement illuminée ; et tu as dit : O Père céleste, O Vierge dominatrice des constellations, permets-moi, maintenant que le cycle de mes personnelles douleurs est terminé, de redescendre et de souffrir encore pour ceux qui te méconnaissent et qui meurent en leur âme pour ne t'avoir point senti... »

« Ta prière, créature belle entre les créatures, fut alors élevée à l'existence réelle par une larme de la céleste Vierge, et je naquis, et je reçus l'ordre d'être ton idéal et ton ami alors que les barrières corporelles briseraient tes lumineuses émanations.

« Ecoute...

« Voici le Destin créé par ta demande et que le Père veut te rerevéler quand il est temps encore.

« C'est sur la plus terrible des planètes que ton corps naîtra, et le sombre Destin à qui tu declares la guerre par ton sacrifice sublime, demande que les obstacles les plus grands se dressent devant ta volonté. Tu naîtras pauvre et humble, condamné à l'humiliation et aux taches les plus rudes. Les pouvoirs que te confère ta décision, nul ne peut te les arracher ; mais ils seront vains pour toi et pour tes proches, et tu seras incapable de commander à l'esprit de ton propre enfant, alors que tu auras tout pouvoir sur les étrangers, et ce sera encore là une source d'humiliation car les aveugles diront : « Regardez donc ce trompeur qui prétend guérir les autres et qui ne peut pas empêcher la maladie et la mort d'atteindre ses enfants ! ». Car telle est la loi, l'Humanité t'appartient, mais ta famille appartient intégralement, ainsi que ton corps, à ton ennemi, le Destin.

« Il est temps encore, O mon Créateur ; détruis-moi par un nouveau désir, et l'image de ton incarnation sera détruite et tu resteras au milieu des tiens.

« Tous les cœurs des ancêtres émirent de suppliants désirs à ce moment, et, cependant, l'esprit du Sacrifié dit : « Je prierai Dieu de me donner la force de l'aimer toujours et je supporterai la raillerie des hommes ».

« Alors, la voix de l'Etre ailé reprit :

« Ce n'est pas tout encore ; les créatures du Destin, les méchants te traîneront devant les tribunaux des hommes et, là, ton ennemi se dressera et te dira : « Dis l'origine de tes pouvoirs ; montre à tes juges qui tu es ; aie la fierté de leur dire combien tu leur es supérieur, et je m'allierai à toi et je les écraserai, et tu sortiras du tribunal avec l'auréole des prophètes et des rois, et les riches seront tes esclaves et te couvriront d'or. Si tu refuses, c'est la condamnation humiliante et sans recours... Ce sont les pleurs et les angoisses de tes proches ».

« Que répondras-tu à ton ennemi ?

— Que Dieu m'accorde cette terrible épreuve et je dirai au Destin : « Je suis né dans la pauvreté et c'est par l'humilité que je veux progresser. Tu m'offres la puissance issue de l'orgueil, et c'est par ce piège que tu saisis dans le principe le Désir d'Adam. Arrière ! Trompeur, et que la condamnation du tribunal des hommes disant que les hommes ne m'ont pas donné le droit de guérir, vienne, et elle sera reçue et je la recevrai avec reconnaissance, si elle peut servir à l'évolution de l'esprit de mes juges. Car, dans le monde des hommes, je suis le serviteur des lois des hommes, et je m'inclinerai avec respect devant elles. Je suis venu pour les ignorants et pour les pauvres ; qu'ai-je besoin de l'or et des compliments des riches !... Que ma souffrance soit bénie en notre Père ».

« Alors l'Etre venu des cieux supérieurs dit encore : « O mon créateur, tu n'as pas voulu me priver de l'existence que m'a donnée ton désir de souffrir de nouveau. Sois béni et écoute encore ma voix :

« Oui, tu seras un humble, et cette humilité même sera la preuve de ta grandeur aux yeux des voyants ; car les humbles seuls sont marqués du sceau de l'agneau, et les orgueilleux sont marqués du sceau de la fausse lumière. Tu enseigneras aux hommes la certitude de la bonté de Dieu et le mépris de la volonté, et tu seras écouté par les pauvres et les élus. — Va, mon créateur aimé, descends dans la matière et, quand tu rentreras triste et découragé, appelle-moi et je te servirai comme les anges ont jadis servi notre Christ dans le désert. Va et dis aux élus qui te demanderont la clé de ton pouvoir : « Je ne suis rien, je suis moins que rien, mais j'ai un Ami bien puissant qui m'apprend à souffrir et à prier... Va et sois béni... »

« Et il ne me fut pas permis d'écrire le mystère de cette incarnation quand onze élus passèrent par le soleil pour accompagner Celui qui revenait volontairement sur la terre ; et les onze arrivèrent au soleil cinq années après la moitié du siècle ».

PAPUS.

^[40] Le philosophe André Lalande, professeur honoraire à la Sorbonne, président honoraire de la Société française de Philosophie, l'Académie des Sciences morales et politiques est mort, à Asnières, en décembre 1963. (Ph. E.).

- ¹⁴¹ L'article de Pierre Mille ainsi mis en cause par Papus était un reportage peut-être spirituel, mais certainement partial et quelque peu malveillant, publié dans le Temps du 23 novembre 1904. Cet article relatait une visite de Pierre Mille à l'hôtel particulier « discret, un peu triste et vieillot » où opérait ce « Cagliostro redivivus », ce « Zouave Jacob pour têtes couronnées » (Pierre Mille scribit).
- ¹⁴² L'Ecole mère, dont Papus était le directeur adjoint, avait été fondée, à Paris, par le célèbre magnétiseur et psychiste Hector Durville (le père de l'éditeur et de l'écrivain spiritualiste le regretté Henri Durville).
- ¹⁴³ Cette émouvante mise au point de Papus complète celle dont il est fait état pages 46 et 47 (Ph. E.).
- ¹⁴⁴ Il s'agissait de M. Philippe (Ph. E.).
- ¹⁴⁵ A rapprocher de « S. I. » (Supérieur Inconnu) 3^e degré au sein de l'Ordre Martiniste fondé par Papus. (Ph. E.).
- ¹⁴⁶ Voir page 104.
- ¹⁴⁷ Les autres Supérieurs Inconnus étaient recrutés parmi les Grands Ducs et les Conseillers d'Empire.
- ¹⁴⁸ Louis Dorbon, éditeur.
- ¹⁴⁹ Pervonotchalnya Swedenia po oocultismou sotchinenie. in-8° de pages. St-Pétersbourg, 1904.
- ¹⁵⁰ M. Paléologue donne ici, à Papus, le titre qui était réservé à M. Philippe, le « Maître spirituel » de Papus.
- ¹⁵¹ La révolution éclata en 1917 (Ph. E.).
- ¹⁵² Voir page 20.
- ¹⁵³ J'ai retrouvé dans les archives de Papus une note manuscrite de M. Philippe ainsi rédigée : « Respectueux souvenir de reconnaissance à son Altesse Impériale le Grand-Duc Nicolas pour le grand honneur fait à un homme simple par la visite de Mme... Notre ami M. Pouchkine apportera un mot complémentaire de celui qui vous prie de le considérer comme Votre bien dévoué serviteur en N.S.J.C. »
- ¹⁵⁴ Voir page 91.
- ¹⁵⁵ Il aurait été fait état, à l'époque, d'une simple « grossesse nerveuse » (Ph. E.).
- ¹⁵⁶ Il a été également fait état de cette guérison miraculeuse dans un article de M. Sylvestre Boulanger (La France au Combat du 31 mai 1948). (Ph. E.).
- ¹⁵⁷ Ouvrage aussi intéressant que rare. (Mis à l'index par les Autorités allemandes, pendant l'occupation, lors de la dernière guerre). (Ph. E.).
- ¹⁵⁸ Somme importante en 1902 où le franc n'avait pas encore été... dévalué et pour cause.
- ¹⁵⁹ En voici la table Des matières :
- Le syndicat anglo-allemand... 1. — L'Etat-major... 13. — L'empereur Nicolas II... 35. — Les grands-ducs... 58. — La police russe en Russie... 76. — La police russe à Paris... 94. — Le Tsar et le Transvaal... 110. — L'administration... 139. — Les Ministères... 157. — L'Université... 169. — La presse... 186. — La société russe... 200. — Les sectes religieuses... 218. — La poste... 233. — Japon et Russie... — La révolution possible... 200. — La contre-révolution... 270. — La Russie d'aujourd'hui... 282. — Epilogue... 299 à 309.
- ¹⁶⁰ Souligné par Ph. Encausse.
- ¹⁶¹ Outre la voiture Serpollet le Maître reçut en don deux magnifiques lévriers nommés « Outechaï » (consolation) et « Plitza » (oiseau). Voir page 114 (Ph. E.).
- ¹⁶² Il n'y eut pas d'« adieux tragiques » entre les souverains et M. Philippe comme en témoigne cette lettre touchante et pleine de douleur adressée par la Grande Duchesse Militza au docteur Lalande, gendre du Maître, au reçu de la triste nouvelle du décès de M. Philippe, le 2 août 1905 :
- « Nous sommes tous réunis et vous adressons ainsi qu'aux siens toute notre sympathie ; votre douleur est bien la nôtre. Vous savez que l'affection était et restera sans bornes. C'est au nom de tous que je vous prie instamment de nous considérer toujours vos amis les plus vrais, les plus dévoués ».
- ¹⁶³ L'Empereur d'Allemagne Guillaume II (Ph. E.).
- ¹⁶⁴ Il s'agissait de Raspoutine. (Ph. E.).
- ¹⁶⁵ « L'impulsion donnée par le Maître Philippe, le Dr Papus et la Loge martiniste de la Cour fut, je l'ai dit, la principale raison pour laquelle le Tsar resta, au milieu de toutes les intrigues et de toutes les influences pernicieuses, toujours fidèle à la France et à l'alliance franco-russe ». (J. Bricaud, Le Maître Philippe. Chacornac, éditeur, 1926).
- ¹⁶⁶ Il avait prévu sa mort pour 1916. « Je ne survivrai pas à la nouvelle année » avait-il écrit à un proche, au début de décembre 1916. Et il fut assassiné par le prince Youssoupow le 17 décembre 1916.
- ¹⁶⁷ A citer, entre autres documents, « Raspoutine, mon Père », par Maria Raspoutine in *Candide* (août-septembre 1963) et le livre publié chez Albin Michel, en 1966, où, fille aînée du staretz, elle s'efforce de réhabiliter la mémoire de son père (Ph. E.).
- ¹⁶⁸ Dans un important article publié dans le n° 3 (juillet-août-septembre) de 1979 de la revue L'INITIATION (nouvelle série) l'historien et docteur ès lettres Robert Amadou a étudié en toute impartialité le cas Raspoutine... Sous le titre « Raspoutine en appel » et à propos, entre autres, du célèbre jugement (reproduit ci-dessus) porté par Papus il fait la remarque suivante qui, elle aussi, retiendra l'attention : Papus rendit sur lui (Raspoutine) « un jugement qu'on lit souvent à contre-sens, c'est-à-dire comme s'il reprenait les accusations vulgaires de luxure, de gourmandise et d'avarice, d'orgueil ».
- « Mais les attendus de Papus manifestent une autre profondeur et confirmeraient plutôt, au cas de Raspoutine, ce que nous entrevoyions du rôle des Amis de Dieu. Raspoutine portant les péchés de son peuple ressemble au bouc émissaire mais ne serait-ce pas en imitation, partie forcée, partie assumée, de l'Agneau divin ? » (...) Mais, alors, les coupables ne seraient-ils pas les soi-disant justiciers et quel sang serait retombé sur eux ! » (fin de citation).
- ¹⁶⁹ Voir page 220 le portrait de V.-E. MICHELET.
- ¹⁷⁰ Souligné par Ph. Encausse.

^[71] Le MARTINISME dont Papus était le Grand Maître de l'Ordre. (Ph. E.). Le passage en italique est souligné par Ph. Encausse.

Fondé en 1887-91 par le docteur Gérard ENCAUSSE-PAPUS, l'Ordre Martiniste moderne a connu, jusqu'à la « mort » du regretté vulgarisateur de l'Occultisme, survenue en 1916, un développement considérable. L'Ordre Martiniste de Papus était, en effet, représenté tant dans la vieille Europe qu'en Afrique, aux Etats-Unis et en Amérique du Sud. Son influence s'exerçait aussi bien parmi les humbles que sur les marches de certains trônes et non des moindres... Grâce à lui, les idées spiritualistes gagnèrent en terrain précieux à une époque où le Matérialisme donnait l'impression d'être sur le point de triompher.

Dans tous les cœurs où il a une fois pénétré, le Martinisme papusien a permis de réaliser les possibilités d'altruisme qu'ils avaient en eux. Il a sauvé du doute, du désespoir et parfois même du suicide bien des esprits, tant il est vrai que la Lumière traverse les vitres, même quand elles sont ternies, et qu'elle illumine toutes les ténèbres physiques, morales ou intellectuelles.

Dans son ensemble, l'Ordre Martiniste de Papus était surtout une école de chevalerie morale s'efforçant de développer la spiritualité de ses membres tant par l'étude d'un monde encore inconnu dont la science positive n'a pas, jusqu'ici déterminé toutes les lois, que par l'exercice du dévouement et de l'assistance intellectuelle, et par la création, en chaque esprit, d'une Foi d'autant plus solide qu'elle était basée sur l'observation et sur la science.

Le Martinisme de Papus constituait donc une chevalerie de l'altruisme opposée à la ligne égoïste des appétits matériels, une Ecole où l'on apprenait à ramener l'argent à sa juste valeur de rang social et à ne pas le considérer comme un influx divin, enfin un Centre où l'on s'efforçait à demeurer impassible devant les tourbillons positifs ou négatifs qui bouleversent la Société.

Ouvert aux hommes, comme aux femmes, de bonne volonté, le Martinisme est un Groupement initiatique possédant une doctrine philosophique et mystique, une méthode de travail à la fois individuelle et de groupe, une ligne d'inspiration sur laquelle chaque intelligence doit travailler selon ses possibilités.

Ses buts sont de constituer une chevalerie mystique et ésotérique afin de lutter — chaque membre dans sa sphère — au nom des principes qui nous dirigent, en faveur du Spiritualisme contre l'abêtissement, et de contribuer à l'avènement d'un monde où les valeurs spirituelles reprendront leur place véritable, en dehors de toute question raciale, de toute idéologie politique ou de toute formation religieuse.

La plus grande tolérance ou mieux, l'esprit de compréhension le plus large est de rigueur

L'Ordre Martiniste comprend des adhérents simples et des « initiés » répartis en deux degrés probatoires et un grade terminal. Ce grade, celui de S.I. ou « Supérieur Inconnu » n'est accordé qu'aux membres s'en montrant dignes tant par leur habituel comportement dans la vie courante que par leurs connaissances particulières (doctrine et œuvres de Louis Claude de Saint-Martin et de son premier Maître : Martines de Pascuallis - Tradition occultiste) et générales, et leur adhésion aux principes de l'Ordre Martiniste. Seul le grade de Supérieur Inconnu (encore appelé « Serviteur Inconnu »), peut conférer, dans certaines conditions, le droit et le pouvoir d'initier, selon la Tradition.

Conformément aux directives de Louis-Claude de Saint-Martin et à celles, ultérieures, de Papus, la femme est admise à égalité absolue avec l'homme (l'un étant le complémentaire de l'autre) dans l'« Ordre martiniste » fondé en 1887-91 par Papus et qui a « retrouvé force et vigueur » pleines et entières en 1952.

Le Martinisme est une chevalerie chrétienne ou, si l'on préfère, il est une ligne chevaleresque de perfectionnement individuel et collectif. Il doit donc tendre à n'être composé que de parfaits serviteurs et successeurs des véritables Maîtres du Mouvement : les premiers Supérieurs Inconnus dont, entre autres, Louis-Claude de Saint-Martin, encore appelé le « Philosophe Inconnu », qui naquit le 18 janvier 1743 à Amboise (Indre-et-Loire) et mourut le vendredi 14 octobre 1803 à Aulnay (Seine).

*
* *

Les demandes de renseignements et d'adhésions doivent maintenant être adressées à mon cher et dévoué successeur, le nouveau (depuis octobre 1979) président de l'Ordre : M. Emilio LORENZO, ingénieur informaticien, 3, rue de la Gruerie, 91190 Gif-sur-Yvette (Ph. E.).

^[72] Hypothèse exprimée dans un article consacré à Saint-Yves d'Alveydre Ancêtre de la Synarchie par la revue antimaçonnique Documents maçonniques dans son numéro de février 1944. Cet article non signé, est dû vraisemblablement à la plume de Marquès-Rivière.

^[73] Voir documentation complémentaire pages 356 et 357.

^[74] En effet, M. Philippe savait fort bien que le personnage en question était un policier chargé de l'espionner ! Il en avait parlé à Papus.

^[75] Le nom véritable était « Chapas » et non « Chappas ». (Ph. E.)

^[76] Si l'on s'en rapporte à certains souvenirs publiés à son sujet par des disciples dont la bonne foi ne fait aucun doute (Ph. E.).

^[77] Voir pages 172 et 190.

^[78] Sa fille Victoire, épouse Lalande, mourut à l'Arbresle, le 29 août 1904, à l'âge de 25 ans. « Elle est partie, disait M. Chapas à Alfred Haehl, pour préparer le ressouvenir ». Dans ses notes, Paul Sédir écrit : « Le jour où elle mourut une fille naissait à Haehl. M. Philippe donna ici un exemple extraordinaire : son gendre, sa belle-mère, sa femme demandaient à genoux la guérison. M. Philippe leur répondit : « La volonté du Ciel est qu'elle s'en aille mais, pour vous prouver que le Ciel peut tout, elle ira mieux deux jours mais le troisième, elle reviendra à l'état où elle est en ce moment. ».

« En effet, ajoute P. Sédir, elle se leva subitement le lundi... Dans la nuit du mercredi elle retomba ».

^[79] Il passait de longues heures au 60, boulevard de Clichy, dans le 18^e arrondissement, où habitaient mes parents et où il fit beaucoup de bien à de nombreux malades. Bien que l'appartement fût très sombre et peu confortable, Papus tint à le conserver jusqu'à sa mort en souvenir du Maître.

^[80] L'épouse de P. Sédir (Ph. E.).

^[81] « Sédir » était le pseudonyme de Yvon Le Loup. (Ph. E.)

^[82] Cf. pages 171, 172, 206.

^[83] M. Philippe fut inhumé le 5 août au cimetière de Loyasse dans une tombe où reposaient déjà des membres de la Famille Regny et Landar. La tombe est l'avant-dernière de l'allée n° 1, à droite. Elle est toujours fleurie, car nombreux sont les fidèles du Maître qui viennent s'incliner pieusement devant sa dépouille physique. Cette tombe est un lieu de pèlerinage et, lors de mes visites du mois d'août 1947, du mois de mars 1954, du mois d'août 1957 et d'années ultérieures j'y ai ressenti une impression extraordinaire de douceur et d'amour...

Le cimetière de Loyasse n'est pas très éloigné de la célèbre basilique de Fourvière. On y accède aisément en prenant, près de la basilique, la rue Roger-Radison (nom d'un résistant assassiné par les envahisseurs nazis en 1944) puis le chemin de Loyasse.

^[84] J'ai eu personnellement, l'occasion d'être l'objet d'une manifestation du Maître. C'était en 1924 ; atteint d'une mauvaise plaie à un pied j'étais fort mal en point et les médecins, appelés trop tardivement à mon chevet, redoutaient une septicémie. C'est alors que ma chère maman qui était un médium extraordinaire et que, de son vivant, M. Philippe honorait de son affection et de son amitié, vit le Maître. Il lui ordonna de placer, le soir même, sur la plaie, une certaine photographie qu'il lui avait donnée peu avant sa mort. Il lui dit textuellement : « Ton fils Philippe sera guéri ce soir. La piqûre sera faite par un chirurgien adroit à partir de minuit ».

A une heure du matin, je ressentis, à l'endroit précis où était fixée la photo du Maître, une chaleur intense suivie d'une douleur aiguë causée comme par un coup de bistouri. Aussitôt, un flot de pus se répandit et ce, pendant de longues minutes. Deux jours après j'étais complètement rétabli, à la grande surprise des deux médecins qui s'occupaient de moi et qui étaient si pessimistes.

^[85] L'Association des « Amitiés Spirituelles » groupe toutes les personnes de bonne volonté qui reconnaissent le Christ comme le seul Maître de la vie intérieure et l'Evangile comme la vraie loi des consciences et des peuples.

Il ne s'agit ni de fonder une religion nouvelle ni de créer une secte de plus. Les membres de ce groupe respectent toutes les formes sociales ou religieuses ; ils estiment que rien n'existe qui n'ait sa raison et son utilité ; ils ne critiquent aucune opinion, mais ils veulent ne dépendre que du seul Christ. Ils sont persuadés qu'une évolution collective réelle ne peut s'obtenir que par la réforme individuelle et que toutes les difficultés terribles qui, aujourd'hui, menacent le monde occidental seraient vaincues si la majorité des individus, à tous les degrés de l'échelle sociale, accomplissaient tous leurs devoirs.

La Société des « Amitiés Spirituelles », fondée par Sédir, a été déclarée en 1920 (insertion au « Journal Officiel » du 16 juillet 1920, n° 159-364). Objet : Association chrétienne libre et charitable.

Envoi des statuts sur demande.

Des permanences ont lieu aux adresses de nos Comités et de nos Correspondants que l'on peut demander au Centre, 5, rue de Savoie, Paris (6). On y reçoit gratuitement toute personne désirant obtenir un renseignement sur les matières religieuses et philanthropiques.

Bibliothèques. — Plusieurs de nos Comités ont organisé un service gratuit de prêt de livres. — Entretiens familiaux : Les causeries sont données dans chaque Comité à des dates fixées. — Réceptions individuelles : Les directeurs de nos permanences reçoivent individuellement les personnes qui le désirent, sur rendez-vous. — Conférences : A Paris, en province, à l'étranger, selon les possibilités. L'entrée de ces conférences est toujours libre.

(Documentation extraite du « Bulletin des Amitiés Spirituelles »). (Ph. E.).

^[86] Cf. la revue l'« Initiation », n° 1, 1963 : Paul Sédir, par Jean Bourciez, un article remarquable écrit avec beaucoup de savoir, de talent et de cœur (Ph. E.).

Lire également l'ouvrage pieusement consacré à Sédir, l'homme et l'œuvre par les « Amitiés Spirituelles », rue de Savoie, Paris-6. 1971 - 176 pages avec illustrations et documents inédits (Ph. E.).

^[87] Quelques Amis de Dieu. En vente, 5, rue de Savoie, Paris (6), à la Bibliothèque des Amitiés Spirituelles.

^[88] Le pseudonyme de « Sédir » a été tiré, par Yvon Le Loup, de l'ouvrage de Louis Claude de Saint-Martin intitulé : Le Crocodile. Il s'agit d'un personnage symbolisant l'homme de foi. (Ph. E.).

^[89] Les Saints. Jeanne d'Arc. Blaise Pascal. Le Curé d'Ars (Ph. E.).

^[90] Souligné par Ph. Encausse.

^[91] Souligné par Ph. Encausse.

^[92] Un familier du Maître a précisé, par ailleurs, que M. Philippe conseillait l'obéissance aux lois de Dieu et aux enseignements de l'Evangile et, qu'en ce qui concernait les lois civiles ou ecclésiastiques, il conseillait simplement le respect. A ce sujet, voir p. 331 (Ph. E.)

^[93] Le Maître eut plusieurs laboratoires. L'un était installé dans sa propriété de l'Arbresle (à côté de la maison d'habitation proprement dite) ; un autre se trouvait place Colbert à Lyon. Mais le plus important fut celui installé au n° 6 de la rue du Bœuf, au rez-de-chaussée, laboratoire qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. (Voir page 372) (Ph. E.).

^[94] Souligné par Ph. Encausse.

^[95] Voir page 81. (Ph. E.).

^[96] Bulletin des Amitiés Spirituelles, avril 1933. — Emile Besson qui a quitté ce monde le 29 décembre 1975 dans sa 91^e année, habitait chemin de Savigny à l'Arbresle (Rhône). C'est lui qui était l'animateur du « Bulletin des Amitiés spirituelles » dont l'adresse parisienne est 5, rue de Savoie, 75006 Paris (Ph. E.).

^[97] De son vrai nom « Mauchel », l'un des plus fidèles et premiers compagnons de Papus. Décédé en 1936. Voir sa photographie page 221 (Ph. E.).

^[98] C'est en 1889 que Sédir fit ainsi la connaissance de Papus comme le rappelle cet « envoi d'auteur » manuscrit de Sédir à Papus sur la page de garde du livre Les Rêves : « A Papus, pour le 20^e anniversaire de mes premières rencontres avec lui, rue de Trévise — 1909. (Ph. E.).

[109](#) Je suis personnellement bien placé pour savoir que Papus n'était pas un homme d'argent et qu'il distribuait autour de lui la plus grande partie de celui qu'il gagnait comme médecin. En effet, après sa mort, mon existence matérielle a été assez pénible... Ce fut d'abord grâce au dévouement et aux sacrifices du docteur Lalande (Marc Haven) et de Mme que je fus à même de poursuivre pendant plusieurs années mes études au lycée Hoche, à Versailles. Ensuite, il me fallut me « débrouiller » par moi-même et, en dehors de mes études au P.C.N., puis à la Faculté de Médecine, être « homme d'équipe » au théâtre du Châtelet ou contrôleur au théâtre Moncey, puis représentant en lingerie et enfin journaliste sportif, pour augmenter les ressources nécessaires à la vie quotidienne. Je ne regrette d'ailleurs aucunement cette phase de mon existence, car elle fut riche d'enseignements de toutes sortes pour moi, ce que Papus avait certainement prévu. (Ph. E.).

[100](#) Ce fut le cas, entre autres, de René Guénon. (Ph. E.).

[101](#) A une certaine époque, Sédir s'était adonné à la magie pratique. Pendant deux ans, il utilisa ce cabinet à cet effet. (Ph. E.).

[102](#) C'était au n° 20.

[103](#) C'est par le communiqué ci-après, publié dans le numéro du mois de janvier 1909 de l'Initiation, que fut annoncée la démission de Sédir en ce qui concerne l'Ordre de la Rose-Croix Kabbalistique : « Le Suprême Conseil de l'Ordre de la Rose-Croix Kabbalistique nous informe qu'il a reçu récemment et accepté la démission de M. Sédir, qui se retire pour des motifs de convenance personnelle ». (Ph. E.).

[104](#) Sa rencontre avec le Maître Philippe (la première en juillet 1897 et la suivante, en 1898, à Lyon) (Ph. E.).

[105](#) Ce cimetière se trouve à Montmartre, rue Lucien-Gaulard, près de la place Constantin-Pocqueur (métro le plus proche : station « Lamarck »), Paris-18. (Ph. E.).

[106](#) Les livres écrits par Paul Sédir sont en vente aux « Amitiés Spirituelles », 5, rue de Savoie, Paris (6-).

A citer, entre autres ouvrages de Sédir, INITIATIONS où il est fait état, sans le nommer, de M. Philippe.

Ouvrages de Paul Sédir, actuellement en vente : La Prière. Les Rose-Croix. Initiations. Les Forces mystiques. Fragments. L'Enfance du Christ. Le Sermon sur la Montagne. Les Guérisons du Christ. Le Royaume de Dieu. Mystique chrétienne. La Voie mystique. Méditations pour chaque semaine. Les 7 Jardins mystiques. Le Cantique des Cantiques. Le Sacrifice. L'Éducation de la Volonté. L'Énergie ascétique. Le Devoir spiritualiste.

[107](#) Qui devait être tué au cours de la grande guerre. (Ph. E.).

[108](#) Exact. (Ph. E.).

[109](#) Fondée par Papus (Dr Gérard Encausse) en 1888 et publiée de 1888 à 1914, la revue L'Initiation était l'organe vivant qui réunissait tous les rénovateurs des sciences hermétiques, les protagonistes de toutes les révélations de la science unique : Stanislas de Guaita, Péladan, Barlet, Matgioi, Marc Haven, Sédir, de Rochas, Chamuel entre autres personnalités groupées autour de Papus.

Depuis ce temps, des esprits d'élite en sont venus, de toute part, aux études qu'elle poursuivait et qui, dédaignées alors, n'intéressaient qu'un petit nombre...

La nouvelle série de l'Initiation, publiée depuis 1953, se propose de reprendre et de poursuivre cette création papusienne en étudiant toutes les branches de la connaissance ésotérique.

Enfin, organe officiel de l'Ordre Martiniste qui, sous l'impulsion du fils de Papus, aidé de quelques amis fidèles, a repris en 1952 une activité en rapport avec les temps modernes, l'Initiation est l'indispensable trait d'union entre tous ceux qui ont à cœur de suivre, dans ce domaine également, la ligne tracée antérieurement par le fondateur de l'Ordre Martiniste.

Pour tous renseignements complémentaires, écrire au docteur Philippe Encausse, 6, rue Jean-Bouvier, 92100 Boulogne-Bitancourt, France.

[110](#) Le Maître, en parlant de M. Jean Chapas qu'il avait désigné pour lui succéder, disait : « le caporal ». (Ph. E.).

[111](#) Le Martinisme. (Ph. E.).

[112](#) Ce nom de baptême fut trouvé de la façon suivante par M. Philippe : Le 26 mars 1899, le jour de la fête de M. Philippe, Gérard Encausse était présent. M. Philippe lui demanda si le Martinisme avait pour but l'aide mutuelle ? Sur la réponse affirmative de Papus M. Philippe se tourna vers M. Chapas et lui dit textuellement : Dorénavant, caporal, tu appelleras ta fille « Martine ». (Ph. E.).

[113](#) Voir également page 333 (Ph. E.).

[114](#) Voici, en document intéressant également — et qui a été retrouvé par M. Robert Amadou en 1965 — le texte de l'attestation envoyée par le docteur Gérard Encausse (« Papus ») en faveur de M. Jean Chapas :

« Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, ex-chef du laboratoire d'Hypnothérapie du Dr. Luys à l'Hôpital de la Charité, Officier de l'Instruction publique et auteur de nombreux ouvrages sur les questions psychiques, certifie avoir étudié soigneusement depuis plusieurs années les procédés de M. Jean Chapas, de Lyon, pour le rétablissement des facultés morales affaiblies par le désespoir, le doute, la haine, etc, et les réactions produites sur les organes physiques par cet affaiblissement.

Le procédé employé par M. Chapas dérive de l'utilisation de la tension mentale et de la prière. Il est exactement du même ordre, comme origine, que les actions produites à Lourdes et Fourvière sous l'influence des prières collectives.

M. Chapas ne touche pas les personnes qui font appel à cette influence morale; il ne les endort pas, il ne leur fait pas de suggestion dans le sens médical du mot.

En toute conscience un médecin ne pourrait voir l'exercice de son art dans ces actions toutes morales et relevant de la Foi. Personnellement je dois à M. Chapas le rétablissement de l'équilibre moral chez des désespérés pour lesquels la médecine est sans effet.

A mon avis, il n'y a pas, dans ces procédés, lieu de s'émouvoir Pour un médecin car je n'y trouve aucun rapport avec l'exercice de la médecine. — Paris, le 23 décembre 1907. »

[115](#) Extrait du Bulletin des Amitiés Spirituelles (n° 113 - janvier 1978) (Ph. E.).

[116](#) A signaler d'autre part un émouvant article de Max Camis intitulé « Jean Chapas le Caporal » publié dans le n° 115 (juillet 1978) du Bulletin des Amitié Spirituelles (Ph. E.).

[117](#) J'ai, en effet, estimé de mon devoir de ne point passer sous silence ou de ne point tronquer plusieurs d'entre eux susceptibles de surprendre quelque peu certains lecteurs d'un naturel plus ou moins sceptique... Chacun d'entre nous est libre, bien sûr, de ses opinions dès l'instant qu'il ne cause pas de tort à autrui. Je ne désire donc pas imposer mes croyances, mes conceptions propres à qui que ce soit dans ce troublant domaine comme en d'autres et il appartiendra à chaque lecteur de se faire, en toute honnêteté, en toute liberté, une opinion personnelle.

[118](#) Voir page 385 (Ph. E.).

[119](#) A l'occasion d'un pèlerinage — le 2 août 1957, anniversaire de la « mort » du Maître — quelques disciples parisiens et moi-même avons été reçus d'une façon charmante au Clos Landar, par Marie Dosne-Lalande, dans cette propriété de l'Arbresle où il a laissé tant de souvenirs. Nous avons tous ressenti une impression inoubliable tant à l'intérieur d'une certaine pièce que près de l'étang où il aimait à méditer, à se recueillir, et sur la grande terrasse, entre autres lieux...

[120](#) Action à distance (Ph. E.).

[121](#) Voir page 251 et 286 (Le double).

[122](#) Cette thèse était dédicacée comme suit :

A son Eminence le Doyen de la faculté de médecine de l'Université américaine de Cincinnati. — A ma chère Mère Marie Vachod, amour filial. — A mon affectueux père Joseph Philippe. — A ma chère sœur Clotilde Philippe. — A mon dévoué frère Hugues Philippe. — A ma bien-aimée Epouse. — A ma brave belle-mère. — A mon cher Enfant. — A mon oncle Hugues Vachod. — A ma chère Tante et à leur Fils. — Au cher Ami Mathieu Marieus. — A mon ami Bernard Félix. — à mon excellent ami P. Baily. — Au savant docteur Radier. — A l'habile docteur Picquet. — Au bon ami Joron Joannes. — A mon cher collègue Claude-André Burnichon. — A l'illustre docteur et ami Surville, de Toulouse. — Au savant docteur Georges-Monret de Toulouse. — A mon ancien collègue le docteur Fitte, de Berat. — Au grand philanthrope Godefroy Gairaud, Consul du Portugal à Carcassonne. Au célèbre professeur polyglotte le Commandeur Grégoire Laureani, de Messine. — Au praticien humanitaire le Commandant Baron Marc Papi, de Marseille »

Nizier PHILIPPE.

[123](#) Funiculaire de Lyon.

[124](#) Le pont fut effectivement détruit par les envahisseurs hitlériens en 1944. (Ph. E.).

[125](#) Le président de la République fut assassiné à Lyon, par l'anarchiste Caserio. en 1894 (Ph. E.).

[126](#) Certains passages ont été soulignés par moi-même (impression en italique).

[127](#) Sauf erreur de ma part, la dernière séance du Maître, rue Tête d'Or, eut lieu le samedi 19 novembre 1904. Il y exalta, entre autres qualités, la persévérance dans la prière. (Ph. E.).

[128](#) Alors que M. Philippe avait une forte fièvre son chien Pyrame lui apportait son bouillon. (Ph. E.).

[129](#) Souligné par Ph. Encausse.

[130](#) Souligné par Ph. Encausse.

[131](#) Il ne s'agit pas, bien sûr, d'argent mais de la mise en pratique de la loi d'Amour envers le prochain (Ph. E.).

[132](#) Souligné par Ph. Encausse.

[133](#) M. Philippe utilisait régulièrement ce genre de pipes. Voir photographies pages 216 et 362 (Ph. E.).

[134](#) Voir pages 193 et 286 (Ph. E.).

[135](#) Souligné par Ph. Encausse. (Voir page 344).

[136](#) Voir la lettre de M. Chapas reproduite page 21.

[137](#) Voir page 353, le texte de Papus sur « la Souffrance » (Ph. E.).

[138](#) M. Philippe avait obtenu de tels résultats et bien d'autres d'ailleurs mais... Il avait vraiment. Lui, la Foi. (Ph. E.).

Lire, page 199, l'anecdote du paysan et de la porte.

[139](#) Cette expression de Jésus, qui fut largement répandue autrefois, avant la guerre de 1914-1918, par le guérisseur parisien Saltzman, est due à un artiste hongrois du nom de Semiechen, qui a eu la possibilité de réaliser ce portrait à la suite d'une vision dont il fut gratifié. (Ph. E.).

[140](#) Il existe, à ce sujet, une documentation mise au point par Paul Sédir mais qui n'a jamais été publiée. Seuls quelques rares intimes en ont reçu copie à titre confidentiel. (Ph. E.).

[141](#) A signaler à ce sujet un curieux ouvrage de 220 pages (avec de nombreux dessins et photographies) publié en 1978 aux éditions Pierre Belfond, à Paris, et dont l'auteur est Georges Léonard. Le titre de ce document est : Ils n'étaient pas seuls sur la lune — le dossier secret de la N.A.S.A. — l'auteur affirme que la lune est habitée (Ph. E.).

[142](#) Exact. Voir page 193. (Ph. Encausse).

[143](#) A signaler la découverte de la pénicilline par le médecin britannique Alexander Fleming en 1929. Il fut honoré du « Prix Nobel » en 1945 (Ph. E.).

[144](#) L'ordre Martiniste fondé par Papus en 1887-1891 et qui a repris pleinement force et vigueur en 1952 n'est pas une « Société Secrète » mais un Ordre initiatique chrétien (Ph. E.).

[145](#) Voir page 392, les vers célèbres de Gérard de Nerval (Ph. E.).

[146](#) Des disciples du Maître Philippe ont précisé qu'il utilisait personnellement les paroles suivantes :

« Notre Père qui êtes aux cieux - Que votre nom soit sanctifié - Que votre règne vienne - Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel - Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien - Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés - Ne nous laissez pas succomber dans la tentation. - Mais délivrez-nous du Mal - Car c'est à vous qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire dans tous les siècles - Amen + »

Le 20 décembre 1965, le Vatican a donné son approbation au nouveau « Notre Père » qui devient, pour ceux qui estiment, en conscience, devoir modifier l'ancien texte :

« Notre Père qui es aux cieux,
Que ton nom soit sanctifié,
Que ton règne vienne,
Que ta volonté soit faite Sur la terre comme au ciel,
Donne-nous aujourd'hui Notre pain de ce jour.
Pardonne-nous nos offenses comme
nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés.
Et ne nous soumets pas à la tentation,
Mais délivre-nous du Mal.
Ainsi soit-il. »

[147](#) L'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère, la paresse (Ph. E.).

[148](#) Souligné par Ph. Encausse.

[149](#) Faites par M. PHILIPPE de 1893 à 1905. Voir également pages 273 (Guerre universelle), 287 Syphilis, 282 (les Juifs) (Ph. E.).

[150](#) Exact. Le pont Morand a, en effet, été détruit par les Allemands en 1944. (Ph. E.).

[151](#) Il convient de rappeler ici qu'une prophétie peut très bien ne pas être confirmée par les faits, les événements annoncés (« clichés ») pouvant être modifiés ou même annulés par l'action de la PRIÈRE, par la bonne volonté des hommes, par le sacrifice volontaire de certains Envoyés divins... (Philippe Encausse)

[152](#) Il s'agissait d'une maman qui était venue pour obtenir la guérison de son petit enfant. (Philippe Encausse)

[153](#) À propos de l'âge de la terre, l'hebdomadaire Paris-Match, en date du 5 novembre 1954, a fourni les intéressantes précisions suivantes (Ph. Encausse) : « L'âge des animaux préhistoriques est calculée d'après celui des terrains dans lesquels on a découvert leurs fossiles. Le problème pour les savants est de déterminer l'âge des différentes couches géologiques, donc l'âge de la Terre. Jusqu'il y a une trentaine d'années, on ne disposait que de deux méthodes pour le calculer :

1° L'étude des dépôts sédimentaires : l'importance de ces dépôts est en fonction du temps.

2° L'étude de la salinité des mers : on admet que les premières mers étaient douces; il est possible d'évaluer le temps nécessaire pour amener ces mers au degré de salinité actuelle.

Ces deux méthodes avaient donné pour l'âge de la Terre le chiffre de 300 millions d'années.

Tout est changé depuis qu'on emploie la méthode radioactive. Elle est fondée sur l'observation suivante : l'uranium, qu'on trouve dans l'écorce terrestre, se désintègre spontanément à une vitesse constante pour donner naissance à du plomb (Pb 206) et à de l'hélium; le rapport plomb-uranium dans le minerai permet de déterminer l'âge de ce dernier.

D'après cette méthode, on estime que la Terre possédait une écorce solide il y a environ 2 à 3 milliards d'années alors qu'auparavant elle était vraisemblablement à l'état gazeux.

La roche la plus ancienne qu'on ait examinée (archéen) accuse 1 750 millions d'années environ.

Plus près de nous, les ères géologiques sont ainsi évaluées :

Durée du primaire ; 400 millions d'années (règne des poissons);

Secondaire : 200 millions d'années (règne des grands reptiles);

Tertiaire : 40 millions d'années (règne des mammifères) ;

Quaternaire : 500 000 ans (règne de l'homme) ;

Ces calculs sont évidemment d'autant moins précis qu'on s'éloigne dans le temps. Ainsi, pour le quaternaire, l'approximation est de l'ordre du millier d'années, alors que pour le primaire, elle est de l'ordre du million, voire de la dizaine de millions d'années ».

Toujours à propos de l'âge de la Terre, il convient de compléter la documentation d'ensemble en faisant état de chiffres beaucoup plus récents que j'ai relevés dans l'intéressante mise au point publiée dans l'édition 1977 du QUID (Editions Robert Laffont, Paris) : « Age de la Terre (en années) : Jusqu'au XIX^e siècle on admettait que le monde avait été créé v. 4000 av. J.C. »

« Formation de la Terre v. 4 600 000 000. Age des plus anciennes roches connues... 4 000 000 000. — Etres unicellulaires... 2 700 000 000. — Poissons... 400 000 000. — Amphibiens... 300 000 000. — Reptiles... 135 000 000. — Mammifères... 60 000 000. — Homme... 2 800 000 (1).

1) D'après datation radiométrique en Ethiopie. » (Ph. E.).

[154](#) Voyage en Russie (Ph. E.).

[155](#) C'est, entre autres, le cas des oratoires (Ph. E.).

[156](#) Papus enseignait de ne pas confondre les « songes » (rêves prophétiques du matin) avec les « rêves » nocturnes liés, en général, à la digestion proprement dite (Ph. E.).

[157](#) Jean Chapas. Voir également page 180. (Ph. E.).

[158](#) Voir également page 210.

[159](#) A propos de l'âge présumé de la Terre, voir les notes des pages 319 et 320 (Ph. E.).

[160](#) Ce fut le cas du Maître Philippe (Ph. E.).

[161](#) Quand il disait l'Ave Maria, M. Philippe utilisait les paroles suivantes :

« Je vous salue Marie, pleine de grâce, Reine du Ciel. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de votre sein est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. » (Ph. E.).

[162](#) Il s'agit de l'activité sportive appelée « boxe française » et très répandue à cette époque (Ph. E.).

[163](#) Le « Maître intellectuel » de Papus était St-Yves d'Alveydre (Ph. E.).

[164](#) Il s'agit du Maître Philippe (Ph. E.).

[1651](#) Lettre du Ch. de Langlois, Capitaine de dragons au Régiment de Montmorency.

[1662](#) Terme devant être réservé à seulement dix individualités (Papus dixit), à dix missionnés. A ne pas confondre, par conséquent, avec celui de « Rosicrucien » qui, de nos jours, caractérise l'appartenance à l'actif et important groupement international A.M.O.R.C. (Ph. E.).

[1672](#) M. PHILIPPE est né le 25 Avril 1849 (il avait donc 16 mois le 2 septembre 1850, date de la séance en question).

Tous ces comptes rendus de séances, y compris cette page, ne se trouvent que dans la première édition de 1857, que j'ai consultée à la Bibliothèque Nationale de Paris (E. C.).

[1682](#) M. PHILIPPE est né à Loisieux, près de Yenne (Savoie), à la limite du département de l'Ain. Or, la Savoie n'appartenait pas encore à la France à cette époque-là.

[1691](#) Bulletin des « Amitiés Spirituelles » de juillet 1977.